

Bibliothèque numérique

medic@

**Journal de médecine, chirurgie,
pharmacie, etc.**

1770, n° 32. - Paris : Vincent, 1770.

Cote : 90145, 1770, n° 32



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.biium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?90145x1770x32>

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédicé à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.

Meditatione ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



NEVIER 1770.

TOME XXXII.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M. le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1770.

EXTRAIT.

Synopsis universæ Præxos medicæ, in binas partes divisa, quarum prior omnium morborum confpectum exhibet; altera vero tem medicamentariam, perpetuis commentariis illustrans, sicuti; cui subjungitur Liber de Cibo & Potu; nova editio ulterius elaborata, vel ceteris, tum gallicis, tum latinis, multò amplior & accurior; auctore Josepho LIEUTAUD, Academiæ regiæ scientiarum, & Societatis regiæ Londinensis; nec non cubiculario serenissimi Delphini & Stirpis regia medico, imperante dilectissimo Ludovico XV. Parisiis, apud P. Fr. Didot Juniores, 1770, in-4°, 2 vol. Prix relié 14 liv.

Précis de la Médecine pratique, contenant l'Histoire des Maladies, & la Manière de les traiter, avec des Observations & Remarques critiques sur les points les plus intéressans; par M. LIEUTAUD, &c. troisième édition revue & augmentée par l'auteur. A Paris, chez Vincent, 1769, in-8°, 2 vol. Prix relié 10 liv.

L'OUVRAGE, dont nous annonçons cette double édition, parut, pour la première fois, en 1759, chez Vincent,
A ij

en un volume *in-8°* : quoiqu'il eût été originairement composé en latin, l'auteur se détermina, pour quelques raisons particulières, à le publier en françois. Cette première édition fut suivie, en 1761, d'une seconde qui parut chez le même libraire, & sous le même format. L'auteur en donna, en 1765, une édition latine, en faveur des étrangers, augmentée d'un *Traité des Médicaments* : elle fut imprimée en deux volumes *in-4°*, à Lyon, chez les Frères de Tournes. Le sieur Vincent fit traduire la seconde Partie, c'est-à-dire la Matière médicale, & la publia en françois, sous le titre de *Précis des Médicaments*, en 1766. Ces différentes éditions ayant été enlevées, l'auteur a cru devoir donner de nouveaux soins à son Ouvrage, & augmenter même l'édition latine d'un *Traité particulier des Alimens*. L'édition françoise a également été retouchée; &, quoiqu'elle ne contienne que l'histoire & la curation des maladies, elle a été portée à deux volumes par les additions que l'auteur avoit faites aux éditions latines; additions qu'il a pris lui-même la peine de mettre en françois, & de placer chacune à leurs articles.

L'Ouvrage de M. Lieutaud a été si répandu, qu'il seroit superflu de nous arrêter beaucoup à en faire connoître le mérite :

DE EA MÉDECINE PRATIQUE. 5

D'ailleurs feu M. Vandermonde , mon pré-décesseur , en annonçant , dans le Journal de Juillet 1759 , la premiere édition fran-çaise , expoſa ſuffiſamment le plan & les avantages de la premiere Partie . Nous avons donné nous-mêmes , dans le Journal de Juillet 1766 , une idée assez précise de la feconde , à l'occasion de la traduction fran-çaise qu'en publia le Sieur Vincent . Nous nous contenterons de présenter à nos lecteurs un précis du Traité des Alimens dont est enrichie la nouvelle édition latine , les autres additions étant trop confondues dans le corps de l'Ouvrage , pour pouvoir en tracer le tableau .

Avant d'entrer en matière , l'auteur a cru devoir rechercher dans des Prolégomènes , quelle est l'action respective des organes & des fluides qui concourent à la digestion des alimens ; & , quoiqu'il n'ait pas voulu s'arrêter à développer le mécanisme de cette fonction , il a cru cependant devoir déclarer , en paſſant , qu'il ne croyoit pas que la fermentation y eût aucune part ; & la raison qu'il en donne , *c'est qu'il est constaté par de nombreuses expériences , que le chyle conſerve la nature des alimens ; ce qui n'arriveroit point , s'ils avoient été exposés à ce combat ſupposé des fels ; principe & conséquence que les chymiftes n'auront garde d'adopter , l'idée qu'ils ont de la fer-*

A iii

6

PRÉCIS

mentation, étant bien différente de celle que M. Lieutaud paroît s'en être faite, & la feule inspection du chyle, suffisant pour démontrer qu'il n'a plus la nature des alimens qui ont servi à le former. Ce qui paroît l'avoir induit en erreur, ce sont certaines parties des alimens peu susceptibles de subir le mouvement de fermentation, telles que quelques parties odorantes, les sels minéraux, &c. qu'on distingue, à la vérité, encore dans le chyle & dans le lait ; mais les parties de cette nature résistent également à la fermentation qui convertit le moût en vin, comme le prouve ce qu'on appelle *le goût de terroir* dans certains vins, où celui que lui communiquent certaines plantes, lorsqu'on les laisse pourrir au pied de la vigne. Quoi qu'il en soit de cette opinion de notre auteur, peut-être la seule dans son Ouvrage, qui soit susceptible de quelque critique raisonnnable, il paroît qu'il fonde l'explication de la plus grande partie des anomalies que présente cette fonction, à l'influence qu'il attribue aux esprits animaux ; influence qu'une foule de phénomènes concourent à établir d'une manière qui ne permet pas de la révoquer en doute, du moins si on se borne à entendre par là l'action des nerfs, quel que soit l'agent particulier qui réside en eux.

Ce sont les deux règnes végétal & animal

DE LA MÉDECINE PRATIQUE: 7

qui fournissent la matière de tous nos alimens. Il donne le premier rang aux végétaux; & il ne croit pas qu'on puisse regarder comme absolument laid un genre d'alimens, qui, si on le garde trop long-tems, éprouve la putréfaction la plus dégoûtante, & contracte une odeur insupportable: or tout le monde sait qu'il n'est point de partie animale qui ne soit exposée à cette corruption dont les végétaux sont exempts.

Il met les bleus à la tête des végétaux, & donne avec raison la préférence au froment; ensuite il traite des semences légumineuses, qui sont renfermées dans des gouffes; des plantes potagères; des fruits des cucurbitacées, à la suite desquels il place les artichauts, les truffes, les champignons, &c: de-là il passe aux fruits des arbres & des arbrisseaux; &, à cette occasion, il dit un mot des différentes espèces de confitures.

Le règne animal fournit une très-grande quantité d'alimens divers. Pour en traiter, notre auteur a suivi la méthode des Zoologistes; c'est à-dire qu'il parle d'abord des quadrupedes, ensuite des oiseaux, enfin des poissons. En parlant de ces derniers, il fait observer que c'est sans fondement qu'on a prétendu les distinguer des autres animaux, parce qu'ils ont le sang froid, puisque, dit-il, les cétacées ont le sang aussi

A iv

chaud que les quadrupèdes. Il croit qu'on trouve une marque caractéristique plus réelle dans l'huile qui tient lieu de graisse dans les poissons. En conséquence, il décide qu'on peut manger, en sûreté de conscience, des macreuses, pendant le Carême, puisqu'elles n'ont point de graisse, mais bien de l'huile.

Ces deux classes d'alimens composent chacune une section particulière. Dans une troisième, l'auteur traite des affaisonnemens qu'il distingue en *exotiques*, & en *indigènes*. Quelque nécessaires qu'ils soient pour corriger l'inertie de certaines viandes, l'abus, qu'on en fait si fréquemment, rend problematice s'ils ne sont pas plus nuisibles que salutaires. Les alimens ne péchent pas seulement par leurs qualités : il est pour le moins aussi dangereux d'excéder dans leur usage la quantité que l'estomac peut en digérer ; ce qui varie relativement à l'âge, au sexe, au tempérament, & à mille autres circonstances particulières à celui qui en fait usage, & met les auteurs dans l'impossibilité de donner sur cet objet aucune règle générale qui ait quelque solidité.

La quatrième & dernière section traite des boissons. L'auteur les divise en *naturelles*, en *fermentées* & *domestiques* : il ne met parmi les premières que l'eau & le lait. Les secondes comprennent toutes les

DE LA MéDECINE PRATIQUE. 9

espèces de vins, l'eau-de-vie, la bière, l'hydromel vineux, le cidre, le poiré. Il a donné le nom de *boissons domestiques* au thé, café, chocolat, orgeat, amandés, limonade, &c.

Nous allons choisir, selon notre usage, un ou deux morceaux, pour donner à nos lecteurs une idée de la maniere dont M. Lieutaud a traité ses sujets. Nous prendrons pour exemple le riz parmi les bleus.

» *Oryza. C. B. Pin. (le Riz.)*

» Cette espece de grain, qui est très-blanché, lorsqu'elle est dépouillée de sa bâle, est placée avec raison parmi les meilleurs bleus. Il fait presque toute la nourriture de quelques peuples de l'Orient : on le cultive non-seulement dans l'Afie, mais encore dans plusieurs contrées marécaunes de l'Italie. » (L'auteur auroit pu ajouter dans l'Afrique, & même dans l'Amérique septentrionale, sur-tout dans la Caroline, qui en fait un assez grand commerce.) « Les Orientaux font avec le riz un pain assez fain, mais qui s'aigrit facilement : ou bien ils composent avec le grain entier, du lait, de la crème d'amandes, ou du bouillon à la viande, différents mets très-agréables & très-sains. » On fait cuire ce grain jusqu'à ce qu'il creve, ou qu'il soit réduit en bouillie. C'est encore avec ce grain entier, cuit d'une

10 PRÉCIS

» maniere convenable , qu'on prépare ce
 » mets si recherché des Turcs , & si fami-
 » lier en Proverice , qu'on appelle *pilau*.
 » Enfin le riz sert à faire une infinité de
 » mets différens , également sains & agréa-
 » bles , qu'on sert sur les meilleures tables.
 » Cette espece de blé , lorsqu'il est bien
 » cuit , convient à tout le monde , sur-tout
 » à ceux qui ont le ventre trop relâché : il
 » est utile aux grands mangeurs qui ont
 » peine à se rassasier , aux goutteux & aux
 » gens maigres , dans le marasme ; il est très-
 » bon dans la toux , dans la trop grande ra-
 » fuscence du sang , & dans les maladies
 » cutanées , accompagnées de demangeaison.
 » Comme tous les autres farineux , le riz est
 » sujet à s'aggraver dans l'estomac. »

Donnons encore un exemple ; & choi-
 ssissons l'oiseau le plus usité parmi nous.

» *Gallus nostras* & *gallina*. Le coq &
 » la poule tiennent à juste raison le premier
 » rang parmi les oiseaux domestiques , étant
 » d'un usage très-ordinaire , non-seulement
 » à cause de la bonté de leur chair , & des
 » bouillons qu'on en prépare , mais encore
 » à cause de leurs œufs qui fournissent un
 » aliment excellent & très-familier. La chair
 » des jeunes poulets bien engrangés passe
 » pour la plus agréable , & fournit un aliment
 » doux & salutaire aux phthisiques , à ceux
 » qui sont attaqués de toux opiniâtres , &

DE LA MÉDECINE PRATIQUE. 11

» aux convalescens. Il n'en est pas de même
» des vieux coqs & des vieilles poules, dont
» la chair plus dense, plus dure & plus
» sèche, se laisse à peine broyer par les
» dents, & est de très-difficile digestion.
» Elle fournit cependant une nourriture
» abondante, lorsqu'elle est attendrie par
» la coction. Le chapon, ou le coq châtré,
» tient le premier rang parmi les meilleurs
» alimens : la chair s'en digère facilement,
» fournit des sucs de la meilleure qualité,
» & nourrit parfaitement bien ; on fait grand
» cas de son foie ; on le préfere même à
» celui de veau. Après le chapon, le pou-
» let tient le second rang, surtout s'il est
» engrangé, & qu'il n'ait pas plus de trois
» mois : sa chair, qui est très-tendre, se
» digère facilement, & fournit une nourri-
» ture très-douce. C'est l'aliment le plus or-
» dinaire des gens faibles & valétudina-
» res, & le plus agréable à ceux qui se
» portent le mieux.

» Les œufs de poule l'emportent sur tous
» les autres, c'est-à-dire sur ceux de phaisan,
» de poule d'Inde, de paon, de canard,
» d'oie, &c. Ceux d'autruche, qu'on
» mange en Afrique, leur sont fort infé-
» rieurs : ils n'appartiennent pas à notre su-
» jet, non plus que ceux de tortue, qu'on
» mange en Amérique. Personne n'ignore
» le cas que les grands, ainsi que le peu-

Y2 PRÉCIS

» ple, font des œufs frais. Ils fournissent
 » une nourriture excellente aux convales-
 » cens, aux personnes sujettes aux aigreurs,
 » aux vieillards & aux enfans. Le blanc est
 » une lymphe transparente & gelatineuse,
 » très-élaborée, qui est la matière la plus
 » prochaine de la nutrition. Le jaune est une
 » matière huileuse, très-douce, qui four-
 » nit une bonne nourriture, mais qui paroît
 » favoriser la génération de la bile, &, par
 » conséquent, ne convient guères aux tem-
 » péremens bilieux, ni à ceux qui ont trop
 » de penchant aux plaisirs de l'amour. Les
 » œufs mollets passent pour les plus agréa-
 » bles, & ne sont pas moins propres à la
 » nutrition. Les œufs durs fortifient l'ef-
 » tomac, resserrent le ventre, & convien-
 » nent dans les hémorragies. Il n'y a point
 » d'aliment plus usité que les œufs; & il
 » seroit impossible de faire l'énumération de
 » tous les mets qu'en préparent les cuisiniers
 » & les pâtissiers. Tout ce que nous avons
 » dit jusqu'ici, ne doit s'entendre que des
 » œufs récents; ils sont très-mal-faisans, lors-
 » qu'ils sont trop vieux, ou à demi-pourris.
 » Outre les alimens qu'ils fournissent, les
 » cuisiniers s'en servent, comme tout le
 » monde le fait, pour composer différentes
 » sauces.

Nous ne pouvons pas terminer cet Extrait,
 sans donner de justes éloges aux libraires qui

DE LA MÉDECINE PRATIQUE. 13

Nous ont procuré ces deux éditions de ce bon ouvrage. Ils n'ont rien épargné pour l'exécution : le papier, les caractères sont également beaux. L'édition latine est, en outre, ornée d'une très-belle estampe gravée par Ingouf, d'après le tableau de le Sueur, qui représente Alexandre prenant d'une main la coupe que lui présente son médecin Philippe, & lui donnant, de l'autre, une Lettre, dans laquelle les ennemis de ce médecin l'accusent d'avoir formé le dessein d'empoisonner le roi.

**L E T T R E**

*De M. AUGANTE, ancien conseiller du
du roi, maire de la ville de Neuville en
Orléanois, & médecin en ladite ville, à
M. ROUX, auteur du Journal de Méde-
cine, sur une Production montréeuse.*

Les médecins, Monsieur, doivent compte au public de leur tems : le mieux employé est celui qu'ils passent auprès des malades, à leur fournir les secours de leur art. Malheureusement il y a un certain tems que je ne suis plus dans ce cas : une maladie grave, que je viens d'essuyer, me retient absolument chez moi ; &, pour n'être point entièrement inutile, j'ai l'honneur de vous

14

L E T T R E

adresser le détail d'une production monstreuse, arrivée en cette ville, plusieurs années de suite, laquelle m'a paru, par sa singularité, mériter une place dans le Journal de Médecine : voici le fait. Une petite chienne d'espèce braque, fit six chiens, il y a quatre ans : dans ce nombre, il y en eut quatre bien conformés, & deux auxquels il manquoit les deux jambes de devant, & qui avoient chacun un bec-de-lièvre. Ce ne fut qu'après que ces chiens furent jettés à l'eau, qu'on me parla de cet événement. Comme je marquai de la peine de ne les avoir point vus, l'année d'après, on m'apporta cinq chiens, que cette chienne avoit faits, dont un seul étoit bien conformé ; les quatre autres, semblables aux deux de la première portée, étoient aussi sans jambes de devant, & avoient chacun un bec-de-lièvre. Je priai la personne à laquelle appartenloit la chienne, de conserver un de ces petits monstres : elle me le promit ; mais, quelques jours après, ayant passé pour avoir des nouvelles de ce petit animal, on me dit qu'il étoit mort, & qu'il n'avoit pu tetter. J'en reconnus la cause par la manœuvre que je vis faire à l'autre petit chien bien conformé, qui employoit toutes ses forces pour presser avec ses pates de devant les mamelles de sa mère, & que ce n'étoit qu'à l'aide de ces

SUR UNE PRODUCTION MONSTR.¹⁵

deux petits membres que s'opéroit la suction. Une troisième année, la portée fut la même que la précédente : quatre chiens étoient encore sans jambes de devant, & avoient chacun un bec-de-liévre ; le quatrième bien conformé, à l'exception de la gueule qui formoit une petite bosse dans sa partie moyenne. J'étois, dans ce tems, en campagne, où je passai plusieurs jours auprès d'un malade ; ce qui m'empêcha de voir cette portée qui a été vue, comme les autres, de toute la ville : j'ai vu seulement celui dont je viens de parler, qu'on élevoit pour une voisine qui l'a encore. Enfin, une quatrième année, & ce fut au printemps de l'an passé, que cette chienne fit encore quatre chiens, un très-bien conformé, & les trois autres semblables, pour la difformité, à ceux des trois portées précédentes, n'ayant tous trois point des jambes de devant, & de même chacun un bec-de-liévre ; je voulus en faire élever un, en le faisant boire du lait : on ne put y réussir ; & il mourut, le surlendemain de sa naissance. Voici, Monsieur, un écart de la nature d'autant plus singulier, qu'il est arrivé quatre fois de suite. Cette production monstrueuse est destructive du système de quelques médecins qui prétendent que toutes les difformités, que les enfans apportent en naissant, ne viennent que de l'imagination frapée de la mère,

16 LETTRE SUR UNE PRODUCT. &c.

dans les premiers tems de la conception. Je crois que, dans cette occasion, on doit plutôt, comme dans quantité d'autres, rejeter la cause sur une mauvaise conformati-
on de la matrice, sur quelques replis de ses membranes, qui auront pu s'opposer au développement de ces parties, de même qu'un fruit, qui touche & est pressé dans un espalier, n'a pas sa forme naturelle, & auquel, à raison de cette pression, il arrive des taches qui le rendent tout-à-fait dif-
forme. Ce que j'en dis ici, n'est que pour engager les médecins naturalistes à nous dire ce qu'ils pensent sur cette matière : je voudrois bien encore que cela pût servir à tranquilliser l'esprit de quantité de femmes qui croient que tout ce qu'elles vont voir ou toucher de singulier, dans le commencement de leur grossesse, fera imprimé sur le corps de l'enfant qu'elles mettront au monde.

J'ai l'honneur d'être, &c.

**LETTRE**

LETTER DE M. COSTE. 17

LETTER

De M. COSTE, médecin de l'hôpital royal & militaire de Versoy, médecin-pensionné de la ville & du pays de Gex, à M. POMME, médecin-consultant du roi, & de la grande fauconnerie, pour servir de Réponse à ce qui le concerne dans le second volume de la quatrième édition du Traité des Vapeurs de M. POMME.

*Nunc male res juncta calor & reverentia pugnant :
Quid sequar in dubio est ; haec decet : illa juvat.
OVID. Naso. Epist. sis.*

MONSIEUR,

Vous me donnez une lanterne sourde dans une Note très-plaisante de la quatrième édition de votre *Traité des Vapeurs*. Je l'accepte : c'est un cadeau analogue, digne d'un système de racornissement ; & j'imagine qu'en me mettant à la main ce meuble d'attribut, vous avez voulu me faire jouer le rôle du philosophe Cynique. Cependant j'ai beau vouloir faire réfléchir sur votre explication de la manière d'agir du bain froid, les rayons de lumière qui en émanent, négation de réceptibilité se trouve dans la Note suivante ; & la lanterne de me devenir inutile à cet égard, elle ne

Tome XXXII. B

18 LETTRE DE M. COSTE.

me découvre que de grands mots, *condensation, rarefaction*: il me semble ouir *Francisque* dans la *Ceinture magique*; & soyez persuadé que ce morceau ne perdroit rien à se trouver dans un endroit moins sérieux que celui où vous l'avez logé.

Ce seroit peine perdue d'entrer ici dans de grandes discussions. *Vous éloignez la matière médicale; vous rejetez la chymie: votre physique n'est point celle des autres; & vos expériences TOUTES NEUVES prouvent que les règles d'hydrostatique sont fausses.* Vous avez été à la mode, Monsieur: vous n'êtes point médecin à la manière des autres; & il vous étoit réservé de donner une nouvelle forme aux Dissertations médicinales.... des principes..., un raisonnement... des conséquences... c'est-là le trottoir commun: tout cela est ennuyeux. Classer un genre de maladies, en diviser les espèces, fixer les signes auxquels on peut reconnoître la différence qui les caractérise; cette façon de procéder & d'écrire n'est pas le spécifique des vapeurs: elle eût jeté le ridicule vernis du fcavantisme sur un livre destiné à vos malades; car le vôtre a certainement été fait plutôt pour eux que pour les médecins qui se serroient passés de l'espèce de Dictionnaire qui le termine, à moins que vous n'ayez été

LETTRE DE M. COSTE. 19
 dans le cas de leur dire : *Entendons-nous,
 Messieurs ?*

Monsieur, j'avois envie de faire une revue de votre Traité ; mais, *cui bono ?* Il n'a été que trop cruellement revu & corrigé dans la forme & dans le fond, par MM. Roux, Rostain, Paris..... &, si j'osois me mettre sur les rangs après ces MM. à qui ni vous ni M. Brun ne répondrez jamais, je vous reprocherois d'être l'un & l'autre en arrière avec moi depuis plus de trois ans. Je vous ai donné le défi de me démontrer (*a*) comment *le spasme actuel, immédiatement dû à une tension contre nature des organes érétisés, peut être détruit par l'application d'un corps propre à augmenter l'éretisme de la maniere la plus active ?* Vous me renvoyez, pour la cinquième fois, à l'*Histoire du racornissement des solides, & de la rarefaction des liquideurs*, & vous prétendez qu'il faut que je sois bien aveugle (*b*) pour n'y pas appercevoir l'explication de la maniere d'agir du bain froid. Non, je ne l'apperçois pas encore, même à l'aide de la *lanterne sourde*. Tout le service qu'elle me rend, c'est de me faire voir que c'est la quatrième fois que vous avez imprimé que le racornissement

(*a*) *Journ. de Méd. Octobre 1766.*

(*b*) *Traité des Vapeurs, quatrième édition,*
tom. ii, pag. 45.

20 LETTRE DE M. COSTE.

doit céder à l'application d'un secours auquel il ne céde jamais, (qu'entre vos mains apparemment;) tandis que tout le monde lui connaît, & rationnellement & de fait, des propriétés contradictoires à celle-là (a). *Aquosa frigida densant fibras, & roborant.* La lanterne sourde me fait voir que votre sujet est encore tout neuf.

Vos observations sont votre grand cheval de bataille; vous en voulez de contraires: on vous en fournit d'authentiques; & vous demandez, après cela, si (b) les dames, qui usoient de votre méthode, étoient dans le cas d'y recourir? La lanterne sourde ne me montre pas là une défaite heureuse.... l'application de la glace, suivie d'une terminaison si tragique chez M. Emery: vous trouvez cette ordonnance (c) bien hardie ou bien aveugle! La lanterne sourde me découvre un équivoque qui implique dans la maniere dont vous caractérisez cette ordonnance bien hardie ou bien aveugle! Vous n'avez pas pefé ces mots-là: Tant y a que M. Emery étoit vaporeux; tant y a qu'il y avoit chez lui un racornissement bien évident dans les solides; tant y a que la réfaction des liqueurs n'étoit pas équivoque;

(a) Van-Swieten, *Comment. Boerh.* tom. j, pag. 42.

(b) *Traité des Vapeurs, ibid.* pag. 48.

(c) *Ibid.* pag. 49.

LETTRE DE M. COSTE. 27

& certes vous ne seriez pas vous-même, s'il y eût eu pour lui, à votre avis, autre remède que celui qu'on mit en usage. La *hardiesse* suppose la connoissance réfléchie de ce qui en fait l'objet (a). La *hardiesse*, dit un homme d'esprit, est pour les grandes qualités de l'ame ce que le *ressort* est pour les autres parties d'une montre. Il me semble, si j'ai quelque usage de la langue, qu'il y auroit abus du terme, en caractérisant pareille ordonnance de bien *hardie*: n'auriez-vous pas voulu dire *téméraire*? C'est que ces deux mots ne sont pas synonymes.

En parlant de la malade qui fait le sujet de la première Observation que j'ai publiée, vous dites : *Si l'on s'apperçoit que cette attaque nerveuse a été produite primitivement par une matière fébrile, on ne sera pas surpris que le quinquina ait produit de bons effets* (b). Mais, Monsieur, on ne s'en apperçoit pas; ou bien, vous à qui les *lanternes* sont à disposition, vous le faites à l'aide d'une *lanterne magique*, puisque je n'ai rien dit qui en puisse donner l'idée, & que tout ce que j'ai dit, en présente une absolument contraire (c). Dans quelle classe, je vous prie, placez-vous la maladie de

(a) *Synonymes françois* de l'abbé GIRARD, pag. 186.

(b) *Traité des Vapeurs*, tom. ii, pag. 12.

(c) *Journ. de Méd. Mai 1766.*

22 LETTRE DE M. COSTÉ.

M. le curé de Léaz, puisque, selon vous ;
mon Observation ne prouve pas clairement
qu'elle fut spasmodique (a). J'en appelle à
 de plus grands praticiens que vous ; & ils
 prononceront que, si toutes les maladies,
 dont il est question dans le *Traité des Vap-*
peurs, n'eussent été appellées *vaporeuses*
 que sur des symptômes pareils à ceux qui
 m'ont fait caractériser ainsi celles que j'ai
 citées, vous eussiez évité le reproche d'a-
 voir confondu des objets qui n'étoient pas
 faits pour l'être. Le *racornissement* vous a
 rendu célèbre : vous lui devez de la recon-
 noissance ; mais c'est en excéder les bor-
 nes, que de le voir par-tout, comme vous
 l'avez fait.

(b) Le malade de M. Goirand, que vous
 faites intervenir pour me donner des le-
 çons, ne me donne qu'un second exemple
 de l'abus qu'on peut faire de la licence du
paralogisme. Oui, Monsieur, dût cette
 phrase être répétée d'un ton ironique, au-
 tant de fois qu'elle l'a déjà été, on voit évi-
 demment, & sans le secours de la *lanterne*,
 que l'accident arrivé à cet homme-là, le
 rendit plus phrénetique, & qu'une évacua-
 tion salutaire a succédé au relâchement que
 M. Goirand procura par tous les moyens

(a) *Tr. des Vap.* tom. ii, pag. 15.

(b) *Ibid.* pag. 169, 170, 171.

LETTER DE M. COSTE. 23

propres à dissiper les mauvais effets de l'eau froide ; mais je voudrois que vous eussiez l'attention de ne pas citer en preuves ce qui prouve le contraire de ce que vous soutenez.

(a) Sans être aussi scévant que votre supposition ironique m'annonce, je le suis assez, Monsieur, pour scávoir que la saignée calme souvent les spasmes, en diminuant la pléthora qui distend les vaisseaux, & procure ainsi la tension spasmodique ; & je conçois encore comment, dans certains cas, la saignée peut devenir un vrai tonique. Mais il y a de l'infidélité à me faire dire que la distension des vaisseaux n'est jamais due qu'à la pléthora. Je n'ai jamais dit cela. C'est vous qui nous dites dogmatiquement que l'alkaléscence des humeurs est inseparable de l'état spasmodique. C'est bien vous-même, Monsieur ; car un médecin qui n'auroit pas rompu avec les idées reçues parmi les autres médecins, d'une maniere aussi éclatante que vous, ne diroit pas cela.

Je touche, sans m'en appercevoir, à l'instant d'être moins laconique, que je n'ai eu envie de l'être. Je brise-là, & vous proteste, Monsieur, que jusqu'à ce que vous nous donniez quelque chose de

(a) *Ibid.*

B iv

34 LETTRE DE M. COSTE'

plus satisfaisant, je me croirai toujours le dernier en date de replique, votre *Traité des Vapeurs* vint-il, par la multiplicité de ses éditions, à justifier son emblème, & sa devise *De plano in altum*. Vous m'avez forcé d'en acheter la quatrième édition qui ne m'a rien appris, sinon que celui dont l'approbation termine le second volume, vous prend pour l'avocat de l'humanité, & nous pour ses bourreaux. (b) Le *coup de pate* est délicat. Pour mon compte, j'en ai ri, & je ne fâche pas qu'il ait fâché personne. Du reste, rien de contraire au gouvernement, à la religion, aux bonnes moeurs : cela est édifiant dans un livre de médecine sur-tout, & je vous en félicite ; mais je voudrois *qu'on pût ajouter à tous ces éloges* celui de ne pas nous forcer, sous une fausse annonce de nouveauté, de lire des choses dont nos oreilles sont rebatues depuis si long-tems. Quand vous nous répondrez, si jamais vous le faites, ayez la complaisance, Monsieur, de faire imprimer à part ; car, en vérité, ce qu'il y a de plus fatiguant, n'est pas encore d'acheter si souvent le même livre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Approbation du Livre de M. Pomme;



OBSERV. SUR DES VAPEURS. 25

O B S E R V A T I O N S

*Sur des Vapeurs guéries par le quinquina,
& autres anti-spasmodiques toniques &
fortifiants ; par M. MARTEAU, mé-
decin à Amiens.*

Les délayans & les humectans peuvent être une excellente ressource dans quelques cas de vapeurs ; & les médecins de tous les siècles en ont su faire usage, mais un usage réglé par la connaissance des causes qu'ils avoient à combattre, & non dirigé par un empirisme qui ne veut reconnoître qu'une cause unique. En effet toutes les affections vaporeuses sont-elles susceptibles du même remède ? C'est à l'expérience à prononcer. Les partisans de la tisane de poulet & des bains ont frapé d'anathème tous les anti-spasmodiques, cordiaux & fortifiants. Ils n'ont épargné que le marrube blanc, qui n'est pas le moins chaud des médicaments de cette classe. Seroit-il impossible de les réconcilier avec le quinquina, substance bien moins échauffante que le marrube ? Toutes ces drogues qu'ils ont proscrites comme autant de poisons, méritent-elles les qualifications dont ils les ont flétries ? Ils exigent des observations contraires à celles qu'ils ont produites. Ils récu-

26 OBSERVATIONS

fent celles des médecins étrangers ; & ils n'admettent pas plus celles des auteurs qui ne sont plus vivans. On pourroit , avant toute chose , leur demander : Sont-ce bien des vapeurs que ces maladies dont vous avez publié la guérison ? Bien des médecins ne trouveroient pas cette question déplacée ; & l'analyse de ces cures *miraculées* présenteroit des tableaux qui ne ressembleroient rien moins qu'aux vapeurs. Mais , sans leur faire cette objection , j'accepte le défi de ceux *qui ne céfseront de parler , que quand on leur en aura imposé par des faits contraires à ceux qu'ils ont avancés.* Je serai mis sans doute au rang de ces aveugles qui ne veulent pas se laisser défiller les yeux , de ces entêtés , qui refusent constamment de se soumettre , & de ces mécréans asservis au préjugé. Ces épithètes sont les honnêterés littéraires que prodigue le *Traité des affections vaporeuses* , à ceux qui ne pensent pas comme son auteur. Il ne me taxera pas du moins d'être *intéressé à suivre la routine*. Je connois la maniere d'agir des différentes especes de bains. J'en ai fait l'objet d'une étude particulière ; & mes recherches n'ont pas été indignes du suffrage de l'Académie de Bordeaux. (a) Je n'effuierai pas plus

(a) Ce *Traité des Bains* va paroître , sous peu de jours , chez la veuve Godard , imprimeur à Amiens , & chez Vincent , imprimeur à Paris.

SUR DES VAPEURS. 27

le reproche d'avoir *prété des secours aussi avides que meurtriers*. En présentant des faits, j'offre des guérisons. Je ne dirai pas qu'elles sont *miraculeuses* : ce seroit blesser la modestie ; & d'ailleurs je ne vois rien que de très-ordinaire. Mais j'oseraï dire qu'on y reconnoîtra des vapeurs moins équivoques, que dans la plupart des histoires que rassemble le *Traité des affections vaporées* ; & je ne craindrai pas d'être démenti par tout l'ordre des médecins. J'ai trop bonne opinion d'eux, pour imaginer qu'ils puissent rejeter l'*expérience d'un médecin de province*, quand il leur parle le langagé de la vérité. Je ne cite point le nom de mes malades. C'est une précaution que je crois inutile, 1^o parce que je n'ai pas encore perdu le droit d'être cru sur ma parole ; 2^o parce que je n'ai pas obtenu la permission de citer. Nos Provinciales tiennent encore aux préjugés de leur pays, & ne sont pas curieuses d'afficher les vapeurs.

- *1^{re} OBSERVATION.* Une novice, âgée d'environ vingt-trois ans, vit, au mois de Mars 1768, une de ses compagnes frapée d'épilepsie. Ce spectacle la saisit, & fut l'époque du dérangement de sa santé.

M. Pomme y verra que je suis bien éloigné de regarder le bain froid comme humectant & relâchant : j'y démontre, au contraire, qu'il est un des plus puissans toniques.

28 OBSERVATIONS

Elle éprouva des palpitations de cœur. Elles se répétoient tous les jours, & plusieurs fois le jour. Trop heureuse, si elle en eût été quitte pour ce symptôme unique. Elle commençoit par éprouver des éblouissemens, des tintemens d'oreille, un engourdissement des lèvres, & une espece de défaillance qui étoit bientôt suivie d'un violent battement de cœur, de ferrement à la gorge, de rougeurs à la face, de tremblemens de tous les membres, d'oppression & douleur de poitrine, d'étouffemens, de maux de reins. Après l'accès, dont la durée n'avoit point de terme fixe, elle baïloit, pleuroit assez souvent, se plaignoit de maux de tête, & d'un anéantissement général, & rendoit, de moment en moment, des urines cruës comme de l'eau. La fréquente répétition de ces paroxysmes ne pouvoit manquer de porter le désordre dans toutes les fonctions. Elle perdit l'appétit, fut tourmentée de rôts & de vents, de colique d'estomac, de pesanteur des digestions, & de diarrhée. Les règles souffrissent du retard & de la diminution. Tous ces symptômes n'avoient fait que se fortifier jusqu'au mois de Septembre, que la malade fut confiée à mes soins. J'avois trois indications à remplir; 1^o ramollir le tissu de la matrice, & diminuer la résistance que la crispation de ses fibres opposoit à l'éruption des règles; 2^o augmenter les for-

SUR DES VAPEURS. 29

Ces trusives du cœur & des artères, pour pouvoir, par une impulsion plus puissante, surmonter ces digues utérines; 3° fortifier l'estomac & le genre nerveux trop délicats, trop mobiles & trop susceptibles de secousses & de tremoussement. Je purgeai avec le catholicon double, & le syrop magistral astringent; &, pour satisfaire aux vues que je me proposois, je ne vis rien de plus approprié que les bains & les eaux ferrugineuses. Je fis prendre vingt-cinq bains tempérés, & dans le bain une bouteille d'eau d'Aumale, avec dix à douze gouttes de liqueur minérale anodyne d'Hoffmann. Je faisois ajouter à chaque gobelet une cuillerée d'eau bouillante. Le succès répondit à mes vœux. Les accès de vapeur devinrent, & moins violens & plus rares. L'appétit se rétablit; les digestions furent meilleures: les règles reparurent en quantité suffisante, & se remirent à-peu-près en ordre. Après cette première révolution périodique, je fis prendre, pendant une quinzaine, à l'heure du sommeil, douze grains de pilules bénites de fuller, avec demi-grain de laudanum. Tous les mois, j'en fis reprendre l'usage, six jours consécutifs, immédiatement avant le retour des règles. Pendant quatorze mois, j'ai fait tremper le vin d'eau minérale aux repas. A la faveur de ce régime, la malade a recouvré

30 OBSERVATIONS

tous les attributs de la plus belle santé dont elle jouit depuis dix mois au moins.

II. Depuis quelques années, une demoiselle, âgée d'environ trente ans, sans souffrir aucun dérangement dans le cours ordinaire des règles, esluyoit, à des intervalles de quinze jours, trois semaines, ou un mois, des convulsions hystériques. Elle me vint consulter; &, pour me mettre à portée de mieux juger de son état, elle séjourna dans notre ville, jusqu'à ce qu'elle eût eu l'occasion de me rendre témoin de ses assauts. Je la vis souffrir successivement des hoquets, des tremblemens, tantôt universels, & tantôt particuliers; des étouffemens, des étranglemens, des gonflement, & des affaisslement subits du bas-ventre; des léthargies répétées, de trois à quatre minutes; des grincemens, & des claquemens des dents; des roidissement, tantôt d'un membre, & tantôt d'un autre; des constrictions des mâchoires; la convolution des yeux, dont la prunelle dilatée, fixe & immobile, étoit insensible aux approches de la lumiere. Cet accès dura près de deux heures, & fut suivi d'une copieuse évacuation d'urine aussi claire que de l'eau de roche, de pandiculations, de lassitudes & de brifemens. Un mois d'usage de la poudre de guttette, & des infusions de fleurs de tilleul & de primevere, a dissipé sans retour les

SUR DES VAPEURS. 31

symptomes dont la malade commençoit à s'alarmer.

III. Une demoiselle, de dix-neuf à vingt ans, dépérissait à vue d'œil, depuis cinq à six mois. On en accusoit le chagrin que lui causoit la mort d'un pere qu'elle aimoit tendrement, & qu'elle avoit vu dévorer toutes les horreurs d'une mort préparée par une maladie chronique. Elle souffroit une diminution des règles, des dérangemens & des retards dans l'ordre de leur retour. Elle dormoit mal, & manquoit absolument d'appétit. Elle étoit triste & mélancholique. Des bâillemens, des sanglots, des étouffemens, des pleurs involontaires, des ris immodérés, des rôts fréquens, un mal de tête habituel, qui redoublloit avec les langueurs d'estomac, des urines presque toujours d'une crudité aqueuse, des écoulemens blancs ajoutoient au danger des suites que pouvoit avoir cette indisposition. Je purgeai; je combattis ensuite le vice des règles, & les vapeurs, par l'usage d'une potion anti-spasmodique, dans laquelle entroit la teinture de castor & de laudanum liquide avec les eaux de fleurs d'orange, de mélisse simple, & le syrop de pivoine. J'employai aussi la poudre de guttette. Les symptomes diminuerent; l'appétit reprit un peu vigueur. L'hyver s'écoula moins mal; mais la foibleffe d'estomac subsistoit. Au printemps, je fis prendre une

32 OBSERVATIONS.

douzaine de bains tièdes. L'usage du quinéquina fit disparaître tous les symptômes hystériques. Enfin l'eau ferrugineuse d'Aumale, par la vertu tonique, qui la distingue entre celles de cette classe, réveilla un appétit dévorant, répara les restes des désordres de l'estomac & des règles. Il y a dix ans qu'elle n'a pas effuyé le moindre accès de vapeurs.

IV. M^{lle} S... aujourd'hui marquise de T.. effuoyoit des secousses convulsives, des étranglements & des défaillances , à l'occasion d'une suppression subite des règles. Les urines étoient cruës , le pouls bas , petit , irrégulier & précipité. Pour la soulager , il ne lui fallut autre chose qu'une vingtaine de gouttes de liqueur minérale anodyne d'Hoffmann,dans quelques cuillerées d'eau de fleurs d'orange avec le fyrop de capillaire. Sujette au retour de ces accidens , elle ne s'en alarma plus. La liqueur d'Hoffman étoit toujours pour elle une ressource assurée.

V.Une jeune personne, de vingt-un à vingt-deux ans , fut saisie de l'annonce du danger dans lequel une maladie de trois jours avoit précipité le pere le plus tendre & le plus cherri. Les règles , qui paroiffoient depuis quelques heures, se supprimèrent aussitôt. Quelques momens après, elle tomba dans des vapeurs convulsives. La convalescence apparente du pere contribua à la guérison

SUR DES VAPEURS. 33

rison de sa fille. Sa mort, inopinée vers le vingt-cinquième jour, au moment où l'on jouissoit délicieusement du plaisir de le voie ressusciter, réveilla les accidens avec plus de fureur que jamais. Ils vexoient sans relâche. Les affections comateuses & cataleptiques, les étranglement, les oppreßions, les pantélemens de la poitrine, les tremblottemens de la respiration, les roidissemens des membres, la convulsion des mâchoires, le clou hyftérique, les agitations convulsives, les délires maniaques, les syncopes, les hoquets, les flux d'urine cruë, les coliques, le gonflement subit & dououreux de l'abdomen, formoient les scènes variées de cette tragédie. Je l'ai vue, plusieurs fois, muette & immobile, pendant quarante-huit à soixante heures, ne pouvoir s'exprimer que par de foibles mouvements de tête, & recouvrer enfin la parole par l'impatience de n'être pas devinée. D'autres fois, elle perdoit la voix pour un jour ou deux. D'autres fois, elle étoit réduite à l'impuissance de remuer le côté gauche, par l'excès des douleurs qu'accompagnoit un froid glacial de la peau. Rien ne ressemblloit mieux à une véritable attaque de rhumatisme goutteux. Les articulations, le genou sur-tout, étoient prodigieusement gonflés & sensibles. La région iliaque gauche étoit alors le centre vers

Tome XXXII.

C

34 OBSERVATIONS

lequel aboutissoient tous les rayons de douleur. Il suffisoit d'y appuyer légèrement la main, pour la tirer de sa léthargie. La révolution des règles, quelques jours après cette rechute, sembloit devoir diminuer la violence des symptômes. L'insuffisance de l'évacuation sembla les aigrir. Trompé dans mon attente, j'eus recours à trois saignées au pied. On eut la plus grande peine à ouvrir la saphène. La simple immersion des jambes ressuscitoit les accidens : cependant elles foulagerent pour quelques jours ; mais le fond de la maladie subsistoit. Je proposai les bains. On m'observa que, quelques années auparavant, en pareilles circonstances, un de mes collègues avoit tenté leur efficacité, mais qu'ils avoient caufé de si étranges révolutions, qu'on avoit été constraint d'y renoncer. Tirant ma contre-indication de l'expérience du passé, je n'infisrai pas davantage. Je tins la malade à l'usage de l'infusion des feuilles d'oranger, & d'un julep anti-spasmodique. Ces accès durerent environ six semaines, après lesquelles je la mis, pendant trois mois, au lait d'ânesse. Il passa bien ; &, depuis près de quatre ans, cette malade jouit de la plus brillante santé.

VI. A-peu-près dans le même tems, une fille de dix-sept ans effuyoit des vapeurs érotico-maniaques. A en juger par le rap-

SUR DES VAPÉURS. 35

port que m'en ont fait , & son médecin , & plusieurs témoins de son délire & de ses convulsions journalières , rien n'étoit plus marqué que l'érotisme. Les symptômes étoient portés au plus haut point. Les convulsions étoient de la dernière violence. Elles revenoient tous les jours , à-peu-près à heure fixe ; & les paroxysmes ne duraient guères moins que cinq à six heures , & quelquefois plus. Elle n'a guéri que par l'usage du musc.

VII.Une fille du bourg de Grand-Villiers , âgée d'environ 23 ans , d'une constitution forte , & très-bien réglée , effuya au mois de Février dernier , une fièvre putride , qui fut combattue par les secours appropriés à cette maladie , tels que le petit-lait , les lavemens , les eaux de casse , & deux saignées , dans le principe de la maladie. Cette fièvre avoit parcouru ses deux premiers septenaires , avec délire & météorisme du bas-ventre. Ces symptômes s'étoient effacés au quinzième jour qd'une diarrhée s'étoit établie. Celle-ci , à l'aide des laxatifs , s'est soutenue jusqu'au vingt-troisième ou vingt-quatrième jour. Mais , dès le vingt-unième , la fièvre avoit cessé , la malade avoit rendu deux vers.

Au cinquième jour de la maladie , la révolution des règles avoit anticipé de quinzaine , & elle avoit duré cinq jours. Au

C ii

36 OBSERVATIONS

dix-huitième, elles reparurent encore, & cessèrent avec la fièvre. La convalescence la plus heureuse sembloit ne menacer d'aucun retour fâcheux. Un mois s'écoula sans accidens, jusqu'à la prochaine révolution des règles. Elles parurent sans diminution, ni pour la durée ni pour la quantité. Mais, à cette fois, le tribut lunaire fut accompagné de vapeurs qui prenoient, tous les jours, à huit heures du soir. Elles commençoi ent par une rougeur à la face, respiration anheleuse, oppression de poitrine, sueurs froides, & froid des extrémités. Les membres étoient agités de mouvemens convulsifs, ou se roidissaient. Les yeux & les poings se ferмоient. Ces accès duroient, depuis une petite demi-heure jusqu'à trois quarts d'heure, avec perte de connoissance. Dès que la malade étoit revenue à elle-même, elle se plaignoit d'avoir eu à la gorge le sentiment d'un morceau qu'elle ne pouvoit avaler, & qui l'étrangloit. Elle se sentoit brisée. La nuit, étoit agitée, & le sommeil interrompu. Les urines de la nuit étoient limpides & sans couleur. Celles du jour étoient colorées. Ces symptômes s'étant répétés huit jours consécutifs, &, par conséquent, trois jours au-delà du cours des règles, le sieur Cudot, chirurgien de Grand-Villiers, fit passer à M. Gauchain, doyen de notre collège, l'exposé ci-dessus,

SÛR DES VAPEURS. 37

qui décelle le génie propre à l'observation médicale. Nous fûmes d'avis, M. Gauchain & moi, que ce périodisme des vapeurs étoit du ressort du quinquina. Nous avions à faire à un tempérament athlétique, que je connoissois. Nous conseillâmes deux saignées au pied, neuf bains tempérés, &, tous les matins, au sortir du bain, deux gros de quinquina en opiat. Du premier jour que la malade commença ces remèdes, les accidens cessèrent, & la malade n'en proroga pas l'usage au-delà de la neuviaine. Les règles reparurent en leur tems, sans vapeurs ; mais elle en fut de nouveau travaillée ; trois jouts après leur cessation ; & ce fut avec des symptômes pour le moins aussi terribles qu'au premier assaut. On en revint aux bains & au quinquina. Ils eurent encore, dès le premier jour, le même succès. Ils furent, à cette fois, continués pendant trois semaines ; &, depuis cette époque, la malade jouit de la plus parfaite santé. C'est le compte que m'en a rendu le sieur Cudot.

VIII. Ce premier succès a engagé le même chirurgien à tenter l'efficacité du quinquina, dans un cas où il sembloit cependant devoir moins réussir. Je transcrirai d'autant plus volontiers l'observation qu'il m'en a fourni, que le quinquina, a produit ici

C iiij

38 OBSERVATIONS

des effets dont aucun autre remede ne peut partager la gloire.

» La fille du nommé *Boullenger*, du village de Sarnoi, âgée de trente-deux ans, étoit tourmentée de vapeurs. Les paroxysmes la faisoient, tous les deux à trois jours, avec plus ou moins de force; mais ils étoient toujours plus violens, dans le tems des règles dont le cours cependant ne souffroit aucune altération. Ces accès commençoint par l'évanouissement. Elle demeuroit les yeux fermés, & comme assoupie. Les extrémités devenoient froides & humides; & des chaleurs se portoient à la face qui se coloroit. La respiration étoit entre-coupée. Souvent en cet état, la malade rendoit ses urines fans le sçavoir. L'accès se terminoit par des bâillements. Les urines, qui le suivoient, étoient claires comme de l'eau. Hors l'accès, le teint de la malade étoit pâle, tirant sur l'ictere. Le ventre étoit habituellement tendu & dur, & pouvoit en imposer à ceux qui n'avoient pas l'habitude de la voir. Au premier coup d'œil, un habile médecin l'avoit jugée enceinte. Il y avoit au moins dix ans què cette fille effuoyoit ces paroxysmes, quand je me déterminai à lui administrer le quinquina. Je lui fis prendre neuf bains, &c, au sç-

SUR DES VAPEURS. 39

» tir du bain, un gros de quinquina en sub-
 » flance. Pendant cette neuvaine, elle fut
 » délivrée de ses accès. Mais, ayant cessé
 » ses remèdes, elle fut reprise trois jours
 » après. Elle fut faignée & purgée, pour se
 » préparer à reprendre neuf bains, & sa
 » drachme de quinquina en se remettant au
 » lit. Le succès a répondu à mon attente. Les
 » bains finis, elle s'est bornée à n'en pren-
 » dre qu'un scrupule. Depuis trois mois,
 » elle persévere dans cet usage. Elle effue
 » un paroxysme, les jours qu'elle oublie
 » d'en prendre. On devine bien qu'elle
 » l'oublie rarement.»

Cette Observation m'a été communiquée
 le 18 Octobre dernier, par M. Cudot, sous
 la dictée de qui je l'ai écrite.

IX. Une jeune femme, inquiète sur son-
 état, crut avoir besoin des dragées de Key-
 ser ; &c, impatiente d'arriver à la guérison,
 elle forçait les doses. La fonte fut violente ;
 &c, au lieu de porter à la bouche, la fluxion
 se fit sur la vessie, avec des douleurs qui
 ressemblaient à une rage. Les urines étoient
 laiteuses, & déposoient environ un cin-
 quième de *mucus* blanc & filamentueux. Con-
 sulté sur cet accident, je mis la malade aux
 bains tièdes. Ils procurerent un soulage-
 ment indicible. Les urines redévinrent na-
 turelles & citronnées. Les douleurs ne fu-

C iv

40 OBSERVATIONS

rent cependant pas entièrement terminées. Elles revinrent périodiquement, par accès, à midi. Elles se ralentissoient, & reprenaient leur plus grande fureur, depuis six heures jusqu'à minuit. Frapé de la régularité des retours, je fis venir la malade à la ville, pour épier de plus près les mouvements de la nature. Je n'aperçus au pouls aucune agitation fébrile. Les urines, dans le paroxysme, loin d'être troubles, étoient d'une crudité aqueuse. Je compris que les bains, par leur qualité délayante, avoient tari la source du catarrhe de la vessie, tant en émoussant l'acrimonie des sels urinieux, qu'en détournant à la peau la matière qui formoit la fluxion catarrhale de la vessie. Mais il restoit une douleur spasmodique aiguë vers son col; & ses périodes étoient aussi réguliers que ceux d'une fièvre double-tierce. J'eus recours au quinquina : il guérit. La malade, de retour à sa campagne, éprouva une rechute dont un autre médecin la délivra par des bols vulnéraires de *pareira-brava* avec le baume de Copahu. Il résulte de cette observation, que le bain tiéde fut le spécifique du catarrhe vésical, & que ce fut le quinquina, le baume & le *pareira-brava* qui triompherent du symptôme vaporeux.

X. Une femme, au cinquième jour de

SUR DES VAPEURS. 41

sa couche , avoit effuyé une douleur aiguë au gros orteil du pied gauche. Au huitième jour , elle délittoit avec fureur , & sans fièvre. Le pouls étoit misérable ; & l'insomnie fut cruelle. Je parois ces symptomes à la faveur d'un julep dans lequel entroient le *laudanum* liquide , & la liqueur minérale anodine d'Hoffman. Les fomentations froides d'oxycrat nitreux sur la tête , & les bains chauds des jambes eurent un succès plus marqué. L'un , par sa vertu tonique & calmante , mettoit les vaisseaux encéphaliques en état de sécouer , d'agiter & de chasser l'humeur qui les opprimoit ; l'autre , en diminuant la résistance , préparoit la facilité du retour de cette humeur à son premier siège. En effet , le gros orteil redevant rouge & dououreux , au bout de quatre ou cinq jours. Je continuai l'usage du julep cordial & narcotique ; & je ne fis appliquer sur la partie d'autre topique qu'une peau de lièvre passée en mègie. Le pied enfla ; & le gros orteil devint violet & livide. Il se couvrit d'une grosse phlyctène. La malade avoit recouvré toute sa présence d'esprit , & le sommeil. Le quinquina & la serpentaire de Virginie , aidés du traitement chirurgical , acheverent la cure.

Ceux qui ne veulent guérir les vapeurs qu'avec l'eau chaude , me demanderont peut-être où sont ici les signes d'*hystérie*.

42 · · · O B S E R V A T I O N · · ·

cité (a). Je crois qu'un délite maniaque, avec lenteur & foiblesse du pouls, à la suite d'une couche, caractérisé, pour le moins, autant une affection vaporeuse, qu'un mal de dents qu'éprouvoit la savetière d'Arles, qu'on a guérie par les bains, & en lui faisant laver la bouche avec un collyre d'eau fraîche, aiguisé de quelques gouttes de vinaigre (b).

O B S E R V A T I O N

Sur le Pouls des Urines; par M. GARDEANE, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, médecin de Montpellier, censeur royal, des Sociétés royales des sciences de Montpellier & de Nancy.

Un jeune officier fut attaqué, il y a quelque temps, d'une colique violente, accompa-

(a) Dans nos provinces septentrionales, nous ne connaissons que le terme d'*hystérie*. J'adopte celui d'*hystéricité*, parce que je suppose qu'il est consacré par le bel usage, puisque je le trouve non-seulement dans l'édition de Lyon, mais encore dans l'édition de Paris, du *Traité des Affections vaporeuses*, pag. 167 & 168.

(b) Un collyre pour les dents me paraît une chose aussi neuve qu'un gargarisme pour les yeux. M. P.** a-t-il tort de s'écrier : *Que de fautes & que d'écarte dans la pratique !*

SUR LE POULS DES URINES. 43

gnée d'envies de vomir, de rétention d'urine, & d'une constipation opiniâtre. On crut d'abord qu'il avoit un *volvulus*. Appelé pour voir ce malade, avant de l'interroger sur son état, je tâtais son pouls qui me parut approcher du critique-simple des urines. Je sentis une grande pulsation, ou plutôt un seul globe pulsant sous le doigt annulaire, qui, se divisant ensuite en plusieurs autres globes sous le *medius*, alloit insensiblement en décroissant, au point que le dernier des globules, par lequel se terminoit la *diastole*, venoit se briser contre l'apophyse styloïde du rayon. Cette proportion décroissante étoit telle, qu'à chaque battement d'artère, on auroit dit sentir une suite de petites boules dont la première, qui répondoit à l'*index*, étoit la plus petite ; & celle qui frappoit le doigt annulaire, la plus considérable. Toutes ces boules paroisoient se détacher successivement de la principale, & n'en étoit qu'une émanation.

Ce pouls singulier me fit porter toute mon attention vers le département des reins & de la vessie. M'apercevant d'ailleurs, que le côté droit du bas-ventre étoit mol, & sans douleur ; que le gauche, au contraire, étoit très-sensible ; qu'avec cela, le malade ne pouvoit supporter la moindre pression sur la région lombaire du même

44 LETTRE

côté ; qu'enfin il avoit un priapisme considérable , je ne balançai plus de placer cette affection dans le rein gauche & dans la vessie. En conséquence , j'ordonnai tout de suite les bains domestiques : je mis le malade à l'usage fréquent de la limonade nitrée , & je lui prescrivis des lavemens émolliens. Tous ces remèdes seconderent si bien la nature , qu'en peu d'heures , cet officier rendit une quantité prodigieuse d'urine , & fut entièrement délivré de sa colique.

LETTRE

*De M. ROBIN , médecin de Montpellier ,
à M. COCHU , médecin de Paris ,
contenant les Détails de l'Ouverture du
Cadavre d'un Hémorroiдаire.*

MONSIEUR,

Vous avez consulté deux fois pour M. Bi-dau le jeune , prêtre-curé de Draci , diocèse de Sens. Vous fçavez qu'il étoit affligé d'un flux hémorroidal excessif depuis plusieurs années. Il avoit été sujet , dans son enfance , à un saignement de nez , qui s'étoit enfin ap-paisé moyennant l'usage du tabac. Mais la nature , qu'on ne détourne pas en vain du chemin qu'elle prend pour se conserver ,

SUR L'OUVERT. D'UN CADAVRE. 45
prit la voie des vaisseaux hémorroïdaux , pour compenser l'évacuation qu'elle s'étoit faire par le nez. Ce flux hémorroïdal étoit assez régulier , & n'avoit caufé au jeune homme aucune altération sensible dans sa santé , jusqu'à l'époque d'une petite vérole dont l'éruption se fit , il y a sept à huit ans , le jour même , & au moment qu'il reçut l'ordre de prêtrise , dans une saison encore froide & humide. Il paroît , & il est très-probable que cette éruption ne se fit pas d'une maniere aussi louable qu'elle eût pu & dû se faire , si le jeune malade eût pris de fages précautions. Il eut lieu de se repen-
tir , quelque tems après , de les avoir né-
gligées ; car ses hémorroïdes , qui fluoient régulièrement,& d'une abondance raisonnable , devinrent très-irrégulières ; & le flux fut excessif. Au moins c'est à cette époque , que je crois devoir rapporter ce dérange-
ment considérable. Les choses allèrent ce train-là , pendant plusieurs mois , jusqu'à ce qu'enfin la faiblesse , la lassitude , la bouf-
fissure du visage , sa couleur pâle , l'œdème des jambes & l'étouffement le firent avoir recours à la médecine. Je le traitai , & le tins assez long-tems à l'usage de bien des remedes , sur-tout des martiaux.. La respi-
ration redrevint aisée ; il montoit à sa cham-
bre sans difficulté : le visage reprit son co-
loris , ainsi que les lèvres ; les yeux leur vi-

46 LETTRE

vacité : le flux se modéra , sans s'arrêter en entier ; il redevint périodique : enfin la santé se rétablit , au point qu'il vaquoit aisément à toutes ses affaires.

Les choses ont resté à-peu-près dans cet état , jusqu'à son séjour fixe à Draci où il fut nommé curé ; il y a un peu plus de deux ans. Soit l'air de ce pays , qui n'est cependant éloigné de Toussi , que d'une petite lieue , & situé sur la même rivière , soit le travail & les soins attachés nécessairement à l'état de curé d'une paroisse , soit l'ennui de se voir séparé d'un frere qu'il chérissait , ou que les restes du virus variolique mal éteints & cachés , pour ainsi dire , sous la cendre , vinsent à être ranimés par les causes ci-dessus , le flux hémorroïdal commença de nouveau à se déranger , à devenir un peu plus abondant : enfin il devint excessif par une imprudence que fit le malade au mois de Janvier 1768. Il fit , comme vous fçavez , un froid violent pendant les six premiers jours de ce mois ; & la terre étoit couverte de plus de dix-huit pouces de neige. Il partit de Draci , dans cette circonsistance , & se rendit à Toussi , avec beaucoup de peines & de fatigues , à travers un chemin que personne n'avoit jusques-là osé tenir. Depuis ce tems , tout a été de mal en pis : enfin il est mort le 25 Février dernier.

SUR L'OUVERT. D'UN CADAVRE. 47

Les symptomes , qui ont précédé sa mort , ont été un délire sourd , un visage bouffi , d'un pâle-jaune-verd , une bouche très-amere , une langue fort chargée d'un limon jaune , des envies de vomir , une fièvre peu apparente , un pouls serré , spasmodique , sans autre caractere , un étouffement si considérable , qu'il ne put plus se lever de son lit : il ne pouvoit même plus , trois jours avant sa mort , se retourner dans son lit , sur-tout du côté gauche , sans risque évident d'une suffocation prompte . Il paroifsoit y avoir du rhume de cerveau & de poitrine : ses crachats étoient verds exactement . Il y avoit à la région du foie une tumeur légèrement sensible au tact , & dure , sans paroître squirrheuse , & point dououreuse . Il urinoit souvent , & beaucoup à chaque fois ; & ses urines étoient , tantôt comme de l'eau naturelle , tantôt orangées . Je m'entretenois de sa maladie avec M. son frere , l'avant-veille de sa mort ; & je lui disois que je soupçonneois beaucoup une hydropisie du péricarde . Je vous avoue que l'envie de vérifier mon pronostic , & de m'instruire , me firent demander l'ouverture du cadavre ; je l'obtins . Vous ferez peut-être bien-aise que je vous en donne le détail , quoique nous n'ayons pas poussé les recherches aussi loin qu'elles

auroient pu l'être, faute de tems & de commodité à cet effet.

M. Hodot le jeune, maître en chirurgie en cette ville, très-adroit, ouvrit d'abord la poitrine : nous y remarquâmes un épanchement d'eau assez considérable, sans cependant pouvoir le caractériser d'*hydropise*. Les poumons étoient flasques, très-amoindris, d'un gris tirant sur le blanc-sale. Les coups de lancette, donnés dans leur substance, n'en firent sortir que peu d'un sang extrêmement pâle, & tachant le linge blanc, comme feroit une teinture de la vure de chair fraîche. Le lobe du côté gauche étoit adhérent aux côtes. Il avoit eu, dans l'enfance, une pleurésie. En touchant le péricarde, nous sentîmes une grande résistance ; & nous le vîmes très-tendu. Dès qu'on l'eut ouvert, la poitrine se remplit d'eau : sa couleur étoit assez celle de l'eau commune. Le cœur étoit d'un tiers plus gros que dans l'état d'adulte ordinaire, ses oreillettes fort grandes. Le diaphragme n'avoit rien de remarquable. Au bas-ventre, l'estomac étoit en bon état, mais très-grand ; le foie point squirrheux, mais plus gros d'un quart que de coutume ; la vésicule du fiel très-grosse, & pleine d'une bile verte ; rien d'extraordinaire à la veine-porte, non plus qu'à la rate & au pancréas ; point

SUR L'OUVERT. D'UN CADAVRE. 49

point d'infiltration dans le bas-ventre ; les reins, les intestins, le mésentère en bon état : les gros boyaux étoient pleins de matières fécales endurcies ; la vessie très-pleine d'urine. Nous n'observâmes rien de singulier aux vaisseaux hémorroiдаux. Ce qui nous parut mériter une attention particulière, c'est que la veine-cave étoit grosse comme l'intestin *rectum*, & pleine d'un sang extrêmement aqueux, & comme une eau rougie par la lavure d'une chair fraîche : le volume de l'artère descendante étoit naturel. Nous observâmes que les testicules étoient plus petits qu'ils ne devoient être naturellement. Je suis persuadé que, vivant, il n'avoit pas dix onces de sang vrai. Pendant toute sa maladie, l'appétit s'est soutenu : il trouvoit du goût au lait ; il trouvoit tout bon, dormoit bien : son ventre étoit assez habituellement serré. Depuis l'usage du lait, il étoit très-gras. Il est mort à trente-trois ou trente-quatre ans.

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATION

Sur un Polypé de la Matrice, avec une Méthode très facile pour en pratiquer la ligature ; par M. HERBINIAUX, maître chirurgien-accoucheur à Bruxelles.

Les polypes de la matrice méritent d'autant plus l'attention des gens voués par état à l'art de guérir, qu'ils sont beaucoup plus communs qu'on ne le croit, & que la plus grande partie des femmes qui en périssent, sont regardées comme attaquées de squirrhes dans la matrice, ou de pertes de sang sans remede : c'est pour cette raison que le célèbre M. Levret dit, à la page 25 de ses *Observations sur la cure radicale des polypes de la matrice, de la gorge & du nez*, ainsi que dans l'excellent Mémoire qu'il a fait inférer dans le 3^e volume de ceux de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, « qu'il est nécessaire de toucher » les femmes dans toutes les pertes de sang, « puisqu'un polype utérin peut quelquefois » en être la cause, & qu'en ce cas, on pourroit en délivrer promptement les malades. »

En effet, l'on peut voir par toutes les observations rapportées, tant dans l'Ou-

SUR UN POLYPE DE LA MÂTRICE. § 1
 vrage de cet auteur , que dans les Journaux de Médecine , & plusieurs autres Ecrits ; que cet accident a souvent été ignoré des médecins & des chirurgiens , faute d'avoir touché les malades : on les abandonne ordinairement , comme si ellés étoient absolument attaqués de squirrhes ou de cancers incurables ; & ces infortunées victimes périssent à la fin misérablement d'un polype qu'un chirurgien expérimenté pouvoit guérir , s'il avoit été appellé à temps , pour reconnoître l'état véritable des chofes . Tous ces faits , quoique déjà assez connus en chirurgie , me font espérer qu'on ne trouvera pas hors de propos d'y joindre l'observation suivante pour confirmer de plus en plus la nécessité qu'il y a de toucher & bien visiter les femmes en pareils cas .

Mademoiselle V. . . . habitante de cette ville , accoucha assez heureusement d'un fils , en 1761 ; mais les suites de cette couche ne furent pas aussi favorables ; puisqu'elle se trouva tout-à-coup attaquée d'une espece d'anasarque suivie de plusieurs autres incommodités qui furent traitées par feu M. Jamin , médecin très-renommé . En 1763 & 1764 , toujours infirme & languissante , elle fut accablée de plusieurs pertes très-abondantes , pour lesquelles ce médecin lui administra encore différens remèdes . Mais , celui-ci étant venu

D ij

52 - OBSERVATION

à mourir , elle résolut de consulter , en 1766 , MM. Fouson & Longfils , médecins , qui lui prescrivirent aussi quantité de remèdes qui n'eurent pas plus de succès que les premiers .

En 1767 , la malade étant à Paris pour affaires , y consulta M. Bourdelin . Ce savant médecin crut pouvoir attribuer ses infirmités à un épaississement des liquides , & à l'atonie des vaisseaux qui manquoient de ressort : il lui ordonna , en conséquence , des remèdes dont elle ne retira aucun avantage .

La malade ne crut plus devoir espérer de secours de l'art , principalement après avoir tenté de tant de remèdes prescrits par des médecins aussi éclairés . Elle trouva donc à propos d'en demeurer-là , voulant essayer si la nature ne s'aideroit pas mieux , mais , loin de-là , puisqu'au mois de Septembre 1768 , dans un nouveau voyage qu'elle fit à Paris , elle fut affligée d'une hémorragie effroyable , pendant l'espace de cinquante lieues de chemin qu'elle fit sans vouloir s'arrêter , se contentant de recevoir son sang dans quantité de linges dont elle avoit eu soin de se munir dans sa chaise de poste .

Ses affaires finies à Paris , où elle fut obligée de se servir de chaise à porteurs pour faire ses affaires , elle repartit enfin ;

SUR UN POLYPE DE LA MATRICE. 53

mais elle n'eut pas plutôt fait une poste, que la secoussé de la chaise la plongea dans la même situation. La perte continue l'avoit tellement affoiblie, que ce ne fut qu'après avoir séjourné deux jours à Valenciennes, pour reprendre un peu de forces, qu'elle put regagner Bruxelles. Arrivée chez elle, baignant dans son sang, elle n'eut d'autre secours que de se mettre au lit, souffrant, par intervalles des embarras cruels dans les voies urinaires, & des difficultés extraordinaires pour aller à la selle. Un peu remise de son abattement, elle ne voulut point différer davantage à se remettre entre les mains des médecins. MM. Dubois & Longfils furent priés de consulter sur sa situation. Le résultat fut qu'ils soupçonoient quelque vice dans la matrice dont on ne pouvoit reconnoître la nature qu'en la faisant visiter par un accoucheur expérimenté. On eut beaucoup de peine à y résoudre la malade ; mais l'état déplorable où elle se trouvoit, lui ayant fait rappeler toute sa raison, elle y acquiesça enfin. On employa à cette visite le sieur Dumont pere, chirurgien-accoucheur. Celui-ci découvrit (pour servir des termes de la consultation que MM. les médecins donnerent à la malade, en conséquence de son état,) *dans la cavité de l'utérus une tumeur dure,*

D iij

§4 OBSERVATION

inégale, adhérente & indolente, qu'ils crurent pouvoir regarder comme un squirrhe, & pour lequel ils lui prescrivirent différens remedes, tels que des injections internes d'eau végéto-minérale, une nourriture douce & végétale, une boisson d'eau de Seltz, dent-de-lion, cresson de fontaine, pourpier sauvage, chident, &c. en y ajoutant ou suppléant, selon les circonstances, les sels neutres, comme terre foliée de tartre, tartre sulfuré, polychreste, &c.

Un ami de la malade, qui partageoit sa désolation, & en qui elle mettoit toute sa confiance, peu satisfait du résultat de cette consultation, alla trouver le sieur Dumont chez lui, pour sçavoir s'il n'avoit rien célé à la malade de sa véritable situation. Dans les conversations réitérées, qu'il eut avec ce chirurgien, celui-ci perfista toujours à assurer qu'il ne voyoit aucun jour à pouvoir soulager la malade, autrement que par les remedes prescrits dans la consultation, & qu'il n'y avoit aucun danger prochain pour la vie.

Après des assurances aussi fortes, cet ami porta la malade à se calmer sur son état, en lui persuadant qu'il n'étoit point du tout dangereux ; mais ce calme ne put durer long-tems. Un surcroît d'affliction & d'abattement survint à la malade, qui perdit, en

SUR UN POLYPE DE LA MATRICE. 55

un mois de tems, une fille unique , qu'elle chérissoit , & qui alloit devenir son principal soutien. Pendant tout cet intervalle , les pertes de sang ne reparurent plus. Mais un écoulement , presque continual , d'une matiere noire , verdâtre , & d'une puanteur extraordinaire , commença à l'infecter de façon qu'elle ne pouvoit elle-même en supporter l'odeur; ce qui , joint à la grosseur prodigieuse des cuisses , des jambes , & à plusieurs autres infirmités , réduisit tout-à-coup la malade dans l'état le plus pitoyable , & dans le danger le plus imminent pour la vie.

Le courage & la grande tranquillité de corps & d'esprit , ayant un peu rétabli les forces de la malade , au point même qu'elle se regardoit comme convalescente , elle entreprit , dans cet état , de faire faire certains changemens à sa maison. L'embarras des ouvriers , & les soins qu'elle voulut porter elle-même pour ordonner les ouvrages , ne la laisserent pas long-tems convalescente. Avant que ses ouvrages fussent achevés , elle tomba dans une débilité si grande , qu'elle crut mourir vers la fin de Mai dernier. Elle fut obligée de s'aliter ; & , ayant fait redemander son ancien médecin , M. Longfils ; celui-ci , en praticien éclairé , soupçonna que son accident devoit être d'une autre espece que celle qu'avoit annoncée le

D iv

OBSERVATION

sieur Dumont ; &, pour en être plus certain ; il conseilla une seconde visite , qui , après plusieurs jours de réflexions , ne fut consentie que sur les pressantes instances d'un ami , lequel , étant informé que j'avois fait mon cours d'accouchemens sous M. Levret , fuggéra à la malade de me faire appeler , par préférence. L'ami susdit vint m'indiquer l'heure propre à cet effet : j'y fus , le 29 Mai , dans l'après midi. Je trouvai cette malade dans un accablement inexprimable , le ventre tendu , avec chaleur & douleurs des plus grandes , depuis l'hypogastre jusqu'aux régions lombaires , sur-tout du côté gauche ; de grands tiraillements qui répondoient , par intervalles jusques vers les reins ; des effrayantes palpitations avec une fièvre très-forte ; des borborygmes continuels ; un dégoût général de toutes choses , le visage extrêmement bouffi , les cuisses & les jambes cédémateuses jusqu'aux orteils , énfin dans une parfaite cachexie ; ce qui , joint à la constitution grosse & graffe de la malade , faisoit tout craindre pour sa vie. Après toutes ces remarques , je passai les doigts dans le vagin : j'y trouvai d'abord un polype aussi gros que la tête d'un enfant ; il étoit dur & inégal , & remplissoit exactement le vagin : je fis mes efforts pour passer les doigts à côté , & suivre le polype vers son attache ; j'y rencontraï de la difficulté. Mal-

SUR UN POLYPE DE LA MATRICE.

gré cela ; je parvins à sentir son pédicule qui sortoit de la matrice , de la grosseur du bras d'un homme ; & , comme la malade me disoit ressentir , depuis long-tems , de vives douleurs avec tiraillemens , vers l'aïne gauche , qui réporidoient jusqu'à la face interne de la cuisse , je jugeai par ce symptôme , que le pédicule du polype naifloit de la partie latérale gauche du fond de la matrice , à peu près vers l'origine du ligament rond ; ce qui me fut , confirmé après l'opération , par la cessation des douleurs & tiraillemens susdits.

La malade , ne voulant absolument rien ignorer de son état , me fit conférer , le lendemain de ma visite , avec M. Longfils , son médecin ; & , sur ce qu'il fut décidé que le seul moyen de pouvoir lui sauver la vie , étoit de pratiquer la ligature de cé monstrueux polype ; elle y consentit , & fixa elle-même le jour au surlendemain , premier de Juin.

Comme la nature & le volume considérable de cette masse ne m'inquiétoit pas peu , quoique je fusse muni des instrumens inventés par M. Levret , auteur que tous les gens de l'art estiment , & qu'en mon particulier je respecte infiniment ; cependant , ayant craint , dans cé cas-ci , de ne pouvoir pas pratiquer aisément , par leur moyen , les manœuvres & torsions que

58 **OBSERVATION**

j'avois à faire, je crus devoir préferer une méthode que j'avois imaginée depuis long-tems. Je fis donc promptement faire deux nouveaux instrumens que je nomme *serre-nœud & porte-anse*.

Le premier de ces instrumens n'est autre chose qu'une cannulle un peu aplatie, longue de sept pouces, faite d'argent assez solide pour ne pas plier ; le calibre en est aussi large que celui d'une grosse plume à écrire ; son extrémité supérieure est très-legérement courbée vers une de ses faces aplaties, & se termine par une espece de tête également aplatie, dans laquelle sont percés deux trous, ou especes d'yeux ronds, distans l'un de l'autre de deux lignes ou environ, par lesquels on passe les deux chefs d'une ficelle de chanvre, longue de vingt-quatre à vingt-cinq pouces, au milieu de laquelle on a formé, par un nœud simple, l'anse qui doit étrangler le pédicule du polype : les deux yeux de la cannulle doivent être placés obliquement du haut en bas, parce que, si on les place transversalement, on aura l'inconvénient que le nœud ne glisse pas, quand on voudra. Les deux chefs de la ficelle descendant ainsi, par les deux yeux, tout le long du canal de cette cannulle, jusqu'à son extrémité inférieure, où se rencontre un tourniquet transversal, qui les reçoit comme du fil sur une bobine. Ce

SUR UN POLYPE DE LA MVTICE. 59

tourniquet est monté sur deux plaques d'argent, hautes d'un pouce, soudées aux deux côtés externes de la cannule : il est muni, à une de ses extrémités, en dehors de ces plaques, d'une clef semblable à celle d'une montre, pour la tourner, quand on veut serrer l'anse de la ligature. A l'autre des extrémités du tourniquet, se trouve une roue de rencontre, arrêtée par un bon ressort d'acier, qui lui permet de tourner en avant, mais qui l'empêche de reculer, quand on a tourné. Le ressort se termine postérieurement par une bascule, pour qu'en poussant dessus, ce ressort puisse se lever, & permettre alors à la vis de tourner en sens contraire ; ce qui donne la liberté de détourner le tourniquet, dans un cas où il faudroit nécessaire de desserrer l'anse de la ligature, si on jugeoit l'avoir trop serré du premier coup, ou pour toute autre raison qu'on ne pourroit prévoir *. L'anse qu'on forme

(a) Voyez la Description d'un appareil semblable, ajouté aux fonds de M. Levret, par M. Keck, chirurgien-major au Régiment Suisse d'Eptingen, & décrit dans l'histoire d'un polype utérin, communiqué par M. Du Monceau, Journal de Décembre 1768. Voyez dans le Journal de Novembre 1769, la Figure de cet Instrument perfectionné par le même M. Keck. Celui de l'auteur de ce Mémoire présente quelques différences qui nous ont paru mériter l'attention des gens de l'art.

60 OÉSERVATION

doit excéder en largeur le volume du polype qu'on veut lier, pour ne pas être embarrassé dans l'introduction. Mais, quand on est parvenu au-dessus du corps de cette masse, on doit tourner le tourniquet pour diminuer l'anse à proportion que l'on monte vers l'attaché du pédicule, au moyen de quoi on peut parvenir aisément à faire monter la ligature exactement contre la paroi de la matrice.

Le second instrument n'est autre chose qu'une algalie, semblable à celle dont on se sert pour sonder les femmes, mais sans yeux sur les côtés, & ouverte à ses deux extrémités. Elle doit être plus longue que l'autre instrument, pour l'aisance de l'opérateur : elle est de même un peu courbée à son extrémité supérieure, & cela, parce que, comme elle sert de porte anse conjointement avec le ferre-nœud, cette légère courbure, que je lui donne, fait qu'on dégage mieux, pendant l'introduction, l'extrémité de l'un ou l'autre de ces instruments, quand ils s'arrêtent, soit aux inégalités du polype, ou dans quelques replis de la membrane interne du vagin, ou même encore, pour mieux entrer dans l'orifice de l'utérus ; ce qui se fait par un petit mouvement ou demi tour de l'instrument arrêté. Cette algalie saisit l'anse de la ligature, au bout de son extrémité supérieure, au

SUR UN POLYPE DE LA MATRICE. 6^e

moyen d'un brin de fil retors , long d'une vingtaine de pouces,& replié en deux, pour, après avoir embrassé la ficelle de l'anse à sa partie moyenne , descendre par le canal de l'instrument à la partie inférieure à laquelle on les attache , afin d'y fixer l'anse contre l'extrémité supérieure. Mais , comme il est nécessaire de promener cette extrémité supérieure autour du polype pour faire monter l'anse , j'ai formé un gros noeud à ce fil, contre la partie moyenne , où il embrasse l'anse : ce noeud est plus gros que le trou de l'algalie , où il s'arrête , & n'y peut entrer. Il sert pour empêcher que l'anse ne soit trop serrée contre le trou , au moyen de quoi l'instrument glisse, à droite & à gauche , autour de l'anse , s'il est nécessaire.

Les deux instrumens ainsi préparés , & la malade placée convenablement , en présence du dernier médecin que j'ai nommé , & d'une autre personne assistante , je passai les quatre doigts de ma main droite dans l'anse de la ligature , que j'introduisis ainsi dans le vagin pour faire la base du polype ; & , de ma main gauche , je fis monter l'anse par ces deux instrumens que je pouvais alternativement. Aussi-tôt que je fus monté à-peu-près vers le centre de cette masse , je retirai ma main droite hors du vagin , & fis doucement monter mes instrumens , en commençant de tourner le tour-

62 OBSERVATION

niquet pour diminuer l'anse, comme j'ai déjà dit plus haut, à mesure que je montois au long du pédicule. Arrivé contre la paroi de la matrice, je la serrai jusqu'à étranglement, après quoi je déliai le fil de mon porte-anse ou algalie que je retirai, en abandonnant ce fil attaché à la ligature. L'autre instrument, qui devoit servir à resserrer la ligature de jour à autre, resta dans la partie.

Je dois observer que j'avois fait des marques par un fil blanc, en plusieurs endroits des chefs de ma ficelle contenue dans la cannulle, pour qu'à mesure que ces marques sortoient de l'extrémité inférieure, je pusse juger combien l'anse restoit encore grande ; ce qui a plus d'un avantage, surtout au commencement & à la fin de l'opération. Le premier jour, je serrai ma ligature à ne pouvoir contenir tout au plus que l'épaisseur d'un gros œuf de pigeon : le troisième jour, je la serrai encore considérablement ; les cinquième & sixième, je la serrai avec violence ; & je jugeai alors, à la vue de mes marques, qu'il ne restoit plus que la grosseur d'un très-petit doigt : je la laissai ainsi jusqu'à sa chute qui arriva le treizième jour au matin, après avoir été précédée d'une très-grande suppuration pendant cinq à six jours.

La malade ressentit des douleurs très-aiguës, les premier, second & troisième

SUR UN POLYPE DE LA MATRICÉ. 63

jours ; mais après , elles se calmerent . Le sixième jour , la fièvre diminua beaucoup ; & , après huit à dix jours de convalescence , elle se trouve maintenant si bien rétablie , qu'elle vaque déjà à ses affaires , avec aisance , & sans ressentir le moindre des embarras dont elle avoit été accablée pendant si long- tems .

Ceux qui voudront examiner cette méthode , que j'ai tâché de rendre aussi sensible qu'il m'a été possible , verront qu'on a l'avantage de pouvoir se servir d'un fil d'argent , si on le croit plus sûr & plus facile pour saisir un petit polype , sans jamais s'exposer à le casser par la torsion , ni à ce que le polype tourne autour de l'instrument . Ne faisant plus faire aucun mouvement à cet instrument , quand je dois serrer ou desserrer l'anse de la ligature , après l'introduction , cela épargne beaucoup de douleurs à la malade ; je ferre ma ligature aussi fortement que la dureté ou le volume du pédicule du polype l'exige ; & je suis toujours en état de la desserrer , en cas de nécessité . Une malade imprudente , qui croiroit se soulager , en la serrant ou desserrant , n'y gagneroit rien ; car j'emporte la clef du tourniquet en poche .

Si cette méthode n'est pas généralement reçue pour toutes les especes de polypes , je me persuade qu'elle sera adoptée en plu-

64. OBS. SUR UN POLYPE DE LA MAT.

sieurs cas. La multiplicité des moyens étant la richesse de notre art , on me fçaura peut-être quelque gré d'avoir rendu celui-ci public. Quant à moi , je puis assurer de m'en être servi avec grande aisance , le 3 de Juillet, pour une fille de cette ville ; ce qui m'a donné lieu de corriger mes instrumens qui , à la vérité , n'avoient pas la perfection que je viens de leur donner. Le polype de cette fille ne présentoit rien d'extraordinaire : ainsi l'opération ne dura pas plus de six minutes ; & , le septième jour , le polype tomba. Je ne me suis pas arrêté à décrire la nature & la figure du premier , ce détail paroît superflu : je dirai seulement qu'il étoit formé de substance , partie charnue , & partie comme aponévrotique , extrêmement dure ; ce qui , joint à la grosseur de son pédicule , auroit rendu l'opération très-douteuse par une autre méthode que celle dont j'ai fait usage.

Les chirurgiens , amateurs de cette méthode , qui n'auront pas d'ouvrier assez entendu pour faire ces instrumens , peuvent s'adresser au sieur Millé , très-habile orfèvre , vis-à-vis la rue des Chapeliers en cette ville , qui les leur fournira tous prêts à s'en servir.

OBSER-

OBS. SUR DEUX EXOPHTHALMIES. 65

O B S E R V A T I O N S

*Sur deux Exophthalmies, ou GrossEURS
contre nature du Globe de l'Œil; par
M. MARCHAN, oculiste.*

La fille du sieur Gueset, à Saint-Lo, âgée d'environ dix ans, étoit affectée d'une ophthalmie habituelle aux deux yeux, qui augmenta si considérablement, que l'œil droit en fut totalement perdu, & devint si difforme, par la grosseur démesurée qu'il avoit insensiblement acquise, qu'il excédoit son orbite de plusieurs lignes, & ne pouvoit être recouvert par les paupières.

L'œil gauche n'eut pas le même sort, & resta dans sa grosseur naturelle; mais les fluxions continues, dont il étoit affligé, & les larmes abondantes, qui en couloient, avoient occasionné des taches ou *albugos* à la cornée transparente, qui avoient beaucoup diminué la vue de ce dernier.

Après l'examen des yeux de cet enfant, je me disposai à opérer l'œil droit, & à diminuer son volume.

Je fis une ponction & demi-section à la cornée transparente, avec un instrument dont la lame étoit à-peu-près semblable à celle d'une lancette fixée dans son manche;

Tome XXXII.

E

66 OBSERVATIONS

j'en dirigeai la pointe vers la pupille , & la poussai jusques dans le corps vitré , afin de couper les cellules , & de faciliter la sortie d'une portion de cette humeur. Cette opération fut faite en présence de M. Simon , maître en chirurgie de ladite ville.

Les pansemens furent fort simples. J'appliquai sur l'œil une compresse trempée dans de l'eau où j'avois fait mêler un quatrième d'eau-de vie. J'ouvriris , le surlendemain , l'œil de la malade , dont elle avoit ressenti peu de douleurs. J'examinai l'endroit où j'avois fait mon incision , & vis qu'il s'étoit réuni. Je fis couler dans cet œil quelques gouttes d'une infusion faite avec du vin blanc, de l'aloës & du *crocus metallorum*. Je fis bassiner les paupières avec douze gouttes d'extrait de Saturne , étendues dans un verre d'eau. Je ne négligeai point les remèdes qui pouvoient s'opposer à l'engorgement & aux fluxions qui se faisoient fréquemment dans cette partie. Les bains domestiques , pris matin & soir , le petit-lait , que je rendis purgatif , & les poudres de cloportes y furent employés.

Par ces moyens , & l'usage des topiques énoncés , je parvins à rétablir cet œil dans la grosseur naturelle de l'autre , dont la vue étoit fort diminuée , comme nous l'avons déjà dit , par des taches ou *albugos* qui ont été presqu'entièrement dissipés par l'usage

SUR DEUX EXOPHTHALMIES. 67

l'éitéré, trois fois le jour, de l'infusion ci-dessus décrite, &c, à chaque fois, trois gouttes, observant de faire mettre quelque intervalle entre la première, la seconde & la troisième goutte.

Par ce simple traitement, je dissipai ladite grosseur; & la vue de l'autre fut rétablie au point que la malade pouvoit aisément distinguer les objets les plus petits.

En 1767, au mois de Décembre, j'eus occasion de traiter, à Utrecht, une jeune fille, nommée *Perfide Flammette*, âgée de quatorze ans, qui avoit, depuis sa naissance, une exophthalmie des plus considérables à l'œil droit, qui la rendoit extrêmement difforme: il fut passoit quatre fois la grosseur naturelle de l'œil sain. Je l'opérai, & portai mon instrument vers la partie latérale externe de cet œil, en plongeant la pointe dans l'intérieur du globe; ce qui donna lieu, par cette ponction, à un écoulement assez considérable des humeurs qui y étoient contenues. Le corps vitré étoit devenu aussi limpide que l'humeur aqueuse. Le cristallin fortit avec l'humeur vitrée, & avoit acquis un degré d'opacité considérable, au point même de résister beaucoup à la pression des doigts.

Après cette ouverture du globe, l'œil fut beaucoup affaissé. J'appliquai une com-

E ij

68 OBS. SUR DEUX EXOPHTHALMIES.

pressé trempée dans une infusion de mauve ; à laquelle j'avois ajouté quelques gouttes d'eau-de-vie. La nuit suivante , il survint une hémorragie qui me surprit d'autant plus qu'il n'en survint point pendant l'opération. Elle ne fut pas considérable , mais cependant suffisante pour mouiller toutes les compresses & les bandages ; ce qui fut répété deux ou trois fois. Je n'attribuai cet écoulement de sang , qu'à l'ouverture de l'artere centrale du globe , d'autant plus qu'il s'étoit formé plusieurs caillots qui étoient devenus durs ; de maniere qu'une portion étoit restée dans l'intérieur du globe , & l'autre sortoit par l'ouverture que j'avois faite. Je continuai d'appliquer des compresses trempées dans une infusion de guimauve , avec des petits plumasseaux minces , sur lesquels je mis de l'onguent bastilicon avec du précipité rouge , pour faire tomber plus promptement cette grosseur contre nature. Pendant les premiers jours du pansement , l'œil & les paupières étoient enflés & enflammés considérablement. La suppuration s'établit copieusement ; & l'œil de la malade & ses paupières s'affaissèrent entièrement , vers le trentième jour des pansemens ; de façon que le globe étant devenu environ le tiers plus petit que le naturel , cela me facilita le moyen de lui

OBS. SUR L'OPÉRATION, &c. 69
 placer un œil d'émail, qui avoit la forme,
 le mouvement & la couleur de l'œil na-
 turel.

O B S E R V A T I O N

*Sur l'Opération d'un Bubonocèle, & l'Ex-
 tirpation d'un Testicule, suivies d'une fié-
 vre vermineuse ; par le sieur BANDA-
 MANT fils, maître en chirurgie à Verdun.*

Le nommé *J. B. Poinsignon*, garçon, âgé de vingt ans, habitant du village de Nixcéville près Verdun, portoit, depuis quatre ans, une hernie inguinale au côté gauche, qu'il réduissoit lui-même avec facilité, & dont il n'avoit jamais éprouvé aucun accident fâcheux : outre cette insensibilité, il avoit le cordon spermatique du même côté, si court, qu'il ne permettoit pas au testicule de descendre dans les bourses.

Le 18 Mars 1768, étant à genoux à l'église pour entendre la Messe, il sentit une douleur sourde dans cette partie, accompagnée d'un tiraillement à l'épigastre : il tenta inutilement d'en faire la réduction par de légères compressions qui lui avoient toujours réussi : s'imaginant que la difficulté, qu'il éprouvoit à faire cette réduction, venoit de ce que le testicule étoit retiré vers

E iiij

70 OBSERVATION

le bas-ventre par le cordon spermatique , il crut que le moyen le plus efficace pour réduire sa hernie , étoit d'allonger ce cordon , en tiraillant le testicule ; ce qu'il fit durant toute la Messe . Par cette manœuvre , il mutila tellement ces parties , qu'elles s'enflammèrent : la fièvre s'alluma ; & , après deux jours de souffrances , il se vit constraint à demander du secours .

Je fus appellé : je trouvai un bubon-cèle très-gros , très-enflammé ; tout le bas-ventre tendu & très-dououreux ; le malade souffrant de violeutes douleurs de coquille , des ténèses insupportables , un tiraillage fort inquiétant , à l'épigastre , des vomissements fréquens , un hoquet continu , & ayant beaucoup de fièvre .

Peus d'abord recours à la faignée , aux fomentations & aux cataplasmes émolliens , dans la vue de calmer les accidens , & de faciliter , s'il étoit possible , la rentrée des parties que je tentai instinctueusement . L'état violent du malade me fit craindre une mortification prochaine : c'est pourquoi je me déterminai sur le champ à l'opération que je fis en présence de mon pere , lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi à Verdun .

Quoique les accidens rapportés ci-devant soient les signes ordinaires de l'étranglement de l'intestin , il ne se trouva néan-

SUR L'OPÉR. D'UN BUBONOCÈLE. 71

moins, dans le sac herniaire, qu'une portion considérable de l'épiploon, livide & meurtrie, dont je fis sur le champ la ligature, & que j'emportai avec le sac herniaire.

J'examinais ensuite le testicule qui n'étoit qu'à un travers de doigt au-dessous de l'anneau ; je le trouvai très-gros, très-enflamme, & d'une couleur livide & noirâtre, aussi-bien que les vaisseaux spermatiques, qui étoient variqueux & gorgés de sang : nous jugeâmes, mon père & moi, qu'il n'étoit pas possible de conserver ces parties ; que la gangrene étoit prête à s'en emparer : j'en fis aussi-tôt la ligature & l'extirpation.

Après cette opération, tous les accidens se calmerent : je pansai la plaie comme une plaie simple ; & elle prit la tournure la plus favorable. Mais je fus fort surpris, après deux jours de calme, de voir reparoître les vomissements, le hoquet, les coliques, la tension du bas-ventre, & la fièvre se rallumer. Je ne pouvois attribuer le retour de ces accidens à la plaie, puisqu'elle étoit en aussi bon état qu'on pouvoit le desirer. Pour les calmer, je fis trois saignées du bras, dans l'espace de vingt-quatre heures : j'appliquai des fomentations émollientes, & fis prendre au malade plusieurs lavemens anodynns. Ces remèdes n'eurent aucun succès : la fièvre même pa-

E. iv.

72 OBS. SUR L'OPÉR. D'UN BUBON.

rut augmenter ; la tête s'entreprit : le malade eut des disparates , des délires fréquens , qui me déterminerent à la saignée du pied , après laquelle il fut plus tranquille , & se plaignit d'un ferrement à la gorge , & d'une difficulté d'avaler , qui me firent soupçonner que les vers étoient la cause de ces accidens qu'il venoit d'éprouver. Je lui fis prendre un verre de décocction vermifuge , qui lui fit rejeter par le vomissement dix-huit vers strongles en un peloton. Encouragé par ces premiers succès , j'insistai sur l'usage des vermisfuges mêlés avec quelques purgatifs qui lui en firent encore vomir trente-neuf en trois différentes reprises , & rendre un plus grand nombre par la voie des selles. A mesure qu'il rendit des vers , tous les accidens se calmerent : les ligatures se détachèrent ; &c , la plaie qui avoit été un peu altérée par la fièvre , devint belle & vermeille , & se cicatrisa très-promptement ; & le malade a toujours joui depuis de la meilleure santé.



RÉFLEX. SUR LES LIGATÜRES,&c. 73**RÉFLEXIONS**

Sur les dangers de ne pas abandonner à la nature la chute des Plumasseaux, Bourdonnets, & principalement celle des Ligatures des Vaiffeaux après l'amputation; par M. ALLOUEL, docteur en médecine, & maître en chirurgie.

L'on convient assez unanimement que l'on doit abandonner aux effets de la suppuration la chute de la charpie, des bourdonnets, des plumasseaux appliqués en premier appareil : c'est un précepte avoué des praticiens. Qui s'en écarte, cesse de mériter ce titre.

Sous quelque forme que la charpie soit employée, elle s'attache, se colle, se corporifie, pour ainsi dire, avec la surface des parties incisées. Le sang, dont les premières couches de charpie sont imbibées, en perdant sa fluidité, se dessèche, & forme un mastic qui fert à cette adhérence intime.

La suppuration première est favorisée par la putréfaction de ce sang retenu. Plus augmentée, elle débarrasse insensiblement la plaie de la charpie dont elle étoit garnie. Il seroit incongru de ne pas at-

74 RÉFLEXIONS

tendre que cette suppuration soit établie. Qu'arriveroit-il, si , trop impatient , on vouloit en prévenir les effets ? En arrachant la charpie imbibée du sang auquel elle a servi de digue ; desséchée par la chaleur , endurcie par l'évaporation du fluide, exactement collée à la plaie ; en l'arrachant , dis-je , on renouveleroit l'hémorragie des petits vaisseaux : il surviendroit douleur , irritation , inflammation : enfin on s'opposeroit d'autant au progrès de la guérison,

Ce précepte est établi : l'on en a senti tous les avantages. Passeons à la chute de la ligature après l'amputation d'un bras , d'une jambe , d'une cuisse , &c. On se rend maître du sang , en liant les gros vaisseaux : l'hémorragie des plus petits céde assez facilement à l'appareil appliqué.

Supposons , après une amputation , que (la guérison très-avancée , la plaie prête à être cicatrisée) la ligature ne soit pas tombée ; que même , par de légers tiraillements (toujours hazardés & téméraires) on se soit aperçu que la chute en doive être éloignée , quel parti prendre ?

Par les recherches que j'ai faites dans plusieurs auteurs qui ont traité avec succès des opérations de chirurgie , je n'ai rien trouvé de positif & de décidé sur ce point.

SUR LES LIGAT. DES VAISSEAUX. 7^e

Les connoissances, que l'on y puise, ne sont que relatives ; & la conduite, que l'on doit tenir en pareil cas, n'y est indiquée que par comparaisons. Le raisonnement éclaire, il est vrai, dans les cas épineux ; mais des faits énoncés ont un grand avantage : ils instruisent & n'éblouissent pas. MM. Dionis, Garangeot, Ledran, recommandent d'épargner la plaie, & de ne pas confondre les fils avec le reste de l'appareil.

» On leve doucement dit Dionis (*a*),
» les plumasseaux, parce que le fil de
» la ligature des vaisseaux peut s'y être
» attaché.

» Je laisse les bouts des fils assez longs
» dit M. Ledran (*b*), pour pouvoir les
» relever sur le moignon, afin qu'ils ne
» se trouvent pas confondus avec la char-
» pie qui doit couvrir la plaie. »

L'on entrevoit que le but de ces praticiens est d'empêcher que l'on ne tireille, à la levée de l'appareil, la ligature des vaisseaux ; procédé qu'ils croyoient, sans doute, nuisible & dangereux ; mais on ne fait que l'entrevoir. Ils ne parlent pas expressément de la chute de la ligature, ni de ce que l'on doit faire dans un retard prolongé.

(*a*) Démast. 9^e, pag. 755.

(*b*) Traité des Opér. des Amput. pag. 462.

76 RÉFLEXIONS

M. Garangeot s'exprime ainsi (*a*) :

» Alors il faut panser la plaie avec des plu-
» masseaux de charpie couverts d'un diges-
» tif, & se garder bien d'ôter les bourdon-
» nets, tampons de charpie, ou pelote
» herniaire, de dessus les artères, qu'ils ne
» tombent seuls. »

Il fait craindre plus évidemment les dan-
gers de dégarnir inconsidérément une
plaie de certaines pièces d'appareil, mais
rien pour la chute de la ligature.

Il est cependant incontestable que, *s'il ne faut pas ôter les bourdonnets, tampons de charpie, pelote herniaire, qu'ils ne tombent seuls*, il est juste de conclure
qu'on doit confier au tems la chute de
la ligature des vaisseaux.... Toute per-
sonne peut-elle déduire ces conclusions?...
En fait de chirurgie, il faut s'arrêter sur
tout ; faire valoir les moindres circon-
stances ; mettre dans un jour heureux les
idées qui, développées, peuvent instruire
les autres, & prévenir leur chute.

Si l'on croit que cette omission soit d'une
legere conséquence, que l'on lise les ob-
servations suivantes, & que l'on pro-
nonce.

I^{re} OBS. Un homme eut, il y a quel-

(*a*) De la Cure des Amput. du Bras, tom. iii,
pag. 453.

SUR LES LIGAT. DES VAISSEAUX. 77

ques années, le bras amputé vers la partie moyenne : les vaisseaux brachiaux furent liés, &c. &c. Quoique la santé du malade effuyât quelques vicissitudes pendant le traitement, il fut cependant conduit, à-peu-près dans le tems ordinaire, à une guérison très-prochaine. La cicatrice avançoit à grands pas : la plaie étoit presque fermée ; l'exfoliation du vaisseau lié étoit encore à se faire : *de legeres secousses* annonçoient la résistance de la ligature. Quel parti prendre ? (Le plus sûr & le plus raisonnable étoit, sans contredit, de temporiser.) Il ne se présenta pas à l'esprit du chirurgien. A la levée de l'appareil suivant, la ligature ne céda pas davantage. Cette obstination étonna ; & vraisemblablement voici comme on raisonna dans ce moment : « De legeres secousses n'ont pu, » dans deux pansmens, déterminer la » chute de la ligature ; faisons-en de plus » fortes, elles feront plus efficaces.

Les secousses donc furent répétées : on les augmenta *méthodiquement* ; & bientôt l'on passa, à raison de la résistance, à des tiraillements de moins en moins ménagés. Les premiers ne furent suivis d'aucun accident. Les seconds firent ressentir quelques douleurs : ils causerent de petites convulsions dans la partie. Les derniers pro-

78 RÉFLEXION\$

duisirent les mêmes effets , mais en grand ; les convulsions devinrent générales ; la fièvre de plus s'alluma : le délire s'empara du malade ; enfin il mourut dans la nuit du 3 au 4 de la méthode.

Que conclure de cette observation ? qu'il faut nécessairement rejeter les secouffes , les tiraillements des ligatures , & qu'il faut attendre avec patience la section totale du vaisseau ; effet de la constriction. Passons à la proscription d'un autre moyen.

II. OBSERV. La non-réussite des tiraillements reconnue , on se corrigea sur l'expérience d'autrui : voilà comme on s'y prit.

Un homme , quelque tems après , eut la jambe coupée : on le conduisit heureusement à une prochaine guérison. Il ne restoit plus qu'une plaie petite & enfoncée , d'où partoit la ligature des vaisseaux , elle retardoit la cure. « Tout corps étranger s'oppose à la guérison d'une plaie : » donc il faut l'extraire. » On fit de légères secouffes ; elles furent inutiles : nuls accidens ne se déclarerent : mais les fils résistoirent toujours : on eut recours au moyen suivant.

On introduisit une sonde dans la plaie ; on chercha le vaisseau lié : on s'affura du

SUR LES LIGAT. DES VAISSEAUX. 79

lieu où répondoit l'anse du fil. Le lieu trouvé, à la sonde on substitua des ciseaux : on coupa là & là, en faisant des tours à-peu-près semblables à ceux dont on se fert pour inciser les brides d'un clapier. On rencontra heureusement le fil ; on le coupa ; on retira la ligature.

Le hazard est perfide. Marche-t-on aveuglément ? Le chemin le plus beau devient scabreux. Les ciseaux intéresserent des artères considérables, peut-être celle qui avoit été liée ; le malade perdit beaucoup de sang ; l'hémorragie fut cependant arrêtée par les tampons de charpies &c. &c., & le malade courut de nouveau les risques d'une hémorragie, de la douleur, de l'inflammation, &c.

Je ne rapporterai ici que ces deux observations : elles n'ont pas besoin d'être commentées ; elles parlent à haute voix. Résumons donc. 1^o La suppuration doit débarrasser une plaie quelconque des fils de charpie, des bourdonnets, &c. 2^o Les secousses, les tiraillements, produisent nécessairement des accidens fâcheux, pour peu que la ligature résiste. 3^o La section des fils sur le vaisseau est un moyen peu raisonnable, dangereux & cruel. 4^o L'on doit attendre que les fils tombent d'eux-mêmes. Si l'on emploie les secousses les

80 RÉFLEXIONS, &c.
plus légères pour s'assurer du plus ou moins
de résistance, avec quelle précaution ne
doit-on pas les faire?

Nota. La ligature ne tombe pas facilement,
ou parce qu'on n'a pas assez serré les fils, ou parce
qu'on a compris dans l'anse, des parties qui ré-
sistent à la mortification, comme les tendineu-
ses, &c. Pour faire méthodiquement la ligature
des vaisseaux, il faut donc chercher le juste degré
de constrictions, & éviter les parties aponévro-
tiques, tendineuses, &c.



OBSER-

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
NOVEMBRE 1769.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 7 h. du mat.	À 8 h. & demie du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin, pouz. lig.	À midi, pouz. lig.	Le soir, pouz. lig.
1	6 $\frac{1}{2}$	12	8	27 11	28	28 $\frac{1}{4}$
2	9 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 8 $\frac{1}{2}$
3	9	11 $\frac{1}{2}$	10	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 11
4	10	14 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
5	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
6	10 $\frac{1}{2}$	13	10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
7	10 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9
8	11 $\frac{3}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10
9	9	11 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
10	8 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
11	4	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 $\frac{1}{2}$
12	1 $\frac{3}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
13	7 $\frac{1}{2}$	11	9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
14	9 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 9
15	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{1}{4}$	28
16	0	2 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28 1	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
17	01 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
18	03	02 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
19	03	02 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
20	04	0	0	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
21	0	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
22	0	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9	27 8
23	1 $\frac{1}{4}$	6	1 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
24	1	8	6 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
25	7 $\frac{1}{4}$	9	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
26	6	8 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
27	6	6	2 $\frac{1}{2}$	28 4	28 6 $\frac{1}{2}$	28 8
28	1 $\frac{1}{2}$	2	2	28 8 $\frac{1}{2}$	28 8 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$
29	3 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	5	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4
30	5	6 $\frac{1}{2}$	4	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4

Tome XXXII

F

82 OBSERVATIONS

Jours du mois.	ÉTAT DU CIEL.		
	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-O. nuages. petite pluie.	O-S O. nua- ges. beau.	Beau.
2	S. brouillard.	S. pl. nuages. Nuag. gr. pl.	
3	S-O. nuages. vent. couv.	S-O. pluie. Couv. pluie. nuages.	
4	S. pluie. nua- ges.	S. nuages. v.	Beau.
5	S-O. pl. nua- ges. vent.	S-O. vent. pl. Couv. gr. pl. vent.	
6	O. vent. nua- ges. pluie.	O. nuag. v. Couvert. pluie.	
7	S-O. nuages.	S-O. c. pluie.	Pluie.
8	S-O. n. vent.	O S-O. nuag.	Beau.
9	S. pet. pluie. couvert.	O. couvert. pluie.	Pluie.
10	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
11	N-E. nuages.	N-E. n. couv.	Couvert.
12	E. nuages.	E. couv. n.	Nuages.
13	S. pet. pluie. couvert.	S-O. couv. pluie.	Nuages.
14	N-O. pluie cont.	N-O. pluie cont.	Pluie.
15	O. nuages.	N. nuages.	Beau.
16	N. beau.	N. beau.	Beau.
17	N - E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
18	N-N-E. beau.	E-N-E. v. n.	Beau.
19	N-E. beau.	N-N-E. leg. nuages.	Beau.
20	N-N-E. beau. brouillard.	N N-E. beau. nuages.	Couvert.
21	S E. couvert.	S E. couvert.	Couvert.
22	S-S- E. br. pluie.	S. pl. contin.	Pluie.
23	S-O. nuages.	S-O. pluie.	Beau.

MÉTÉOROLOGIQUES. 83

Jours du mois.	ETAT DU CIEL.		
	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	S.O. couvert. pluie.	S-O. pluie. nuages.	Nuages.
25	O-S.O. pl. c.	O. couv. pl.	Beau.
26	S-O. couv.	S.O. couvert.	Nuages.
27	N-O. nuages.	N-N-O. n.	Beau.
28	O. brouill.	O. nuages.	Beau.
29	O. couvert.	O-S-O. cou- vert. pl. vent.	Vent. couv.
30	N-O. vent. c.	N. c. vent.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 4 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
4 fois du N-N-E.
3 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
1 fois de l'E.
1 fois du S-E.
1 fois du S-S-E.
5 fois du S.
9 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
6 fois de l'O.

F ij

§4. MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 3 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.
Il a fait 13 jours beau.
4 jours du brouillard.
21 jours des nuages.
16 jours couvert.
15 jours de la pluie.
8 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1769.

L'épidémie de petite vérole, qui régne depuis quelque tems, n'a point paru se ralentir de tout ce mois. Quoiqu'en général, elle ne soit plus aussi meurtrière parmi le peuple, elle fait encore des ravages : nous avons oui parler d'un assez grand nombre d'adultes qui en ont été la victime.

On a continué aussi d'observer un assez grand nombre de maux de gorge, parmi lesquels on en a vu quelques-uns de gangreux. Il a régné encore quelques péripnemonies, la plupart accompagnées de putréfaction.



OBS. MÉTÉOR. FAITES À LILLE. 85

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Septembre 1769; par
M. BOUCHER, médecin.*

Nous n'avons pas eu de chaleurs ce mois. La liqueur du thermometre, qui, le 4 & le 5, s'étoit portée à la hauteur de 20 à 21 degrés, ne s'est guères élevée, depuis le 5, au-dessus du terme de 16 degrés. Le tems a été néanmoins assez orageux. La pluie a repris à diverses fois; & elle a été forte plusieurs jours.

Le mercure, dans le barometre, ne s'est trouvé que peu de jours, au dessus du terme de 28 pouces. Le 12, le mercure est descendu à 27 pouces 2 lignes.

Le vent a été variable, mais plus souvent *sud que nord.*

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de

F iiij.

86 MÉTÉOROLOGIE

27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

13 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

6 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Septembre 1769.

Les fièvres continuées, tant catarrheuses que biliotö-putrides, ont persisté, ce mois. Il y a eu encore, dans plusieurs malades, complication d'aphthes malignes : dans ce dernier cas, la langueur, ou la fièvre lente, s'ensuivait dans la plupart de ceux qui n'avaient pas succombé au fort de la maladie. Le rhumatisme général ou partiel en étoit aussi souvent la suite.

Nombre de personnes ont été atta-

MALADIES REGN. A LILLE. 87

quées de rhumatisme goutteux inflammatoire , sans avoir effuyé la fièvre aphytheuse.

La fièvre putride-vermineuse , qui avoit paru arrêtée ou suspendue en cette ville , les mois précédens , s'est fait appercevoir , dans le cours de celui-ci , dans quelques quartiers de la ville , & a été funeste à plusieurs personnes. Cependant la plupart des malades , traités méthodiquement , en ont réchappé. La saignée devoit être ménagée : on s'est bien trouvé de l'emploi des émétiques , au commencement de la maladie , & , ensuite , des apozèmes de quinquina nitrés ; & , dans ceux qui , au fort de la maladie , se trouvoient dans un état marqué d'abattement & d'affaiblissement , l'élixir de quinquina du docteur Huxham , donné avec du vin , avec l'application des vésicatoires aux jambes , & des épispastiques à la plante des pieds , nous ont très-bien réussi.

Vers la fin du mois , les asthmatiques & les poitrinaires ont eu des retours fâcheux d'oppression & d'étouffemens , auxquels quelques-uns ont succombé.

88. OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois d'Octobre 1769; par
M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons effuyé, ce mois, des froids prématurés : dès les premiers jours, le thermometre a été observé, le matin, presqu'au terme de la congélation. Le 15 & le 16., il s'est trouvé précisément à ce terme ; &, vers les derniers jours du mois, nous l'avons vu descendre à 2 degrés au-dessous de ce terme : il s'est même porté, le 27, à $2\frac{1}{2}$ degrés.

* Le barometre, pendant la premiere moitié du mois, a été observé au-dessus du terme de 28 pouces ; mais, après le 15, sa hauteur a varié de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes, à 27 pouces 5 lignes.

Le tems a été, tout le mois, conforme aux vœux du laboureur pour la remise des terres : il y a eu très-peu de pluie.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $16\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure,

FAITES A LILLE. 89

dans le barometre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

15 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

2 fois du Sud. vers l'Ouest.

2 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.

8 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Octobre 1769.

Il y eu, ce mois, peu de fièvres putrides en ville. La fièvre double-tierce a été presque la maladie dominante. Dans les uns, les accès se touchoient; & dans d'autres, il y a eu internaision absolue: ce genre de fièvre, traité méthodiquement, n'étoit pas funeste.

Les froids prematurés, qui se sont faits sentir dès le commencement du mois, ont

90 MALADIES RÉGN. A LILLE.

causé beaucoup de fluxions catarrheuses & inflammatoires en diverses parties du corps, & nommément des fluxions de poitrine, & quelques pleuropneumonies légitimes, des fluxions de tête, & dans les oreilles en particulier. Le sang tiré des veines s'est trouvé souvent, dans ces diverses maladies, ou couenneux, ou ferme, & d'un rouge brillant ; circonstance qui a obligé de revenir itérativement à la saignée, sur-tout dans le cas de fluxions inflammatoires dans les poumons & les oreilles : elle n'a pas été moins indiquée dans les rhumatismes de tout le corps, & ceux qui étoient bornés à certaines parties, tels que le *lumbago*, qui a été assez commun ; ces rhumatismes se trouvent plus ou moins inflammatoires.

Nous avons vu quelques personnes travaillées d'engorgement inflammatoire du bas-ventre, avec grande constipation, difficulté d'uriner, &c. &c. dont les indications curatives, en général, étoient les mêmes que pour les maladies ci-dessus.



LIVRES NOUVEAUX.

Traité méthodique & dogmatique de la Goutte, divisé en trois parties, où on fait voir, par le mécanisme du corps, par l'autorité des savans médecins, & par quantité d'observations, que la goutte n'est point incurable, principalement la goutte inflammatoire qui est la plus cruelle, & qu'on en fait cesser les symptômes par un moyen sûr & facile, qui produit le même effet sur toutes les tumeurs inflammatoires qui ont quelque rapport à la goutte ; Ouvrage utile aux goutteux ; par M. *Paulmier*, docteur-professeur, & ancien doyen de la Faculté de médecine d'Angers. A Angers, chez *Barrière* ; & se trouve à Paris chez *Guillyn*, 1769, *in-12*.

Discours sur l'Utilité de l'Anatomie, pour toutes les personnes qui forment la société & la nécessité de cette science, pour exercer la chirurgie, avec cette épigraphe :

Nōfce teipsum.

1764, brochure *in-8°*, dont on trouve des Exemplaires à Paris, chez *Guillyn*.

Journaux des Guérisons opérées aux Eaux & Boues minérales de Saint-Amand, en 1767 & 1768 ; par M. *Désmilleville*,

92 . LIVRES NOUVEAUX.

médecin-intendant de ces eaux. A Valenciennes , chez *Henri*, 1769, *in-12*.

Traité des Maladies des Nerfs , dans lequel on développe les vrais principes des Vapeurs ; par M. *Pressavin*, gradué de l'université de Paris , membre du collège royal de chirurgie de Lyon , & démonstrateur en matière médico-chirurgicale. A Lyon , chez *Aimé de la Roche*, 1769, *in-12*.

Essai sur les Ecrouelles ; par M. *Renard*, docteur-médecin à la Fere , avec cette épigraphé :

Auxilium multis succus & herba suit

A Paris , chez *Desvernes de la Doué*, 1769, *in-12*.

Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Évêchés ; par M. J. P. *Buc'hoz*, médecin - naturaliste Lorrain , &c ; Tomes IX & X, première & seconde Partie. A Paris , chez *Fetit*, libraire , 1769 & 1770, *in-8°*, trois volumes.

L'auteur annonce , dans un *Prospectus* qu'on distribue avec ces trois volumes , qu'il croit devoir terminer ici cet Ouvrage , qu'il s'étoit proposé d'abord de pousser jusqu'à vingt. Les raisons qui l'ont engagé à cette réduction , sont , 1^o que la plupart

LIVRES NOUVEAUX. 93

des amateurs se plaignoient que son Ouvrage étoit trop volumineux ; 2° que ce Traité avoit été commencé par les ordres & sous les auspices de Stanislas le Bienfaisant. La mort , en privant l'auteur d'un si puissant protecteur , l'a mis dans la nécessité de réformer le plan d'un Ouvrage , qui , par son étendue , & les dépenses qu'il entraînoit , ne pouvoit s'exécuter que par la munificence d'un prince.

Fetil, libraire, qui vient de faire l'acquisition du fonds de cet Ouvrage , avertit dans le même *Prospectus* qu'il continuera de le donner au prix de la souscription , c'est-à-dire à raison de trente livres en feuilles , jusqu'au mois de Juillet prochain , passé lequel tems , il n'en sera délivré aucun exemplaire à moins de 40 livres.

Essai sur les Opérations de l'Entendement humain , & sur les Maladies qui le dérangent ; par M. J. Fr. Dufour , maître ès arts en l'université de Paris , & étudiant dans les écoles de chirurgie & de médecine des Facultés de Montpellier & de Paris , avec cette épigraphe :

*Ulta enim quo progrediar , quād ut veri
videam similia , non habeo .
Cic. Tusq. Quæst. lib. 2 , dis. ix.*

A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez Merlin , 1770 , in-12.

94 LIVRES NOUVEAUX.

Instructions succinctes sur les Accouchemens, en faveur des Sages-Femmes des Provinces, faites par ordre du Ministere; par M. *Raulin*, docteur en médecine, conseiller médecin ordinaire du Roi, &c. A Paris chez *Vincent*, 1770, *in-12*, petit format.

Traité théorique & pratique des Bains d'eau simple & d'eau de mer, avec un Mémoire sur la Douche; par M. *P. Ant. Marteau*, docteur en médecine, aggregé au collège des médecins d'Amiens, &c. A Amiens, chez la veuve *Godard*; & à Paris, chez *Vincent*, 1770, *in-12*.

Mémoire sur la Maniere d'agir des Bains d'eau douce & d'eau de mer, & sur leur Usage, qui a remporté le prix, en 1767, au jugement de l'Académie royale des belles-lettres, sciences & arts de Bordeaux; par M. *Maret*, médecin-chirurgien de la Faculté de médecine de Montpellier, aggregé au collège de médecine de Dijon, un des médecins de l'hôpital & de la Charité de la même ville, associé honoraire du collège royal des médecins de Nancy, de l'Académie de Clermont-Ferrand, & secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon. A Paris, chez *Desfrênes de la Doué*; & se trouve à Bordeaux, chez *Racle*, 1769, *in-8°*.

LIVRES NOUVEAUX. 95

Précis de la Méthode d'administrer les Pilules toniques dans les hydropisies ; par M. Bachér, docteur en médecine; suivie de nouvelles Observations faites par ordre de la Cour, sur les Hydropisies & les Effets des Pilules toniques. A Paris, chez *Caravelier*, 1769, in-12. Prix 36 sols broché. Les gens de province, qui voudront se le faire adresser par la poste, le recevront franc de port, en envoyant quatre sols en sus du prix de l'ouvrage.

Les pilules toniques se trouvent à Paris, chez *Cofel*, apothicaire, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de la rue de la Feuillade, & se vendent 6 livres la boëte : on les envoie en province par la poste, moyennant 18 sols pour le port, qu'il faut adresser, ainsi que le prix des pilules, francs de port, à l'adresse ci-dessus.



T A B L E.

E X T R A I T du <i>Synopüs Praxeos medicæ & du Précis de Médecine</i> de M. Lieutaud, <i>médecin.</i> Page 3	
<i>Lettre de M. Aucante, médi. sur une Prod. monstr.</i>	13
<i>Lettre de M. Colte, médecin, à M. Pomme, pour servir de Réponse à une Note de la quatrième édition de son Traité des Vapeurs.</i>	17
<i>Obs. sur des Vap. guéries par le quinquina & autres anti- spasmod. toniques & fortifiants. Par M. Marreau, médi.</i>	25
<i>Observ. sur le Pouls des Urines. Par M. Gardane, médi.</i>	42
<i>Ouverture du Cadavre d'un Hémorroidaire. Par M. Ro- bin, médecin.</i>	44
<i>Observation sur un Polype de la Matrice. Par M. Heibi- niaux, chirurgien.</i>	50
<i>Obs. sur deux Exophthal. Par M. Marchan, oculiste.</i>	65
<i>Observations sur l'Opération d'un Bubonocèle, & l'Exir- cation d'un Testicule, suivies d'une fièvre vermineuse. Par M. Bandamant fils, chirurgien.</i>	69
<i>Réflexions sur les dangers de ne pas abandonner à la nature la chute des Plumassieux; Bourdonnets, & principale- ment des Ligatures des Vaissaux après l'amputation. Par M. Allouel, chirurgien.</i>	73
<i>Observations météorologiques faites à Paris; pendant le mois de Novembre 1769.</i>	81
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de No- vembre 1769.</i>	84
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Septembre 1769. Par M. Boucher, médecin.</i>	85
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Sep- tembre 1769. Par le même.</i>	86
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois d'Octobre 1769. Par le même.</i>	88
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre 1769. Par le même.</i>	89
<i>Livres nouveaux.</i>	91

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Janvier 1770. À
Paris, ce 21 Décembre 1769.

POISSONNIER DESPERRIERES

JOURNAL
DE MEDECINE;
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

FÉVRIER 1770.

TOME XXXII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1770.

EXTRAIT.

*Traité méthodique & dogmatique de la Goutte ;
divisé en trois Parties, où on fait voir, par le
méchanisme du corps, par l'autorité des fçavans
médecins, & par quantité d'observations, que
la goutte n'est point incurable, principalement
la goutte inflammatoire qui est la plus cruelle, &
qu'on en fait cesser les symptomes par un moyen
sûr & facile, qui produit le même effet sur toutes
les tumeurs inflammatoires qui ont rapport à
la goutte ; Ouvrage utile aux goutteux. Par
M. PAULMIER, docteur, professeur, & ancien
doyen de la Faculté de medecine d'Angers.
À Angers, chez Barrière; & se trouve à Paris,
chez Guillyn, 1769, in-12.*

M. PAULMIER a cru devoir, à l'imitation
du fameux Rabelais, dédier son Ouvrage
aux goutteux. *Le facétieux Rabelais*, dit-il

G ij

100 TRAITÉ MÉTHODIQUE

dans son Epître dédicatoire , vous avoit
dedié son Pantagruel , pour vous divertir ,
& pour éloigner de vous la pensée de vos
douleurs : je ne sc̄ais s'il y a réussi ; mais ,
en vous adressant mon Ouvrage , j'ai eu un
autre dessein que lui . Non-seulement je vous
console par l'espérance que je vous donne
de calmer vos douleurs , mais aussi par celle
de pouvoir parvenir à une entière guérison ,
sur-tout de la goutte inflammatoire , qui est
la plus fâcheuse , dont j'ai moi-même effuyé
trois violens accès , & que j'ai fait passer en
peu de tems , en usant des remèdes que je
vous propose , sans qu'il me reste de foiblesses ,
puisqu'à l'âge de quatre-vingt-deux
ans , je marche actuellement avec autant de
liberté & de facilité que je faisois à l'âge de
quarante . Tel est , en effet , le but qu'il s'est
proposé ; but qu'il paraît avoir atteint ,
comme le prouvent les observations qu'il a
insérées à la fin de son Ouvrage ; observa-
tions dont la vérité paraît pleinement con-
firmée par quelques expériences qu'on a
déjà faites , dans cette capitale , de la mé-
thode qu'il indique ; ce qui nous engagera
à donner un précis un peu étendu de cet
Ouvrage utile .

Notre auteur a cru devoir adopter la di-
vision que presque tous les anciens méde-
cins faisoient de la goutte en *chaude* & en
froide ; il donne à la première le nom de

DE LA GOUTTE. 101

goutte inflammatoire ou éréspélateuse, parce qu'elle porte avec elle tous les signes d'une inflammation ou d'un éréspipe phlegmoneux, & à la goutte froide, le nom d'*œdémateuse*, parce qu'elle est souvent accompagnée d'œdème. Nous ne nous arrêterons point à discuter ce qu'il dit des causes conjointes : il ne propose, à ce sujet, que des conjectures qui, en dernière analyse, se réduisent à dire que les phénomènes de la goutte sont l'effet d'une matière particulière qui nage dans le sang, & qui se dépose sur les parties où cette maladie exerce ses fureurs. Nous croyons devoir nous arrêter un peu plus aux causes qu'il appelle *antécédentes ou externes*, parce que leur connoissance est plus directement utile à la pratique : ce sont un vice héréditaire. (Celle qui reconnaît cette cause, est incurable, & sujette à de fréquens retours ; mais on peut calmer ses symptômes.) La foiblesse naturelle, & la vieillesse, un air épais & marécageux, & le passage subit d'un air chaud dans un air froid, d'un air sec dans un air humide ; les alimens grossiers, & de difficile digestion ; la trop grande abondance d'alimens pris à chaque repas ; l'usage immodéré des liqueurs fermentées & spiritueuses, sur-tout celui du vin blanc, & du cidre ; l'acte trop répété des plaisirs de Vénus ; les mouvements trop violens ; les

G iii

102 TRAITÉ MÉTHODIQUE

travaux qui surpassent les forces ; les veilles fréquentes & inconsidérées ; les luxations, les chutes, les efforts qui affoiblissent les articulations ; la suppression de quelque évacuation habituelle, comme du flux hémorroidal chez les hommes, ou menstruel chez les femmes ; les passions violentes ; enfin les chaussures trop étroites.

L'auteur convient de bonne foi, qu'il a puisé dans les auteurs anciens & modernes, le tableau qu'il trace des phénomènes généraux qui accompagnent la goutte ; phénomènes qu'il désigne sous le nom de *signes diagnostiques & pronostics*. Comme nous supposons qu'ils sont suffisamment connus de nos lecteurs, nous ne nous y arrêterons pas ; nous passerons donc immédiatement à ce qu'il dit de la goutte inflammatoire. Les signes, qui la caractérisent & la font distinguer des autres espèces de goutte, sont *la rougeur*, qui est semblable à celle des érépiles phlegmoneux, c'est-à-dire éclatante ; *la chaleur qu'on sent, en y appliquant la main*, *la douleur*, *la tumeur & la durée de l'accès*, qui est ordinairement moins longue que celle des autres espèces de goutte. M. P. explique, à sa manière, ces différents phénomènes, pour passer aux indications qu'il faut suivre pour parvenir à la cure de la goutte inflammatoire ; indications qui consistent, 1° à calmer le spasme qu'il regarde

DE LA GOUTTE.
103

comme le principe de la douleur ; ce qu'on obtient , dit-il , en dégorgeant les petits vaisseaux sanguins & lymphatiques par l'application réitérée des sang-suës ; 2^o à fortifier , par des remèdes convenables , les parties affaiblies par le séjour de l'humeur goutteuse , & prévenir , par-là , le retour des accès ; 3^o à détruire , si l'on peut , la cause conjointe de la goutte , par le moyen d'un régime exact , & des remèdes appropriés à chaque espece de goutte.

Pour démontrer que les sang-suës sont propres à remplir sa première indication , il pose des principes physiques & mécaniques ; il en fait l'application à la goutte inflammatoire , & en conclut le méchanisme par lequel il explique l'action que les sang-suës exercent pour débarrasser les parties de l'humeur goutteuse . Mais , comme ces principes ne sont pas , à beaucoup près , aussi évidens que les faits qu'il rapporte , dans la suite , pour démontrer l'efficacité de ce secours , nous les passerons sous silence : nous croyons devoir donner un peu plus d'attention aux autorités qu'il apporte en faveur de la nécessité d'évacuer l'humeur goutteuse par la partie même , soit au moyen des sang-suës , soit par des scarifications , des ventouses , le cautere potentiel , & même l'actuel .

Le premier des auteurs qu'il cite , est
G iv

104 TRAITÉ MÉTHODIQUE

Cælius Aurélianus qui conseille, en effet, dans le second chapitre de son cinquième Livre, les scarifications, par-dessus lesquelles il propose d'appliquer les ventouses ou les sang-sués. Zaceutus Lusitanus, comme il paraît par un passage du Livre II *De Praxi medicâ mirand.* Observation 162, avoit adopté cette pratique d'après Paul d'Aëgine, & cet auteur. Nous croyons devoir transcrire ici ce passage tel que M. Paulmier le rapporte : *Coxæ oculo magnas hirudines impono, tanta ab his animalibus secuta evacuatio est, ut, post decem horas, sine dolore remanserit; quod auxilium, in chiragrâ, podagrâ & gonagrâ, sapè, post evacuatum corpus, feliciter sum expertus.* « J'ap- » plique huit grandes sang-sués sur la han- » che, (dans la sciatique :) par le moyen » de ces petits animaux, il s'en est ensuivi » une si grande évacuation, qu'après dix » heures de tems, le malade n'en ressentit » plus de douleur. J'ai souvent, dit-il, ex- » périmenté ce secours pour la goutte des » pieds, des mains & du coude, (il faut » lire du genou,) avec un heureux succès, » après les évacuations nécessaires. » Cette version est celle de M. Paulmier qui à ces autorités joint celles d'Acénani cité par Skenckius, de Mathieu de Gradi, de Savonarola, de Thomas Burnet, de Duret, dans ses Annotations sur Houlier, mais qui

DE LA GOUTTE. 105

restreint cette application aux cas où les veines paroissent distendues ; ce que notre auteur étend à toutes les gouttes , prétendant que les vaisseaux sont toujours distendus. Outre l'application des sang-fuës ; d'autres auteurs , & , entr'autres , Frédéric Hoffman , conseillent les scarifications , par-dessus lesquelles ils font appliquer des ventouses.

Mais M. P. leur préfère les sang-fuës : les raisons qu'il donne de cette préférence , c'est que , dans la plupart des cas , l'application des ventouses est impossible par le peu d'étendue de la partie affectée , & que , dans ceux où elle peut avoir lieu , comme lorsque la goutte affecte le dessus du pied , les parties ligamenteuses & tendineuses ne permettent , ni des scarifications profondes , ni même l'usage des ventouses qui pourroient causer une irritation capable d'aggraver le mal , au lieu de l'adoucir ; inconveniens qu'on ne trouve point aux sang-fuës : elles ont même une action à laquelle il croit devoir attribuer les effets salutaires qu'elles ont coutume de produire ; c'est la forte succion qu'elles exercent , au moyen de laquelle il prétend qu'elles sont en état d'attirer la goutte des parties les plus profondes , comme lorsqu'elle a son siège dans les ligamens des articulations. Pour prouver l'efficacité de cette succion , il rapporte

106 TRAITÉ MÉTHODIQUE

L'exemple d'une jeune Négresse qui, pour appaiser un enfant de sa maîtresse, qui s'étoit chargée de l'alaiter, lui présentoit son tetton : par sa fréquente suétion, l'enfant parvint à y attirer du chyle, & à y faire venir du lait. Un pauvre paysan, ayant eu le malheur de percer de part en part le pied de son enfant âgé d'environ sept ans, avec un pic dont il se servoit pour relever un fillon, M. Paulmier, à qui ce père infortuné s'adressa, lui conseilla de fucher fortement la plaie ; &, lorsqu'il ne vint plus rien, il y appliqua des feuilles de rhue pilées avec de l'huile d'olive & du sucre, & par-dessus, des compresses trempées dans l'eau-de-vie. Il assure que, par ce traitement simple, la plaie, quoique l'os du milieu du métatarsé, & celui qui soutient le second orteil, eussent été brisés, fut guérie en vingt-quatre heures ; ce qu'il faut entendre, sans doute, des plaies externes, n'étant pas vraisemblable que les os eussent pu se consolider en si peu de tems.

Un des chapitres les plus intéressans de l'Ouvrage que nous analysons, est celui où l'auteur parle des précautions qu'il faut prendre pour appliquer les sang-suès sur les parties affectées de la goutte. Il indique d'abord les sang-suès qu'on doit choisir, la maniere dont on doit les traiter, avant d'en faire usage, & celle de les appliquer ; il

DE LA GOUTTE. 107

veut qu'on fasse cette application , aussi-tôt qu'on apperçoit la moindre rougeur & la moindre tumeur ; il conseille de la réitérer tous les jours , jusqu'à ce que la rougeur disparaîsse entièrement ; que la couleur de la peau soit naturelle , & que tous les symptômes de la goutte inflammatoire soient dissipés. Quant à la quantité des sang-suès qu'on doit appliquer à chaque fois , elle doit être proportionnée à l'étendue de la rougeur & de la douleur. L'auteur veut qu'on en applique plus que moins , la première fois ; il assure en avoir fait appliquer jusqu'à vingt & trente , & même plus. Il en faut diminuer la quantité , à mesure que les accidens diminuent.

» Il arrive quelquefois , dit-il , qu'après une première application de sang-suès , la tumeur augmente , au lieu de diminuer. » Mais , ajoute-t-il , c'est un signe que l'humeur goutteuse , qui occupoit les parties situées autour des articles , est attirée à l'extérieur par la force de la succion ; mais le dépôt n'est point à craindre. Jusqu'à présent , que je sçache , on n'a point encore vu d'abcès survenir à la goutte ; continuez sans crainte , l'application des sang-suès , jusqu'à ce que la tumeur & les autres symptômes de la goutte soient entièrement dissipés. Lorsque les sang-suès sont détachées , il faut laisser couler le

108 TRAITÉ MÉTHODIQUE

» sang, jusqu'à ce que les petits vaisseaux,
» qui ont été ouverts, n'en fournissent plus.
» On ne mettra sur la partie qu'une com-
» presse de linge sec, pliée en quatre ou fix
» doubles. » M. Paulmier condamne l'usage
des remèdes astringens; il n'approuve pas
non plus qu'on mette dans l'eau tiède le pied
ou la main, où on aura appliqué les sang-
fuës; il prétend que, par-là, on fait per-
dre aux vaisseaux leur force systaltique; ce
qui ne fert qu'à prolonger la foibleſſe qui
reste ordinairement dans la partie, après
les accès de goutte. Il arrive quelquefois,
après l'application des sang-fuës, que, quoï-
que la rougeur. & même les grandes dou-
leurs soient dissipées, il reste une deman-
geaison importune qui dure quelques jours
autour des cicatrices. Mais, bien loin que
ce soit d'un mauvais augure, c'est un avant-
coureur qui annonce la cessation entière
de l'accès; c'est un signe que la matière
goutteuse, qui résidoit intérieurement dans
les petits vaisseaux, se porte à l'extérieur,
& se dissipe peu-à-peu par la voie de la
transpiration: il survient même quelquefois
une moiteur qui paroît sur la partie & sur
les linges qu'on y avait appliqués. Il seroit
dangereux alors d'y mettre quelque pom-
made, ou autre matière huileuse qui retien-
droit cette matière hétérogène dont la na-
ture cherche à se débarrasser.

DE LA GOUTTE. 109

Nous avons cru devoir transcrire presqu'en entier ce chapitre, parce qu'il nous a paru très-important de faire connoître, jusqués dans ses moindres détails, la méthode de notre auteur; nous passerons plus légèrement sur celui qui le suit, & qui est destiné à répondre aux objections qu'on peut faire contre la pratique que nous venons d'exposer. La première de ces objections est prise de la foibleesse qui succède à l'application des sang-suës; mais cette foibleesse reste toujours, après la cessation des accès. On ne peut donc pas la regarder comme un effet de l'application des sang-suës. La crainte de la concidencé des vaisseaux, qu'on a cru pouvoir résulter de cette application, n'est pas fondée; du moins ne cite-t-on pas un fait qui la justifie. L'augmentation de la tumeur, qui survient quelquefois, doit moins être regardée comme un inconvénient, que comme un avantage, puisqu'elle n'est dûe qu'au transport à l'extérieur, de l'humeur goutteuse qui occupoit les parties les plus profondes, comme les ligamens & les tendons. Enfin on objecte que les sang-suës ne peuvent procurer qu'une cure palliative. M. Paulmier convient de bonne foi, qu'elles ne peuvent pas détruire la cause conjointe de la goutte: ce ne peut être l'ouvrage que du régime; mais, en détruisant l'effet, & sur-tout la douleur,

110 TRAITÉ MÉTHODIQUE
elles tendent à abréger la durée de l'accès ;
&, en un sens, on peut même dire qu'elles
le guérissent.

Ce n'est pas seulement dans la goutte inflammatoire, que l'application des sang-suës peut être utile : M. Paulmier assure qu'elles font disparaître l'éruption inflammatoire, pourvu qu'on les applique au commencement ; qu'on réitere cette application plusieurs fois, & jusqu'à ce que les symptômes soient entièrement dissipés. « Pendant cinquante ans, dit-il, que j'ai fait la visite des pauvres de l'hôpital de notre ville, je puis assurer que, de tous ceux à qui j'ai fait appliquer les sang-suës sur l'éruption phlegmoneux, je n'en ai pas vu un seul à qui ce remède n'ait réussi avec tout le succès. » Il prétend que les sang-suës ne sont pas moins efficaces dans les tumeurs phlegmoneuses extérieures, soit que ces tumeurs soient critiques, soit qu'elles soient idiopathiques. Il étend leur usage au bubon simple, au furoncle naissant, aux parotides tuméfiées, & même au charbon, pourvu toutefois, que ces tumeurs ne soient pas l'effet de quelque cause interne ; car, si elles sont les fuites de fièvres malignes ou pestilentielles, il n'est personne qui ne sente qu'il faut y joindre les remèdes appropriés à ces maladies. Elles peuvent encore être d'un très-grand secours dans les fortes con-

DE LA GOUTTE. 111

tusions. L'usage , qu'il propose d'en faire dans les hémorroides tuméfiées , & pour rappeller leur flux , lorsqu'il est supprimé , n'est pas nouveau pour les bons praticiens : celui qu'on pourroit en faire pour le rappel des règles , n'est pas si généralement adopté. Rhafès , cité par Zaceutus Lusitanus , dit avoir guéri , par cette application , une têigne de couleur rousse , qui occupoit la tête & la face d'une personne. Zaceutus lui-même rapporte la guérison de pustules invétérées sur le visage , par le moyen des sang-suës appliquées sur ces pustules ; & M. Paulmier assure avoir vu guérir une herpe miliaire par le même moyen ; d'où il conclut qu'on pourroit y recourir avec succès , dans plusieurs maladies très-rebelles de la peau. Il rapporte deux observations qui tendent à prouver que cette application peut faire cesser la douleur qu'on appelle vulgairement *clou* , & qu'il qualifie de *rhumatisme local*. Il croît aussi , sur l'autorité d'Hoffmann , de Mercurial , de Zaceutus , de Burnet , qu'elle peut être utile dans les différentes espèces de douleurs de tête ; mais il ne veut pas qu'on s'en tienne à elles seules ; il veut qu'on emploie conjointement les autres remèdes. Il en est de même dans l'ophthalmie & dans l'esquincie , pour lesquelles on les a aussi proposées ; & , de peur qu'on ne se méprît sur

112 TRAÎTÉ MÉTHODIQUE

la véritable façon de penser à ce sujet, il a cru devoir consacrer un chapitre particulier à prouver que, dans ces sortes de cas, les sang-suès ne suffisent pas toujours; qu'il faut y joindre le concours d'autres remèdes, &, en particulier, les saignées: à cette occasion, il traite de la dérivation & de la révulsion; ce qui l'a engagé à rapporter les raisons qui le font penser qu'il y a un choix à faire des parties d'où on doit tirer du sang.

La sciatique est une maladie trop analogue à la goutte, pour que notre auteur n'ait pas cru devoir en traiter dans un chapitre particulier: il en distingue deux espèces, une *vraie*, & l'autre *fausse*. La vraie a pour siège l'articulation même de la tête du fémur, & quelquefois les tuniques du grand nerf sciatique, qui sont affectées en même tems. Dans la fausse, l'humeur morbifique réside uniquement dans les membranes des muscles. Les symptômes, qui accompagnent la sciatique, la font aisément distinguer de la goutte: rarement est-elle accompagnée de fièvre, de tumeur ou de rougeur. Enfin on n'a jamais vu de *tous* survenir à la sciatique comme aux autres espèces de goutte.

La sciatique est une des maladies qui demandent le traitement le plus méthodique. Le premier remède, qu'on doit mettre en pratique,

DE LA GOUTTE. 113

pratique , est la saignée. M. Paulmier , d'après les meilleurs auteurs , conseille de la faire d'abord du bras , pour passer tout de suite , lorsque le malade est pléthorique , à celle du pied : il préfere de la faire du côté affecté , & à la malléole externe , ou à la poplitée ; ensuite il fait appliquer les sang-fuës aux veines du siège . Après s'être ainsi opposé à l'engorgement des vaisseaux , il en vient aux topiques ; il rejette tous les répercussifs , les remèdes gras & onctueux , & leur préfère ceux qui sont capables d'attirer l'humeur à la peau . Il recommande sur-tout les ventouses appliquées sur la hanche , auxquelles il fait succéder les sang-fuës préférablement aux scarifications . Après l'application réitérée des sang-fuës , si le malade n'est pas entièrement soulagé , il a recours aux rubifians ; & , lorsqu'ils ne suffisent pas , il fait appliquer un grand vérificatoire sur la hanche & sur la moitié de la cuisse extérieurement : si la douleur se fait sentir jusqu'au bout du pied , ce qui dénote que la tunique du grand nerf sciatique est attaquée , il en fait appliquer un second à la partie moyenne de la jambe , sur le muscle jumeau interne . Dans les cas où , malgré tous ces remèdes , les douleurs continueroient avec la même violence , M. Paulmier veut qu'on regarde la maladie comme habituelle , & qu'on ait recours aux cauteress ,

Tome XXXII.

H

114 TRAITÉ MÉTHODIQUE

ou l'emplâtre de Duret, qui est composé de parties égales de poix de Bourgogne, & de soufre fondus ensemble ; mais il est rare, selon lui, que les vésicatoires, entretenus pendant long-tems, ne fassent pas l'effet qu'on en attend.

Il ne propose, contre la fausse sciatique, ou sciatique membraneuse, que le bain de marc de vendange, ou, à leur défaut, un remède qu'il assure avoir vu réussir plusieurs fois. « Il faut prendre, dit-il, une branche verte de frêne mâle, c'est-à-dire de celui sur lequel on trouve les mouches cantharides : il faut que la branche soit au moins de la grosseur de la jambe, & de la longueur depuis le haut de la hanche du malade jusqu'au talon ; on met cette branche dans le four du boulanger, incontinent après que le pain est tiré. Au bout d'environ deux heures, on retire ce bâton qu'on enveloppe dans un linge chaud, ou dans de l'étoffe. Le malade se met dans un lit bien bâffiné : on applique ce bâton sur le côté douloureux, où on le laisse plusieurs heures. Il excite une sueur abondante ; mais il ne faut pas souvent changer de chemise, de crainte de faire césser la sueur : on donnera même au malade, pour l'entretenir ou l'exciter encore, un demi-séptier de décoction de perfil, racine & feuille, à quoi on ajoute autant

DE LA GOUTTE. 115

» de lait doux : on y délaye aussi un gros de
 » thériaque dans les sujets phlegmatiques ...
 » Il faut réitérer deux ou trois fois cette
 » application. »

Le rhumatisme est encore dans l'ordre des maladies analogues à la goutte : on le distingue en *goutteux* & en *simple*, en *universel* & en *local*. Le rhumatisme goutteux, ainsi nommé, parce qu'il attaque, en même tems, les muscles & les articulations, est quelquefois accompagné de fièvre assez violente, comme la goutte. Lorsqu'il est universel, il exige les mêmes remèdes que la goutte inflammatoire ; mais, s'il reconnoît pour cause la suppression de la transpiration, il faut promptement exciter les sueurs, tant par des remèdes intérieurs, que par des applications extérieures, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre ; car, s'il y en avoit, il faudroit recourir aux saignées, &c. Si la maladie devient habituelle, rien ne réussit mieux que l'usage de la fanelle portée sur la peau. Lorsque le rhumatisme est local & superficiel, l'application des sang-fuës suffit ordinairement pour calmer les douleurs.

Nous avons dit que la goutte cédémause étoit celle qui étoit accompagnée d'œdème. Les sang-fuës ne sçauroient convenir dans cette espèce ; elles agraveroient le mal plutôt que d'y remédier. Les apéritifs, les purgatifs, les cordiaux & les vo-

Hij

116 TRAITÉ MÉTHODIQUE

latils sont les remèdes qu'on doit employer. M. Paulmier recommande sur-tout les bains de marc de raisin, & les cauterres appliqués aux jambes.

Il est une autre espece de goutte froide qui diffère de la précédente, parce qu'elle est sans œdème : elle est même souvent sans tumeur ; & la peau conserve sa couleur naturelle : ses accès sont ordinairement de longue durée ; & elle devient même, en quelque sorte, habituelle. Le traitement de cette espece de goutte présente deux indications à remplir. La première est d'appeler à l'extérieur la matière morbifique ; indication qui doit être remplie par les rubéfians, ou, lorsqu'ils sont insuffisans, par les ventouses & les vénificatoires. La seconde est de corriger l'humeur goutteuse par un régime & des remèdes convenables ; elle sera remplie, 1^o par les purgatifs aloëtiques, l'électuaire cariacostin, pour faire une révulsion de l'humeur morbifique qui séjourne dans les parties qui sont autour des articles ; 2^o par les remèdes qui sont capables de détruire l'acidité & l'acrimonie de cette humeur, comme sont les amers, les tisanes des bois diaphorétiques, les alkalis, tant fixes que volatils. Pour topiques, M. Paulmier conseille le bain de marc de raisin, l'application de la laine sur la peau, &c, si le mal continue son séjour dans la partie

DE LA GOUTTE. 117

affectée, les cauteres aux jambes. Les fang-fués, si utiles dans la goutte inflammatoire, ne procureroient pas de grands avantages dans cette espece, à moins qu'il ne survint quelque tumeur.

Plusieurs auteurs ont écrit sur la goutte vague scorbutique ; mais ils paroissent s'être plus attachés à forger des hypothèses sur sa cause, qu'à en décrire exactement les symptômes. Selon notre auteur, elle en a de communs avec l'affection hypocondriaque, & le scorbut, qui sont presque toujours la suite du vice des premières digestions ; tels sont un dégoût continual, une tension & une douleur d'estomac, des rôts fréquens, & quelquefois un vomissement glaireux & acide, des murmures dans les intestins, la tension des hypocondres, une respiration difficile, la paresse du ventre, des chaleurs au visage, une rougeur qui paroît aux joues, sur-tout après les répas ; des palpitations, des inquiétudes continues, des douleurs de tête, & des mouvements vertigineux. Les symptômes, qui lui sont propres, sont des douleurs vagues & errantes, qui commencent ordinairement à se faire sentir à la région des lombes, & au bas du ventre : de-là elles sont portées sur les membres, aux cuisses, aux jambes, aux pieds, & principalement aux articles. Il paroît subitement des tumeurs œdémateuses, tantôt sur

Hij

118 TRAITÉ MÉTHODIQUE

l'une , tantôt sur l'autre de ces parties ; quelquefois sur plusieurs en même tems , qui n'y font pas un long séjour : on apperçoit souvent sur les articles des espèces de nodus qui se dissipent assez facilement par l'application des remèdes convenables ; ce qui la distingue des autres espèces de goutte. Quelque opposés que les auteurs paroissent sur la cause de cette maladie , ils se réunissent tous pour regarder les anti-scorbutiques végétaux acrés & acides comme les plus efficaces pour la combattre : on les combine différemment ensemble , selon la nature des symptômes.

M. Paulmier décrit une autre espèce de goutte vagabonde vaporeuse : voici les symptômes qui la caractérisent. « Celui qui » en est attaqué , ressent presque continuellement quelque légère douleur sur quelqu'un de ses membres , tantôt sur les extrémités , & tantôt sur le tronc : elle change très-souvent de siège ; & elle n'y fait , pour ainsi dire , qu'un séjour passager de quelques minutes ou de quelques heures , & rarement d'un jour entier. La douleur , qu'elle cause , est peu sensible ; & elle n'empêche pas entièrement les fonctions des parties qu'elle attaque. Sa marche est très-irrégulière : quelquefois du pied elle est reportée à la tête ? où elle se fait sentir souvent par un pen-

DE LA GOUTTE. 119

» chant au sommeil; peu de tems après,
 » la tête devient libre; & l'humeur goutteuse est reportée sur un autre membre....
 » Lorsqu'elle se porte à la poitrine, elle y cause une petite difficulté de respirer & une respiration entre-coupée..... Si elle est portée à l'estomac, elle y excite des rôts, une legere douleur sous le cartilage xyphoïde, & quelquefois le hoquet. Le cœur même n'est point exempt de la visite de cette goutte : elle y cause une espece de mouvement tremblant & précisément, avec une legere intermittence du pouls. Quelquefois le malade éprouve une lassitude spontanée ; il ne peut se donner de mouvement : il semble que tout le genre nerveux soit assoupi; mais cet état n'est pas de longue durée. »

Notre auteur place le siége principal de cette goute dans le genre nerveux ; ce qui la distingue du rhumatisme qui a le sien dans les muscles & dans les membranes : la description, que nous venons d'en donner, suffit pour empêcher qu'on ne la confonde avec les autres especes de goutte ; & ce n'est pas sans raison que M. Paulmier la regarde comme singuliere en son efpece. Il dit n'avoir connoissance d'aucun auteur qui en ait parlé : cependant il paroît que M. Whytt l'a désignée dans son excellent

H iv

120 TRAITÉ MÉTHODIQUE

Traité des Maladies des Nerfs, (Article II du sixième chapitre , pag. 8 du second volume de la Traduction françoise ;) mais il s'en faut de beaucoup que sa description soit aussi détaillée & aussi étendue que celle que nous venons de rapporter. Notre auteur conseille , pour la combattre , d'avoir recours aux cauteres , aux saignées , si le sujet est pléthorique , ou aux purgatifs , s'il est pituitieux. Dans le tems de défaillance , de palpitation & d'anéantissement , il faut réveiller le genre nerveux avec quelques gouttes d'élixir de propriété de Paracelse , ou d'huile de succin , ou bien de teinture de castor avec le *diascordium* ou la thériaque.

Pour ne laisser rien à désirer sur le genre de maladies qui fait l'objet de ce Traité , notre auteur a cru devoir dire un mot des douleurs vénériennes qu'il qualifie de *goutte syphilitique* ; mais , comme il ne dit rien de nouveau à ce sujet , & qu'il renvoie même , pour le traitement , au *Traité des Maladies vénériennes de M. ASTRUC* , nous ne nous y arrêterons pas : nous passerons donc tout de suite à la seconde Partie de son Ouvrage , qui a pour objet les accidens qui surviennent aux goutteux , & les remèdes prophylactiques qui conduisent à leur guérison.

DE LA GOUTTE. — 121

Le plus grave de ces accidens est la métastase qui se fait quelquefois de l'humeur goutteuse sur quelque viscere essentiel à la vie. Les causes, qui l'occasionnent le plus souvent, sont le grand froid, les cataplâmes faits avec les plantes rafraîchissantes & flu-pétantes, comme la laitue, la jusquiamé, la ciguë, la morelle, le navet rapé, tous les *sedum*, &c; les astringens tirés, tant du règne végétal que du règne minéral, les emplastiques, le lait même; M. Paulmier dit avoir vu une répercussion de la goutte causée par l'application du cataplâme de mie de pain avec le lait, dont le malade fut la victime. Les passions immodérées, la frayeur subite, un grand chagrin, une violente colère, &c. produisent aussi cet effet.

Les grands dangers, qui accompagnent ces métastases, doivent engager le médecin qui s'aperçoit du transport de la matière goutteuse sur quelque viscere essentiel à la vie, à mettre tout en œuvre pour la rappeler dans son premier siège. La méthode, que notre auteur propose, n'ayant rien qui ne soit suffisamment connu des praticiens, nous nous croyons dispensés de nous y arrêter; ce sont les saignées, les épispaïstiques, les vésicatoires, le cautere actuel, &c. Nous ne nous arrêterons pas

122 TRAITÉ MÉTHODIQUE

non plus à l'explication qu'il donne du mécanisme de ces transports ; nous observerons seulement que ses conjectures ne nous ont pas paru plus heureuses que celles des auteurs qui ont écrit avant lui sur cette matière.

Les *tofus* ou *nodus* sont encore un accident très-familier aux goutteux, mais moins dangereux que le précédent. M. Paulmier assure avoir réussi à les dissoudre, en y appliquant du vieux fromage de lait de vache, devenu âcre par la putréfaction, mêlé avec du vieux oint. Outre les *nodus*, les goutteux sont sujets à des concrétions lymphatiques, qui, tantôt deviennent dures & celluleuses, tantôt conservent une certaine mollesse : l'emplâtre de savon les dissipe communément. Les autres accidens sont des espèces d'épiphenomenes ou symptômes qui surviennent à la goutte, à raison de quelque disposition du sujet, & demandent des attentions particulières de la part du médecin ; tels sont la constipation opiniâtre à laquelle on peut remédier par des lavemens émolliens, & sur-tout avec la caffé : on peut également faire passer quelques verres d'eau de caffé, ou faire usage de la caffé cuite en bol, tant dans l'accès que hors de l'accès. La diarrhée, qu'on peut arrêter, ou plutôt modérer

DE LA GOUTTE. 123

avec les opiatiques donnés à petite dose : la diarrhée compliquée de coliques, de borborygmes, &c. exige les vomitifs, les purgatifs, &c; remèdes auxquels on ne doit avoir recours que hors de l'accès, à moins que, comme dans la goutte scorbutique, les accès ne fussent trop longs, pour qu'on pût en attendre la fin sans danger. La suppression ou la diminution des urines exige des diurétiques mucilagineux. L'asthme goutteux doit être considéré comme une vraie métastase de la goutte, & traité en conséquence. La pléthora est encore un accident familial aux goutteux d'un tempérament sanguin. Il n'y a pas d'autre moyen de la combattre, que les saignées & la diète. Quant à la saignée, celle du bras doit être absolument interdite. La perte d'appétit, si familière aux goutteux, ne doit que très-rarement être combattue par les purgatifs : il n'y a que dans les tempéramens phlegmatiques & pituitieux qu'on peut les employer, & dans l'intervalle des accès seulement. *L'opium*, dont on fait quelquefois usage pour remédier à l'insomnie à laquelle les goutteux sont sujets, n'a guères moins d'inconvénient que les purgatifs : si on est obligé d'y avoir recours, on doit user du plus grand ménagement, & le donner à la plus petite dose. M. Paulmier conseille de le faire

124 TRAITÉ MÉTHODIQUE

prendre dans le café, ou dans une décoction de quinquina, pour prévenir les mauvais effets qu'il a coutume de produire.

La cure prophylactique, que notre auteur propose, consiste à mettre le malade à un régime convenable. Comme il ne prescrit rien qui n'ait été indiqué par les auteurs qui ont écrit sur cette matière, nous n'entrerons dans aucun détail à ce sujet. Nous renverrons à l'Ouvrage même pour les formules qui terminent cette Partie : en général, elles nous ont paru bien choisies, quoiqu'il y eût peut-être quelques observations à faire sur les manipulations que l'auteur prescrit ; manipulations par lesquelles il dissipe souvent les parties les plus actives de ses médicaments ; mais c'est un défaut que tout médecin est en état de corriger, pour peu qu'il connoisse les véritables principes de la pharmacie.

Nous ne passerons pas moins rapidement sur la troisième Partie. L'auteur y a réduit, en forme d'Aphorismes, les matières les plus essentielles de son Traité : ces Aphorismes sont suivis d'Observations qu'il a cru devoir rapporter, pour démontrer la solidité de sa méthode. Ces Observations, qui sont au nombre de trente, méritent d'être lues avec la plus grande

attention ; elles contiennent des faits précieux , & bien exposés , & sont accompagnées de réflexions qui décelent dans l'auteur un praticien consummé. C'est sous ce point de vue que nous avons tâché de le présenter dans le précis que nous venons de faire de son Ouvrage ; & nous espérons que nos lecteurs jugeront comme nous , que la pratique , qu'il propose , mérite la plus grande attention des médecins. Les succès , qu'elle a eus entre les mains de M. Paulmier , en promettent de semblables à ceux qui ne craindront pas de marcher sur ses traces. Si elle n'est pas infaillible , comme il en convient lui-même , (il n'y a que les empyrriques qui en connaissent de telles ,) il feroit sur-tout important qu'on s'occupât à bien distinguer les cas où l'on peut se flater de la voir réussir , de ceux où le succès en est moins assuré ; c'est ce que le tems & les observations multipliées peuvent seules nous apprendre.



126 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS



LETTRE

*De M. MARESCHAL DE ROUGERES ;
maître en chirurgie à Plancoët en Bretagne, contenant quelques Observations
sur les Effets de la Vapeur des Fourmis.*

Je ne me remets pas, Monsieur, dans quel volume des Journaux de Médecine vous avez consigné des Observations sur les Fourmis (*a*) ; mais en voici, je crois, quelques-unes qui ne s'accordent pas mal avec les vôtres.

Vers la fin du mois d'Août 1768, je fus ramasser des fourmis : M. le chevalier Riou de Gravelles étoit avec moi ; &, voyant la précaution que je prenois pour les ramasser dans une petite cucurbité de verte, (j'avois des gants,) me demanda si je craignois ces infectes. Je lui dis que non, mais que, comme ils contenoient un acide extrêmement pénétrant, j'aurois risqué, sans cette précaution, à voir mes mains se dépouiller à-peu-près comme à la suite des coups de soleil. Je ne parlois alors, Monsieur, que d'après votre observation. Il rit de ma crainte, & m'affura que, dans son

(*a*) C'est dans le Journal de Septembre 1762.

DE LA VAPEUR DES FOURMIS. 127

enfance , il se faisoit un jeu de déterrer avec les mains , les fourmilières les plus nombreuses , & qu'il alloit me montrer comment cela se faisoit. Je voulus lui faire quelques représentations qu'il n'écouta point. Il se mit à l'œuvre ; & je pris plaisir à le voir opérer. J'eus , en peu de tems , autant de fourmis que j'en voulois avoir. Je remarquai , comme vous , que , dès qu'il y en eut une certaine quantité au fond de la cucurbite , elles n'avoient plus la même vigueur pour remonter ; ce qu'elles faisoient d'abord avec beaucoup de facilité. Je remarquai aussi que les grosses fourmis noires étoient plutôt engourdies ou suffoquées que les petites rouges ; je dis engourdies ou suffoquées , parce que celles qui paroifsoient comme mortes , reprenoient , en assez peu de tems , vigueur , dès qu'elles étoient séparées des autres.

M. le chevalier se plaignit d'un mal de tête , un quart d'heure environ après son opération : ses mains ne lui faisoient aucune douleur ; & la peau étoit dans son état naturel. Mais , quatre ou cinq heures après , il ressentit des demangeaisons ; & la peau devint extrêmement rouge. Le mal de tête se dissipia , au bout de vingt-quatre heures ; & tout l'épiderme des mains s'enleva.

128 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS

Je mis ce que j'avois de fourmis à la distillation au bain de sable : j'obtins d'abord un acide très-clair, subtil & pénétrant, qui approchoit beaucoup du vinaigre distillé. Sur la fin, il se colora, & prit une odeur empyreumatique. Je poussai le feu; & j'eus alors une espece d'huile fétide empyreumatiq[ue], qui donnoit la couleur verte au syrop violat. Cette marque alkaline étoit, sans doute, le produit du feu; car je ne crois pas qu'il y ait dans la nature, d'alkali proprement dit *per se* (a). Je ne poussai pas plus loin mes épreuves; mais, dès que le tems me le permettra, je tâcherai de répéter les expériences de M. Marggraff, & d'en faire quelques nouvelles.

Je ne dois point passer sous silence un fait bien singulier, & dont on peut, je crois,

(a) M. Marggraff, & long-tems avant lui, Glauber avoient démontré l'existence de l'alkali fixe dans les végétaux antérieurement à la combustion. Le premier de ces chymistes a annoncé qu'il étoit aussi en état de démontrer de même l'alkali volatil tout formé dans les animaux. Le sel fusible de l'urine, qui ne doit à l'art que sa séparation des matières avec lesquelles il étoit confondu, est un acide combiné avec un alkali volatile; donc cet alkali existoit dans l'urine. Malgré cela, on n'est pas en droit d'en conclure que tout celui qu'on obtient, est préexistant dans les sujets desquels on le retire par la distillation.

attribuer

DE LA VAPEUR DES FOURMIS. 129

attribuer la cause à la vapeur des fourmis :
le voici.

Un enfant, de la paroisse de Pléboul, âgé de cinq à six ans, promettant beaucoup du côté de l'esprit, se coucha sur une fourmilière : (on étoit dans les grandes chaleurs de l'été.) Il n'y fut pas long-tems sans s'en trouver incommodé : tout son corps étoit couvert de fourmis. Il courut à son pere qui, pour le débarrasser plus promptement de ces infectes, le plongea dans l'eau. Peu d'heures après, tout son corps se trouva couvert de vésicules remplies d'une sérosité limpide ; & l'enfant parut étourdi & accablé. Depuis ce moment, (il peut avoir actuellement vingt-un ou vingt-deux ans,) il est resté dans une espece d'enfance, ou plutôt d'enfantillage. Il a une mémoire prodigieuse, mais sans aucune conception. En un mot, comme l'abbé Castel de Saint-Pierre disoit des hommes en général : dans l'enfance, c'étoit un petit homine, & à présent, ce n'est plus qu'un grand enfant.

J'ai l'honneur d'être, &c.



130 OBSERV. SUR L'EFFICACITÉ

I^{re} OBSERVATION.

Sur l'Efficacité de l'Application de l'Eau froide dans une maladie convulsive ; par M. DUPONT, conseiller-médecin ordinaire du roi, à Tartas.

Le nommé *Dupouy*, de la paroisse de Villenave, à trois lieues de Tartas, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament bilieux sanguin, avoit, depuis sa tendre jeunesse, la rate gonflée, dure; &c, dans certains tems, son volume étoit deux ou trois fois plus considérable qu'il ne doit l'être naturellement. Vers la fin d'Octobre dernier, son chirurgien lui fit prendre l'émétique en lavage pour je ne fais quelle commodité : le 2 Novembre, il prit, à titre de précaution, une potion purgative qui opéra à merveille. Le malade se leva, dans l'après-dîner; &c, satisfait de son état, il se tint, jusqu'au soir, auprès du feu.

Cet homme, pendant la nuit, perdit subitement la connoissance, le sentiment, la vue, & fut attaqué de convulsions si violentes, que cinq ou six personnes pouvoient à peine le contenir dans le lit. On m'appella pour secourir ce misérable. Rendu chez lui, vers les neuf heures du matin, je

DE L'APPLIC. DE L'EAU FROIDE. 131

fus témoin du plus triste spectacle. Les agitations les plus fortes, & les convulsions de toutes les parties du corps les plus vives, m'empêcherent, pendant quelque tems, de pouvoir m'assurer de l'état du pouls. La respiration étoit forte, fréquente & embarrassée ; le mouvement du cœur violent, & sans ordre ; le visage rouge & enflammé ; la peau chaude & humide ; les yeux étincellans, hagards & incertains. De cet état affreux, il tomba dans un accès d'épilepsie, qui dura quatre ou cinq minutes. L'accès finissant, je profitai d'une tranquillité momentanée pour tâter le pouls. Il étoit fort, plein, dur & inégal. A peine l'attaque d'épilepsie eut-elle disparu, que les convulsions générales se reproduisirent avec les symptômes que j'ai rapportés. Elles durèrent trois quarts d'heure, ou une heure, & furent suivies de nouveaux accès épileptiques. Cette alternative eut lieu pendant vingt-quatre heures ; ensorte que le malade eut au moins quarante assauts d'épilepsie dans la journée.

J'avoue que je fus aussi effrayé des cruels accidens dont j'étois spectateur, qu'incertain sur le parti que je devois prendre pour les combattre. Rien ne s'offroit à mes recherches & à mon esprit pour fixer avec quelque fondement la véritable cause de la maladie. Jamais le nommé *Dupouy* n'avoit

132 OBSERV. SUR L'EFFICACITÉ

éprouvé de pareils accidens. Le purgatif, pris la veille, ne me paroifsoit pas avoir pu produire un si grand défordre; & le moyen de penser que la rate gonflée fut le principe d'une scène aussi funeste! Ce viscere, comme je l'ai dit plus haut, étoit volumineux depuis l'enfance, & ne donnoit, non plus que les autres parties, aucune marque de sensibilité dans cet instant critique.

Au milieu de ces perplexités, je me déterminai à faire ouvrir le saphène. Ce secours me parut préalablement nécessaire: on en sent les raisons. La saignée fut faite sur le champ: le sang jaillissoit avec impétuosité. En vain je voulus ordonner une mixture anti-spasmodique: le chirurgien n'étoit pointvu daucun des remèdes que je demandai. Je revis le malade, à quatre heures après midi: on m'apprit que la saignée n'avoit rien opéré de favorable, & que les convulsions & l'épilepsie se succédoient toujours alternativement. Je conseillai une nouvelle saignée du pied: elle fut, comme la première, de quinze à seize onces. Après l'opération, les accidens subsistant toujours dans le même degré d'intensité, je fais appliquer sur la tête du malade une grosse serviette pliée en quatre doubles, & trempée dans de l'eau très-froide, avec ordre de renouveler ce topique tous les quarts d'heure. J'employai, en outre, pen-

DE L'APPLIC. DE L'EAU FROIDE, 133

dant la nuit , une potion composée avec l'eau distillée de pourpier , celle de fleurs d'orange , les gouttes anodines , la poudre tempérante de Stahl , & le syrop de violettes . Peu de tems après l'application de l'eau froide , les convulsions diminuerent , & cessèrent entièrement dans la nuit : les accès d'épilepsie furent aussi dissipés sans retour .

Avec quels transports de joie n'appris-je pas , le lendemain , que mon malade avoit recouvré la connoissance , & qu'il s'étoit confessé . J'approchai de cet homme : il répondit parfaitement aux questions que je lui fis . Il m'annonça qu'il ne distinguoit ni ne voyoit aucun objet , & qu'indépendamment d'une grande foiblesse & d'une douleur sourde à la tête , il souffroit si horriblement de la rate , qu'il ne pouvoit supporter le plus léger contact sur cette partie . Deux saignées du bras , pratiquées dans la journée , une boisson adoucissante , une potion huileuse & calmante , avec l'application renouvelée sur l'hypocondre gauche , d'une flanelle trempée dans une décoction émolliente , affranchirent le malade du pressant danger d'une inflammation , & firent évanoir , en moins d'un jour , la douleur qui l'accabloit .

Après quelques jours d'intervalle , *Du-pouy* fut purgé avec des minoratifs ; & il

recouvrira promptement la vue, & sa première
fâche ; mais le vice ancien & primordial subs-
tuté comme avant l'accident.

N'est-il pas évident que le succès de cette
cure dépend principalement de l'usage de
l'eau froide ? Et son heureuse application ne
donne-t elle pas une nouvelle force au
système de M. Pomme ? Toutefois je ne
fus déterminé à faire usage de ce secours,
qu'enhardi par les brillans succès qu'il avoit
eus dans des cas à-peu-près semblables,
insérés dans les Journaux de Médecine.

Les copieuses saignées du pied ont bien
concouru , avec la potion que je prescrivis ,
à dégager le principe vital par la facilité
qu'eut alors le sang de suivre son cours ;
mais , encore une fois , les saignées avoient
été faites ; & l'état convulsif subsistoit . Il
étoit réservé aux corps froids d'opérer l'heu-
reux & prompt changement qui suivit leur
usage , au grand étonnement du spectateur
qui s'étoit moqué de mon ordonnance .
L'eau froide suspendit , comme par enchan-
tement , les accidens affreux qui ôtoient tout
espoir de guérison , & qui ne laissent en-
trevoir que la triste *image d'une mort pro-*
chainc



SUR UN ABSÈS DES REINS. 135**II. OBSERVATION**

*Sur un Absès des Reins, qui s'est fait
jour de lui-même, & a été guéri par
la seule nature. Par le même.*

Dans le mois de Mars 1764, je fus invité par un chirurgien, à voir un enfant de douze ans, qui avoit une maladie aussi singulière que curieuse. Elle mérite l'attention des médecins : ce motif m'engage à la communiquer au public par la voie du Journal.

Un garçon de la paroisse de Lefgor, près de Tartas, est attaqué de tous les symptômes qui caractérisent la colique néphritique. On emploie les secours usités en pareils cas : ils sont presque en pure perte pour le soulagement du malade ; rien ne réussit. Le chirurgien, appellé ailleurs, abandonne la victime à son propre sort, ordonnant toutefois, qu'on continue l'usage des demi-bains & des lavemens émolliens, qu'il avoit déjà prescrits. Un mois s'écoule ; & le chirurgien n'entend plus parler de son malade. Ce tems expiré, il voit le pere de l'enfant ; il en demande des nouvelles, mais avec un ton équivoque, qui marquoit ses doutes sur l'existence du pauvre malheureux.

Le bon payfan répond que son fils est un
I iv

136 OBSERVATION

peu mieux, & qu'il s'est passé des choses extraordinaires. Voici le détail de ce que j'ai vu moi-même, & ce qui me fut rendu par les gens de la maison.

Dix à douze jours après l'invasion de la colique néphrétique, & les plus cruelles douleurs, on entendit, d'une chambre contiguë à celle du malade, un bruit à-peu-près semblable à celui que feroit une vessie qui eût éclaté, ou une membrane qui se feroit déchirée avec effort dans le corps du jeune malade. A cette époque, les douleurs s'appas-serent; la région hypogastrique, ainsi que les bourses, devinrent rouges, enflammées, & demeurerent cinq à six jours dans cet état. Après cet intervalle, on apperçut deux ouvertures, l'une au raphé, l'autre sur l'anneau du muscle oblique externe, au côté gauche, qui étoit la partie affectée. Les deux ouvertures ont fourni beaucoup de pus; mais il sortoit plus abondamment par celle du raphé. Jamais on n'en vit de mêlé avec les urines. Cette liqueur excrémentielle couloit, en même tems, par la verge & par l'ouverture du raphé. Le bas-ventre étoit dur, rénitent, noir, douloureux, & sembloit devoir tomber en gangrene. L'enfant, presque réduit au marasme, me fit augurer que, dans peu, la mort termineroit sa pénible carrière. Mais, ô prodige! la nature seule triomphe des désordres qui

SUR UN ABSÈS DES REINS. 137

paroisoient indomptables : elle ramene les choses dans l'ordre ; dans ses justes voies, elle fait tous les frais d'une parfaite guérison. Quels avantages ! quels brillans secours on obtiendroit de son habileté, si, moins prévenus en faveur de l'art, souvent fautif, incertain & infructueux, nous nous occupions plus sérieusement à suivre les routes que trace à nos yeux la nature ingénieuse !

Il suit de cette guérison un phénomène qui peut tenir son rang parmi les plus rares observations. On ne peut révoquer en doute qu'un abcès s'est formé au rein gauche. La matiere , s'étant fait jour à travers la substance de ce viscere , qui heureusement n'est pas renfermé dans le sac du péritone , a traversé les membranes. D'abord répandue sur les muscles psoas & iliaque , elle est descendue vers leur attache inférieure , s'est présentée au-dessous du ligament de Poupart , où,n'ayant trouvé qu'une foible résistance , elle a glissé , & s'est épanchée. Le pus s'est porté , en outre , sur le périné , & aux environs du darthos , où il a vraisemblablement séjourné , puisque les membranes de l'urètre ont été ouvertes. L'ouverture ne fut point suffisante pour permettre à la colomne de l'urine , qui sortoit de la vessie , de pouvoir s'échapper en entier : de-là le malade rendoit partie de l'urine

138 OBSERVATION SUR L'EFFET
 par cette ouverture, & l'autre, par la voie
 ordinaire.

O B S E R V A T I O N

Sur l'Effet des demi-Bains froids, dans une paraphrénète; par M. PERREY-MOND le fils, médecin de l'université de Montpellier, résidant à Bargemon en Provence.

Morbus iste (paraphrenes diaphragmatica, SAUVAGES, Noſol. method. Tom. II, pag. 444.) longè frequenter eſt, quād vulgo censetur, licet præfens sēpē ignoretur, negligatur, vel alterius morbi titulo tradetur. HERM. BoERN. Aph. 908.

Mademoiselle *Tournel*, âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament bilieux, & naturellement portée à la colère, s'exposa témérairement au soleil, dans un endroit où il donnoit fortement. Elle se plaignit, quelques heures après, d'un mal de tête assez vif, & d'une douleur circulaire autour du diaphragme, qui hâta son retour, & l'obligea de se coucher.

Le lendemain, 13 Mars 1769, la fièvre se développa : à la céphalalgie violente, & à la douleur qui parut augmenter, se joignit une toux sèche. Le 14 & le 15, les symptômes s'aigrirerent ; la respiration devint laborieuse ; la douleur presqu'intolérable : il fur-

DES DEMI-BAINS FROIDS. 139
vint un délire féroce. On lui fit une saignée copieuse, qui ne procura aucun amende-
ment sensible.

Je fus appellé, le 16..... Je trouvai la malade poussant des cris affreux, & passant rapidement de la fureur au ris sardonien : sa respiration étoit *sublime*, fréquente ; ses yeux étinceloient ; l'œil gauche étoit lat-
moyant ; ses dents clavées de tems à autre ; ses mains tremblantes : on auroit dit qu'elle démolloit, entre ses doigts, des flocons de laine, qu'elle vouloit arracher de ses couvertures. Enfin un habil effréné, & sans ordre, portoit, par reprises, l'horreur & le trouble dans le cœur des assistants.

J'ordonnai une boisson abondante d'une décoction d'orge miellée & nitrée, &, le soir, un demi-bain froid, qui la calma prodigieusement. L'usage continué de l'eau d'orge, & celui de deux autres demi-bains, qu'elle prit encore, le 17 & le 18, ont suffi pour la tirer de ce pas épineux.

Un détail pathologique (*a*), plus rai-
sonné, seroit peut-être superflu : il me suffit d'avoir indiqué l'état fâcheux de mademoi-
selle *Tournel*, & l'heureuse réussite du se-
cours employé. Je présente le fait dans sa

(*a*) On peut consulter utilement *James*, Dijet. univ. de Médecine, Tom. V, Cöl. 362, qui a emprunté cet Article de *Boerhaave*, Aph. 907 & suiv. *De Haen*, Tom. I, pag. 67.

140 OBSERVATION

simplicité, en renonçant aux idées théoriques qui peuvent appartenir à l'action du remède, intimement persuadé que l'esprit systématique a ralenti, de tout tems, les progrès de l'art, & que les liaisons séduisantes de quelques sophismes illusoires ont été souvent préjudiciables, à raison de leur vraisemblance. Je ne condamne pas cependant toutes les théories : il en est dont la certitude ne peut être infirmée par le Scepticisme le plus décidé ; mais elles sont rares ; & on doit en user sobrement. *Theoria quidem utilis, ut hypothēsis in physicā, non ad probandam thesīm, uī perperām putant quidam philosophi, sed ad verum iudicandum, uti solemne geometris est, qui ex falsā suppositione, ad problematum solutionem perveniunt.* SAUVAGES, *Nosolog. method.* Tom. II, pag. 7.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Passion iliaque ; par M. BUREL,
médecin des hôpitaux de la Charité
& de la Miséricorde de Toulon.*

MONSIEUR,

Si quelque chose peut perfectionner notre profession, ce sont les observations rares que chaque médecin a occasion de faire dans

SUR UNE PASSION ILIAQUE. 141

sa pratique. Celle que j'ai l'honneur de vous adresser, est de ce genre : elle n'est pas revêtue d'un merveilleux qui étonne ; mais, en réduisant à une juste appréciation une foule de signes regardés comme les annonces d'une mort sûre, dans une maladie cruelle, elle peut opérer ce bien général, qu'un médecin ne s'en tiendra pas toujours à l'affection des plus grands maîtres, pour annoncer la mort de son malade ; que, malgré les marques les plus évidentes d'un découragement mortel, il ne l'abandonnera point ; il lui prodigera, jusqu'au dernier souffle, des soins soutenus par la confiance que les plus grands maux ne font pas toujours sans remèdes, & que la nature a des ressources inconnues, dont le fonds est, en certains cas, inépuisable.

Le sieur Boulen, âgé de trente-cinq ans, mélancolique, & d'une constitution délicate, étoit sujet, dès sa plus tendre enfance, à des douleurs aiguës dans la région iliaque gauche, suivies de constipation, vomissement & fièvre, qui cédoient à l'évacuation par les selles de matières gluantes & dures. Il n'avoit cessé d'être fatigué de cette incommodité, deux ou trois fois l'année, tantôt plus, tantôt moins vivement. Vers le mois de Septembre 1768, il en fut atteint : je le guéris avec peu de remèdes. Le 25 Janvier suivant, les mêmes dou-

142 OBSERVATION

leurs se firent sentir, pendant quelques jours, & furent assez modérées d'abord : elles augmenterent après, au point que la fièvre survint, & le vomissement. Une saignée, l'huile d'amandes-douces, jointe à des calmans, la tisane de poulet, des fomentations les adoucirent assez pour faire passer quatre onces de manne, qui amenaient des selles gluantes & dures : deux purgatifs terminerent ensuite la curaison.

Quinze jours après sa convalescence, pendant laquelle il ne se nourrit que d'alimens légers, il effuya la plus vive attaque q'il eût jamais ressentie : elle commença par une constipation forte, qui ne céda à aucun lavement. Les douleurs suivirent, dans la nuit du 15 au 16 Mars, & augmenterent vivement, le 17. Je trouvai le malade, le soir, avec la fièvre & le vomissement : les douleurs étoient très-vives ; la partie affectée étoit dure & rénitente ; le siège du mal n'étoit pas étendu. Je le fis saigner : le sang fut sec. J'ordonnai une tisane émulsionnée à prendre, dans la nuit, dans un verre de laquelle je fis mettre deux onces d'huile d'amandes-douces, & six gros de syrop de diacode. Je fis faire des fomentations sur la partie : tout fut rejeté par le vomissement ; & la nuit fut cruelle.

Le 18, les douleurs étoient encore plus

SUR UNE PASSION ILIAQUE. 143

vives : le pouls étoit fréquent, mais concentré, & à peine sensible. Je fis faire une seconde saignée ; & j'ordonnai une tisane de poulet qui fut également rejettée. A midi, les douleurs n'étoient plus supportables ; elles étoient toujours fixées au même endroit : la rénitence paroifsoit s'étendre dans les parties d'alentour ; le hoquet survint. J'ordonnai une potion avec deux onces d'eau de lys, cinquante gouttes de teinture anodine, & trois onces d'huile d'amandes-douces à prendre par cuillerée, pour éviter que le volume né sollicitât le vomissement : tout fut encore rejetté. A quatre heures, les douleurs furent à un point qu'il falloit plusieurs personnes pour contenir le malade dans son lit : ses cris étoient épouvantables. J'ordonnai qu'il fût plongé dans un bain émollient, dans lequel on frotteroit légèrement avec la main la partie affectée. Cela parut le soulager ; mais des défaillances obligeaient de le tirer de l'eau, pour l'échauffer dans son lit. Ce malheureux ne revint à lui que pour souffrir plus cruellement. Le pouls étoit alors effacé ; les extrémités froides ; le vomissement fréquent ; les matières rejettées, & son souffle avoient l'odeur des excrémens.

Les frictions sur les extrémités, avec des linges chauds, l'ayant un peu ranimé, on le replongea dans le bain où l'on continuoit

144 OBSERVATION

de froter la partie affectée. Cela suspendit les douleurs au point que le malade dormit une demi-heure dans son bain. S'étant éveillé, une nouvelle défaillance obligea de le remettre dans son lit où on lui administra les mêmes secours qu'auparavant. Comme les douleurs étoient à demi-calmées, je lui fis prendre deux onces d'huile d'amandes-douces, un gros de confection d'hyacinthe, & quarante gouttes de teinture anodine, qui furent à peine revomies, que les douleurs revinrent avec la même fureur. Le malade fut remis dans le bain où il ne lui fut plus possible de rester. Les douleurs s'étendirent, & attaquerent toute la région du cœcum & du colon. Les matières s'étoient, sans doute, déplacées. On le remit, plusieurs fois dans la nuit, dans le bain qu'il ne put plus supporter. Le délire survint; des convulsions horribles : le hoquet se souvenoit toujours.

Le 19, le malade étoit sans pouls, froid : son air étoit cadavérique, défiguré par les convulsions de différens muscles de la face ; ses membres étoient retirés, ses yeux ternes ; n'ayant plus la force de parler ; délirant toujours obscurément, mais ne paraissant souffrir aucune douleur. En un mot, je trouvai cet homme avec tous les signes d'une mort prochaine, par la gangrene survenue dans la partie affectée : son ventre venoit

SUR UNE PASSION ILIAQUE. 145

venoit de se lâcher ; il avoit rendu des matières noires , & d'une odeur cadavéreuse (a). Je fis prendre cependant une nouvelle potion avec les confections & le *lilium* ; mais elle fut encore rejettée.

L'état du malade , & les symptômes que je viens de rapporter , m'ôtant toute espérance , je me déterminois à me retirer (b) , lorsque je pensai à tenter l'usage du quinquina , comme le seul remede qu'il me restoit à employer , & qui parut convenir par ses qualités anti-septique & anti-spasmo-

(a) Je n'ai trouvé que dans M. Tiffot le juge-
ment qu'on doit porter sur ce dernier signe. Il dit ,
dans son *Avis au Peuple* , pag. 282 , qu'*une heure
avant la mort , les douleurs paroissent se calmer ;
il survient une évacuation prodigieuse par les selles ,
de matières extrêmement fétides ; le malade des
foiblesses , une sueur froide , & meurt.*

(b) Je n'entasserai pas ici toutes les autorités qui furent mes garans dans le parti que je prenois d'abandonner le malade : on les trouvera dans cette foule d'auteurs qui ont écrit sur la médecine , pendant plus de deux mille ans , & qui annoncent , de la maniere la plus précise , la mort prochaine du malade , d'après les signes énoncés ci dessus , & les circonstances qui les ont accompagnés . Voyer HIPPOCR. de *Vit. & Rat. san. lib. iii* ; GALIEN , de *Loc. affect. lib. vj , cap. 2* ; HOLLIER , in *Aphor. scđt. viij , Aphor. io* ; GORTER , in *id. LOMMIUS , Obser. pag. 163* ; HOFFMAN , tom. iv , pag. 293 ; VAN-SWIETEN , in *Aphor. BOERH. S. 960*.

Tome XXXII.

K

146 OBSERVATION

dique. J'ordonnai donc une potion à prendre par cuillerée, avec deux gros de quinquina concassé & bouilli dans huit onces d'eau, où je fis dissoudre quatre onces de marine, deux scrupules de confection hyacinthe, & vingt-cinq grains de sel volatil de vipere. Le malade, à qui il ne restoit plus qu'un souffle, eut encore la force d'avaler cette potion dont je fis rapprocher les prises, pour qu'elle fût avalée en deux heures : elle fut soutenue par une nouvelle décoction de quinquina sans purgatif. Jeus lieu d'être étonné de l'effet de ce remede qui ne fut pas vomi, & qui produisit des évacuations abondantes, releva le pouls, & permit de donner des restaurans. Malgré l'état meilleur où je trouvai le malade, le soir, je ne pus me rassurer sur l'issuë de cette maladie, tant ma prévention sur la gangrene de l'ileum étoit forte !

Ce malade dormit quatre heures dans la nuit : la décoction de quinquina & le restaurant furent continués alternativement. Ces évacuations se soutinrent, le 20 ; & la puanteur des matières étoit moins forte. Le pouls se releva davantage ; le délire fut dissipé ; mais le malade étoit de la dernière foiblesse. Il sentoit son corps brisé, ensuite des efforts & des convulsions : son ventre étoit souple, mais douloureux. Il n'avoit aucune idée de tout ce qui s'étoit passé. Sa

SUR UNE PASSION ILLIAQUE. 147

potion fut continuée avec de la manne, le 22 : il prit des soupes, le 23, & se rétablit ainsi parfaitement.

Quel nouveau triomphe pour le quinquina, cette panacée dont on reconnoît tous les jours, qu'on avoit trop borné l'usage, & qu'on se glorifie d'appliquer à beaucoup de maladies qui résistoient d'ailleurs aux remèdes les plus appropriés ! L'odeur des excréments, qu'ont les matières rejetées par le vomissement, dans la passion illiaque, a donné lieu à l'erreur que les malades rendoient effectivement leurs excréments par la bouche : on a même cru qu'il pouvoient rendre des lavemens & des suppositoires. Les matières rejetées partent tout au plus de l'endroit de l'intestin étranglé : ainsi, que le passage en soit fermé par des matières dures & visqueuses, ou par l'intro-susception d'une portion de l'*ileum*, contractée dans une autre portion dilatée, comme on l'a découvert dans beaucoup de cadavres, il est certain que les excréments, contenus entre l'*anus* & l'*ileum*, ne peuvent se faire jour à travers, malgré la force du mouvement anti-péristaltique. L'observation rapportée par De Haën, d'un enfant à qui un charlatan ayant lié l'*ileum*, dans un entérocèle, lequel vomissoit pourtant ses excréments, & les expériences de M. Huguenot sur des chiens & des chats qui vo-

K ij

148 LETTRE DE M. GERARD.

missloient leurs excrémens, quoiqu'il leur eût lié l'ileum, prouvent évidemment que les bâches des alimens prennent le caractère des excrémens, avant d'être parvenus aux gros boyaux, contre le sentiment de plusieurs physiologistes. Plus de séjour dans les boyaux supérieurs, plus de chaleur & d'humidité dans la passion iliaque, hâtant leur putréfaction, sont des moyens suffisans pour produire plutôt cet effet.

LETTRE

De M. GERARD, médecin à Carrouge.

MONSIEUR,

J'ai attendu que les couches de madame Turpin, & la durée de la vie de l'enfant auquel elle a donné le jour, m'eussent procuré de nouveaux éclaircissements pour répondre aux Conjectures que M. Vétillart a proposées dans le Journal d'Octobre 1768, sur la cause de la courte vie des enfans de cette mère infortunée. Voici sommairement les nouvelles connoissances que j'ai acquises à ce sujet : vous en ferez, Monsieur, tel usage que vous jugerez à propos.

Madame Turpin accoucha à terme, le 8 Mars de l'année dernière, d'un garçon qui,

LETTER DE M. GERARD. 149

comme les six enfans précédens , étoit très-bien constitué. L'accouchement fut , ainsi que les premiers , des plus heureux dans toutes ses circonstances ; mais cette tendre mère , qui auroit si bien voulu remplir le vœu de la loi , en alaitant de son propre lait son cher enfant , se trouva dans l'impossibilité physique de pouvoir le faire. Il fallut donc encore avoir recours à une substance étrangere : on préféra le lait de chèvre. Cet enfant parut s'en accommoder très-bien pendant près de trois mois : son embonpoint se soutint parfaitement jusqu'alors ; & ce ne fut que vers ce terme qu'il prit le train des autres , & qu'on le vit maigrir à vue d'œil , rejettant le lait caillé par la bouche & par les selles , avec des cris qui annonçoient , dans cet enfant , des douleurs d'entfaillies. On crut pouvoir remédier à ces accidens par quelques prises d'yeux d'écrevisses , & le syrop de chicorée , & en changeant le régime de la nourrice ; mais ces précautions furent inefficaces ; & la famille de ce précieux enfant eut la douleur de s'en voir privée au terme de trois mois & deux jours , étant né , comme on l'a dit antérieurement , le 8 Mars de l'année dernière , & décédé le 10 Juin suivant.

Déferant à la priere de M. Turpin , l'ouverture du cadavre de son enfant fut faite

K iij

150 LETTRE DE M. GERARD.

sous mes yeux, le lendemain matin de son décès, par MM. Létang & Fourbé, chirurgiens. Toutes les parties de la tête, de la poitrine & de l'abdomen se trouverent dans leur état naturel : la seule chose digne de remarque, que nous apperçûmes, ce fut de trouver, dans l'estomac de cet enfant un caillot de lait fort jaune, de la grosseur & de la forme d'un petit mafle-pain, avec la quantité d'une cuillerée ordinaire de matières râpées.

Il résulte de ces observations & de celles qui sont énoncées au procès-verbal rapporté dans le Journal d'Avril 1768, pag. 334, des différences essentielles. L'enfant, qui fut l'objet du procès-verbal, faisoit de vains efforts pour téter sa nourrice, les huit derniers jours de sa vie : son déperissement avoit commencé peu de jours après sa naissance. Enfin on avoit trouvé plusieurs de ses parties internes, ou viscères altérés. Dans celui dont il s'agit aujourd'hui, on ne s'est apperçu de son déperissement, que sept à huit jours avant sa mort. La difficulté de téter la bête, n'a jamais eu lieu : il la tetta même encore, comme s'il eût été plein de santé, une demi-heure avant que de mourir. Nulle altération ne s'est fait connoître dans la substance des viscères, mais cet enfant a rendu du lait caillé ; & l'on en a trouvé,

LETTRE DE M. GERARD. 151
 dans son estomac, avec des matières de mauvaise qualité; ce qui ne s'étoit pas fait remarquer dans l'autre.

D'après ces observations, il est clair qu'on n'a point encore été assez heureux pour trouver un lait assorti au tempérament des enfans de madame Turpin: il semble même que la nature se plaise à couvrir d'un voile impénétrable le principe d'un tel phénomène, en refusant à cette vertueuse mere les moyens de nourrir elle-même ses enfans.

J'ai l'honneur d'être, &c.

O B S E R V A T I O N

Sur un Monstre sans Cerveau, ayant la tête figurée comme celle d'un crapaud, né entre le cinquième & sixième mois de conception; par M. ROBIN DE KYA-VALLE, docteur-médecin à Josselin, évêché de Saint-Malo.

Quoique le sujet de cette observation n'offre rien de nouveau à la curiosité des savans, peut-être ne me feront-ils pas mauvais gré de la leur communiquer: le hazard seul me l'a procurée; mais ce n'est qu'en réunissant les différens phénomènes dispersés par le hazard, que l'on parvient à

K iv

152 OBSERV. SUR UN MONSTRE

former un corps de science sur quelque objet que ce puisse être. Les connaissances, que nous avons sur le cerveau, étant très-bornées, on ne doit, ce me semble, négliger aucun des faits propres à y porter du jour : c'est sous ce point de vue que la présente Observation m'a paru mériter quelque attention.

Depuis long-tems, les physiologistes, partagés sur le premier mouvement de l'embryon, argumentent, les uns pour prouver qu'il a dû commencer par le cœur : les autres, portant plus loin leurs vues, recherchent la cause de ce premier mouvement dans le cerveau ; cause qui, si elle existe, ne peut être qu'un mouvement antérieur à celui du cœur. Lequel des deux a donc communiqué, pour la première fois, le mouvement à l'autre ? Dira-t-on que le cerveau a dû envoyer des esprits animaux dans la substance musculeuse du cœur, pour le mettre en mouvement ? Je demanderai qui a fourni au cerveau la matière de cette sécrétion d'esprits animaux ; si le cœur ne lui a envoyé, par ses contractions réitérées, que le sang qui nécessairement fait la matière de toute sécrétion ? Est-ce donc le cœur qui donne la première vibration à la machine animale ? Est-ce le cerveau qui la donne au cœur ? Leur mouvement commence-t-il au même instant ? Je l'ignore

SANS CERVEAU. 153

absolument; mais ce que je puis attester avec la même sincérité, c'est que, dans l'enfant qui m'a fourni la présente Observation, le mouvement à dû nécessairement commencer par le cœur, puisqu'avec toute l'attention possible, je n'ai pu découvrir aucune trace de cerveau, de cervelet, ni même de glande placée, (comme quelques-uns le prétendent en pareil cas,) à la base du crâne, pour suppléer au défaut du cerveau, par la sécrétion d'un fluide semblable, ou au moins analogue aux esprits animaux: le cœur, ainsi que les autres viscères essentiels à la vie, avoit la même position, configuration & dimension que dans tous les autres sujets. Voici le fait tel que j'ai pu l'examiner par la dissection.

Dans le mois de Mai 1768, je fus appelé pour traiter une pauvre femme nouvellement accouchée: après lui avoir donné mes soins, je me fis représenter l'enfant qu'on me dit être mort dans le passage. Je l'examinai: sa tête me parut écrasée; &c, dans le premier mouvement, j'en accusai la sage-femme. Pour m'en éclaircir, je me chargeai de l'enfant, pour le disséquer, & l'examiner à tête reposée: j'appris ensuite de la mère, que sa grossesse ne datait pas de six mois accomplis; que son enfant s'était fait sentir à-peu-près au terme fixé par la nature. De retour dans mon cabinet,

154 OBSERV. SUR UN MONSTRE

J'examinai mon petit sujet, & je me préparai à en faire la dissection. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après l'avoir attentivement considéré, je trouvai sur le corps d'un enfant mâle, assez bien conformé, la figure d'un crapaud !

Sa tête ne me parut point, comme celle d'un enfant, placée sur la colonne vertébrale, mais collée à la partie antérieure des vertèbres supérieures du col ; elle n'étoit point non plus écrasée, comme je l'avois jugé à la première vue, mais naturellement plate, ou plutôt déprimée, & presqu'entièrement osseuse. Sa bouche, fendue jusqu'à la partie où se trouvent ordinairement les oreilles, retomboit sur sa gorge ; sa mâchoire inférieure, rétrécie par ses articulations, ressemblait assez à celle d'un chien ; la supérieure, avancée parallèlement à l'inférieure, étoit terminée par une espèce de museau qui formoit seul la partie antérieure de la tête, ou la face, toutes ses autres parties étant sur le sommet de la tête. La partie postérieure & supérieure de cette tête étoit flanquée de trois grosses éminences parallèlement rangées : leurs sommets étoient un peu moins élevés que les yeux ; celle du milieu étoit plus grosse que les autres. Enfin deux gros yeux, placés à la partie supérieure de cette tête plate, en s'avancant jusques sur le milieu du sommet, faî-

SANS CERVEAU. 155
foient de cet assemblage un monstre effroyable.

Voilà ce que la seule visite externe me fit voir : par le scalpel, je reconnus,

1^o Que les yeux & leurs orbites étoient, quoique mal placés, très-bien conformés ;

2^o Que la mâchoire supérieure & l'inférieure différoient fort peu de l'état naturel ; que l'inférieure étoit séparée par la symphyse du menton, comme dans les jeunes sujets.

3^o Les trois grosses éminences se sont trouvées formées par des os recouverts d'un peu de graisse & de la peau, & intérieurement remplis de diploë.

4^o Entre les yeux & les trois grosses éminences, il s'est trouvé deux légers enfoncements séparés par une saillie osseuse : ces deux enfoncements paroisoient très-proches à loger des glandes ; mais ils n'étoient remplis que de peu de graisse jaunâtre, contenue entre le périoste & la peau.

5^o La grosse éminence, c'est-à-dire celle du milieu, portoit sur son sommet une échancrure en forme de coulisse, qui se continuoit jusqu'à l'embouchure du canal des vertèbres : cette échancrure, ou plutôt cette coulisse, paroisoit visiblement établie pour servir de communication entre les deux enfoncements situés entre les yeux & les grosses éminences, & un pareil enfoncement qui

156 OBSERV. SUR UN MONSTRE

se trouvoit entre lesdites éminences supérieures & postérieures de la tête , & l'embouchure du canal vertébral , quoique l'un & l'autre ne fût rempli que d'un peu de graisse jaune , recouverte de la peau.

6° Les deux vertèbres supérieures du col n'étoient point jointes par leurs parties postérieures ; ce qui formoit une échancre à l'embouchure du canal vertébral , en forme de capuchon renversé sur le dos.

7° Il étoit aisément de découvrir les articulations qui joignoient les différentes pièces osseuses de cette tête ; mais il étoit impossible d'y rien désigner sous des noms connus.

8° Tous les os , en général , & leurs différentes cavités & enfoncemens , étoient recouverts d'un périoste , d'un peu de graisse & de la peau.

9° Quelqu'attention que j'y aye apportée . je n'ai pu trouver absolument rien qui ressemblât au cerveau ; je ne dis pas dans le crâne , puisque cette tête n'avoit aucune cavité intérieurement , mais dans les différens enfoncemens situés à sa base & à sa partie supérieure.

10° Du fond du palais à la partie qui forme ce qu'on appelle *le sommet de la tête* , il n'y avoit pas plus d'une ligne d'épaisseur , comme on pouvoit aisément s'en convain-

SANS CERVEAU. 157

cre, lorsqu'en plaçant cette tête entre le jour & l'œil, on regardoit, par le fond du palais, le jour qui traverse aisément les os dépourvus de diploë.

11^o Le canal des vertebres ne m'a paru rien contenir, si ce n'est vers sa partie inférieure, où j'ai découvert une matière muqueuse en assez petite quantité.

Je n'ai pu suivre les nerfs du cœur, ni même les reconnoître, ayant été détourné par quelques affaires. Les chairs de ce petit sujet n'étant qu'à moitié formées, la putréfaction y a produit de si grands ravages, qu'il n'a plus été possible d'y rien distinguer. Ma seule ressource a donc été d'en faire un petit squelette sur lequel j'ai vérifié quelques-uns des faits énoncés dans cet exposé.

O B S E R V A T I O N

Sur un Anévrisme de l'Artère splénique, dont les parois se sont ossifiées ; par M. BEAUSSIER, docteur en médecine, & ancien chirurgien des camps & armées du roi.

Le corps humain offre tous les jours à ceux qui le parcourront d'un œil attentif & réfléchi, des variétés & des phénomènes qui, quoique déjà développés par les prin-

158 OBSERVATION

çipes de la physique, n'en sont, ni moins curieux, ni moins dignes d'observation; tels sont ceux que le hazard m'a procurés. Je trouvai, en 1760, des dilatations de l'artere splénique, dans une femme âgée de soixante ans, dont j'avois injecté l'aorte & les veines curiales, pour en préparer les parties de la génération, & les démontrer dans mes leçons d'anatomie, à Francfort.

La plus considérable forme une tumeur de la grosseur d'une petite noix, située sur le milieu du trajet de l'artere splénique, entre l'aorte & la rate. Cette artere forme un contour tortueux, plus ou moins multiplié (a). Suivant la remarque de M. Winslow, cette dilatation porte sur le cinquième, conduit à une branche qui se détache du tronc principal, & va se rendre à la rate, en s'entrelaçant avec le tronc. L'injection, ayant trouvé du sang artériel, & une lame charnue, en forme de valvule, sans doute formée par un caillot, n'a pu entrer ni pénétrer dans la cavité de la tumeur.

Les parois de cet anévrisme sont ossifiées: on trouve même, sur le corps de la branche principale & des collatérales, différens endroits où les tuniques sont endurcies & ossifiées. La branche mitoyenne de l'artere

(a) *Winslow*, Expos. anat. Traité des Arteres, p^e 194.

SUR UN ANÉVRISME. 159

splénique, qui part de la dilatation, présente, en entrant dans la rate, une petite tumeur de la grosseur d'un pois, & de même nature que celles dont nous venons de parler.

Les causes de l'anévrisme par dilatation ont été mises dans une évidence qui ne laisse rien à désirer (*a*). La diaftole, trouvant des parois naturellement trop foibles, ou amincies par la mauvaise qualité des humeurs, ne manque pas d'en surmonter la résistance : la réaction du vaissneau ne suffit pas, il est obligé de prêter. On a vu l'aorte dilatée au point de soulever le *sternum*, & de le ronger (*b*).

Le mouvement, &c, par conséquent, la chaleur, agissent sans cesse sur les membranes de l'artere ; ils en dégagent les parties les plus fluides, réunissent leurs fibres, & les ossifient. On a trouvé la croûte de l'aorte (*c*), les valvules semi-lunaires (*d*), le péricarde même entièrement ossifiés (*e*).

(*a*) *Dionis*, avec les Comment. de M. *De la Faye*, 8^e Démonstr.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Sciences de Berlin, ann. 1756 & 1757.

(*c*) *Lancisius*, Traité sur le Coeur & les Anévrismes, c. 3, pag. 250.

(*d*) *Ruyisch*, Obs. 69, dans *Palfin*, tom. ij.

(*e*) M. *Müller*, docteur en médecine, à Francfort-sur-le-Main, connu par plusieurs Ou-

160 OBSERVATION

Les arteres , exposées à ces accidens , sont ordinairement éloignées de la compression des parties , & inaccessibles à notre secours . La situation de l'artère splénique , environnée de parties flottantes , peu capables de la soutenir , (avantage qu'ont les arteres placées entre les muscles , ou d'autres parties solides ,) rend raison de cet anévrisme . Mais il paroît peu conforme aux loix du mouvement , que des parois , déjà disposées à s'étendre , puissent balancer des forces réitérées , & avoir le tems de prendre une nouvelle forme dans une position où les parties voisines ne peuvent seconder cet effort . Il seroit peu naturel de penser qu'une fibre , dilatée par un premier coup , devint en état de s'opposer à un second , si cette fibre , dans son extension , n'acquéroit une roideur & une force qui la mettent en équilibre avec le fluide qui la bat continuellement .

Cette ossification est soumise aux mêmes loix , & suit les mêmes gradations que celle des os , qui , dans leur origine , sont une gélée qui prend la forme de cartilage , & se durcit peu-à-peu , suivant les observations de M. De Haller . Une autre voie , que suit

vrages anat. fort exacts , conserve chez lui un péricarde intérieurement ossifié , qu'il m'a fait voir ,

la

SUR UN ANÉVRISME. 161

la nature, pour grossir les os, selon un physicien fort éclairé, (M. Duhamel,) c'est le détachement des fibres du périoste, qui s'implantent dans l'os, & produisent de nouvelles couches, suivant le mécanisme par lequel les lames de l'écorce des arbres servent à l'accroissement du bois, en devenant elles-mêmes ligneuses. Le suc plâtreux, qui est déposé par les artères dans les cellules osseuses (*a*); la soudure des os fracturés, qui fournissent les sucs nourriciers; le crâne des fœtus, qui est membraneux, & d'où partent différens points d'ossification, en forme de rayons, sont des modifications différentes, mais qui portent sur les mêmes principes, & sont le résultat des mêmes fonctions. La lymphé, qui a toujours beaucoup de pente à l'endurcissement, doit sa solidité à l'exhalation des parties les plus fluides (*b*).

M. De Haller assure, contre les expériences de M. Duhamel, que les os ne doivent pas leur formation ni leur accroissement au périoste; qu'ils sont formés, lorsque le périoste est encore d'une fineesse extrême; qu'il est cellulaire, & n'a rien qui tende à un arrangement parallel à la longueur de l'os; qu'une grande partie des os naît sans

(*a*) Anat. d'*Heister*, avec les Essais de M. de *Senac*, tom. i, pag. 71.

(*b*) *Boerh.* Inst. n° 469 & 470.
Tome XXXII. L

162 OBSERV. SUR UN ANÉVRISME.

périoste. L'état primitif de l'os est une glu, une colle qui devient cartilage, & finit par être os. L'impulsion du cœur suffit, selon lui (*a*), pour opérer l'ossification.

C'est cette impulsion qui est la cause de toute ossification : elle l'opère dans les parties membranéuses, par l'inflammation qu'elle y produit ; telle est celle de notre anévrisme, & de celles que nous avons citées ; telle est celle du pyloré qui perdit peu à peu sa flexibilité, devint cartilagineux, & enfin osseux (*b*).

Combien les fonctions d'une artère ossifiée ne doivent-elles pas être gênées ? La réaction ne se faisant plus dans le point de l'ossification, la stase devroit s'y faire (*c*). Les polypes, qui se forment dans le cœur, & à l'entrée des grosses artères, lorsque leurs fibres ont perdu de leur roideur & de leur oscillation, expliquent, dans les mourans, les effets de l'inaction ou de l'ossification de ces mêmes fibres sur un fluide qui doit être rompu sans cesse.

(*a*) Voyez les Mémoires de M. le baron *De Haller*, sur la Formation du Cœur, édition de Laufanne.

(*b*) Voyez les Observations sur un Vomissement produit par l'ossification, *Journ. périod. de Med.* Novembre 1759, tom. xj, pag. 412.

(*c*) M. *Quesnay*, Traité des Effets & des Usages de la Saignée, pag. 160.

AUTRE OBSERVATION

Faite sur le même Cadavre; par le même.

Le même sujet présente encore une variété singulière. La vésicule du fiel communiquant par son corps, avec l'orifice inférieur de l'estomac (a), un peu au-dessus

(a) *Véfale* a eu occasion d'observer la même chose dans un forçat. Cet homme avoit été grand mangeur, & n'avoit cependant jamais été exposé au vomissement ni aux indigestions.

M. *Afrac*, dans un Mémoire sur la Causse de la Digestion des Alimens (a), inséré dans l'Ouvrage de M. *Hecquet*, sur la même matière, assure comme une chose certaine, que la voracité des loups vient de ce que les canaux de la bile, qui s'insèrent aux autres animaux dans le *duodenum*, vont aboutir en eux, immédiatement dans la cavité de l'estomac. Il s'appuie de l'autorité de M. *Bayle*, professeur aux arts à Toulouse. *Phys. tom. iiij, pag. 347.*

Le savant M. *Duvérney*, dit-il, a remarqué la même chose dans les porcs-épis, & dans les autruches. *Mém. de l'Acad. royale des sciences, anno. 1692.*

Il est étonnant qu'un naturaliste ne décrive cette disposition des canaux de la bile, trop essentielle pour ne pas mériter une place dans les Descriptions du Loup, qu'en ont faites M. *De Buffon*

(a) *Traité de la Digestion de M. Hecq, pag. 188, édit. de Paris, 1712.*

164. AUTRE OBSERVATION

du pylore. Le canal cholédoque est plus long & plus épais qu'il ne doit être; il se trouve obstrué vers l'extrémité où il entre dans le *duodenum*, à huit travers de doigts du commencement de cet intestin.

Il reste à scavoir si l'oblitération de

& M. D'Aubenton, tom. vii de l'*Histoire nat.* 1758, *in-4°*; de même que MM. les continuateurs de M. Geoffroi, ni M. Valmont de Bomare (a), dans les descriptions de ces animaux.

La vraie cause de la voracité peut dépendre, en quelque chose, de la qualité de la bile, puisque l'on trouve le chyle noir dans le ventricule des loups; (M. de Senac, Anat. d'*Heister*, tom. i, pag. 223), mais elle est principalement due à la conformation & à la force du ventricule, & à la qualité des sucs gastriques. « Les membranes du ventricule & des intestins, pour se soutenir dans leur état de tension, & pour contre-balancer les forces des autres parties qui les avoisinent, ont besoin d'être toujours remplies en partie. Si, faute de prendre de la nourriture, cette grande capacité se trouve entièrement vide, les membranes, n'étant plus soutenues en dedans, s'affaissent, se rapprochent, se collent l'une contre l'autre; & c'est ce qui produit l'affaiblissement & la faiblesse qui sont les premiers symptômes de l'extrême besoin. Les alimens, ayant que de servir à la nutrition du corps, lui servent donc de less. » (On peut voir la suite du raisonnement de M. De Buffon, Tom. VII, *in-4°*, pag. 38,) qui est aussi solide qu'intéressant.

(a) *Diss. d'Hist. nat.* &c.

FAITE SUR LE MÊME CADAVRE. 165

ce canal est naturelle, ou si quelque maladie n'a point ouvert la vésicule, peut-être déjà attachée à l'estomac ; c'est ce qu'aucune maladie ni aucun accident n'ont annoncé pendant le cours d'une vie de soixante ans. La nature merveilleuse, mais obscure, nous présente ainsi des phénomènes qui mettent nos raisonnemens en défaut.

PREMIER MÉMOIRE

Pour servir de base au Traitement le plus convenable des Abscès, des Fistules & des Caries de l'une & de l'autre Mâchoire ; par M. JOURDAN, dentiste reçu à Paris.

Chirurgus sit naturā prudens.

Rien n'est plus essentiel que d'écouter & d'interpréter la nature dans tout ce qui a rapport à l'art de guérir, dont la plus petite partie est susceptible de réflexions très-étendues. Si la théorie est d'une nécessité indispensable, l'observation pratique doit au moins marcher avec elle, pour ne point échouer dans des circonstances que la théorie ne présente pas toujours d'une manière assez sensible.

Sans chercher à illustrer l'art du dentiste,
L iii.

166 MÉMOIRE SUR LES CARIÉS

il est cependant très-certain que cette partie de la chirurgie , qui a paru , pendant très-long-tems , n'avoir pour objet que l'exercice de certaines opérations manuelles & mécaniques , commence à changer de face , & à exiger des connaissances plus étendues que celles qu'avoient ordinairement ceux qui exerçoient cette profession.

Cette vérité est d'autant plus sensible , que quelques maîtres de l'art ont volontiers fait le sacrifice de la chirurgie entière , pour ne s'attacher qu'à ce qu'on devroit exiger de ceux qui veulent exercer l'art du dentiste. Le public seroit plus en sûreté , & l'honneur de la chirurgie y trouveroit son avantage. En un mot , cet honorable sacrifice de la part de quelques maîtres de l'art , en donnant des preuves certaines de l'intérêt particulier que la médecine & la chirurgie prennent à la conservation de l'humanité , ne fera pas moins à prouver l'erreur de ceux qui prétendent encore aujourd'hui qu'un dentiste ne doit être instruit que jusqu'à un certain degré , & qu'il est assez indifférent d'encourager ou de restreindre son émulation , s'il cherche , par un travail assidu , à se distinguer de ceux qui se contentent d'une pratique familière & habituelle.

D'après un préjugé aussi nuisible aux pro-

DE LA MACHOIRE. 167

grès de la branche de la chirurgie, qui concerne l'art du dentiste, il n'est pas étonnant que le traitement des différentes maladies que je me propose d'examiner, & que l'on suit trop à la lettre dans presque tous les cas, ne puisse pas satisfaire aux indications que la pratique présente journellement. Que l'on parcoure la plupart des Ouvrages de chirurgie les mieux faits; que l'on jette les yeux sur ceux de quelques dentistes, j'ose assurer, si l'on veut bien se dépouiller de toute partialité, que l'on n'y trouvera pas des connoissances suffisantes & relatives à ce qu'on peut appeler *la grande chirurgie du dentiste*: l'expérience ne prouve que trop ce que j'établis. Quelles difficultés ne rencontre-t-on pas tous les jours dans le traitement des différentes maladies de l'une & de l'autre mâchoire? Je vais plus loin; & les gens de bonne foi conviendront avec moi, qu'il est des circonstances dans lesquelles, ou l'on échoue, ou bien on hazarde des opérations souvent utiles, & quelquefois aussi très-nuisibles, faute d'avoir des principes certains.

Quoique très-pénétré des vérités que je viens d'exposer, je n'ose me flater de remédier à tous les inconvénients que j'ai reconnus: le tems est court, & l'art est long; mais au moins me croirai-je très-heureux, si mes foibles réflexions peuvent être de

L iv.

168 MÉMOIRE SUR LES CARIÉS

quelque utilité , & si , aidé des lumières des personnes de l'art , l'humanité peut au moins être certaine de trouver des secours capables de la débarrasser d'une multitude d'accidens qui lui font couler des jours tristes & languissans.

De toutes les causes qui contribuent le plus aux maladies graves , dont les progrès peuvent s'étendre sur les os maxillaires , & les intéresser , le scorbut , le virus vénérien , le vice cancéreux , &c. doivent tenir le premier rang : dès-lors il est aisément de pressentir combien il est utile au chirurgien de se concilier les avis d'un médecin éclairé , dans une circonstance où un traitement local ne peut suffire. Mais , quand les accidens ne dépendent que des dents ou des racines cariées , ou de la suite d'une plaie simple , il est certain que , dès que la cause primitive & externe est détruite , les accidens subséquens cessent assez promptement , quand le sujet est bon , docile , & que le chirurgien est suffisamment instruit : l'expérience le prouve journalement ; & les faits contraires , que l'on voudroit multiplier à cet égard , ne prouveroient pas l'insuffisance de l'art , mais seulement celle de l'artiste. Les préjugés font encore une telle impression sur nos esprits , que nous avons quelquefois bien de la peine à nous en débarrasser : de-là l'erreur dans laquelle sont encore aujourd'hui cer-

DE LA MACHOIRE. 169

tains praticiens qui s'obstinent, malgré l'expérience, à tamponner les fistules & les abcès qui arrivent à l'une & à l'autre mâchoire. Ces praticiens seroient excusables, si cette pratique, discutée par les plus grands maîtres de l'art, n'avoit pas été prouvée aussi inutile qu'elle est dangereuse. Quand bien même l'expérience n'y seroit pas contraire, la bonne physique détruiroit cette méthode surannée. Quel est l'objet de la nature, en déterminant la suppuration dans telle ou telle partie ? Il est vraisemblable qu'elle cherche à se débarrasser, par cette voie, de tout ce qui peut blesser ses fonctions. Si, dans les plaies, les bouches des vaisseaux sont béantes & dilatées, elles doivent être regardées comme autant de petits cauterés multipliés, qui, par leur proximité, forment un tout considérable, qui permet d'autant une évacuation plus ou moins abondante, eu égard au volume de l'humeur pectante, & au secours que l'art emploie pour aider la nature dans ses opérations. Mais, si, au lieu de répondre aux vues que nous venons d'exposer, on bourre ces plaies, l'humeur purulente est obligée de rétrograder, & de chercher à s'échapper par d'autres voies qu'elle se fait elle-même, mais qui n'égalent pas celles qui lui avoient d'abord été destinées; d'où s'en ensuivent la lésion des parties saines, & la durée immense d'une

170 MÉMOIRE SUR LES CARIÉS

inaladie qu'un traitement bien entendu auroit souvent terminée en peu de tems. Ce qui se passe à l'égard du cauterè, peut servir d'exemple à ce que je rapporte de la compression des plaies. Si le pois, ou autres corps étrangers, que l'on met dans le trou du cauterè, comprime & dilate trop la plaie, alors cette plaie s'irrite, s'enflamme : ses bords se relèvent, se houssoufflent ; & la suppuration est moindre. Un bandage trop ferré, en interceptant les fluides, produit l'inflammation, supprime même la suppuration, & donne quelquefois lieu à la gangrene, ou à d'autres accidens presqu'aussi graves.

Quant à l'usage des différens baumes, dont on imbibe des bourdonnets, on ne doit en espérer des effets sensibles, qu'autant que ces médicamens ne feront point altérés par quelques fluides étrangers. On observe, en effet, que les teintures de myrrhe & d'aloës, les baumes du Commandeur, de Fioraventi, &c. ne produisent le plus souvent, que peu ou point d'effet dans les caries de l'une & de l'autre mâchoire, parce que ces médicamens sont continuellement abreuvés par la salive & les autres fluides dont la bouche est sans cesse arrosée naturellement, & par les boissons, les alimens, &c. Et si, par la suite, il se fait quelques exfoliations, elles sont dûes à la nature, & point du tout à

DE LA MACHOIRE. 171

Effet de ces médicaments. Il y a plus ; c'est que ces exfoliations sont bien plus considérables qu'elles ne l'auroient été, si l'on eût employé des moyens dont l'effet subit est de séparer la partie cariée d'avec celle qui est exactement saine. L'eau mercurielle, l'essence de Rabel, l'esprit de nitre, celui de vitriol, & enfin le cautere actuel, répondent aux vues que j'envisage, ayant cependant égard aux circonstances ; car, si la carie pénètre le tissu spongieux de la base de la mâchoire inférieure, & qu'il n'y ait qu'un intervalle très-mince entre ce tissu spongieux & le canal maxillaire, la crainte de découvrir le canal, & d'intéresser le cordon dentaire, doit faire rejeter le cautere actuel, & préférer l'eau mercurielle, par les raisons que j'ai déduites dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1764. Enfin, si les plus grands maîtres de l'art ont reconnu les inconvénients de tamponner les plaies qui peuvent arriver dans les différentes parties du corps ; si, dis-je, ces célèbres praticiens ont également reconnu l'insuffisance de cette multitude de médicaments que l'on employoit autrefois, pourquoi ne pas adopter une conduite aussi sage dans le traitement des maladies qui font l'objet de ce Mémoire que je crois devoir étayer de quelques observations ?

I^{re} OBSERV. En 1767, un domestique

172 MÉMOIRE SUR LES CÂRIES

de M. de La Haye de Launay , Isle-Saint-Louis , eut une fluxion violente , à la suite d'un voyage qu'il fit à cheval , par un tems humide. Le nez & la lèvre supérieure s'enflerent considérablement ; & le tout se termina par un abcès qui prit son siège sur la partie supérieure de la gencive d'une grande incisive droite. Cette dent n'étoit point gâtée , point douloreuse , mais seulement d'une couleur grisâtre. L'abcès perça de lui-même , à l'aide des gargarismes émolliens , & d'une figue que l'on appliqua dessus. Il suppura même assez long-tems , & se cicatrisa. Les choses resterent dans cet état l'espace d'environ trois mois , au bout desquels il survint une nouvelle fluxion plus considérable que la première. L'intérieur du nez devint très-douloureux ; l'abcès se rouvrit ; ses bords se renverserent ; & le malade moucha du pus ; ce qui me fit soupçonner une communication de l'intérieur à l'extérieur. Les inconveniens , qui résultent de la perte d'une dent de devant , m'empêcherent d'en faire l'extraction. Je crus devoir tenter la méthode générale , c'est-à-dire , les tentes imbibées des différens baumes & essences , j'eus même recours à l'eau mercurielle , aux injections , &c ; mais tout fut inutile : la suppuration & les douleurs persistoient constamment. Je ne vis donc d'autre parti à prendre que d'ôter la dent ,

DE LA MACHOIRE. 173

& d'écouter la nature qui procura une légère exfoliation du plancher alvéolaire : alors des injections vulnéraires & détersives terminerent la maladie en huit jours.

Quoique cet accident paroisse simple au premier coup d'œil, il n'est pas cependant aussi familier qu'on pourroit se le figurer. Cette maladie n'a eu lieu vraisemblablement qu'à raison de l'oblitération des vaisseaux dentaires, par l'impression subite de l'humidité. Les fluides, ainsi arrêtés, & ne pouvant reprendre leur cours naturel, auront croupi dans leurs propres canaux, les auront rongés ; & ils se seront épanchés, tant dans la substance de la dent, que dans les parties voisines ; ce qui aura donné lieu à tous les accidens que j'ai exposés.

II. OBS. En 1768, un domestique de M. l'abbé Farjonel, Cloître Notre-Dame, eut une dent canine cassée, en voulant en faire l'extraction, à raison d'une carie ; une portion de la racine resta dans l'alvéole. Comme cette portion de racine, qui étoit restée, étoit peu considérable, les gencives se réunirent complètement ; mais, soit que cette partie de racine fût elle-même cariée, ou soit que la totalité de la dent eût occasionné différentes fluxions phlegmoneuses, comme j'ai eu lieu de le soupçonner par le mauvais état de la partie supérieure de la gencive de cette dent, ce qu'il y a de cer-

174 MÉMOIRE SUR LES CARTES

tain, c'est qu'au bout de quelque tems, la nature cherchant à se débarrasser d'un corps étranger, qui lésoit ses fonctions, il se déclara une fistule qui pénétrait de l'extérieur à l'intérieur du nez, sans cependant être complètement ouverte de ce dernier côté. La portion de racine étant indubitablement la cause des accidens, je me déterminai à en faire l'extraction; &, pour y réussir, je crus devoir fendre les gencives perpendiculairement à l'alvéole, & détruire un peu la lame maxillaire externe, qui étoit ramollie par l'effet de la suppuration. Alors j'examina la racine; &c, comme sa partie antérieure me parut trop amincie pour me permettre de la prendre avec le repoussoir, je regardai comme plus avantageux d'introduire entre le bord alvéolaire palatin & la racine, un élévatoire, en forme de gouge, pour embrasser cette racine, & la déterminer du côté de l'ouverture antérieure que j'avois pratiquée : de cette façon, la racine fut détachée. Je n'eus pas de peine à la faire descendre le long de l'alvéole. Enfin j'examinai l'os; je touchai avec l'eau mercurielle ce qui me parut devoir l'être; je tins la plaie légèrement dilatée avec un peu de charpie roulée, & j'ordonnai au malade un gargarisme vulnéraire & détersif. Au bout de quelques jours, il se fit quelques exfoliations, étant de la lame externe maxillaire.

DE LA MÂCHOIRE. 175

& alvéolaire, que du plancher alvéolaire; & la maladie se termina. Ces deux exemples confirment que, lorsque les accidens ne dépendent que du vice des dents, leur extraction est le premier moyen curatif, & que les autres accessoires, qui dépendent de l'art, ne doivent pas être trop longs ni trop multipliés. Quant à l'observation suivante, & à celles que je produirai incessamment, elles constateront que la simple extraction n'est pas toujours suffisante.

III. OBS. Au mois de Février dernier, je fus mandé chez M. Masson, Quai des Miramiones, pour visiter la bouche de madame son épouse, laquelle souffroit, depuis quelque tems, d'une seconde petite molaire de la mâchoire inférieure du côté droit. La base de la mâchoire étoit gonflée; & l'on sentoit sous le doigt une espece de noyau qu'une compression extérieure, faite avec le doigt, effaçoit, en produisant, du côté de la bouche, l'évacuation d'une matiere sèreuse & purulente, qui s'échappoit, tant par l'alvéole de la dent cariée, que par celle de la première petite molaire & de la canine. La nécessité de donner issuë au pus, me détermina à faire l'extraction de la dent cariée: dès-lors les douleurs cesserent; & je présumaï que la nature feroit le reste, comme il arrive assez ordinairement. Au bout de huit jours de cette opération, la malade me renvoya

176 MÉMOIRE SUR LES CARIÉS

chercher. Le noyau subsistoit toujours, ainsi que la suppuration. La persévérance des accidens ne me permettant pas de douter qu'il n'y eût quelque chose d'extraordinaire, j'examinai l'alvéole de la dent ôtée. J'en trouvai le fond rempli par une fongosité, & la table externe de l'alvéole, légèrement altérée, ainsi que la cloison mitoyenne, qui séparoit la dent cariée d'avec la première petite molaire qui étoit faîne, mais chancelante, à raison d'une portion de l'humeur purulente, qui s'étoit infiltrée dans l'alvéole de cette dent & dans celle de la canine. J'attaquai la fongosité avec un très-petit morceau de pierre à cautere (*a*), que je ne laissai que le tems suffisant pour répondre à mes vues; & je mis par-dessus un petit morceau de cire bien amollie, pour boucher l'entrée de l'alvéole. Le lendemain, l'escarre tomba; & le plancher alvéolaire me parut fain. Enfin je touchai avec l'eau mercurielle les parties cariées de la cloison de la dent voisine : les exfoliations furent promptes; & je terminai la guérison par l'usage fréquent d'un gargarisme détersif vulnéraire.

(*a*) L'usage de ce caustique n'est point dangereux dans de pareilles circonstances, quand on en connaît les effets, & que l'on se conduit en conséquence, tant pour la dose que pour le tems qu'il doit agir.

IV.

SUR LE TRAITEM. DES CARIÉS. 177

IV. OBS. Sur la fin de l'année dernière, je fus mandé chez M. Moëtte, graveur, rue Saint-Victor, pour examiner la bouche de mademoiselle sa fille, à laquelle, à la suite d'une fluxion violente, occasionnée par plusieurs racines de dents cariées, il étoit resté une tumeur suppurante, située sous l'os de la pommette. L'extraction des racines fut suivie de l'évacuation d'une humeur purulente d'assez mauvaise odeur. J'examinai l'os : il me parut assez fain, si ce n'est que je le trouvai très-imperceptiblement perforé proche la cloison antérieure de la dernière molaire. La situation de la tumeur ne me permettant pas de la comprimer, comme je le defirois, pour m'assurer si le pus ne fussoit pas par la legere perforation de la cloison alvéolaire, je crus devoir écouter la nature, plutôt que de tenter une opération dont le succès me paroiffoit douzeux. J'ordonnai les cataplâmes & les garrafines émolliens. Quelques jours après, j'allai revoir la malade : elle se plaignoit d'une mauvaise odeur qui, de tems à autre, lui infectoit la bouche ; & la tumeur subsistoit toujours. Tout indiquant la nécessité d'une opération, je portai le bistouri entre l'union de la joue avec les gencives qui recouvrent l'os maxillaire, & je pénétrai dans la tumeur sous l'os de la pommette. Le pus s'évacua en petite quantité ; &, en

Tome XXXII.

M

pressant la tumeur du côté de l'os maxillaire , je m'apperçus qu'une partie du pus s'échappoit par l'alvéole de la dent la plus voisine des dents ou racines cariées , que j'avois ôtées. Cependant , comme l'ouverture , que j'avois pratiquée , étoit assez considérable , & que d'ailleurs je l'entretenois par un morceau d'éponge préparée , j'espérois que le pus , ayant une pente directe , & que , par le secours des injections & l'application de l'eau mercurielle sur l'endroit où l'os m'avoit paru perforé , la maladie se civiliseroit ; mais je fus trompé dans mes espérances. Le pus s'obstina à couler par l'alvéole de la dent que j'ai dit ci-dessus : cette dent devint même chancelante ; ce qui me détermina , quoiqu'elle fût très-faible , à l'exaire , pour ne pas permettre au pus d'augmenter ses ravages. Cette dernière opération me fit découvrir dans l'os même une espece de conduit qui pénétreroit dans le centre de la tumeur. Quelques applications d'eau mercurielle ; des injections détersives & vulnéraires , & un peu de charpie mollette , pour s'opposer à l'introduction , & conséquemment au séjour des alimens , terminerent la cure en six semaines , à compter de la première opération.

Les quatre observations , que je viens de rapporter , me paroissant suffisantes pour engager à ne point adopter une méthode

SUR LES CARIÉS DE LA MACHOIRE. 179

générale, mais à se conformer aux circonsances, je me crois dispensé de multiplier les faits, parce que, parmi ceux que je ferrois encore en état de produire, j'ai choisi les plus propres à fournir des lumières sur la variété des accidens dont je suivrai les progrès, en examinant la conduite que l'on doit tenir dans le traitement des tumeurs de la mâchoire inférieure, qui exigent l'opération de la main; ce qui fera la matière d'une seconde Partie de ce Mémoire, que nous renverrons au Journal prochain.

O B S E R V A T I O N

Sur plusieurs Abscès survenus, sans avoir été précédés de l'inflammation; par M. DE NIZE DE BEZUS, chirurgien, &c.

Une demoiselle, âgée d'environ trente-deux ans, d'un tempérament phlegmatique, mais qui se portoit assez bien, apperçut, un matin, à son lever, une tumeur à la partie interne du bras droit. On me manda sur le champ; & je trouvai cette demoiselle dans les plus vives alarmes. J'examinai la tumeur: elle étoit de la grosseur d'une noix, mollette & blanche dans tous ses points, indolente, mais élastique, c'est-à-dire ne retenant pas l'impression du doigt; en un mot, elle avoit tous les caractères extérieurs de ce que nous con-

M ij

180 · · · O B S E R V A T I O N

noissons sous le nom de *tumeur froide*. Avant de rien faire, je voulus m'aider du conseil de M. de Roziere de la Chaffagne, médecin, de la Société royale des sciences de Montpellier, & associé étranger de l'Académie de Clermont-Ferrand, que ses titres louent mieux que tout ce que je pourrois en dire.

Nous pensâmes que la tumeur devoit être ouverte : j'y procédai sur le champ ; & il en sortit un vrai pus. A la visite du foir, nous apperçûmes une petite élévation qui commençoit à paroître à la partie interne de l'avant-bras du même côté : la peau n'étoit point changée ; & il n'y avoit ni douleur ni dureté. Nous ne doutâmes point que ce ne fût-là le noyau d'une tumeur semblable à la première : nos conjectures se réalisèrent ; &, le lendemain, nous trouvâmes une tumeur plus volumineuse que la précédente. Je la perçai ; & il en découla une matière véritablement purulente. Le jour même, M. de Roziere de la Chaffagne purgea la malade : quoique le purgatif eût très-bien opéré, il n'empêcha pas, pour le lendemain, la formation d'une nouvelle tumeur au même bras, laquelle fut traitée ainsi qu'il a été dit. Cette demoiselle fut repurgée, le quatrième jour ; &, depuis ce tems, elle jouit d'une bonne santé. En partant pour le Malezieu en Gevaudan, là

SUR PLUSIEURS ABSÈS. 181
 patrie, M. de Roziere de la Chassagne me conseilla de la purger tous les mois : je le fais ; & l'abondance des férorités qu'elle évacue , prouve l'excellence du conseil.

Cette observation , si je ne me trompe , renverse une opinion généralement adoptée , scavoit que le pus suppose une inflammation préexistante ; mais elle confirme le sentiment , ou , pour mieux dire , les expériences de M. Pringle. Personne n'ignore qu'elles lui ont démontré que le pus n'étoit autre chose qu'un sédiment de la lymphé. Cette vérité foible encore , & dans son allure entre les mains de M. Pringle , a été portée au dernier degré d'évidence par les expériences ingénieuses de M. Gaber , académicien de Turin.

LETTER

De M. TILLOLOY , maître en chirurgie au Petit Chemin , près l'abbaye de Valoir en Picardie , à M. MARTIN , contenant quelques Réflexions sur ses Observations sur les Découvertures d'Os , insérées dans le Journal de Juillet 1769.

MONSIEUR ,

Je suis très-flaté de rendre hommage à la vérité ; & , dans la persuasion où je suis que

M iiij

182 RÉFLEXIONS SUR LES OBSERV.

vous devez le penser, j'ai l'honneur de vous adresser les réflexions que m'ont donné lieu de faire vos Observations sur les découvertes d'os, inférées dans le Journal de Médecine du mois de Juillet dernier.

Les anciens, y dites-vous, Monsieur, croyoient qu'il se faisoit une exfoliation, toutes les fois qu'un os avoit été exposé à l'air; & vous pensez qu'ils se sont trompés. Mais, si ces anciens, Monsieur, avoient appuyé cette idée d'expériences exactement faites; qu'ils en eussent rendu compte, & qu'enfin ils eussent démontré évidemment que la chose est comme ils l'ont purement & simplement dit, ils n'auroient, sans doute, pas laissé lieu de douter d'une chose que peut-être ils vouloient qu'on crût sur leur parole; mais, Monsieur, n'exigeons rien de personne; obligeons-nous nous-mêmes à voir les choses, & à les bien voir.

Quand on met l'os d'un animal à découvert, qu'on le recouvre, & qu'on guérit la plaie des chairs aussi vite qu'il est possible, & qu'environ le tems de l'exfoliation, on rouvre cette plaie, on trouve constamment un feuillet d'os détaché. Si on reguérît cette plaie, de même que la premiere fois, sans ôter cette lame exfoliée, & qu'au bout d'un tems suffisant, on ouvre derechef cet endroit, on

SUR LES DÉCOUVERTURES D'OS. 183

ne trouve plus ce feuillet : il a été dissous,
& la nature l'a dissipé par un moyen quelconque.

Je conviens cependant, Monsieur, que, quoique les anciens ne se soient pas trompés dans ce qu'ils ont avancé touchant l'exfoliation, la conséquence, qu'ils ont tirée de ce principe, n'est pas rigoureusement nécessaire. On peut, comme vous le dites, Monsieur, sans attendre l'exfoliation, dans le cas supposé, guérir la plaie des chairs, puisque la nature se charge de faire le reste.

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
DÉCEMBRE 1769.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lîg.	A midi. pouc. lîg.	Le soir. pouc. lîg.
1	2 $\frac{1}{4}$	4	0	28 5	28 6 $\frac{1}{2}$	28 7
2	0 1 $\frac{1}{4}$	2	2	28 7	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{4}$
3	2 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{3}{4}$	3 $\frac{3}{4}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6	28 6
4	3	3	2	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$
5	1 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{3}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
6	0 $\frac{1}{4}$	1	0 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
7	0 1	0 $\frac{3}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$
8	0 1 $\frac{1}{4}$	3	0 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
9	0 2 $\frac{1}{4}$	3	0	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
10	1 $\frac{1}{4}$	4	5 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
11	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
12	8 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 4
13	5 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	6	28 4	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
14	6 $\frac{1}{4}$	6	5 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
15	5	7 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 2
16	8 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	9	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
17	8	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$
18	2	6 $\frac{1}{2}$	6	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
19	7 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
20	8	9 $\frac{1}{2}$	7	28 2	28	28 1 $\frac{1}{2}$
21	6 $\frac{1}{2}$	9	8 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28	28 10 $\frac{1}{2}$
22	5	5	3 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
23	6 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	8	27 3	27 2 $\frac{1}{2}$	27
24	6	7 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{4}$	27 8	27 11 $\frac{3}{4}$
25	5 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	9	27 11	27 10	27 10
26	6	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
27	5	6 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11	27 8 $\frac{1}{2}$
28	3	3	0	27 8	27 11	28 2 $\frac{1}{2}$
29	0 $\frac{1}{2}$	0	0 1	28 3	28 4	28 5
30	0 1	1	0 1 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
31	0 1	0 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 185

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
2	N-E. br. cou- vert.	N-E. couv.	Nuages.
3	N-E. br. cou- vert.	N-E. couv.	Couvert.
4	N E. br. cou- vert.	N-E. couv. brouillard.	Couvert.
5	N-E. brouill.	N-E. couv.	Couvert.
6	N-E. brouill.	N-E. couv.	Couvert.
7	N-E. ép. br.	N-E. br. n.	Beau.
8	E. brouil. b.	E. beau.	Beau.
9	E. beau.	E. beau.	Beau.
10	E-S-E. ép. br.	E-S-E. pluie. petite pluie.	Couvert.
11	S. leg. br. n.	S-S-O. nuag.	Pluie.
12	O-S-O. pluie.	O-S-O. pluie. couvert.	Couvert.
13	O. couvert.	O-S O. cou- vert. pet. pl.	Nuages.
14	S-O. couv.	S-O. pluie.	Nuages.
15	S-O. pl. c.	S-O. pluie.	Couvert.
16	O. couvert.	O. c. pet. pl.	Couv. pluie.
17	O. couv. pl.	O. pl. nuag.	Beau.
18	O-S-O. nuag.	O. couvert.	Couvert.
19	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
20	S-O. couv.	O-S O. cou- vert. pl. v.	Beau.
21	S-O. couv.	S-S-O. c. pl.	Couvert.
22	S-O. nuages.	S-O. pl. nuag- es.	Beau. Pluie.
23	S-S-O. gr. v.	S-S-O. pl. v. pluie.	Pluie. vent.
24	O. nuag. v.	O. nuages.	Beau.
25	O-S-O. pl. v.	O-S-O. c. pl.	Gr. pl. vent.

186 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

ETAT DU CIEL.

Jeudi du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	O. couvert.	O. pluie.	Couv. pluie.
27	O. nuages.	O-N-O nuag. pluie.	Pluie.
28	N. pl. couv.	N-N-E. c. n.	Nuages.
29	N N-E. neig. nuages.	N. nuages.	Couvert.
30	N. couvert.	N N-E. nuag.	Nuages.
31	N-N-E. neig. couvert.	N-E. couv. pet. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $2\frac{1}{4}$ degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $11\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces. La différence entre ces deux termes est d'un pouce 7 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

- 4 fois du N-N E.
- 7 fois du N E.
- 2 fois de l'E.
- 1 fois de l'E-S-E.
- 1 fois du S.
- 3 fois du S-S-O.
- 5 fois du S O.
- 8 fois de l'O.
- 1 fois de l'O-N-O.

MALADIES REGN. A PARIS. 187

Il a fait 8 jours beau.
 9 jours du brouillard.
 13 jours des nuages.
 22 jours couvert.
 17 jours de la pluie.
 2 jours de la neige.
 4 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1769.

Les petites véroles n'avoient pas encore discontinue pendant le cours de ce mois ; mais elles ont paru faire moins de ravages. Il a régné, en outre, quelques fièvres d'un mauvais caractere, la plupart rémittentes : elles étoient accompagnées d'affections catarrhales, qui se portoient principalement sur la poitrine. On a vu aussi des véritablespéripneumonies dont le caractere inflammatoire étoit bien marqué.

Les froids, qui sont survenus à la fin du mois, ont occasionné des dévoiemens accompagnés de coliques, & même de déjections fanguinolentes dans quelques fuites.



188 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Novembre 1769; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le commencement & la fin du mois ont été pluvieux : il a gelé, dans le milieu. La liqueur du thermometre, qui, le 11 & le 12, s'étoit portée à 1 & 2 degrés au-dessous du terme de la congelation, a descendu, le 18 & le 19, à près de 5 degrés au-dessous du même terme. La gelée n'a pas discontinué, depuis le 15 jusqu'au 25.

Il y a eu de la variation dans les vents, ainsi que dans la hauteur du barometre qui, du premier au 16, a été toujours observé au-dessous du terme de vingt-huit pouces, si l'on en excepte le 11; &, au contraire, du 16 au 30, il a été le plus souvent observé au-dessus de ce terme : le 3, le mercure est descendu à 27 pouces $4\frac{1}{2}$; &, le 28, il a monté à 28 pouces 6 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

FAITES A LILLE. 189

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4½ lignes. La différence entre ces deux termes est de 13½ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

6 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

12 fois du Sud.

7 fois du Sud. vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

2 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.

1 jour de tempête.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité, sur-tout au commencement & à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Novembre 1769.

La gelée a causé beaucoup de points de côté & de pleuro-pneumonies légitimes, qui, quoique traités en règle, ont été, dans la plupart, opiniâtres & suivis d'empyème, ou même de la mort, l'expectoration ne s'obtenant que très-difficilement,

190 MALADIES REGN. A LILLE:
de même qu'à toute autre évacuation critique.

Nous avons encore eu, en cette ville, bon nombre de fluxions rhumatismales, de rhumes de poitrine, d'ophthalmies & de fluxions inflammatoires dans les oreilles, qui, en général, ont dû être traitées comme maladies inflammatoires. Les ophthalmies & les fluxions dans les oreilles étoient opiniâtres & rebelles au traitement, sur-tout dans les sujets en qui les humeurs étoient infestées de quelque acréte : on n'en venoit à bout qu'à la longue, & en procurant un écoulement abondant & continu de matières lymphatiques, par l'application des vésicatoires à la nuque du col, ou d'un cautere derrière les oreilles, & en provoquant une légère diarrhée par le moyen de minoratifs appropriés.

La petite vérole s'est établie dans un petit nombre de familles : elle étoit de l'espèce discrète, & sans danger.

L I V R E S N O U V E A U X.

Mémoires & Observations de Chirurgie ;
par M. Trécourt, docteur en médecine,
chirurgien-major de l'hôpital militaire de
Rocroy, échevin de la même ville, & cor-

LIVRES NOUVEAUX. 191
rrespondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris. A Bouillon, aux dépens de la Société typographique ; & se trouve à Paris, chez *Vincent & Lacombe*, 1769, *in-12.*

Recherches sur la Cause de la Pulsion des Arteres, sur les Mouvemens du Cerveau dans l'homme & les animaux trépanés, sur la Couenne du Sang ; par M. *de la Mure*, doyen des professeurs en médecine, &c. A Montpellier, chez *Rochard*, 1769, *in-8°*. Prix 3 liv. broché.

ERRATA pour le Journal de Novembre
1769.

- Page 398, ligne pénultième, *au lieu d'information*, *lisez* observation.
Page 400, ligne 10, *au lieu de se feroient trouvés*,
lisez se sont trouvés.
Page 403, ligne 10, *au lieu de mais*, *lisez* &c.
Page 412, ligne 26, *effacez* lui.
-

FAUTE à corriger dans le présent Journal.

- Page 114, ligne 9, ou à leur défaut, *lisez* ou à son défaut.



T A B L E.

E X T R A I T du Traité méthodique & dogmatique de la Goutte de M. Paulmier, médecin.	Page 99
Lettre de M. Marechal de Rougeres, chirurgien, sur les Effets de la Vapeur des Fourmis.	126
Observation sur l'Application de l'Eau froide dans une maladie convulsive. Par M. Dupont, médecin.	130
— sur un Abscès des Reins. Par le même.	135
— sur l'Effet des demi-Bains froids dans une Paraphrénésie. Par M. Perteymond, médecin.	138
— sur une Passion illiaque. Par M. Burel, méd.	140
Lettre de M. Gérard, médecin, sur la Mort prématurée d'un Enfant.	148
Observation sur un Monstre sans Cerveau. Par M. Robin de Kyavale, médecin.	151
— sur un Anévrisme de l'Artère splénique, dont les parois se sont offisées. Par M. Beauflier, méd.	157
Autre Observ. faite sur le même Cadavre. Par le même.	163
Premier Mémoire pour servir de base au Traitement des Abscès, Fistules, &c. des Mâchoires. Par M. Jou- Bain, dentiste.	165
Observation sur plusieurs Abscès survenus, sans avoir été précédés de l'inflammation. Par M. Denize de Bézus, chirurgien.	179
Lettre de M. Tilloloy, chirurgien, à M. Martin, au sujet de ses Observations sur les Découvertures d'Os.	181
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Décembre 1769.	184
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Dé- cembre 1769.	187
Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Novembre 1769. Par M. Bouchet, médecin.	188
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de No- vembre 1769. Par le même.	189
Livres nouveaux.	190

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Février 1770. A
Paris, ce 23 Janvier 1770.
POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

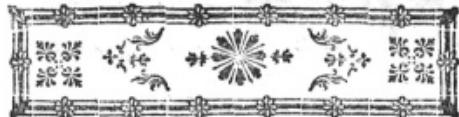
M A R S 1770.

TOME XXXII.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1770.

EXTRAIT.

Recherches pratiques sur les différentes Manières de traiter les Maladies vénériennes; par J. J. GARDANE, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, médecin de Montpellier, censeur royal, des Sociétés royales des sciences de Montpellier, de Nancy, & de l'Académie de Marseille, avec cette épigraphe :

Quoddam secretum sibi venditans, panaceis omnibus, omnibus balsamis longè præstantius; addo unicum, singulare, propè divinum, scilicet, CUM RECTA RATIONE MEDERI. NAUD. de Antiquit. & Dignit. Schol. Med. Parif.

A Paris, chez Didot le jeune, 1770, in-8°.

M. GARDANE nous instruit, dans une Préface courte, & bien écrite, des motifs qui l'ont engagé à publier cet Ouvrage.

Nij

196 TRAITEMENT DES MALADIES

Les circonstances l'ayant mis à portée de traiter un nombre considérable de personnes de tout âge & de tout sexe , attaquées de maladies vénériennes , sans prévention pour aucun traitement , il a eu plus d'une fois l'occasion de les employer , ou de les voir employer tous ; ce qui lui a fourni une suite de faits sur la pratique des maladies vénériennes , qu'il a cru devoir consacrer dans ces Recherches . Il y a été d'autant plus porté , que , dans la lecture réfléchie des différens Ecrits qui ont paru jusqu'ici sur ce genre de maladies , on voit presque toujours l'auteur , passionné pour un traitement , se déclarer contre tous les autres . Il importe cependant de n'en exclure aucun , tous présentant des avantages particuliers , lorsqu'une main prudente les dirige , & qu'ils sont administrés avec précaution . Si l'on convient qu'il faut varier les remèdes dans toutes les maladies , si l'empyrétique seul ne connaît qu'une maniere de les combattre , comment pourroit-on se refuser à la nécessité d'en admettre de différens contre celle dont il s'agit ? Ainsi le but , qu'il paroît s'être proposé , est d'apprécier chacune des méthodes qu'on a proposées jusqu'ici , de faire connoître leurs avantages & leurs inconvénients , afin que les praticiens puissent se déterminer pour celle qu'ils croiront le mieux convenir à chaque

cas particulier. Il paroît cependant donner la préférence au traitement intérieur, & sur-tout au sublimé corrosif, qui, par son prix, lui paroît être le remede le plus convenable au traitement de tant de malheureux qui, dénués des secours de la fortune, ne font presque jamais en état de se soumettre aux méthodes plus recherchées & plus dispendieuses. Nous ne doutons point que le public éclairé n'applaudisse à ces vues d'humanité, & ne desire de voir mettre en exécution le projet que l'auteur propose en faveur de cette classe de citoyens. Entrons en matière.

Après avoir exposé, dans un premier chapitre, les signes qui font connoître la maladie vénérienne, il passe, dans le second, à l'origine de ce fléau, & combat avec avantage l'opinion de ceux qui le font venir des Antilles, par le retour des flottes de Cristophe Colomb. Il conclut que son origine n'est pas, à beaucoup près, aussi certaine qu'on l'avoit imaginé ; il paroît penser avec M. Raymond, auteur de l'*Histoire de l'Elephantiasis*, que la vérole, comme la lépre, est une espece d'affection chronique, que l'abondance, le bon régime, la propreté des hommes, la police des Etats, la joie des peuples, & la culture des terres, pallient jusqu'à un certain point, mais que l'intempérie des saisons, les guer-

N iiij

198 TRAITEMENT DES MALADIES

res , les famines , & les autres calamités publiques , font ordinairement reparoître avec la barbarie qui les suit.

Quoiqu'on soit aujourd'hui assez généralement convaincu que le mercure est le véritable spécifique contre les maladies vénériennes , on trouve cependant encore des empyriques qui osent se vanter de guérir cette maladie avec le secours des feux végétaux : on a même vu des médecins d'une très-grande réputation vouloir remettre en vigueur la méthode de traiter cette maladie par les sudorifiques , & sur-tout par la décoction du bois de gayac . Dans l'examen qu'il fait de cette pratique , dans son troisième chapitre , M. Gardane observe avec raison , que , puisque , malgré les éloges que ses fauteurs lui ont donnés , on a été obligé de revenir au mercure , on est fondé à conclure qu'elle est au moins insuffisante : d'ailleurs rien ne lui paraît moins prouvé que les succès qu'on lui attribue . Il a vu plusieurs malades traités par un empyrique , suivant la méthode de Hutten , qui , guéris en apparence , ont bientôt rechuté . Les guérisons , dont parle Boerhaave , & sur lesquelles il se fonde pour donner la préférence à cette méthode , sont contredites par M. Astruc qui a été obligé de traiter par le mercure ceux que le professeur de Leyde croyoit guéris . Enfin Hutten lui-même ,

VÉNÉRIENNES. 199
comme le remarque encore M. Astruc, est mort de la maladie vénérienne.

M. Gardane ne croit pas les fudorifiques plus utiles contre les autres maladies. M. Astruc conseille les bois dans les véroles compliquées avec le scorbut & les écrouelles, comme s'il n'y avoit pas des anti-scorbutiques d'une efficacité bien supérieure à celle du gayac & des autres bois. Dans ces sortes de cas, notre auteur conseille, après avoir suspendu la violence des symptômes vénériens, de combattre le scorbut, & de passer ensuite au traitement de la vérole que le mercure ne manque point alors de guérir. Il s'élève, à cette occasion, contre les prétendus spécifiques, tirés du règne végétal. Tel se vante de guérir la vérole sans mercure, qui seroit bientôt forcé d'avouer le contraire, s'il lui falloit publier son véritable secret. Il conclut que les fudorifiques, auxquels on n'associe point les mercuriels, ne peuvent guérir au plus que de légères véroles ; que les observations contraires sont rares & dénuées de preuves.

Le quatrième chapitre a pour objet le mercure, ses préparations & leur usage. M. Gardane s'attache principalement à diffuser les fausses alarmes que la prévention, & quelquefois l'intérêt des empyriques, a eu soin d'inspirer sur son usage. La salivation excessive, & les tremblemens auxquels font

N iv

200 TRAITEMENT DES MALADIES

exposés ceux qui en font usage , comme les ouvriers qui le manient , font les seuls inconveniens qui peuvent résulter de son application ; mais il est facile de les éviter , en l'administrant avec précaution & avec méthode.

Les six chapitres suivans sont consacrés à l'examen de celles qui ont été employées jusqu'ici : les frictions font l'objet du cinquième. On sait que ceux qui les ont pratiquées , ont été partagés sur la nécessité ou sur le danger d'exciter la salivation. Après avoir exposé la méthode des uns & des autres , M. Gardane en fait sentir les inconveniens. Ils consistent principalement, selon lui , dans l'irrégularité & l'cessive abondance des évacuations que le mercure a coutume de produire , quand on l'administre de cette manière. Ce n'est pas qu'il rejette toute sorte d'évacuation. *Vouloir guérir , dit-il , le mal vénérien sans aucune évacuation critique , c'est être dans l'erreur la plus grossière . A toutes les maladies il faut de ces évacuations ; & , si j'ai bien observé , de ceux que j'ai vus traiter , ou que j'ai traités moi-même de la vérole , aucun n'a été guéri sans l'augmentation considérable de quelque excrétion .* Mais il veut que ces excréptions soient modérées , & qu'elles soient de nature à pouvoir être dirigées par le médecin : or c'est ce qu'on ne sauroit obtenir par une

VÉNÉRIENNES. 201

méthode qui s'oppose plus que toute autre à la libre transpiration qui se fait par la peau, en la couvrant d'un enduit graisseux, & en tenant les malades renfermés. A ces inconveniens se joignent celui de n'être jamais sûr de la quantité de mercure qu'on introduit dans le sang, & celui de n'être point populaire. Les citoyens, forcés de gagner leur pain à la sueur de leur front, ne fçauroient s'y soumettre sans inconvenient : elle est d'ailleurs inutile aux tempéramens pituitieux phlegmatiques, & trop faciles à failler. Notre auteur ne donne cependant point à cette méthode une exclusion absolue ; il croit qu'il faut en user avec prudence ; qu'elle est d'un très-petit secours, & seulement contre les véroles légères, pourvu qu'on l'administre sageusement.

Les inconveniens, qui accompagoient les frictions, obligeroient quelques empyriques à recourir aux fumigations comme un moyen plus sûr d'introduire le mercure dans le corps de ceux qui étoient atteints de la maladie vénérienne. En convenant de l'insuffisance de cette méthode, & même des mauvais effets que peut produire la vapeur mercurielle, reçue par les pores de la peau, qui lui paroît alors assez analogue à celle qui s'exhale dans les mines, M. Gardane ne croit pas cependant qu'on doive la rejeter tout à-fait. Il ne veut pas, à la vérité, qu'on

202 TRAITEMENT DES MALADIES

en fasse le premier moyen curatif; mais, s'il arrive par hazard, que tous les autres secours réunis aient été employés inutilement, il pense qu'on ne risque rien d'y avoir recours : d'ailleurs on a des exemples assez récents de personnes guéries d'affections locales par ce moyen.

Le jugement, que M. Gardane a porté des méthodes dont nous venons de faire mention, indique suffisamment, qu'il donne la préférence à l'administration intérieure du mercure. On sait que ce traitement varie suivant la forme sous laquelle se fait cette administration ; car, ou on donne le mercure coulant, éteint dans les corps gras ; ou on emploie quelque une de ses préparations salines ; &, dans l'un ou l'autre cas, on peut le donner sous forme séche, ou sous forme humide ; ce qui conduit notre auteur à examiner d'abord les différentes préparations mercurielles, qu'on emploie principalement sous forme séche. Après les avoir indiquées sommairement, & avoir fait l'histoire des méthodes dans lesquelles on les a employées, il expose les avantages que le traitement intérieur a sur les frictions ; & il entreprend de prouver que l'efficacité du mercure dépend de sa solubilité : Car, dit-il, *la difficulté est moins de faire pénétrer le mercure, que de le rendre miscible à nos humeurs, . . . Ce qui s'opere dans les autres*

VÉNÉRIENNES. 203

liqueurs, doit s'opérer de même dans le corps humain. La pommade mercurielle, ou toute autre préparation semblable, dissoute dans l'eau, gagne le fond du vase : la combinaison saline du mercure se dissout très-bien, au contraire ; & ce minéral reste suspendu, lorsqu'il est réduit sous forme saline : aussi, conclut-il, obtient-on des effets plus prompts des mercuriaux salins, que réduits sous toute autre forme.

C'est en partant de ce principe lumineux, que M. Gardane entreprend d'apprécier l'efficacité des différentes préparations mercurielles. Il avoit déjà dit que le mercure coulant étoit presque sans effet : on en sent la raison. Les onguens & les empâtrés mercuriels viennent ensuite. Dans les fumigations, le mercure volatilisé n'a pour lui qu'une atténuation passagère, & ne pénètre le corps qu'à demi : de même, lorsqu'on administre intérieurement le mercure crud, éteint dans du syrop, il ne produit que des effets lents. Les pilules savonneuses mercurielles ont peut-être un peu plus d'énergie ; mais cette supériorité n'est pas sensible. On n'obtiendra rien de plus du cinnabre, soit naturel, soit artificiel, & très-peu de chose des différens æthiops.

Il n'en est pas de même du vif-argent combiné avec les acides : devenu soluble par cette combinaison, ce minéral est plus

204 TRAITEMENT DES MALADIES

ou moins énergique , selon la quantité de l'acide qu'il retient dans ses molécules. Ainsi la dissolution du mercure par l'acide nitreux fera la plus dangereuse , parce que cet acide est de tous celui qui agit le plus puissamment sur les matières animales : ensuite viendra celle qu'on obtient par l'acide marin. L'acide vitriolique fournira la dissolution la moins caustique. Ces dissolutions différeront encore à raison de la quantité d'acide contenu dans la combinaison saline : c'est pourquoi le faux précipité blanc tiendra un milieu entre le mercure doux , & le sublimé corrosif. Cette gradation , que la chymie démontre , est confirmée par la pratique. On peut donc regarder comme un principe assuré , que l'efficacité des sels mercuriels dépend de l'acide surabondant , & de la plus ou moins grande solubilité de la combinaison saline. Il est encore incontestable que la plupart de ces préparations intérieures , prises sous forme séche , ne peuvent être que très-corrosives , si on n'a pas la précaution de les adoucir par des préparations ultérieures , qui , en les dépouillant de leur acide , diminuent préalablement leur activité. On sent donc la nécessité de ne jamais les donner sous cette forme , & que , si l'on en excepte le turbith minéral , & le précipité blanc , dont les meilleurs auteurs vantent les bons effets ,

VÉNÉRIENNES. 205.

il faut exclure du traitement intérieur toutes les panacées & tous les sels âcres & corrosifs, donnés sous forme séche ; les uns, parce que n'étant pas facilement solubles, ils auroient des effets moins assurés ; les autres, parce qu'étant trop caustiques, ils pourroient causer des accidens très-dangereux. Le sel mercuriel du sieur Keyser, qu'on scait être le résultat de la combinaison du vif-argent avec l'acide du vinaigre, moins actif que les acides minéraux, tenant un milieu, par sa solubilité, entre le mercure doux, & les sels mercuriels corrosifs, mérite, à bien des égards, la préférence, lorsqu'on voudra traiter les malades par les bols. M. Vénel, célèbre professeur de Montpellier, connu par ses travaux chymiques, au défaut des pilules du sieur Keyser, emploie la panacée mercurielle, aiguisee avec le turbith minéral. M. Gardane regarde cette méthode, qui réunit les deux extrêmes, pour avoir un effet moyen, comme sûre, facile, & peu coûteuse, & croit qu'on ne risque rien d'en faire usage. Il ne juge pas favorablement des pilules dans lesquelles on cherche à amalgamer le mercure crud avec les purgatifs violens ; il les croit très-dangereuses.

Entre les sels mercuriels, qu'on peut administrer sous forme humide, le mercure

206 TRAITEMENT DES MALADIES

sublimé corrosif est celui auquel on a donné jusqu'ici la préférence : c'est aussi celui que M. Gardane a cru devoir adopter à l'exclusion de tous les autres. Après avoir donné l'histoire abrégée de son introduction en médecine , il décrit , en particulier , la manière de l'administrer , qu'il a cru devoir préférer. Il fait dissoudre six ou huit grains de mercure sublimé corrosif , réduit en poudre bien fine , dans une pinte d'eau distillée , ou d'eau de rivière bien claire ; ce qui lui paroît à-peu-près égal : il édulcore cette dissolution avec du sucre , & en fait prendre deux ou trois cuillerées dans quelque liqueur appropriée , qui réunisse le double avantage d'étendre la dissolution , & de diminuer l'acrimonie du sublimé par un certain degré d'onctuosité. Le lait lui paroît mériter la préférence , lorsque l'estomac du malade s'en accommode : à son défaut , on peut faire usage d'eau d'orge , de riz , de gruau , de poulet , &c. ou même d'eau pure. Les personnes qui ne s'avoient avaler la quantité de liquide nécessaire pour adoucir cette dissolution , peuvent la prendre dans un potage au riz , ou dans une légère soupe , ou même dans une tasse de chocolat. Il dirige ses doses de manière que le malade prenne au plus un demi-grain de sublimé par jour. Quant à la quantité qu'il

VÉNÉRIENNES. 207

faut en faire prendre dans la totalité du traitement, M. Van-Swieten avoit dit *qu'on peut en toute sûreté en continuer l'usage jusqu'à ce que tous les symptômes disparaissent*; ce qui semble indiquer que le virus est détruit, lors de la dissipation des symptômes, & que le remede devient inutile, au moment même de cette disparition : l'expérience a pourtant appris plus d'une fois le contraire. Voici la voie que l'auteur a cru devoir suivre, pour s'affurer de la guérison. Lorsque les accidens, qui caractérisoient la maladie, ont cessé, au lieu d'interrompre l'usage de la solution, il en donne au malade, après la guérison apparente, autant qu'il en fallu pour l'obtenir. Dans le cas où la cessation des symptômes auroit été trop prompte, telle seroit, par exemple, la circonstance où quatre grains auroient dissipé tous les accidens, il ne balance pas de faire prendre les quatre grains restans; & il administre de plus une seconde pinte de solution à huit grains sur pinte; persuadé par l'expérience, qu'avec seize grains de sublimé, on est plus que certain d'avoir guéri une vérole peu invétérée, telle que celle dont les accidens auroient cessé au quart de la dose. Il est des cas où l'on doit pousser plus loin l'usage de ce remede; ceux, par exemple, où les principaux symptômes ayant disparu,

208 TRAITEMENT DES MALADIES

il reste néanmoins des reliquas , qui manifestent encore la présence du virus. On peut alors continuer le sublimé jusqu'à trente-quatre, trente-six grains , & même au-delà , en ne s'écartant jamais de la règle qu'on vient d'établir.

Quant aux autres attentions , qu'exige le traitement , elles consistent , lorsque le mercure paroît porter à la bouche , à suspendre , pour un ou deux jours , l'usage du remede ; à recourir à la saignée , si la maladie est accompagnée de quelque symptome inflammatoire , ou s'il survient quelque accident qui l'exige , & à faire usage , de tems en tems , de quelques purgatifs . M. Gardane préfère la manne & la confection Hamec , le jalap avec le sucre & le cinnabre , ou les trochisques alhandal , dans les personnes robustes .

En relevant les avantages de cette méthode , M. Gardane n'en déguise pas les inconveniens ; mais ces inconveniens , qu'on a beaucoup exagérés , lui sont communs avec toutes les méthodes de guérir , qui ne sont jamais absolument infaillibles , & qui ne réussissent parfaitement , qu'entre les mains de gens expérimentés .

Les lavemens anti-vénériens , qu'on a cherché à introduire , depuis quelque tems , dans la pratique de la médecine , ne paroissent à notre auteur , qu'un moyen dont

on

on peut tirer parti, en le réunissant avec les autres, mais qui ne suffira jamais pour guérir des maladies invétérées.

On a pu voir par ce que nous avons dit jusqu'ici, que l'auteur, que nous analysons, sans rejeter absolument aucune des méthodes qu'on a employées jusqu'à présent, pour traiter le mal vénérien, donne la préférence la plus marquée à la dissolution du sublimé corrosif : il propose cependant, comme beaucoup supérieure, une méthode qui réuniroit les remèdes mercuriels internes & externes, & que, pour cette raison, il appelle *traitement mixte*. Ce traitement, dont les auteurs fournissent peu d'exemples, comme il en convient lui-même, consiste à faire saigner le malade, à moins d'une contre-indication manifeste; à le purger, deux jours après, & à lui administrer à la fois les bains, les frictions & le sublimé. On sent que cette maniere d'attaquer la vérole, ne peut avoir lieu que pour ceux qui peuvent, pendant quelque tems, se séparer de la société. Les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de nous arrêter aux observations que l'auteur rapporte pour confirmer ce qu'il a dit sur les différens traitemens ; observations dont il tire une suite de corollaires qui nous ont paru jeter un très-grand jour sur la prâ-

Tomé XXXII.

O

210 TRAITEMENT DES MALADIES

tique de ces maladies. Nous ne le suivrons pas non plus dans ce qu'il dit sur la nature du virus vénérien : il s'y est plus occupé à démontrer que toutes les hypothèses, qu'on a forgées pour la développer, ne sont pas fondées qu'à en substituer une nouvelle. Nous terminerons cette analyse, en présentant à nos lecteurs un précis du chapitre où il traite de la gonorrhée, un des accidents vénériens, le plus fréquent & le plus difficile à traiter.

On distingue deux espèces de gonorrhées virulentes : dans l'une, il suinte du gland & du prépuce une humeur ichoreuse verdâtre, quelquefois sanguinolente, qui produit des excoriations qui dégénèrent en véritables chancres rebelles au traitement ordinaire. Le rapport de cet écoulement avec celui qui vient du canal de l'urètre est intime ; M. Gardane dit avoir vu plusieurs fois l'un cesser pour être remplacé par l'autre. Si on joint à cette observation celle qui apprend que la suppression d'une gonorrhée produit souvent des ophthalmies, quelquefois une espèce de salivation virulente ; & celle par laquelle notre auteur a vu un engorgement des parois du fond de la gorge, remplacé par une gonorrhée virulente ; si l'on y ajoute encore, que rien n'est plus commun que de voir l'écoulement se sup-

primer, les bourses se tuméfier, les cordons s'engorger, & les reins devenir douloureux, on sera porté à reconnoître avec lui, que cette maladie a son siège dans le tissu cellulaire. Il s'excite dans ce tissu ce qu'on voit se passer dans la membrane pituitaire, lorsqu'on est enrhumé du cerveau. La seule différence entre l'une & l'autre de ces affections, c'est que l'humeur vénérienne, qui suinte par les pores du tissu spongieux, & par les lacunes, corrode le bord de ces dernières : alors il se forme, dans le canal de l'urètre, des véritables chancres d'autant plus douloureux, d'autant plus opiniâtres, qu'ils sont produits par une virulence contagieuse, qu'ils sont continuellement irrités par le passage des urines, & qu'on ne sauroit porter dans le conduit, qui les cache, les topiques capables d'en arrêter les progrès.

Pour procéder avec ordre dans le traitement, M. Gardane reconnoît avec tous les auteurs, trois périodes dans la gonorrhée ; l'un de phlogose, l'autre de suppuration, & le troisième de dessication. Il croit que, dans le premier, on a tort de tant redouter l'inflammation, puisque c'est moins un engorgement sanguin, qu'il faut craindre, qu'un engorgement catarrheux ; en conséquence, il ne conseille de saigner, que

Oij

2^e TRAITEMENT DES MALADIES

lorsque les douleurs sont portées à un certain degré de violence ; encore ne veut-il pas qu'on aille au-delà de deux saignées. Il prescrit , en même tems, les boissons adoucissantes & délayantes , moins pour calmer l'inflammation , qui doit toujours avoir son cours , malgré les délayans , qu'afin de rendre l'urine moins piquante , & de diminuer ainsi la sensation douloureuse , que , sans cela , son passage exoiteroit dans l'urètre. Un moyen qu'il croit encore très-utile dans ce cas , ce sont les bains tempérés : on en sent suffisamment la raison. Le jour qu'il est appellé , après avoir fait faire la saignée , il fait prendre au malade deux cuillerées de solution à huit grains , ou une pilule mercurielle , si la boisson l'incommode ; & il continue comme il est prescrit ci-dessus pour la vérole confirmée. La fréquence des érections l'engage de recourir aux anodins : dans la même vue , il conseille au malade des injections d'eau tiède , d'eau de guimauve , de graine de lin , &c. Depuis le jour qu'on apperçoit de l'écoulement , jusqu'au moment de la maladie étant prête à guérir , il y substitue des injections déterminatives. Nous ne rapporterons pas les raisons qu'il apporte pour justifier cette pratique : elles nous ont paru être fondées sur les meilleurs principes. Nous dirons la même chose

du jugement qu'il porte du syrop mercurel, qu'on a si fort célébré depuis quelque tems; mais nous en parlerons plus au long dans l'Extrait de l'Ouvrage de M. De Horne, que nous croyons devoir insérer à la suite de celui-ci.

EXAMEN

Des principales Méthodes d'administrer le Mercure pour la guérison des maladies vénériennes; par M. DE HORNE, docteur en médecine, ancien médecin de l'hôpital royal & militaire de Metz, avec cette épigraphe:

Veritatem dies aperit. SENECA. de Irâ, lib. ij.

A Londres; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, 1769, in-8°.

Le but de M. De Horne, dans la publication de cet Ouvrage, est de faire voir l'insuffisance des différentes méthodes d'administrer le mercure, & la préférence que mérite le sublimé corrosif, pour combattre les maladies vénériennes. Comme ce qu'il dit à ce sujet, n'est pas, à beaucoup près, aussi développé que ce qu'on trouve dans les Recherches de M. Gardane, nous nous

O iiij

214 EXAMEN DES MÉTHODES

serions dispensés d'analyser son Ecrit , si l'examen particulier , qu'il a fait du syrop de M. Bellet , ne nous eût paru mériter l'attention de nos lecteurs. Mais , avant d'entrer dans les détails de son analyse , nous croyons devoir observer qu'après avoir exposé la méthode d'administrer le sublimé , il a réfuté , à ce qu'il nous a paru , d'une maniere victorieuse , les objections que M. Pibrac avoit proposées contre ce remede , dans un Mémoire publié parmi ceux qui composent le cinquième volume de l'Académie de Chirurgie.

L'appareil fastueux , avec lequel le remede de M. Bellet fut annoncé , dut nécessairement attirer l'attention de tous les médecins. M. De Horne pensa que plus les éloges qu'on lui donnoit , étoient pompeux , plus il importoit à l'intérêt public , qu'un médecin honnête & circonspect en entreprît l'examen. Il y fut d'autant plus porté , qu'on crut d'abord , d'après l'exposition qu'on publia de ses effets , que ce remède ne contenoit pas la plus petite partie d'acide minéral. On sembloit convenir , à la vérité , que cet acide avoit servi à la dissolution primitive du mercure ; mais , par le mélange annoncé de l'aether , on présentoit , dans cette nouvelle préparation , une analogie avec ce qui arrive , quand on mêle

D'ADMINISTRER LE MERCURE. 215.

de l'aether avec une dissolution faite par l'eau régale : on sçait que l'aether s'empare alors de tout l'or dissous par l'eau régale , & qu'il furnage chargé de toutes les particules de ce précieux métal. Cet exposé , supposé qu'il fût vrai, laissoit nécessairement des doutes sur l'efficacité & la sûreté de cette préparation ; car, en prenant la même analogie pour guide , on pouvoit en conclure que le mercure , ainsi que l'or , devoit tomber en une espece de précipité au fond de la bouteille , à mesure que l'aether s'évaporoit ; à moins qu'on n'eût conservé l'esprit de nitre pour le dissoudre de nouveau ; ce qui , en constatant la présence de cet esprit corrosif dans le syrop , ou la précipitation du mercure , suffisoit pour prouver que ce remede étoit nécessairement cauffique , ou inutile pour la guérison de la vérole. C'est pour éclaircir cette question , qu'il crut devoir recourir à l'analyse chymique.

Il prit donc une bouteille de syrop mercuriel : la premiere chose , qu'il apperçut , fut un dépôt grisâtre , qui occupoit le fond de la bouteille , & qui y paroifsoit assez fixement attaché. Il versa avec précaution tout le syrop ; & , après avoir coupé la bouteille , le dépôt lui parut comme une boue grisâtre , dont les parties étoient liées par un peu de syrop. Pour juger d'abord de ce dépôt , il en prit à-peu-près un grain

O iv

216 EXAMEN DES MÉTHODES

avec une plume ; il en frota une pièce d'or ; & soudain la pièce blanchie lui apprit que ce sédiment étoit mercuriel. Pour completer cette preuve , il détacha ce sédiment avec un peu d'eau distillée ; & , l'ayant versé dans un verre conique , il tâcha d'enlever la matière syrupeuse avec de l'eau également pure ; après quoi , il mit le verre sur un poêle chaud , pour faire sécher la poudre : quand elle fut parfaitement deshéchée , il apperçut , en l'agitant , des gouttelettes de mercure se rassembler au point de former un petit globule du poids de neuf grains : la portion , qui n'étoit pas révivisée , pesoit dix grains. Il mit cette dernière portion sur le feu , dans une cuillere de fer , recouverte d'un gobelet : il s'en éleva du mercure qui s'attacha au gohelet. Il resta dans le fond de la cuillere une petite portion de matière assez rare , & fort tuméfiée : c'étoit-là le produit de la matière syrupeuse , que l'eau n'avoit pas pu enlever. M. De Horne évalue cette matière charbonneuse à un grain ; de sorte qu'il en résulte que ce dépôt , formé du fond de la bouteille , contenoit un peu plus de dix-huit grains de mercure. Le syrop , qui le furnageoit , soumis aux différentes épreuves d'usage , ne donna aucun signe qui pût faire soupçonner qu'il s'y fût conservé le moindre atome de mercure. Par la distillation , il en retira une liqueur inflam-

D'ADMINISTRER LE MERCURE. 217

mable, qui rougissait le papier bleu; en un mot, un véritable esprit de notre dulcifié. « De toutes ces expériences, il résulte que la portion du mercure, qui s'est précipité, & qu'on a trouvé au fond de la bouteille, est probablement toute la quantité originairement mise dans le syrop. Ce mercure a quitté de lui-même son dissolvant, puisqu'il avoit sa forme ordinaire, soit que l'union de ces deux corps ne fût pas assez exacte, ni aussi intime qu'il le faudroit pour qu'elle subsistat long-tems; soit que la partie calcaire, contenue dans la cassonade qui entre dans la composition du syrop, se soit empar e  de l'acide avec lequel elle a un rapport plus direct; ce qui suffit pour rendre cette composition totalement infidele. »

Pour connaître plus particulièrement la nature de l'acide, & pour ne pas être embarrassé de la partie de cassonade qui entre dans la composition du syrop, & juger si c'est à la matiere calcaire, qu'elle contient, qu'on doit la précipitation de tout le mercure, M. De Horne résolut de réitérer ses expériences sur la liqueur fondamentale du syrop; en conséquence, il se pourvut de deux demi-bouteilles de cette liqueur bien ficelées, & cachetées du cachet de l'auteur: l'inscription était  g alement signée de lui. Il prêt une de ces demi-bouteilles:   l'ou-

218 EXAMEN DES MÉTHODES

verture , il se fit un petit fisslement qui fut suivi d'une fumée blanchâtre très-visible. La partie intérieure du bouchon , qui avoit touché la liqueur , étoit jaunâtre , comme quand il a touché de l'*esprit de nître* , ou de l'*eau-forte* : il en paroifsoit même pénétré ; & il avoit perdu par-là une partie de sa consistance. Cette demi-bouteille contenoit quatorze onces six gros de liqueur. Il en mit une once dans un verre bien propre & bien sec ; il le laissa exposé à l'air , couvert d'un simple carton : au bout de dix jours , la liqueur , qui avoit toute l'apparence d'esprit de nître dulcifié , perdit toute son odeur suave , & ne conserva plus qu'un goût acide assez fort. Six gros , qu'il entreprit de saturer avec l'alkali fixe bien pur , firent une vive effervescence avec ce sel : à mesure que la saturation se faisoit , l'odeur d'esprit de nître dulcifié se dissipoit ; & la liqueur en exhaloit une de pur esprit-de-vin. L'auteur ne dit point qu'il se fit de précipité. Cette liqueur , ainsi saturée , mise en évaporation , & réduite à un demi-gros , se coagula en une masse assez brune , qui se boursouffloit , à mesure qu'on vouloit la dessécher. Un grain de cette matière , mise sur un charbon ardent , ne fussoit point. Elle attira tellement , pendant la nuit , l'humidité de l'air , qu'elle fut , le matin , totalement résoutte en liqueur ; & c'est dans cette liqueur

D'ADMINISTRER LE MERCURE. 219

examinée avec attention, qu'il vit paroître de petites aiguilles qu'il retira avec la plus grande précaution. Il en mit une sous la lentille du microscope; & il apperçut la vraie configuration du nître. Il en mit quelques autres, & à différentes reprises, sur un charbon allumé : la fusée parut à chacune de ces expériences ; de sorte qu'il est démontré que c'est du vrai *nître régénéré*, & que l'acide, employé à la dissolution du mercure, n'est autre chose que l'acide nîtreux.

La liqueur fondamentale rougit le papier bleu. M. De Horne, en ayant distillé six onces à un feu bien gradué, obtint d'abord deux onces d'un esprit de nître dulcifié, qui rougit le papier bleu plus fortement que la liqueur fondamentale : par un feu un peu plus fort, il obtint un peu moins de quatre onces d'une eau sensiblement acide. Il est resté dans la cornue 4 grains d'une matière saline couleur de soufre. Cette matière jaune, ayant été exposée au bain de sable dans une cornue de verre, il s'est élevé une matière empyreumatique, & quelques gouttelettes de mercure que l'auteur évalue à un grain; & il étoit resté dans le fond un charbon noir & luisant, semblable à celui d'une réfine qu'il attribue, ainsi que la matière empyreumatique, qui s'étoit élevée, à un peu d'esprit-de-vin nîtreux.

220 EXAMEN DES MÉTHODES

Il y avoit , dans la bouteille qui contenoit cette liqueur , un dépôt que M. De Horne ramassa avec soin : il trouva que c'étoit du vrai mercure coulant , dont quelques globules étoient aussi gros que des têtes d'épingles : réunis en masse , ils se trouverent peser vingt-quatre grains. Cette masse étoit recouverte d'une poussiere grise , qui n'étoit autre chose qu'une petite portion de mercure précipité *per se*.

Il résulte bien évidemment de ces expériences , que la liqueur fondamentale du syrop de M. Bellet n'est autre chose que du mercure dissous dans de l'esprit de nitre dulcifié , étendu par quelques parties aqueuses , qu'on y a associées. Il paroît que cette dissolution n'est ni fixe ni solide , quoiqu'on ait conservé assez d'acide nitreux pour la rendre telle. Mais , comme on a été probablement obligé de l'affoiblir , pour diminuer sa causticité , on n'a pu remplir cet objet qu'en tombant dans le défaut opposé par la chute du mercure ; ou , pour mieux dire , on n'en a évité aucun. On peut donc assurer que ce remede est non-seulement infidele , mais qu'il est même inutile pour la guérison des maladies vénériennes , puisqu'il ne contient que très-peu , ou même point de mercure. Il est encore très-nuisible ; & l'on ne peut penser sans inquiétude , aux effets que doit produire sur les

D'ADMINISTRER LE MERCURE. 221

corps foibles & délicats, & même sur les plus robustes, l'usage habituel, & assez considérable, de l'esprit de nitre, quelque dulcifié qu'on le suppose.

Tel est le jugement que M. De Horne porte de ce fameux syrop : il ne paroît que trop confirmé par quelques faits qu'il a relevés dans les procès-verbaux des expériences faites dans les hôpitaux de Brest & de Toulon. En effet, tous les malades, qui ont pris du syrop, se sont plaints, les uns plus, les autres moins, de chaleurs assez vives, & même brûlantes, à l'estomac : quelques-uns ont ressenti des douleurs de tête vives, des douleurs d'entrailles, des tranchées qui ont été suivies de cours de ventre plus ou moins opiniâtres, & d'altération & de fièvre. Enfin, de vingt-un malades, traités dans ces deux hôpitaux, il y en a quinze chez qui les symptômes vénériens ont disparu, & ont été réputés guéris ; trois, qui ont déserté, ou qui sont sortis de l'hôpital, sans être guéris ; un, dont la maladie a dégénéré en cancer, & deux qui sont morts.





LETTRE

*Sur une Couleur de Rose éclatante, que
prenoit, au bout de quelque tems,
le lait d'une nouvelle accouchée; par
M. VIGER, maître en chirurgie à
Saintes.*

MONSIEUR,

Nous ne pouvons douter que la nature ne se réserve encore des secrets que toute la sagacité de l'esprit humain ne pourra peut-être jamais approfondir. Sage dans sa marche, simple dans ses causes, elle n'est pas toujours uniforme dans ses effets; de-là cette variation étonnante, qui la rend souvent une énigme inexplicable. Les nouvelles découvertes n'enfantent, pour l'ordinaire, que des systèmes vagues, qui lui laissent toute l'obscurité sous laquelle elle aime quelquefois à se dérober aux regards les plus perçans; &, malgré l'application du savant à l'observer de près, & à la suivre dans toutes ses opérations, elle nous offre encore des mystères qui demeureront peut-être toujours enveloppés de voiles impénétrables. En voici un, Monsieur, que je viens de remarquer à la suite d'une couche, & que je crois digne de votre attention.

SUR UNE COULEUR DE ROSE. 223

Depuis vingt-cinq ans que je travaille aux accouchemens, je n'ai jamais vu ce phénomène extraordinaire ; je n'en ai jamais entendu parler, & je n'en trouve aucun exemple dans nos auteurs. Avant de le mettre sous vos yeux, il est nécessaire de vous donner une idée de la personne chez qui je l'ai observé.

Il y a environ dix-huit mois que je fus appelé auprès d'une dame de cette ville, âgée de trente-six ans, & nouvellement accouchée : elle est d'un tempérament sanguin, & fort échauffé ; ce que manifeste assez un teint, pour l'ordinaire, fort couperosé. Elle étoit sujette, depuis près de sept ans, à des affections vaporeuses. La contention continue de son esprit, une vive inquiétude, une humeur taciturne & mélancolique avoient caufé, dans les premiers jours de ses couches, un trouble considérable dans toute la machine, lequel produisit une suppression totale des lochies. La fièvre étoit forte, la tête embarrassée, la respiration difficile, le ventre constipé : les urines varioient dans leur couleur, & dans la quantité.

Mes premiers soins furent de vider le ventre par le moyen des lavemens émolliens ; ensuite je saignai du bras la malade ; je lui prescrivis l'usage d'eau de poulet ni-

224

LETTRE

trée, avec l'addition d'un gros de sel de *duobus* sur chaque pinte, & le pétiluve, soir & matin. Au bout de quatre à cinq jours, l'esprit parut plus tranquille ; les accidens diminuerent ; les vuidanges reparurent, & coulerent facilement. Je fis continuer ; pendant trois semaines, l'usage des tempérans & des humectans auxquels succéderent les bains tempérés, & ensuite le petit-lait soutenu par l'exercice ; &, à la faveur de ce traitement, la malade se rétablit, & n'a éprouvé depuis que de légers symptômes d'affection vaporéuse, en comparaison de ceux qu'elle avoit effuyés dans deux grossesses précédentes. Elle est encore devenue enceinte ; & elle est accouchée fort heureusement, le 14 d'Août dernier. Il ne s'est manifesté aucune suite fâcheuse ; & je n'ai point observé d'autre chose que le phénomène singulier, que j'ai l'honneur de vous annoncer : le voici. Le lait évacué par les mammelles, & reçu sur une serviette, y conservoit sa couleur blanche, pendant une demi-heure, & plus, & se changeoit ensuite en une couleur de rose si vive & si ténace, que l'eau simple ne peut l'enlever, & que l'eau de savon l'efface à peine. Cet écoulement prodigieux n'a duré que trois jours. J'insere dans cette Lettre un morceau de ce linge imprégné de cette

SUR UNE COULEUR DE ROSE. 225

cette couleur surprenante (*a*). Quelle cause physique peut produire cette singulière métamorphose ? Je m'adresse à vous, Monsieur, pour obtenir l'éclaircissement que je desire : personne n'est plus en état d'expliquer ce jeu bizarre de la nature. Je serois charmé de voir cette singularité consignée dans une feuille de votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

O B S E R V A T I O N

Sur une Hydropisse de Poitrine ; par M. MARTEAU, docteur agrégé au collège des médecins d'Amiens, membre de l'Académie de la même ville, &c.

Nous naissions tous avec une partie soi-ble : les humeurs y trouvent un accès plus facile ; elles s'y portent habituellement ; elles y croupissent, acquièrent de nouveaux degrés d'acrimonie, aggravent les vices organiques de la partie ; & tôt, ou tard, elle deviennent la victime d'expiation.

M. *** religieux septuagénaire, avoit

(*a*) Nous avons reçu, en effet, un morceau de toile à serviette, sur lequel sont trois taches du plus beau coueur de rose, dont la plus grande égale une pièce de vingt-quatre sols.

Tome XXXII.

P

226 OBSERVATION

reçu de ses parens une disposition marquée à la phthisie pulmonaire, & une très-grande acrimonie dans la masse des humeurs C'étoit même cette délicatesse innée de la poitrine, qui l'avoit éloigné du parti des armes, vers lequel l'appelloit sa naissance. Dès les premières années de son entrée dans le cloître, il avoit été vexé de dartres, d'ophthalmies rebelles, d'inflammations des paupières, de crachemens de sang & de pus. Le régime le plus sobre & le plus réglé ne l'avoit pas mis à l'abri de mille petites incommodités qui l'ont tourmenté pendant presque tout le cours de sa vie. Il s'étoit, dans sa jeunesse, fait ouvrir un large cautere au bras, & l'avoit porté long-tems, pour évacuer, par la voie la plus commode, l'humeur dartreuse, qui paroifsoit être le principe de tous ses maux. Cet égout n'en avoit pas tari la source. Les trente dernières années de sa vie ont été travaillées par de fréquens retours de crachement de sang épais, noir & grumeux, entre-mêlé de phlegmes épais. Depuis fix ans qu'il m'a-voit confié le soin de sa santé, je l'ai vu se plaindre tour-à-tour d'étourdissemens, de dartres à la tête & aux oreilles, de fluxions érésipélateuses à la face, de toux, d'enrouemens, & de crachemens de sang ; de dégoûts, de langueurs d'estomac, de pefan-teurs des digestions, de fréquentes envies

SUR UNE HYDROPISE. 227

de se présenter à la garde-robe , pour rendre , à chaque fois , une petite quantité de matières , pour l'ordinaire , assez bien conditionnées . La jambe gauche étoit sujette à un engourdissement habituel , & à un léger œdème des malléoles . Ces symptômes suivoient la marche de l'humeur d'ar-
treuse . Paroiffoit - elle au dehors ? Tout étoit calme à l'intérieur . C'étoit pour imiter & seconder la nature , que j'avois fait rouvrir le cautere depuis cinq ans .

De toutes les fonctions , celle qui souffroit l'altération la plus constante , étoit l'excrétion de l'urine . Elle étoit habituellement fréquente , fournitsoit peu à la fois , & se faisoit toujours attendre trois ou quatre minutes . Du reste , le malade n'étoit point sujet à la fièvre : à peine me souvient-il de lui en avoir vu deux accès , dans l'espace de six ans .

Au mois d'Octobre 1768 , il effuya une fluxion érésipélateuse . Elle fut suivie d'un crachement de sang , & celui-ci , d'un œdème des jambes très-confidérable . Il étoit à peine convalescent de cette suc-
cession rapide & non-interrompue d'infirmités , qu'au 8 Février 1769 , il fut saisi d'une violente fluxion à la joue droite , avec toux , enrhumement , & presqu'extinction de voix . La matière de la fluxion s'engoua , s'é-
paissit & se durcit . J'y fis appliquer la ciguë :

P ij

228 OBSERVATION

la tumeur paroifsoit diminuer, & les entouf^s se ramollir; mais le centre demeuroit toujours très-dur & très-rénitent. Cette fonte étoit trop lente au gré de l'impatience du malade. Il y fit appliquer un cataplâme maturatif, avec une embrocation de *basilicum*. La tumeur reprit son premier volume, rougit, parut, les premiers jours, promettre de tendre à suppuration; mais elle ne causa aucune douleur pulsative, & ne s'enflamma pas assez pour tourner à cette terminaison. Après un mois de tentatives inutiles, on vit la tumeur abandonner peu-à-peu la mâchoire, pour se porter vers la parotide, dont la dureté égala celle de la tumeur primitive, & ne se diffusa que quelques mois après.

Il y avoit deux mois & demi que duroit cet état; & le malade s'en impatientoit. Il m'avoit plusieurs fois proposé de lui faire ouvrir la veine; & je trouvois dans ses dispositions cacheétiques, de puissantes raisons pour m'y refuser. Il profita du moment d'une indisposition qui me retint quatre jours à la chambre, pour se faire tirer, à mon insçu, quatre poëlettes de sang. Il étoit résout presque tout en eau furnagée d'un petit *coagulum* de la grandeur d'un écu de trois livres. Incontinent il devint bouffi; &, quatre jours après, l'enflure des jambes fit des progrès rapides vers les parties supérieures. La leucophlegmatie devint univer-

SUR UNE HYDROPISE. 229

felle. Les urines diminuerent considérablement. *Sic paucos intrà dies intumuit scrotum, penisque, ut hic præputio propemodùm transflucido tortilis, ad pubem retractus, scrotique tumore quasi consepelitus, urinæ vix effluvium fineret.* La respiration devint fibuleuse; & le malade se plaignoit que ce ffrelement l'empêchoit de dormir. Il touffoit & expectorioit des phlegmes mûrs & cuits. Je ne tardai pas à m'appercevoir que la main droite devenoit très-oedématueuse. Quatre ou cinq jours après, cet oedème disparut, pour se porter à la gauche. Les paupières inférieures étoient très-gonflées. Le pouls conservoit sa lenteur naturelle (*a*); mais il étoit un peu plus bas qu'à l'ordinaire. Ce n'étoit encore ici que l'hydropisie par infiltration du tissu interlobulaire. Je me hâtaï de précipiter les férofités par les selles & par les urines. Les bouillons avec les sucs apéritifs, les boîfsons avec les diurétiques froids, les préparations scillitiques, & la décoction de *polygala* de Virginie, administrée à la maniere de M. Bouvart (*b*), furent les moyens auxquels j'eus recours pour remplir mes indications. Les deux ou trois premières prises de po-

(*a*) Dans l'état naturel, il étoit lent, mais large, fort & plein.

(*b*) En décoction par cuillerées.

P iii

230 Observation

lygala évacuerent puissamment par les selles & par les urines. Mais, par la suite, il ne purgea plus. Les urines se soutinrent, & l'œdème parut un peu diminuer ; mais cette trêve ne fut pas de longue durée. Le cours des urines se ralentit pendant six jours, & diminua des trois quarts. Je craignis l'irruption des sérosités surabondantes dans la cavité du thorax ; je l'annonçai même comme un événement prochain. Je me proposai de l'entraîner promptement par les selles ; puisque les scillitiques demeuroient sans effet, je fis prendre huit onces d'eau de mille-fleurs. A peine fut-elle avalée, que le malade éprouva des nausées, & fit des efforts pour vomir. Ils furent suivis d'étoffemens, de *lypothimies*, de *syncopes*. J'arrivai au fort de l'orage. Je trouvai le *pouls lent, intégal, petit, intermittent, & les extrémités froides*. Le sentiment d'un *grand poids* accabloit le diaphragme, s'opposoit à la liberté de ses mouvemens, & à l'entière expansion de la poitrine. *La respiration étoit courte, pressée, laborieuse, & les hypocondres un peu tendus*. Les symptômes étoient pressans, & les momens précieux. Le malade menaçoit ruine : il étoit impossible qu'il pût soutenir encore vingt-quatre heures d'aussi violentes secoufles. J'administrai promptement une potion cor-

SUR UNE HYDROPISE. 231

diale & diurétique (a). Les urines percèrent : le pouls & les forces vitales se ranimerent. Je fus en état, quelques jours après, d'administrer les pilules toniques de M. Bacher, dont l'effet étoit soutenu des bouillons apéritifs, & de quelques cuillerées de la potion. Les urines furent plus abondantes encore ; & la respiration redevant libre. L'enflure de la main gauche, & le gonflement des paupières disparurent ; mais la leucophlegmatie subsistoit. Je fis ouvrir deux mouchetures à chaque jambe. L'écoulement fut abondant : le tissu cellulaire se vuida ; le *scrotum* se rétablit dans son état naturel. Les diurétiques, quelques légers hydragogues, les pilules toniques de tems en tems, & le repos au lit pendant six semaines, acheverent la cure. Elle n'étoit qu'apparente. Un second & un troisième épanchement furent les suites d'une diminution des urines ; mais ces suites n'eurent pas de durée, la diurèse se retrouvant promptement.

Pendant ce tems, la parotide s'étoit enfin résoutue. L'humeur, rentrée dans le cours de la circulation, affecta de nouveau la poitrine d'un crachement de fang. Ce nouveau symptôme m'avertit que la conva-

(a) La liqueur d'Hoffmann, & l'esprit de nitre dulcifié en faisoient la base.

232 OBSERVATION

l'escience étoit mal-assurée. A peine , pa^t les remedes appropriés , eus-je calmé cet accident , que l'ancienne darré se porta aux oreilles. J'entretins le suintement avec des feuilles de bettes; mais il ne fut point assez considérable pour mettre les viscères à l'abri de ses atteintes. Il survint un rhume avec mal de gorge. Celui-ci fut opiniâtre & violent , au point d'intercepter presque la déglutition , dont les organes soumis à la vue , ont cependant toujours paru dans l'état le plus naturel. A ces accidens se joignirent le dégoût , & une douleur pungitive dans la région iliaque gauche , dont les fréquens retours entre-coupoient la toux , & gênoient la respiration. Je fis appliquer un vésicatoire à la nuque. Les pansements en étoient douloureux ; & ce n'étoit qu'en saupoudrant , de tems en tems , une très-petite quantité de cantharides sur le *basilicum*, qu'on put réussir à entretenir un écoulement assez médiocre. Cependant les urines diminuoient de jour en jour : il devint impossible de reposer à plat , ni sur les côtés. On se plaignoit d'un poids sur la région du cœur , & vers l'hypocondre gauche. La respiration étoit pantelante. Pour cette fois , les pilules toniques , les hydragogues & les diurétiques demeurerent sans effet. De jour en jour , le pouls se talentit , devint misérable & languissant. Le dernier jour , il étoit

SUR UNE HYDROPISE. 233

intermittent, & ne donnoit que quarante-quatre à quarante-six pulsations par minute, au lieu de soixante-huit à soixantedix, dans son état naturel. Dès la veille de sa mort, il ne se faisoit presque plus aucune excrétion d'urine. Dans ces circonstances, je fis assembler en consultation trois médecins & trois chirurgiens. On convint que les signes d'hydropisie de poitrine n'étoient pas équivoques ; que les indices du plus grand épanchement l'annonçoient du côté gauche, où se faisoit sentir le poids sur le diaphragme. On conclut qu'il ne restoit d'espoir de salut, que dans l'opération, dont le succès étoit, à la vérité, très-douteux, mais qu'il valoit mieux encore tenter qu'abandonner le malade à une mort certaine. L'opération fut faite, sur le champ, par M. Dubois. Il tira environ vingt-neuf onces d'une sérosité de couleur jaune très-foncé, & un peu louche. Nous étions sûrs d'avoir épuisé cette cavité de la poitrine : cependant l'oppression ne diminua pas ; &, malgré l'usage du vin & des cordiaux, le pouls ne reprit aucune vigueur. La mort termina ses souffrances, environ seize heures après l'opération, la tête étant démeurée faine.

Il me restoit des doutes : Quelle pouvoit avoir été la cause d'un mal de gorge

234 ··· OBSERVATION ···

opiniâtre, qui avoit tourmenté le malade le dernier mois de sa vie ? Pourquoi l'évacuation des eaux, allégeant le diaphragme, n'avoit-elle pas allégé la respiration ? Y avoit-il de l'eau dans la cavité droite, comme nous l'avions soupçonné ? Y en avoit-il dans le péricarde ? Etoit-elle la cause du poids qu'on ressentoit à la région du cœur ? A quelle cause rapporter les douleurs pectorales de la région iliaque ? D'ailleurs y avoit-il de l'embarras au mésentère ? M..... D. M. P. avoit vu le malade, l'avoit palpé très-long-tems ; & il avoit prétendu reconnoître des obstructions au mésentère, sur le compte desquelles il mettoit les *indigestions féroceuses* du malade (*a*). Il étoit important d'éclaircir ces doutes, & de vérifier les désordres que la maladie pouvoit avoir portés sur les viscères. J'obtins l'ouverture du cadavre. Elle fut faite par M. Bourgeois, très-savant & très-adroit anatomiste. Nous avons remarqué ce qui suit :

- 1° Le foie étoit fain ;
- 2° La rate petite & faine ;
- 3° L'estomac très-petit ; le calibre des intestins, mais sur-tout celui du colon, rétréci considérablement ;

(*a*) C'est par ces expressions qu'il caractérisoit l'habitude journalière de cinq à six évacuations de matière en consistance de bouillie épaisse.

SUR UNE HYDROPISE. 235

4° L'épiploon & le mésentere fains, & exempts d'obstructions.

5° Les deux uretères étoient dilatés à recevoir le pouce dans tout leur trajet, & pleins d'urine. La dilatation des bassinets pleins d'urine, égaloit le volume d'une grosse noix. Le rein droit étoit fain ; mais la substance du rein gauche étoit pâle ; & l'urine, contenue dans son bassinet & dans son uretère, étoit laiteuse & purulente. Ne seroit-ce point cette dilatation graduelle, qui auroit occasionné la douleur poignante du flanc gauche ? Mais pourquoi rien de pareil, à l'occasion de l'expansion de l'uretère droit ? La purulence des urines du rein gauche y auroit-elle influé pour quelque chose ?

6° La vessie petite & racornie avoit une épaisseur de près de deux lignes ; elle étoit plein d'urine.

7° La prostate étoit gonflée.

Ces deux symptomes rendent raison de la dilatation contre nature des uretères, & de la fréquence & de la lenteur de l'excrétion des urines. La vessie, étant petite, devoit souvent être sollicitée à se vider. La prostate, étant gonflée, devoit, pendant quelque tems, opposer un obstacle à la libre issue de l'urine ; &, celle-ci ne pouvant dilater suffisamment une vessie racornie, les uretères ont dû peu-à-peu céder à l'effort de la liqueur

236 OBSERVATION
 qu'ils charrioient à la vessie, & s'épailler.

8° Nous avons encore trouvé de l'eau dans la cavité gauche de la poitrine, quoique nous fussions sûrs qu'elle avoit été épuisée par la paracenthèse. Un intervalle de seize heures entre cette opération & la mort, avoit suffi pour produire un nouvel épanchement.

9° Le lobe gauche des poumons étoit violet, gorgé de sang, & de pus qui suinait de toutes les bronches. Il étoit adhérent au médiastin & à la plévre par sa partie postérieure.

10° Le lobe droit étoit sain : cependant il y avoit de l'eau dans la cavité droite.

La continuité de l'oppression, après la paracenthèse, dépendoit, sans doute, en partie, de cet épanchement du côté droit, mais sûrement beaucoup plus encore de l'engorgement du poumon gauche (*a*).

11° Le cœur étoit d'un tiers plus volumineux que dans l'état naturel. L'oreillette droite étoit très-dilatée : la gauche ne paraisoit avoir souffert aucune altération. Il y avoit adhérence du péricarde, au cœur, à sa face postérieure, de la largeur d'un écu de trois livres. L'intermède de cette adhé-

(a) *Neque pulmo, neque cor talem odoris fatigatur, usque in.*

SUR UNE HYDROPISE. 237

tence étoit une lymphe fibreuse à-peu-près de l'épaisseur d'un écu , & assez semblable à celle que j'ai rencontrée quelquefois à la surface des poumons de ceux qui étoient morts de péripneumonie avec adhérence à la plévre. Sous cette lymphe , le cœur étoit taché & livide. Le péricarde contenoit environ cinq cuillerées d'une eau mucilagineuse.

O B S E R V A T I O N

Sur un Vomissement de Sang qui paroît avoir quelque rapport avec le Morbus niger de M. TISSOT , docteur de Montpellier , & professeur à Lausanne ; par M. GIGOU DELACHAUD , docteur de Montpellier , & médecin à Bézuire en Poitou ; en forme de Lettre à M. TISSOT.

M O N S I E U R ,

Vous aurez lieu de vous étonner qu'un jeune médecin du fond d'une province , vous adresse une Observation , & se serve de la voie du Journal de Méd. pour vous la communiquer. J'ai l'honneur d'avoir pris des grades dans la même université que vous : d'ailleurs j'ai comme une espece de droit de revendiquer quelques-unes de vos lumières. Quoique nous ne soyons pas concitoyens, la

238 OBSERVATION

république des lettres s'étend à tous les pays ;
ainsi , malgré l'éloignement , je me sers du
Journal de Méd. comme d'un entrepôt sûr où
les jeunes médecins posent des doutes que
des praticiens aussi habiles que vous , Mon-
sieur , peuvent & doivent résoudre pour le
bien de l'humanité , & l'augmentation des
connoissances.

J'avois regardé comme une chimere &
une pure hypothèse l'atrabile des anciens
sur les principes des scavans maîtres : ce-
pendant l'usage des vaiseaux courts m'in-
quiétoit. Je n'osois faire naître mes doutes ,
de peur de n'être pas à la moderne. Un
homme , qui vient de succomber à la suite
d'un vomissement de sang , redoubla mes
doutes plus que jamais sur la réalité de la
maladie ; & votre Dissertation sur le *Morbus*
niger vient entièrement de me convaincre
que quelquefois cette maladie a lieu ; voici
l'observation : j'y crois voir du rapport avec
le vomissement de sang dont fut attaqué
votre vieillard ; mais l'issuë n'en a point
été si heureuse.

Vers la mi-Mai , un nommé *Baudriveau* ,
maréchal & aubergiste , ancien dragon ,
âgé de trente-huit ans , m'envoie chercher
pour le soulager d'un mal d'estomac , qu'il
attribuoit , tantôt à des vents , tantôt à la
présence des vers dans ce viscere. Je trouvai
une sensation douloureuse & fixe au creux

SUR UN VOMISSEMENT DE SANG. 239

de l'estomac , de la fièvre avec un pouls petit & fréquent : d'ailleurs le visage étoit enflammé. Je le mis à la diète anti-phlogistique , dont il se trouva bien ; je le purgeai quelquefois avec les tamarins , manne & rhubarbe. Il se releve , & va travailler à son métier. Quelque tems après , il a recours à moi pour les mêmes symptomes & la même douleur : même régime , même effet , si ce n'est qu'à la suite d'une fièvre continuë de cinq à six jours , il se fit sur tout le corps une éruption miliaire. Je regardois déjà cette fièvre comme appartenant au genre des fièvres malignes exanthémateuses : cependant ce qui retint mon jugement , c'est qu'il étoit le seul attaqué de cette maladie ; chose rare , mais cependant qui se voit. D'ailleurs les forces musculaires n'étoient point abbatues ; ce que je regarde comme le signe essentiel de la fièvre maligne , soit simple , soit compliquée , comme je me propose le faire voir dans une Dissertation sur les fièvres. Je ne pouvois non plus regarder comme symptomatique une éruption qui se fit avec soulagement du malade qui parut , en effet , guéri par le secours du petit-lait , & quelques purgatifs. Il y eut cependant une espece de cardialgie à la suite de quelques morceaux de viande qu'il mangea contre mon ordre.

Relevé de cette seconde chute , n'ayant

240 OBSERVATION

attaqué que la cause générale, la particulière ne se manifestant pas, au bout d'une quinzaine, il retombe. J'étois en campagne; & on eut recours à un chirargien de la ville, qui lui donna une potion cordiale animante, traitant son mal de foibleesse d'estomac. Arrivé auprès de lui, j'interdis comme meurtrière cette potion, & j'y substituai la diète anti-phlogistique, qui m'avait si bien réussi, tâchant cependant de découvrir la cause particulière de cette triple rechute : un doux purgatif me le découvrit. Environ deux heures après la purgeation prise, le malade vomit une masse dont le dessus paroiffoit être de la chair cruë, de prétendues fibres charnues paroissant à la surface. On m'envoie chercher pour voir ce phénomène. Au premier coup d'œil, vous l'eussiez prise pour un morceau de chair sphérique; mais, l'ayant fait laver & couper, j'y vis un caillot de sang très-vermeil. Je ne doutai plus de la présence de ce liquide dans l'estomac, quand j'eus combiné tous les symptomes; goût de sang dans la bouche; déjections noires, tant par le haut que par le bas; difficulté de respirer, douleur gravative au creux de l'estomac, enfin quelque vomissement sanguin, me confirmèrent dans mon opinion. Sur le soir, & le lendemain, l'estomac fut tendu outre mesure : le malade ne respiroit

SUR UN VOMISSEMENT DE SANG. 241

respiroit qu'à peine. Le pouls cependant petit & fréquent, les boîtons ne passant plus, alors je lui donnai huit grains d'ipéca-cuanha en deux fois, qui lui firent rejeter une douzaine de caillots de sang d'un rouge noir : les premiers avoient une odeur putride, qualité acquise par leur stagnation dans l'estomac. À la suite de ces caillots noirs, sortit un sang vermeil, & en grande quantité. Alors je traitai la maladie comme hémorragie ; & tournai tous mes soins à cicatriser le vaisseau ouvert, & à expulser le sang qui pouvoit être dans ce viscere & dans les intestins. Les acides d'abord végétaux furent employés; mais, sur leur peu d'énergie, j'y alliai l'eau de Rabel, dont vous ne paroissez pas si partisan que des acides vitrioliques purs. Cependant, outre que je m'en suis servi souvent avec succès dans les pertes, mon peu d'expérience est d'accord avec la façon de penser de M. Astruc qui la regarde comme un remède efficace, qui ne dérange pas l'estomac, ni ne constipe ; inconveniènt qui accompagne presque toujours les acides vitrioliques purs ; mais revenons à mon sujet.

Mon malade alloit de mieux en mieux, lorsque, le dimanche suivant, s'étant avisé de manger beaucoup, & sur-tout de la viande, malgré mes défenses, il eut un vomissement de sang toujours précédé d'un

Tome XXXII.

Q

242 OBSERVATION

sang noir. Le soir, je lui trouvai le pouls si haut & si dur, que j'étois sur le point de recourir à la saignée ; mais je remis au matin ma décision, sur ce que je pensai qu'il avoit été autrefois sujet aux hémorroides, & que, selon M. Lieutaud, le vomissement de sang, qui est occasionné par la suppression des menstrues & des hémorroides, est le moins à craindre, s'il n'est pas excessif, parce que le retour de ces évacuations le fait cesser. J'ai bien de la peine à me rendre, Monsieur, sur les inconveniens que vous attribuez au retour des hémorroides dans les personnes accoutumées. Il est vrai que les personnes du sexe sont quelquefois plus malades du retour de leurs menstrues dans une maladie aiguë ; mais aussi sommes-nous souvent obligés de rappeler ce cours, lorsqu'il est suspendu, & cela avec succès. Comme j'aime à profiter des systèmes, sans être systématique, je me procurerai la savante Dissertation de M. Haller sur cette matière ; & j'attends à être convaincu, pour ne pas regarder comme naturel le flux hémorroïdal. J'ai sous les yeux quelqu'un qui gémit de ce qu'il les a fait passer : des coliques néphrétiques, & des attaques de gravelle paroissent être le prix de son imprudence. Quoi qu'il en soit, je me décidai à faire appliquer les fang-suës aux vaissaux hémorroïdaux : je

SUR UN VOMISSEMENT DE SANG. 243
vis que le vomissement ne revint plus ; & je regardois le malade comme convalescent , lorsqu'un ictere général vint à paraître , sans avoir été précédé d'aucun vice notable au foie. Ce nouveau genre de maladie , d'autant plus à craindre qu'il demandoit des remèdes contraires à la maladie précédente , me donna les plus vives inquiétudes. Cependant je fis allier si à propos les remèdes légèrement apéritifs , les purgatifs astringens , & souvent la diète rafraîchissante , qu'au bout de trois semaines , je vins à bout de faire dissiper un ventre monstrueux & dur , de décolorer la peau , & de lui donner sa couleur naturelle. L'ictere disparut , & sur-tout l'œdème du bras & pied gauches. Déjà je me promettois une guérison d'autant plus prompte , que les symptômes paroisoient dissipés. Toujours à une diète sévere , le malade acheminoit à une convalescence , lorsqu'une nuit , il eut une indigestion de cerises qu'une garde inconsidérée lui donna ; ce qui le mit aux portes de la mort. De l'eau de fleurs d'orangeaida son estomac , non à digérer , mais à expulser ces cerises qu'il rendit au nombre de soixante en nature. Depuis ce temps , les forces s'abattirent tellement , qu'il fallut quitter tout point de vue de guérison , pour le tenir à une potion cordiale astringente & anti-gangreneuse , & pour obvier à

Q ij

244 OBSERVATION

une diarrhée colliquative, qui dura près de quinze jours. L'ictere reparut; l'émaciation des parties supérieures suivit de près; enfin l'ascite se manifesta; & je vis que bientôt le triste pronostic de Dodonée s'accompliroit; que l'hydropisie, à la suite d'un vomissement de sang, est mortelle: *Ascites lethalis*. En vain je voulus tenter votre remede de l'eau de fureau, de la crème de tartre, & de l'oxymel scillitique: il n'en put prendre que la dixième partie; il rendit quelque peu de sang noir par la bouche, & mourut.

Je n'ai guères vu d'hémorragie être suivie si précipitamment d'une mauvaise issuë; quoique combattue par les remedes les plus efficaces sur un sujet fort, & non cacochyme. La cause éloignée avoit été, selon lui, un coup de corne de vache, qu'il avoit reçu dans le creux de l'estomac, il y avoit cinq mois: d'autres m'ont assuré qu'il y avoit à-peu-près ce tems, qu'ayant succombé dans une lutte, son athlete le jeta sur un chenet, & que l'estomac effuya toute la force du coup.

Se pourroit-il faire que la cause de ce vomissement de sang fut l'un ou l'autre coup, peut-être tous les deux conjointement? Pourquoi la cause particulière fut-elle près de six mois à se manifester? L'acrimonie du sang, joint à sa quantité, peuvent y avoir donné lieu. Enfin ce sang noir vient-il de sa stagna-

SUR UN VOMISSEMENT DE SANG. 245

tion dans l'estomac ? & caractérise t-il le *morbus niger* ? Ce qui paroît le confirmer, c'est l'humeur noire, tantôt taciturne, tantôt impatiente du malade, si contraire à son humeur ordinaire.

J'eusse souhaité pouvoir faire l'ouverture de son cadavre, comme vous fîtes celui d'un malade mort dans cet état ; mais je suis dans un pays où l'on n'entend nullement raison sur cet article. J'eusse vu si ces coups avoient été suffisans pour avoir ouvert un vaisseau, quoiqu'ils n'eussent laissé aucune marque extérieure ; si le pancréas étoit attaqué, comme je le pense ; si le mésenterie lui-même ne fournittoit pas à cette hémorragie : enfin j'eusse vu la cause destructive, & d'où elle provenoit. Je finis cette Observation, en vous conjurant, Monsieur, de me faire part de vos lumières : vous méritez, à juste titre, celui de *sçavant dans la médecine* ; vous me deviez des éclaircissements. La longueur de l'Observation m'empêche d'y joindre celle d'une colique de Poitou, bien caractérisée, qui confirme votre idée, que d'autres vices qu'un métal quelconque peuvent y donner lieu : ce sera une autre fois que j'aurai l'honneur de vous la communiquer.

Je suis très respectueusement, &c.



Q iiij



REMARQUES

De M. MONGIN DE MONTROL, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Bourbonne, sur deux Observations insérées dans le Journal de Médecine, mois de Juillet 1769, pag. 41.

En lisant le Journal de Médecine du mois de Juillet dernier, j'ai été surpris d'y voir, pag. 44, pour sujet de la seconde Observation sur les maladies spasmodiques, Colombe Flocard ; j'ai été, dis-je, surpris que l'observateur ait annoncé comme spasmodique une maladie dont les symptômes pathognomoniques démontroient l'espèce.

J'aurois peut-être mieux fait de négliger cette production, que de la faire remarquer : le public, mieux informé, y gagnera peu. Je serai court.

Au commencement du mois de Juin 1768, je fus appellé pour voir la fille Flocard, qui, depuis douze ans, étoit sujette à des palpitations fréquentes, qu'on me dit être augmentées à l'occasion d'une frayeur qu'elle venoit d'avoir. Elle éprouvoit, depuis trois mois, une toux sèche, de fréquentes suffocations, des assoupissements

SUR DEUX OBSERVATIONS. 247

qui, bien loin de la soulager, la rendoient sujette à des douleurs plus vives. Elle vomissoit constamment, soit liquide, soit solide, & ressentoit à l'endroit de l'estomac une grande douleur : son pouls étoit fébrile. J'examinai d'abord l'épigastre que je trouvai tendu & élevé. La tumeur s'étendoit du côté du foie, & se perdoit sous les côtes. Il fut aisément de reconnoître, dans le foie obstrué & squirreux, la mère de tous ces maux, comme Avicenne l'appelle avec raison. Le chirurgien, qui voyoit cette fille depuis quelque tems, ne s'étoit point mépris sur la nature de sa maladie ; aussi ne tarda-t-il guères de faire cesser quelques remèdes de bonnes femmes : l'une, voulant guérir la toux avec les bêchiques, l'autre, les suffocations avec de l'eau de mélisse ; l'une, donnant la thériaque contre le vomissement, une autre, une amulette ; chacune enfin, suivant son Apollon, accabloit par pitié cette malade de différentes manières. Le chirurgien substitua à ces prétendus remèdes quelques autres plus appropriés. La liqueur minérale anodine d'Hoffman fut celui qu'il employa avec l'apparence de plus de succès. Les vomissements dévenoient plus rares, les palpitations moins fortes : la malade étoit un peu plus tranquille ; mais le dégoût étoit extrême, la bouche plus mauvaise, la tête plus pesante ; le mieux

Q iv

248 REMARQUES

être bientôt n'étoit qu'illusoire. En effet, bientôt l'oppression revenoit, & tous les autres accidens : les envies de vomir fatiguoient en vain la malade. Deux grains de tartre stibié, que je fis donner par verrées, aiderent à ces vains efforts ; & la malade rendit une jatte de matiere brune & noircâtre ; ce qui la soulagea beaucoup, & lui fit croire que c'étoit-là l'époque de son rétablissement. J'insistai sur les laxatifs, les adoucissans employés intérieurement & extérieurement. Une prise de quelques gouttes anodines rappella le calme que la malade avoit déjà ressenti de ce remede, & lui fit gagner quelque chose, en suspendant les douleurs : du reste, son état varioit peu ; & je ne pouvois compter sur aucun changement solide.

Pour lors le jeune médecin, auteur des deux Observations, offrit ses services. Les parens de la malade me prirent de consulter avec lui. Il avoit prononcé que les bains froids la guériroient : elle soupira après cette ressource, *tanquam ad sacram anchoram*. Je consentis au bain tempéré : dès qu'elle y fut, la hypothimie où elle tomba, fit tout craindre. Le vinaigre, continuellement sous le nez, permit difficilement qu'on l'y laissât sept à huit minutes : il fallut la tirer de l'eau rapidement. Ce jour-là, les accidens ne firent qu'augmen-

SUR DEUX OBSERVATIONS. 249

ter ; & le nouveau médecin n'insista point sur un pareil remède : il n'en parla pas , & ne revit plus la malade. Je continuai les remèdes ordinaires , ou plutôt le régime ; je ne cherchois qu'à prolonger les jours , & à diminuer les souffrances de cette pauvre fille : son état ne présentoit pas une perspective plus avantageuse.

Telle est la maladie que l'observateur désigne sous le titre de *Maladie spasmique* , & qui lui fournit un tableau du traitement de son confrère , qu'il oppose à ses vues thérapeutiques. C'est encore cette maladie qui donne lieu au *Nota* où il dit : « Je » souhaite que cette Observation fasse sur
» quelques-uns de mes lecteurs l'impression
» que j'en ai reçue , (pour moi , je les prie
» de la relire ,) & qu'elle puisse ajouter
» quelque poids à une méthode de la honté
» de laquelle je suis convaincu par plus
» d'une expérience . » Il est vrai que la première Observation & celle-ci , si on la comptoit , en feroient deux : je ne dirai qu'un mot de la première.

Jeanne Gautier est , depuis quelques heures , dans un accès de vapeurs ; en sort enfin , parce qu'on lui met dans la bouche un morceau de glace : aussitôt le merveilleux glaçon fait son miracle.

Un observateur devroit sçavoir si d'autres moyens , & même contraires , n'ont pas produit le même effet dans des circonstances

250 REMARQUES

pareilles : le chaud, le froid conduisent souvent au même but (*a*). Que peut d'ailleurs prouver cette Observation sur un fait isolé ? Si l'observateur a plus d'une expérience, il devroit appuyer celle-ci de celles qu'il a. Peut-être aurions-nous plus de foi au merveilleux glaçon. Il faut espérer qu'il les mettra au jour, & ajoutera une aigrette à l'aigle qui a méprisé la métamorphose d'Esculape.

Je lui demanderai encore d'être exact dans ses récits : cette demande ne devroit pas être nécessaire ; mais la seconde Observation sur une maladie que j'ai traitée & suivie avec soin, m'avertit d'user de précaution contre l'observateur qui dit qu'il prononça hardiment (*b*) sur les causes de

(*a*) Ce qui a donné lieu d'imaginer une æthiologie différente des vapeurs : les uns ne voyant, dans les nerfs, que spasme & éréthisme ; les autres, au contraire, que relâchement & atonie : en généralisant ainsi ses idées, la pratique, qu'on y adapte, devient plus aisée ; tandis que les praticiens laborieux & éclairés scavent démêler les différentes causes de la même maladie, sans s'affirmer à aucune hypothèse. Voyez la Lettre à l'auteur des *Réflexions vaporeuses*, Journal de Juillet 1769, pag. 47.

(*b*) C'eſt, fans doute, dans sa première visite ; qu'il a cru avoir faſi les raiſons de prononcer hardiment, &c ; car, dans sa ſeconde, qui fut la dernière où je me trouvai avec lui. il ne fut question que du bain, & non de causes de maſſades. Je devois ſuſpoſer qu'il les connoiſſoit,

SUR DEUX OBSERVATIONS. 251

maladies, & les remèdes à employer : c'est-là tout au plus le ton que peut prendre un praticien consommé. Ce n'est pas celui que prit, devant moi, notre observateur : il faut lui rendre plus de justice qu'il ne s'en rend ; & ce n'est qu'après un an, que j'apprends, par son Observation, qu'il a entendu que nous avions eu à traiter une maladie spasmodique.

SUITE DU 1^{ER} MÉMOIRE

Pour servir de base au Traitement le plus convenable des Abscès, des Fistules & des Caries de l'une & l'autre Mâchoire ; dans lequel on tâche de résoudre la Question proposée par M. RUBY, maître en chirurgie à Rouen, sur la Façon la plus avantageuse d'ouvrir certaines tumeurs de la mâchoire inférieure (a) ; par M. JOURDAIN, dentiste reçu à Paris.

Il n'y a personne qui ne soit frapé, & même alarmé de ces cicatrices qui avoisinent ou qui touchent la mâchoire inférieure. On attribue fort souvent à un vice particulier ce qui n'est que l'effet de l'art mal entendu & mal dirigé : de-là la réputation que l'on a à contracter des enga-

(a) Journal de Médecine, Février 1767.

252 MÉMOIRE SUR LES CARIÉS

gemens qui pourroient être très-utiles à de certaines familles, mais desquels on s'éloigne ; tant l'on craint que les fruits de ces alliances ne se ressentent d'un vice que l'on se croit autorisé à soupçonner !

La chirurgie n'a pas été certainement jusqu'à présent sans s'apercevoir des désagréments de ces cicatrices ; mais, soit par timidité, soit par un manque d'attention, l'on a continué de suivre la routine ordinaire. Si c'est par timidité qu'on n'a pas osé se départir d'une méthode dont on sentoit les inconveniens, sur quoi étoit fondée cette timidité ? Les conduits salivaires sont éloignés de la base de la mâchoire : la direction des fibres est la même, soit que l'on fasse l'incision intérieurement, soit qu'on la fasse extérieurement. En un mot, doit-on moins craindre de toucher les artères & les veines, quand, de l'un ou de l'autre côté, on est obligé de faire une incision profonde, pour pénétrer dans le foyer du pus, pour débrider, ou pour mettre l'os à découvert ; ajoutons à cela, qu'il y a nombre de circonstances dans lesquelles on est forcé de ne pas respecter la rectitude des fibres, ni quelques branches d'arteres : l'opération du cancer au sein nous en fournit un exemple suffisant. Concluons donc que le chirurgien, suffisamment instruit de l'anatomie, des principes de l'art, & des ressources de

DE LA MACHOIRE. 253

la nature, peut être entreprenant sans être téméraire. Ce n'est donc qu'après de mûres réflexions, que j'ai hazardé de préférer, dans bien des cas, de faire mes incisions dans l'intérieur de la bouche, pour évacuer le pus contenu dans ces dépôts souvent considérables, qui arrivent à la mâchoire inférieure par telle cause que ce soit. Le succès ayant répondu plusieurs fois à mes espérances, je me déterminai à communiquer mes vues à l'Académie Røyale de Chirurgie; &, en conséquence, je lui présentai, en 1765, un Mémoire relatif à l'objet que j'entreprends de traiter aujourd'hui, & pour lequel M. Soucle, maître en chirurgie, fut nommé commissaire. J'ignore quel a été le sort de ce Mémoire; mais, soit qu'on n'ait pas jugé à propos d'en faire usage, ou que l'on attende de nouveaux faits de même espece pour former sur cette matière un Mémoire complet, ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en parlerois pas même encore, si je n'avois cru devoir étayer l'Observation de M. Ruby de plusieurs faits relatifs à l'objet sur lequel il semble desirer quelques éclaircissements. J'ose enfin espérer que ce chirurgien zélé ne prendra point en mauvaise part l'espece de réclamation que je fais. Il ne peut pas désaprouver le desir que j'ai de concourir avec lui au bien de l'humanité : rien ne peut égaler la satisfaction que j'ai eue de

254 MÉMÔIRE SUR LES CARIÉS

me rencontrer avec un homme de son mérite & de son talent.

V. OBS. Au mois de Mai 1764, on m'amena un malade auquel, trois mois auparavant, on avoit été obligé d'ôter la seconde petite molaire du côté droit de la mâchoire inférieure, à raison de différentes fluxions qu'il avoit éprouvées, & d'une suppuration assez abondante, qui se faisait par l'alvéole de cette dent, quoique la dent elle-même ne fût point cariée ni altérée en aucune façon. La plaie étant restée fistuleuse, malgré l'extraction de la dent, & fournissant un pus d'une assez mauvaise qualité, on employa, mais inutilement, tous les moyens ordinaires & indiqués par la pratique. Malgré tous ces soins, la suppuration subsista : elle perfora l'os, & pénétra le corps des fibres charnues des muscles, qui s'attachent à la base de la mâchoire. La tumeur ne tarda pas à augmenter. La joue devint pendante, & nullement douloureuse; ce qui étoit le caractère sensible d'un dépôt indolent, dont le principe étoit suffisamment reconnu par des tumeurs aux parotides, aux aisselles, aux bras, &c; ce qui engagea à recourir aux avis de M. Missà, docteur en médecine, pour indiquer les moyens de détruire le vice interne, tandis que je travaillois extérieurement à en supprimer les

DE LA MÂCHOIRE. 255

effets. La tumeur étoit très-confidérable ; & sa partie la plus déclive étoit désignée par une tache rouge & enflammée, qui indiquoit le lieu d'élection, par lequel la nature cherchoit à se débarrasser. Mais comme, eu égard à la quantité de la matière contenue, cette ouverture n'auroit pas été suffisante, on étoit décidé à appliquer tous les médicamens propres à rassembler la matière, & à la résoudre ; enfin, lorsque les circonstances l'auroient exigé, à lui donner jour par une incision que l'on auroit pratiquée extérieurement. L'examen de l'intérieur de la bouche me fit découvrir que la boëte alvéolaire de la dent ci-devant ôtée, étoit cariée ; que la substance maxillaire étoit même perforée en différens endroits, & que c'étoit par ces finus osseux, que le pus transfuloit, & se faisoit jour par l'alvéole. Tout paroissoit donc indiquer la nécessité de donner une issuë prompte à la matière qui avoit déjà séjourné trop long-tems. J'emportai d'abord la boëte alvéolaire, qui étoit détachée de ce que l'on peut nommer exactement *la substance maxillaire* : je pressai la tumeur extérieurement Mais, comme la matière ne s'évacuoit pas aussi abondamment que j'avois droit de le prétendre, & pour ne point craindre l'altération complète de la lame maxillaire externe, & celle de la base de la mâchoire,

256 MÉMOIRE SUR LES CARIÉS

je me déterminai à faire appliquer extérieurement des compresses sèches & graduées, contenues par le simple chevêtre. Ce moyen avoit pour but, 1^o de déterminer la matière du côté des alvéoles ; 2^o d'empêcher la matière qui se présenteroit de nouveau, à être reçue dans le premier foyer. Cette tentative, jointe aux gargarismes émolliens, & un peu résolutifs, donna lieu à la matière de former une élévation assez sensible intérieurement, entre la joue & la base de la mâchoire, pour me décider à ouvrir de ce côté, & à plonger le scalpel à lancette, jusqu'à ce que le pus s'annonçât ; ce qui ne fut pas long ; car, à l'instant, la bouche du malade en fut remplie ; & les pressions, que je fis extérieurement, vuidèrent le sac complètement, & l'affaissèrent. Ensuite je débridai toujours intérieurement le long de la lame maxillaire externe ; je la découvris même ; & je pansai la plaie avec de la charpie sèche & molle. Au second pansement, il s'évacua encore du pus, mais en moindre quantité que la première fois. Enfin je touchai avec l'eau mercurielle les parties osseuses altérées ; j'eus recours aux injections & aux gargarismes détersifs & vulnéraires ; je pansai à sec, & mollement ; & cette conduite, bien observée pendant six semaines, termina la maladie, sans qu'il en soit resté la moindre marque,

DE LA MACHOIRE. 257

marque, extérieurement ni intérieurement, si ce n'est un léger enfoncement à l'endroit où il s'est fait des exfoliations ; mais cet enfoncement n'est pas capable de défigurer ni de faire naître le moindre soupçon, attendu qu'il n'intéresse jamais la joue.

VI. OBSERV. Au mois d'Avril 1765, M. Vernynon, horloger, demeurant rue Git-le-Cœur, m'adressa sa domestique qui, depuis quelque tems, avoit la partie inférieure de la joue droite extrêmement gonflée, & pendante : les parotides étoient même dans un état de dureté assez sensible. La douleur pulsative, que la malade éprouvoit dans la région des conduits salivaires, & le long de la base de la mâchoire inférieure, s'oppofoit à ce qu'elle pût jouir du sommeil. Cette malade avoit le teint plombé, & les yeux abbatus : enfin la tumeur étoit telle, qu'on n'attendoit plus que le moment favorable d'en faire l'ouverture extérieurement. Quant à la bouche, elle rendoit une très-mauvaise odeur, à raison d'un écoulement purulent & féroix, qui se faisoit entre les alvéoles de sept à huit racines de dents en bonne partie détruites par la carie. Mais ce qui m'affecta davantage dans cette maladie, fut de voir la dernière molaire qui étoit très-cariée, & qui, au lieu de s'être prolongée directement, pour sortir de son

Tome XXXII.

R

258 MÉMOIRE SUR LES CARIÉS

alvéole , s'étoit , au contraire , renversée par degrés , & de façon qu'elle croisoit la partie supérieure de son alvéole ; c'est-à-dire que la partie supérieure de la couronne de cette dent regardoit la langue , tandis que les racines de cette même dent s'étoient implantées dans la joue , & y avoient formé un ulcère très-profound , de la largeur d'une pièce de douze sols , dont les bords étoient élevés & renversés , & qui étoit très-voisin du conduit salivaire . Le cas étoit assez pressant pour ne devoir pas perdre de tems ; aussi me déterminai-je à extraire , le même jour , toutes les racines , & à détacher les racines de la dent , qui pénétraient dans l'ulcere , de façon à ne point compromettre le conduit salivaire , & à pouvoir ôter cette dent suivant la direction qu'elle avoit prise , en se renversant ; c'est-à-dire que , la couronne regardant alors le côté gauche , je passai de ce côté ; & , après avoir saisi la dent avec des pinces droites , je lui fis faire de legers mouvemens demi-circulaires de droite à gauche , pour détacher les adhérences qu'elle auroit pu avoir contractées par la forme de ses racines . Enfin les précautions , que je pris de soutenir la joue intérieurement avec le doigt indicateur & l'annulaire écartés , me faciliterent l'extraction de cette dent , sans faire le moindre déchirement . Après ces opérations ,

DE LA MÂCHOIRE. 259

J'ordonnai à la malade d'appliquer extérieurement des compresses sèches, & de les bien soutenir par le moyen d'une serviette ou d'un mouchoir, & de revenir me trouver, le lendemain.

A la seconde visite, je pressai la tumeur extérieure, qui ne rendit une quantité suffisante de pus, qu'autant que les compressions furent graduées. J'examinai l'os de la mâchoire; & je découvris qu'il étoit perforé en trois ou quatre endroits, & que le trou postérieur, qui étoit le plus considérable, formoit une espece de conduit qui rendoit dans la tumeur, mais qui, malgré cela, ne paroîssoit pas suffisant pour permettre l'évacuation de la partie la plus grossière du pus. J'observai de plus, que les opérations, que j'avois faites ci-devant, ayant favorisé l'affaiblissement des gencives, la cloison alvéolaire, qui séparoit la dent renversée d'avec sa voisine, dont il n'étoit plus resté que les racines, étoit tellement éminente, qu'on pouvoit la regarder comme un bec osseux, sur lequel portoient alors les dents de la mâchoire supérieure.

Peu satisfait de l'état de la tumeur extérieure, je prescrivis encore les compressions extérieures, comme je les avois recommandées d'abord; j'ordonnai de plus, un gargarisme émollient & résolutif : le tout fut régulièrement observé pendant deux jours,

R ij

260 MÉMOIRE SUR LES CARIÉS.

au-bout desquels la malade vint me trouver. La troisième visite fut plus satisfaisante que la précédente. La malade me dit que les douleurs étoient moins violentes; qu'elle avoit un peu reposé, mais que son sommeil avoit été interrompu par de fréquentes envies de cracher, & qu'elle se fentoit une grosseur dans la bouche. En effet, la tumeur extérieure étoit moins considérable; & l'humeur s'étant déterminée du côté de la bouche, il y avoit alors une élévation qui indiquoit suffisamment la nécessité de l'opération, opération que je pratiquai suivant la méthode décrite dans l'observation précédente. Quant au traitement, il fut le même: par ce moyen, les parotides se dégonflerent; la joue approcha de l'état naturel; & j'abandonnai le reste au tems qui dissipera ce qui subsistoit du gonflement de la joue, à mesure que les vaisseaux reprirent leur ton, & que les fluides purent les parcourir librement.

VII. OBS. En 1768, M. Moreau, chirurgien, demeurant rue des Petits-Carreaux, m'adressa une gagne-deniers, laquelle portoit, depuis plus de six mois, une tumeur très-considerable à la mâchoire inférieure du côté droit. La joue étoit pendante, & l'os maxillaire considérablement gonflé. L'indolence de la tumeur avoit étouffé cette femme sur son état; & ce ne fut que lors-

DE LA MACHOIRE. 261

qu'elle s'apperçut qu'elle crachoit du pus qui la dégoûtoit, & que sa joue augmentoit à vue d'œil, qu'elle chercha du secours. J'examinai sa bouche : toutes les dents molaires étoient détruites ; & la plus grande partie des racines, qui restoient, étoient recouvertes par les gencives qui s'étoient élargies comme quand une dent veut percer. La réunion des gencives des autres racines n'étant pas complète, il en résultoit des fistules par lesquelles s'échappoit la partie la plus déliée de l'humeur purulente, contenue dans la tumeur de la base de la mâchoire inférieure, qui étoit prête à percer extérieurement. Je crus, dans cette circonstance, ne devoir faire qu'une seule & même plaie, tant des fistules que des gencives réunies, pour parvenir à l'extraction de toutes les racines. A la faveur de ces premières opérations, j'examinai l'os maxillaire, dont la lame externe étoit tellement écartée, que j'eus la facilité d'y porter le doigt indicateur, & de découvrir que presque toute la substance alvéolaire étoit en partie fongueuse, & en partie vermoulue ; ce qui me détermina à emporter, sur le champ, tous ces corps étrangers, ainsi qu'une portion de la table externe maxillaire, qui s'étoit détachée du corps de l'os de la longueur d'environ un pouce. Je pansai avec de la charpie molle, & je renvoyai la malade, au lendemain.

R iii

162 MÉMOIRE SUR LES CARIÉS

A la seconde visite, j'ôtai la charpie qui étoit peu chargée de pus : j'examinai les fonds alvéolaires, dont je trouvai une bonne partie détruite jusqu'au canal maxillaire, qui étoit perforé à la base de sa partie moyenne ; ce qui établiffoit une communication avec la tumeur inférieure, qui commençoit à gagner le dessous de la gorge. Cette communication me paroissant suspecte, je me déterminai à ouvrir la tumeur du côté de la bouche ; &, pour m'assurer du débridement jusqu'à la communication avec l'os, je passai une sonde dans la fistule du canal maxillaire ; & je débridai en dessous, & toujours intérieurement, jusqu'à ce que j'eusse rencontré la sonde. Cette opération procura l'évacuation d'un pus très épais & très-fétide. Mais, comme j'avois à craindre le recollement des parties, je plaçai dans le fond de la plaie une petite plaque faite d'un morceau d'éponge préparée, que je renouvellois à chaque pansement. La plaie fut traitée par les injections accompagnées des gargarismes détersifs & vulnéraires. J'employai l'eau mercurielle pour la fistule du canal ; & enfin je m'opposai à l'introduction de l'air, & de tous autres corps étrangers, dans la plaie, en la garnissant avec de la charpie molle. Je n'oubliai pas non plus les compressions extérieures ; &, dès que la suppuration fut devenue belle,

DE LA MACHOIRE. 263

& de bonne qualité, je supprimai l'éponge ; & je ne pansai plus que tous les deux jours. Insensiblement l'ulcere se détergea ; les exfoliations se firent ; l'os maxillaire s'affaissa ; &, au bout de deux mois, les accident n'existant plus, j'abandonnai le reste aux soins de la nature. Cependant, comme la joue étoit restée un peu empâlée, je conseillai à la malade d'appliquer dessus un emplâtre de Vigo double, de se tenir chaudement, & d'éviter l'humidité. J'ai su depuis, par M. Moreau, que cette femme jouit actuellement d'une très-bonne santé ; ce qu'elle m'a confirmé elle-même, m'étant venu voir, sur la fin du mois de Décembre dernier. C'est enfin par cette méthode, que j'ai guéri, dans la même année, la domestique du sieur Broë, huissier à cheval, demeurant à côté de chez moi, sur le Quai des Augustins. Cette fille portoit, depuis près d'un an, une tumeur à-peu-près semblable à celle de la malade de l'observation précédente, à l'exception néanmoins, que, chez la domestique du sieur Broë, le canal maxillaire n'étoit point découvert ; mais l'os maxillaire étoit considérablement gonflé, & la substance alvéolaire en bonne partie ramollie & fongueuse. Ces deux observations semblent prouver qu'il ne suffit pas d'extraire les dents, quand l'humeur purulente s'est infiltrée par les

R iv

264 NOUVELLES OBSERVATIONS

pores de l'os, & qu'elle s'est épâncée dans le tissu des muscles, mais que, pour éviter les effets progressifs de cette même humeur, il faut lui supprimer toute communication avec l'os. En effet, c'est le seul moyen de garantir l'os d'un plus grand ravage; & c'est s'opposer sûrement à ce que l'humeur purulente se fasse jour extérieurement, ou à ce qu'on soit forcé d'y suppléer par l'instrument ou par les caustiques.

NOUVELLES OBSERVATIONS

Sur le Bronchocèle guéri par la poudre de coquille d'œufs calcinés, prise intérieurement; lues à l'assemblée publique de l'Académie Royale des sciences de Montpellier, le 12 Janvier 1769. Par M. DAPEYRON DE CHEYSSIOL, médecin à Pléaux en Auvergne.

I^{re} OBS. Je fus consulté, le printemps dernier, par une demoiselle âgée de quinze ans, retirée depuis peu du couvent d'Aurillac. Cette jeune personne se plaignit à moi d'une tumeur dure, mobile, indolente, de la grosseur des deux tiers du poing, située à la partie antérieure du cou. Ayant examiné la tumeur avec attention, je reconnus

SUR LE BRONCHOCÈLE. 265

aisément que c'étoit un véritable bronchocèle ; mais la difficulté fut plus grande pour remonter à la cause du mal. Je fis plusieurs questions , en conséquence , à cette demoiselle ; & enfin , après bien des recherches sur sa façon de vivre , sa constitution propre & particulière , ou sur celle de ses parents , elle me dit qu'elle avoit été fort sujette , depuis son bas-âge jusqu'à un ou deux ans près , à ce qu'on appelle vulgairement *fluxion sur la gorge* , aux oreillons ou parotides , & aux gonflements des glandes maxillaires ; qu'elle avoit été délivrée de ces incommodités par le moyen de quelque emplâtre de la classe sans doute des répercussifs ou résolutifs qu'on lui avoit appliqués sur ses glandes gorgées , & que c'étoit-là l'époque du commencement de son goître. Après cet aveu , j'examinai la tumeur de plus près ; & , m'étant assuré de son caractère , ainsi que de la nature de l'humeur contenue , je me déterminai pour le traitement qui suivit. Je fis prendre à la malade des bouillons appropriés avec les racines de houblon , de garence , & le collet de mouton , pour ouvrir les voies urinaires , (parce que je faisais que mon remède porte principalement sur ces couloirs ;) ensuite je purgeai cette demoiselle simplement , & la fis passer à l'usage intérieur de la poudre de coquille d'œufs cal-

266 NOUVELLES OBSERVATIONS.

cinée , ou brûlée à-peu-près comme du café , & bien alkoolisée , à la dose de deux scrupules matin & soir , délayée dans trois cuillerées de bon vin vieux rouge , ayant soin de ne lui permettre de déjeûner que deux heures après la prise du matin , & de ne lui laisser prendre la dose du soir , que deux heures après son souper . Dès la première semaine d'un pareil traitement , le goître de la malade commença à se ramollir vers le centre : le douzième ou quinzième jour , les urines devinrent plus abondantes ; & la tumeur parut se dissiper . Sur la fin de la troisième semaine de ma méthode , je vis diminuer le volume du goître à vue d'œil ; & les urines pour lors furent beaucoup plus copieuses , blanchâtres , fort chargées , bourbeuses , & comme plâtreuses : enfin , du vingt-cinquième au trentième jour , il ne resta aucun vestige de tumeur au cou de la malade ; & la guérison ne scauroit être plus radicale .

Quant à la maniere d'agir de la poudre de coquille d'œufs calcinés , il semble , par l'effet que nous en avons vu , qu'on est en droit de conclure qu'elle a fait la fonction d'un sel alkali , puisqu'elle agit sur les voies urinaires de la même façon que ce dernier sel que l'on scrait être diurétique .

II. OBS. Un jeune homme de famille , de l'âge de dix-sept ans , vint me consulter ,

SUR LE BRONCHOCÈLE. 267.

les vacances dernières, sur son bronchocèle de la grosseur d'un poing & demi. L'ayant questionné, il me répondit qu'il avoit demeuré deux années à Saint-Flour, & que, dans cet intervalle, sa tumeur du cou lui étoit survenue, & s'étoit même accrue au point où je la voyois; qu'au surplus, il y avoit beaucoup de gens attaqués de ce mal, dans le pays d'où il venoit, (ce qu'on attribuoit à la fréquente boisson des eaux de neige & de glace fondues,) & que du reste, il n'étoit pas d'une famille à être sujette aux goûtres. Après le narré du malade, je lui fis ma consultation qui se résolut, premièrement à des délayans, des humectans & rafraîchissans, tant en tisane, bouillons, qu'en apozèmes convenables; (car le malade étoit fort échauffé; il avoit même un peu de gale:) ensuite, sa préparation finie, je lui ordonnai ma poudre diurétique fondante d'oeufs calcinés, à la dose d'un gros, matin & soir, délayée, à l'ordinaire, avec le vin. Je lui en fixai la continuation à quinze ou vingt prises, laissant quelques jours d'intervalle d'une prise à l'autre, sur-tout s'il en étoit incommodé. Depuis ce tems, j'ai eu la satisfaction de revoir mon malade guéri radicalement: il a même ajouté, en riant, que sa tumeur & mon remede s'étoient évacués par les urines.

268 OBSERVATION

III. OBS. Un paysan, âgé de trente-cinq ans ou environ, fort robuste, d'un bon tempérament, mais attaqué du goître depuis quatre ans, vint me trouver pour se faire traiter. Je maniai, à plusieurs reprises, le bronchocèle de cet homme ; je ne manquai pas de lui faire les questions relatives à son état, à sa situation ; ensuite j'écrivis pour lui ma consultation ordinaire, qui m'avoit réussi tant de fois. Dès que j'eus fini mon ordonnance, je lui dis de la porter à la sœur de l'hôpital de Pléaux : (cet homme étoit assez misérable, & accablé d'une nombreuse famille.) Je l'exhortai à prendre mon remede, & à venir me voir au bout d'un mois ; ce qu'il fit exactement, & revint chez moi, étant entièrement délivré de son bronchocèle, vers le quarantième jour après ma consultation.

OBSERVATION

Sur une Plaie d'Arquebuse ; par M. DE LATTRE, ancien chirurgien aide-major des camps & armées du roi, & chirurgien-juré à Noyon.

Le nommé Romarin, soldat au régiment de Provence, compagnie De Lamothe, reçut, (dans une action qui se passa, le

SUR UNE PLAIE D'ARQUEBUSE. 269

20 de Juin 1759 , entre un détachement des troupes Françaises , & un corps considérable de l'armée des Alliés , dans la ville d'Elberfeld même ,) un coup de carabine , dont la balle lui traversa le bas-ventre de part en part : l'entrée étoit un travers de doigt au-dessus de l'ombilic ; la sortie , à la partie moyenne de l'os des iles , du côté droit , parce que le coup fut tiré de haut en bas . Il fortit , suivant le rapport de ce soldat , des excrémens par les plaies , dès l'instant de cette blesiture . Les chirurgiens de la ville furent chargés par le magistrat , du soin des blessés que les Hanoviens ne purent enlever , à cause de l'énormité de leurs bles-
fures . Le commissaire de guerre de Dusseldorf en fut bientôt informé . Il donna ordre de détacher un chirurgien de l'hôpital de cette ville , pour aller en faire le relevé , ou prendre soin de ceux qui ne pourroient souffrir le transport . Je fus détaché , le 25 Juin . Je me transportai à Elberfeld , où je trouvai un capitaine & six soldats blessés , dans le plus grand désordre , mais particulièrement celui qui fait le sujet de cette Observation . Les chirurgiens de cette ville avoient , sans doute , ouï dire que l'on passoit des sétons dans le trajet des plaies d'armes à feu . Ils tenterent en vain , & à plusieurs reprises , de passer une bandelette de linge d'une plaie à l'autre , au moyen

270 OBSERVATION

d'une longue aiguille de fer dont on se fêta à piquer les matelas. Ne pouvant réussir à renconter le trajet de la balle, ils se contentèrent de boucher exactement les deux plaies par le moyen de deux tampons de linge en forme de tente. Ils se proposoient, par cette méthode, d'empêcher l'épanchement : ils y réussirent fort bien en apparence ; & ils croyoient avoir fait tout ce que l'art exige en pareil cas. Ce soldat resta cinq jours dans cet état. Lorsque j'arrivai, je le trouvai couché sur la paille. On attendoit paisiblement sa mort : ils ne croyoient pas qu'il y eût aucun moyen d'y soustraire ce pauvre malheureux. Effectivement il avoit une fièvre violente, du délire, une tension considérable dans toutes les parties du bas-ventre. Je n'eus pas plutôt levé l'appareil & les tampons qui bouchoient les plaies, qu'il sortit une si grande quantité d'excréments mêlés de sang caillé, & de suppuration, que la chambre en fut inondée. Je laissai les deux plaies libres ; je fis faire sur le bas-ventre une embrocation d'huile rosat : elle fut réitérée plusieurs fois dans la journée. On appliqua, à chaque fois, un morceau d'étoffe trempée dans une décoction de plantes émollientes. Je fis deux saignées au malade, dans la journée. Le lendemain, le ventre étoit dans le meilleur état possible, le malade presque

SUR UNE PLAIE D'ARQUEBUSE. 271

sans fièvre. Je le mis au régime le plus exact ; je pansai les plaies à plat ; je fis, par la plaie postérieure, quelques injections avec la décoction émolliente, à dessein de délayer les matières dont le séjour dans le bas-ventre avoit produit tout le désordre mentionné. Je conseillai au blessé de se coucher à plat, & sur le dos, afin que les matières, qui s'épanchoient continuellement, puissent avoir une libre issiuë par la plaie postérieure. Je lui prescrivis plusieurs lavemens émolliens, les premiers jours de mon arrivée, dans l'intention de dégorger les gros boyaux par l'évacuation des excréments qui pouvoient y être contenus. J'étois assuré, par la qualité des matières qui sortoient par les plaies, que c'étoit les intestins grêles, qui étoient ouverts : la plaie antérieure fut toujours pansée à plat. J'introduisis dans la postérieure une bandelette de linge effilé, qui alloit jusques dans le ventre. Je mis même, de tems en tems, dans l'orifice extérieur de la plaie quelques morceaux d'éponge préparée, afin de l'entretenir ouverte ; car je ne prévoyois, dans ce cas, d'autres ressources que celle d'un anus artificiel, pour sauver la vie au malade ; encore falloit-il que la nature y contribuât seule. Je ne pouvois deviner dans quelle partie l'intestin étoit ouvert ; je jugeois feulement, par la qualité des matières :

272 OBSERVATION

qui sortoient par les plaies, que ce pouvoit étre l'intestin *jejunum*, ou le commencement de l'*ileum*, qui étoit percé. Les matières sortirent enfin par les deux plaies, l'espace de quinze jours, plus abondamment à la vérité, par la postérieure que par l'antérieure. Au bout de ce tems, la dernière se cicatrisa : les excrémens ne sortirent plus que par la plie postérieure. Les choses resterent en cet état l'espace d'environ six semaines. Le malade ne rendit rien par les voies ordinaires, que ce qui pouvoit étre contenu dans les gros intestins, les premiers jours de sa blessure. Lorsque les lavemens eurent vuidé les gros excrémens, le blessé n'alla pas une seule fois à la garde-robe pendant le tems susdit. Au bout de ce tems, les matières commencerent à sortir par la plie, en moindre quantité ; & les choses changerent de face bientôt après. Je fus surpris d'apprendre, un matin, qu'il avoit été deux fois à la selle dans le courant de la nuit précédente. Je conçus pour lors quelque espérance de guérison, si ce soldat continuoit à se soumettre au régime que je lui prescrivis. Il ne fit usage que d'alimens nourrissans, & de facile digestion, tels que le lait, le riz, les œufs, la soupe, point de viande ni d'autres alimens solides. Il se plaignit, quelques jours après, de quelques douleurs de colique ;

ce

SUR UNE PLAIE D'ARQUEBUSE. 273

ce qui m'engagea à lui prescrire deux onces de manne & une once d'huile d'amandes douces. Ce minoratif l'évacua légèrement; & il ne rendit que par les voies naturelles. Il sortit très-peu de chose par la plaie. Cette médecine fut réitérée, quatre jours après, pour la même cause; &, dès ce moment, les excréments n'ont plus passé que par les voies ordinaires. La plaie resta cependant fistuleuse jusqu'au 15 Août qu'il se fit une exfoliation de la circonférence du trou que la balle avoit fait, en sortant, à l'os des îles : il s'en fit encore une autre, le 25. La plaie se cicatrisa ensuite solidement; & ce brave soldat, parfaitement guéri, partit très-content, le premier Septembre, de l'hôpital royal de Dusseldorf, pour se rendre en France, où je l'ai perdu de vue. M. Duvivier & M. Desnouel, chirurgiens aides-majors, chargés du service de cet hôpital, furent surpris de cette cure, lorsque j'y renvoyai le soldat, le 15 Août. J'y revins aussi, quelques jours après, avec d'autres blessés, crainte d'être fait prisonnier dans cette ville, parce que les Hanovriens s'en approcherent.

Je ne me fais point honneur de cette cure : elle est dûe toute entière à la nature. Cette sage mère aura toujours des ressources inconnues aux plus grands maîtres de l'art. Il y a apparence que l'intestin, blessé peut-

Tome XXXII,

S

274 OBSERVATION

être en plusieurs endroits, aura contracté des adhérences avec le mésentere, d'autres intestins, ou quelques autres parties du bas-ventre, peut-être même avec les plaies : c'étoit même dans cette intention que je conseillai au malade de se coucher toujours sur le dos, afin que l'intestin ouvert s'approchât de l'ouverture postérieure, & qu'il pût s'unir pour former une voie artificielle aux excréments : les choses n'en ont été que plus heureuses par l'événement.

O B S E R V A T I O N

Sur un Polype utérin ; par M. MARTIN ; maître en chirurgie, ci-devant principal chirurgien de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.

Quoique les polypes utérins ayent été traités très-sçavamment par M. Levret, dans un Ouvrage qui a pour titre : *Observations sur la Cure radicale de plusieurs Polypes de la Matrice, &c.* & dans les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, j'ai cru cependant devoir publier l'Observation qui suit, vu qu'elle tend à confirmer les préceptes que nous a donnés ce grand maître.

Le 26 du mois de Mai dernier, une dame de cette ville me pria d'aller voir une de ses anciennes servantes, mariée, dans la grande

SUR UN POLYPE UTÉRIN. 275

tue du faubourg Saint-Seurin de cette ville , veuve depuis cinq ans & demi , ayant eu plusieurs enfans , & sujette , depuis plus de deux ans , à une perte qui l'avoit jettée dans une foibleesse extrême .

La seconde année , elle fut vue par des personnes de réputation , mais qui , fatiguées de voir leurs remèdes infructueux , l'abandonnerent entièrement . Cette pauvre malheureuse , laissée , pour ainsi dire , en proie à sa maladie , donnoit sa confiance à ceux qui la lui demandoient ; & , pendant quelque tems , elle fit tous les remèdes que chacun lui conseilloit . Deux empyriques , l'un Suisse , & l'autre Italien , se présentèrent pour la guérir . Le premier , felon sa coutume , lui donna son dépuratif de la masse du sang , (qui devoit chasser de ce liquide les matières hétérogènes , qui lui causoient cette perte ;) & l'autre , aussi aveugle , quoique moins pompeux , lui fit prendre d'un baume propre à arrêter toutes sortes d'hémorragies . Pendant six mois , les dépuratifs & les baumes ayant été sans succès , & la malade réduite à la dernière extrémité , je fus appellé comme je l'ai dit .

Dans l'histoire que je me fis faire du commencement & du progrès de cette maladie , on me dit que , pendant le tems qu'elle avoit vécu avec son mari , elle avoit eu plusieurs enfans ; que les couches avoient

S ij

276 . OBSERVATION

toujours été très-heureuses , & que , les trois premières années de son veuvage , elle avoit été également en bonne santé , & bien réglée , mais qu'au commencement de la quatrième année , ses règles s'étoient supprimées ; son ventre étoit devenu si gros , que plusieurs de ses amies l'auroient crue enceinte , si elle ne leur eût fortement assuré le contraire.

Pendant quatre mois que ses règles furent ainsi supprimées , & que son ventre augmentoit , de jour en jour , de volume , elle fut sujette , par tems , à des rétentions d'urine , qui ne l'ont jamais assujettie à la fonde , mais qui souvent l'ont fait cruellement souffrir . Après ce tems , il lui survint une perte si considérable , que les personnes , qui d'abord avoient eu des soupçons sur une grossesse , crurent qu'elle venoit de faire une fausse-couche , & la blâmentrent du secret qu'elle avoit gardé . Cette femme vertueuse leur protesta toujours qu'il n'en étoit rien ; & , malheureusement pour elle , les pertes , qui , pendant six mois , se renouvelerent deux ou trois fois le mois , les dissuaderent de leur opinion . Après ce tems , les pertes cessèrent entre l'intervalle des menstrues ; mais ces dernières devinrent ensuite si abondantes , que chaque retour la jettoit dans la plus grande faiblesse .

SUR UN POLYPE UTÉRIN. 277

Un rapport aussi circonstancié me fut plus que suffisant, comme tout le monde le pense, pour me découvrir sa maladie; aussi prononçai-je hardiment, que la première interruption des règles, la rétention d'urine & le volume du ventre avoient été produits par un polype qui s'étoit formé dans l'intérieur de la matrice, & que sa sortie hors de cet organe avoit produit les premières pertes, qu'enfin, étant une fois dehors, les règles avoient été excessives, parce que les vaisseaux de l'intérieur de la matrice, qui fournissent le sang menstruel, étoient distendus par le poids du corps polypeux, à raison de son pédicule attaché au fond de l'organe.

Pour confirmer la justesse de mon pronostic, je touchai la femme; & je découvris un polype renfermé dans le vagin, du volume d'un gros œuf, ayant un pédicule de la grosseur du doigt, attaché si avant dans le fond de la matrice, que je ne pus reconnoître son principe.

Comme cette femme étoit dans l'épuisement le plus grand, à cause de ses grandes pertes, & des remèdes violens, dont elle étoit fatiguée depuis trois jours, je proposai une consultation; & on me donna M. Doazan, médecin, & M. Dubruel, chirurgien. Ces Messieurs, après avoir connu la maladie, & la nécessité de l'opération,

S iii

278 OBSERVATION

furent d'avis de commencer par rétablir les forces épuisées, (puisque la perte ne subfistoit plus depuis deux jours,) & que, si l'on étoit assez heureux, par les cordiaux & les bouillons nourrissans, de lui faire reprendre un peu de force, on pourroit alors lier le corps étranger, afin d'éviter des hémorragies semblables à celles qu'elle avoit déjà eues. Cette pauvre malheureuse n'eut pas, par malheur, le tems de retirer le fruit d'un conseil aussi éclairé; car, le même jour de notre assemblée, elle tomba à l'agonie, & mourut, le lendemain.

Quoique nous eussions une sûreté morale de l'existence d'un polype utérin, je demandai cependant à faire l'ouverture du corps, autant pour, s'il étoit possible, rendre cette histoire plus intéressante, que pour ma propre satisfaction & celle de mon conseil.

Les viscères de la poitrine & ceux du bas-ventre, que j'examinai avec une scrupuleuse attention, étoient dans l'état le plus fain: la matrice elle-même étoit dans un état d'intégrité, si l'on excepte l'intérieur de son fond, qui donnoit naissance au pédicule du polype dont il s'agit.

Cette Observation, toute simple qu'elle paroisse, offriroit cependant bien des particularités, qui s'y sont rencontrées, à expliquer; mais je me contente de dire au-

SUR UN POLYPE UTÉRIN 279
 jourd'hui avec le célèbre M. LEVRET,
 qu'il est utile & nécessaire de toucher les
 femmes dans toutes les pertes de sang, pour
 en reconnoître la cause, puisque, si elle
 dépendoit d'un polype utérin, on pourroit
 facilement & promptement remédier à un
 symptôme aussi urgent, qui résisteroit opini-
 niâtrement à tous les autres secours qu'on
 peut y opposer, & feroit enfin périr les ma-
 lades, comme il est arrivé à l'infortunée
 qui fait le sujet de ces réflexions. (Voyez
 les Mémoires de l'Académie Royale de
 Chirurgie, Tome IX, pag. 222.)

L E T T R E

*Sur la Fracture du Col des Extrémités ;
 par le même.*

En publant, dans le Journal de Méde-
 cine du mois de Février 1768, ma mé-
 thode pour traiter les fractures du col des
 extrémités, je n'ai point entendu qu'on
 dût, après avoir appliqué mon appareil,
 laisser le membre abandonné à lui-même.
 La situation propre pour favoriser le re-
 tour des liqueurs, & à maintenir les os
 tels qu'on les a réduits, contribue peut-être
 plus que mon bandage à la guérison de ces
 maladies. Les fanons, & tous les autres

S iv

280 LETTRE SUR LA FRACTURE, &c.

secours connus pour obtenir un pareil avantage, sont donc des plus utiles, & doivent être variés suivant les circonstances. Celui dont M. Tilloloy s'est servi pour maintenir la partie immobile, après l'application de mon bandage, est des plus ingénieux ; &, en le remerciant des compliments qu'il a bien voulu me faire sur ma foible production, qu'il me permette encore de le remercier pour m'avoir fait part de son heureuse réussite à laquelle, sans doute, son génie a eu plus de part que la médiocrité du moyen que j'ai proposé pour un semblable cas.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JANVIER 1770.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pauses, lig.	A midi, pauses, lig.	Le soir, pauses, lig.	
1	2	3 $\frac{3}{4}$	4	28 6	28 5 $\frac{3}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	
2	5 $\frac{1}{2}$	7	6 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{3}{4}$	28 3	
3	2 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4	28 3	
4	3	6	2	28	27 11	27 9 $\frac{3}{4}$	
5	1	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{3}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$	
6	0	2 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{3}{4}$	27 6	27 7	
7	06 $\frac{1}{4}$	04	05 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{4}$	
8	04 $\frac{1}{2}$	02	02 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	
9	03 $\frac{1}{4}$	02	02	28	28	27 9 $\frac{3}{4}$	
10	0	1 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 5	
11	03 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	27 6	27 7 $\frac{3}{4}$	27 9	
12	0	0	0	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 1	
13	0	1 $\frac{1}{4}$	0	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{3}{4}$	
14	0 $\frac{1}{4}$	2	1 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 1	
15	1 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	1	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$	
16	2 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1	28	28	
17	3 $\frac{1}{2}$	4	0 $\frac{1}{2}$	27 11	28 1	28 3 $\frac{1}{2}$	
18	01 $\frac{1}{2}$	3	1	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 2 $\frac{1}{2}$	
19	2 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	
20	5	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 2	
21	6	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	
22	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	
23	7 $\frac{1}{2}$	9	8	28 5 $\frac{1}{2}$	28 6	28 8	
24	7 $\frac{1}{2}$	10	7 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{4}$	28 8	
25	7	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 8	28 8	28 7 $\frac{3}{4}$	
26	1 $\frac{1}{2}$	6	2 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{4}$	28 7	
27	1	5	2 $\frac{1}{2}$	28 7	28 8	28 7 $\frac{1}{4}$	
28	0	4 $\frac{1}{2}$	5	28 8 $\frac{1}{4}$	28 8 $\frac{1}{2}$	28 9	
29	5	7	6 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 8 $\frac{1}{2}$	28 8 $\frac{1}{2}$	
30	5	5 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	
31	3 $\frac{1}{2}$	5	6 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{3}{4}$	

282 OBSERVATIONS

Jours du mois.	ÉTAT DU CIEL.		
	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. br. couv.	O. couvert.	Couvert.
2	O. pet. pluie.	O. couvert.	Couvert.
3	N-E. couv.	N-E. nuages.	Couvert.
4	S-O. pluie.	O. pl. vent.	Vent. neige.
5	O. couvert.	O. c. neige.	Couvert.
6	O. couvert. neige.	O. neige.	Neige.
7	N. beau.	N. b. nuages.	Nuages.
8	N. nuages.	N. couvert. neige.	Nuages.
9	N. couvert.	N. couvert. nuages.	Neige.
10	O. n. neige.	O. neige.	Nuages.
11	N-N-E. nuag.	N-N-E. couv.	Couvert.
12	N N-E. neig. couvert.	N-N-E. couv. petite pluie.	Couvert.
13	N. couvert.	N. c. brouill.	Couvert.
14	N-N-E. br. couvert.	N-N-E. couv.	Couvert.
15	O. couvert. pl. nuages.	O-N-O. n.	Beau.
16	O-S O. c. pl.	O. pl. couv.	Pluie.
17	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
18	O. brouill.	S-O. n. neig.	Pluie.
19	O. épais br. pluie.	S-O. pluie.	Couvert.
20	O. pl. vent.	O. couvert.	Couvert.
21	O. couvert.	O. couv. n.	Beau.
22	S-O. couv.	S-O. c. pluie.	Pluie.
23	O. couvert.	O. c. pet. pl.	Couvert.
24	O. couvert.	O N-O. n.	Pet. pluie.
25	N-O. couv.	N-N-O. c.	Beau.
26	N-N-E. nuag. ges.	N-N-E. nuag. beau.	Beau.

MÉTÉOROLOGIQUES: 283

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
27	N-N-E. leg. brouillard.	N-N-E. beau. leg. brouill.	Beau.
28	N-N-E. épais brouillard.	N-N-E. cou- vert.	Couvert.
29	N-N-E. br-	N-N-E. cou- vert.	Couvert.
30	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
31	S-O. couv.	O-S-O. cou- vert. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre , pendant ce mois , a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur , de $6\frac{1}{4}$ degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $16\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercuré , dans le baromètre , a été de 28 pouces 9 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $16\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

7 fois du N-N-E.
1 fois du N-E.
5 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
14 fois de l'O.
2 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 7 jours beau.

9 jours du brouillard.

284 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 12 jours des nuages.
25 jours couvert.
12 jours de la pluie.
8 jours de la neige.
2 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1770.

Les petites véroles continuent toujours de régner avec la même abondance; elles ont même paru faire plus de ravage ce mois-ci que le précédent; du moins a-t-on ouï parler d'un plus grand nombre de personnes connues, qui en sont mortes.

Les fièvres, qu'on avoit commencé à observer, dans le mois précédent, ont subfisté pendant tout celui-ci: il en est de même des dévoiemens qui ont été plus ou moins accompagnés de coliques. On a ouï parler aussi de quelques personnes qui avoient été attaquées de maux de gorge gangreneux.



OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 285

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Décembre 1769; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il a peu gelé, ce mois. Du 5 au 11, la hauteur du thermometre a varié du terme précis de la congélation, à celui de $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. Après le 11, il n'a plus été observé au-dessous de ce terme, que les quatre derniers jours du mois : le 29, il est descendu à $3\frac{1}{2}$ degrés.

Le tems a été pluvieux, au milieu, & vers la fin du mois : le vent a été *sud* la plus grande partie du mois. Cependant le mercure, dans le barometre, a été plus souvent observé au-dessus du terme de 28 pouces, qu'au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

286 MALADIES REGN. A LILLE.

Le vent a soufflé 2 fois du N.
 5 fois du Nord vers l'Est.
 2 fois de l'Est.
 4 fois du Sud vers l'Est.
 3 fois du Sud.
 12 fois du Sud. vers l'Ou.
 6 fois de l'Ouest.
 5 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.
 1 jour de neige.
 7 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Décembre 1769.

Nous avons vu, dans nos hôpitaux ; quelques malades travaillés de la fièvre putride-vermineuse, qui portoit à la tête : très-peu de ceux qui ont été traités convenablement, y ont succombé. Dans plusieurs, la fièvre continuë a été de la nature de la double-tierce, ou de la subintrante. Après les évacuations générales, nous nous sommes bien trouvés du quinquina préparé différemment, selon les circonstances.

Plusieurs personnes ont été affectées de coliques, avec douleur ou sensibilité à la région épigastrique, dans les uns ; & avec

COURS DE PHYSIQUE EXPÉRIM. 287

diarrhée dans les autres. La saignée, les boîssons délayantes & adoucissantes, & les lavemens émolliens, étoient les remèdes appropriés.

Nombre de gens ont été pris d'éréspole au visage, & d'autres ont eu des éruptions cutanées critiques ; mais nous n'avons pas eu de petite vérole ni de fièvres à examinthèmes.

Le tems humide du milieu du mois a causé quelques atteintes d'apoplexie ; & nombre de vieux asthmatiques & poitrinaires ont succombé, dans le même tems.

**C O U R S D E P H Y S I Q U E
E X P É R I M E N T A L E .**

M. *Briesson*, de l'Academie Royale des sciences, professeur royal de physique expérimentale, commencera, dans la première semaine de Carême, un Cours particulier de Physique expérimentale, dans son cabinet, rue du Jardinet, près celle de l'Eperon. Ceux qui voudront suivre ce Cours, se feront inscrire, avant ce tems-là, chez lui, rue du Jardinet.





T A B L E.

<i>EXTRAIT des Recherches sur les Traitemens des Maladies vénériennes.</i> Par M. Gardane, méd. Page 195	
<i>Extrait de l'Examen des Méthodes d'administtrer le Mercure.</i> Par M. De Horne, médecin. 213	
<i>Lettre sur une Couleur de Rose que prenoit le lait d'une nouvelle Accouchée.</i> Par M. Viger, chirurgien 222	
<i>Observation sur une Hydropisie de Poitrine.</i> Par M. Marteau, médecin. 225	
<i>— sur un Vomissement de Sang.</i> Par M. Gigou Delachaud, médecin. 237	
<i>Remarques sur deux Observ. de Vapeurs.</i> Par M. Mongin de Montrol, médecin. 246	
<i>Suite du premier Mémoire sur le Traitement des Abfcs, Caries, &c. des Mâchoires.</i> Par M. Jourdain, dentiste. 251	
<i>Nouvelles Observations sur le Bronchocèle guéri par les coquilles d'aufs calcinés.</i> Par M. Dapeyron de Cheyfion, médecin. 264	
<i>Observation sur une Plaie d'Arquebuse.</i> Par M. De Latre, chirurgien. 268	
<i>— sur un Polype utérin.</i> Par M. Martin, chirurgien. 274	
<i>Lettre sur la Fracture du Col des Extrémités.</i> Par le même. 279	
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1770.</i> 281	
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1770.</i> 284	
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Décembre 1769.</i> Par M. Bouchet, médecin. 285	
<i>Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Décembre 1769.</i> Par le même. 286	
<i>Cours de Physique.</i> . 287	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1770. A Paris,
ce 23 Février 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

A V R I L 1770.

TOME XXXII.



A P A R I S ,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A V R I L 1770.

E X T R A I T.

Recherches sur la Cause de la Pulsion des Arteres, sur les Mouvements du Cerveau dans l'homme & dans les animaux trépanés, sur la Couenne du Sang; par M. DE LAMURE, doyen des professeurs royaux en médecine de l'Université de Montpellier, & de la Société Royale de la même ville. A Montpellier, chez Ro- chard, 1769, in-8°.

Les trois phénomènes, qui font l'objet de ces Recherches, sont au nombre des plus curieux que présente l'œuvre animale : leur cause ne paraît avoir jusqu'ici

T ii

292 RECHERCHES

échappé aux physiologistes, que parce qu'ils se sont hâtés de vouloir la deviner, avant d'avoir examiné suffisamment les différentes circonstances qui les accompagnent. C'est l'écueil où la plupart des physiciens ont coutume d'échouer : plus sage qu'eux, M. De Lamure a commencé par s'affûter de ces circonstances, & a su interroger la nature avec cet art auquel elle refuse rarement de répondre.

Le pouls, ou cette succession de battemens qu'on sent, lorsqu'on applique le doigt sur quelque artere d'un animal vivant, a, de tout tems, attiré l'attention des plus célèbres médecins. Galien paraît avoir fait, dans presque toute son étendue, l'utilité que la médecine pratique pouvoit retirer de l'observation de ce phénomene : il ne s'est pas contenté d'en tirer des signes pronostics dans les différentes maladies ; il s'en est, en outre, servi pour connoître les affections des différens viscères. Personne n'ignore combien l'on s'est appliqué, dans ces derniers tems, à perfectionner les observations de ce grand maître, en leur donnant plus de justesse, de précision & de vérité ; & nous croyons avec notre auteur, que *les travaux & les succès des Solano, des Nihell, des Bordeu, des Fouquet, &c. ne sont & ne doivent être ignorés daucun de ceux qui, pleins d'un zèle éclairé & dé-*

DE M. DE LAMURE. 293
pouillé de prévention, s'attachent à augmenter les progrès de l'art de guérir.

La cause d'un phénomene, dont l'observation peut être d'une si grande utilité, n'a pu manquer de piquer la curiosité d'un savant qui s'occupe depuis long-tems de la physique des corps animés : l'influence, qu'ont eue jusqu'ici, sur les indications dans le traitement des maladies, les causes prétendues de ce phénomene, semble lui avoir imposé le devoir de les examiner ; c'est, en effet, ce qui a donné lieu à ces Recherches. M. De Lamure y donne d'abord une idée succincte, mais claire & exacte des différentes opinions des médecins sur la cause du pouls ; il discute ensuite ces opinions : enfin il propose ce qui lui paroît être la véritable cause de la pulsation & du pouls, & termine cette première Dissertation par des corollaires dont l'utilité n'échappera à aucun médecin éclairé.

Galien donnoit le nom de *pouls* au mouvement de dilatation & de contraction des parois de l'artere ; mouvement qu'il regardoit comme l'effet d'une faculté particulière, qu'il appelloit *faculté pulsifique*. Il ne croyoit pas que cette faculté fût inhérente au tissu des arteres ; mais il pensoit qu'elle se répandoit du cœur dans ce tissu ; & il s'efforçoit de le prouver par une expérience qui paroît assez spécieuse. Il mettoit

T iii

294 RECHERCHES

à nud une artere ; & , après l'avoir séparée des parties auxquelles elle est adhérente , il l'entourroit d'un fil ; après quoi , il y fai- soit une incision , & introduisoit , par cette ouverture , un tuyau qui remplissoit exacte- ment la cavité de l'artere. Tant que les choses restoient en cet état , il appercevoit le battement de l'artere dans toute son éten- due ; mais , après avoir lié l'artere sur le tuyau , il n'observoit de battement que dans la partie supérieure à la ligature , & point du tout au-dessous , quoique la partie inférieure continuât de recevoir le sang & les esprits au travers du tuyau introduit dans l'artere : la conséquence est aisée à déduire. Tous les médecins , jusqu'au tems d'Har- vée , ont eu recours à cette faculté pulsifi- que : la plûpart avoient adopté entière- ment l'opinion de Galien ; quelques-uns y ajoutoient quelques legeres modifica- tions.

Harvée est donc le premier qui ait osé rejeter cette faculté pulsifique : il pensoit qu'on ne devoit attribuer la dilatation des arteres , qu'à l'impétuosité du sang lancé dans la cavité de ces tuyaux par la contrac- tion des ventricules du cœur. Il se fondoit sur ce que les arteres ne battent point au- dessous des ligatures qui leur ont été faites , & qu'elles recouvrent leurs battemens , lorsqu'ces ligatures sont enlevées. Cette

DE M. DE LAMURE. 295

Opinion a été adoptée de tous les physiologistes qui l'ont suivi. Weibrech, célèbre médecin de Pétersbourg, est le seul qui l'ait attaquée. Il a cru avoir démontré que la quantité de sang, qui est poussée dans les artères par la contraction du ventricule gauche du cœur, ne peut tout au plus dilater le système artériel que d'un cinquième de ligne, & que la pulsation, observée par le tact dans les artères des poignets & des tempes, exigerait une dilatation d'une ligne au moins, pour produire le battement tel qu'il est. La cause, qu'il substitue à celle qu'avoit proposée Harvée, est le déplacement de tout le corps de l'artère, résultant du changement de leur figure; changement qui doit arriver dans des vaisseaux tortueux & repliés différemment, lorsqu'un fluide est lancé dans leur cavité; de maniere que la pulsation, que l'on éprouve, n'est pas produite immédiatement par la dilatation de l'artère, mais par le mouvement de toute l'artère, qui cause cette dilatation, en changeant la figure de ce vaisseau. Il pense aussi que le battement des artères est successif.

Dans l'examen des opinions que nous venons d'exposer, M. De Lamure observe que la faculté pulsifique, imaginée par Galien, n'a plus de défenseurs, depuis long-tems; que Vésale, &, après lui, le célèbre Vieussens, ont démontré la fausseté de l'ex-

T iv

296 RECHERCHES

périence sur laquelle il se fonde. L'opinion de Weibrech a été attaquée par MM. Schreiber & De Haller. Notre auteur reconnoît la solidité de leurs objections, & convient avec eux, que tout est arbitraire dans les fondemens du calcul de cet auteur ; que son explication suppose nécessairement la flexuosité ou courbure des arteres, & que, par conséquent, elle ne peut être appliquée aux arteres qui battent, sans avoir cependant ni courbure ni flexuosité, telles que les carotides ; enfin que son opinion ne peut subsister qu'avec la dilatation sensible des arteres par le sangu qui y est poussé ; dilatation qu'il prétend démontrer être insensible ; car le changement de figure de l'artere, auquel il attribue son déplacement, est, selon lui, l'effet du gonflement de l'artere : ce changement ne peut donc être sensible, qu'autant que cette artere sera dilatée sensiblement ; ainsi il retombe, sans s'en appercevoir, dans toutes les difficultés qu'il oppose au sentiment de ceux qui expliquent la pulsation par la dilatation du canal artériel.

M. De Lainure a donc pris une autre route, pour démontrer la fausseté de cette dernière opinion : il observe que ses partisans n'ont fait aucune attention aux circonstances du phénomene. Une de ces circonstances importantes, avouée de tous

DE M. DE LAMURE. 297

Les physiologistes, c'est que l'œil apprécie le mouvement de l'artère qui frappe le doigt qui lui est appliqué. Or M. De Sauvages, un des plus illustres défenseurs de l'explication commune, convient que la plus forte pression latérale, que le sang exerce sur l'artère, lorsqu'il est poussé par le cœur, n'excède pas de plus d'un quatre-vingtième la moindre, c'est-à-dire celle qu'il exerce, lorsque le cœur cesse d'envoyer de nouveau sang : d'où il suit, les effets étant proportionnés aux forces, que le diamètre intérieur de l'artère ne s'augmente tout au plus que d'un quatre-vingtième; ce qui donne un huitième de ligne de dilatation pour l'aorte, en supposant son diamètre de dix lignes, & un huit centième de ligne pour les artéries du premier ordre, qui rempent sur les intestins, leur diamètre étant supposé d'un dixième de ligne : leur mouvement est cependant sensible à l'œil comme au tact, quoique ces espaces soient parcourus dans l'espace d'une demi-seconde ; mais l'œil, qui distingue ces mouvements, ne scauroit appercevoir celui d'une aiguille à minutes d'une montre, qui parcourt un quatre-vingtième de ligne dans une seconde. On est donc en droit d'en conclure que ce n'est pas cette petite dilatation des artères, qui est la cause du mou-

298 RECHERCHES

vement qu'elles éprouvent , puisqu'il est sensible à la vue comme au tact. Notre auteur ajoute , pour surcroît de preuve , que le tact ne distingue pas plus que la vue le mouvement de l'aiguille à secondes. Mais , pour ne laisser aucun subterfuge aux partisans de cette opinion , il a imaginé une expérience qui nous paroît décisive. M. La Fosse , docteur en médecine , voulut bien se charger de la faire à sa priere. Il mit à nud l'artere crurale d'un grand chien très-vigoureux ; il y fit deux ligatures distantes d'un grand pouce l'une de l'autre ; il observa d'abord que le diamètre de l'artere étoit parfaitement le même entre les ligatures ; il s'affura , & par la vue & par le tact , que l'artere , comprise entre les ligatures , battoit aussi fortement que par-dessus les ligatures ; après s'en être convaincu , lui & deux docteurs en médecine présens , il coupa l'artere entre les ligatures , & fit voir , par cette section , que la ligature supérieure avoit été assez serrée pour ne donner aucun passage au sang dans la partie de l'artere renfermée entre les ligatures. Cette expérience répétée a réussi également , toutes les fois que le diamètre de l'artere comprise entre les ligatures , étoit égal à celui de l'artere au-dessus de la ligature : lorsqu'il étoit moindre , le battement

DE M. DE LAMURE. 299

ne se faisoit sentir que par intervalles, ou
on n'apercevoit qu'un frémissement, au
lieu du battement.

C'étoit beaucoup d'avoir reconnu l'erre-
re des opinions reçues sur la cause de ce
phénomene; mais ce n'étoit pas assez: il
falloit encore découvrir la véritable. Weib-
recht l'avoit entrevue; mais il avoit em-
pêché qu'on ne la reconnoît, par les erreurs
dont il l'avoit accompagnée. « Il est sûr,
» dit M. De Lamure, que la véritable cause
» de la pulsation des arteres est leur dépla-
» cement, au moyen duquel elles font por-
» tées, avec plus ou moins de force, vers
» le doigt qui leur est appliqué: l'analogie,
» qui se trouve entre la pulsation du cœur &
» celle des arteres, eût pu faire soupçonner
» l'analogie des causes de ce phénomene.
» L'on est convaincu aujourd'hui que la dilatation
» des ventricules du cœur ne produit
» point la pulsation de cet organe contre les
» parois de la poitrine, & qu'il les frappe,
» dans le tems de sa contraction ou sys-
» tole. » C'est un fait constaté par une obser-
» vation d'Harvée qui vit très-distincte-
» ment, & fit même voir au roi d'Angle-
» terre, sur un jeune homme chez lequel un
» grand abcès à la poitrine avoit mis le cœur
» à découvert, que cet organe, dans sa dia-
» stole, se déroboit au tact, en rentrant en
» dedans de la poitrine, & que, dans sa sys-

300 RECHERCHES

tole , il étoit poussé en avant , & sortoit de la cavité de la poitrine ; & c'est par ce mouvement qu'il eût frapé les côtes. M. Ferrein a le premier développé & démontré le méchanisme de ce déplacement du cœur dans sa systole. Il a fait voir que cet organe étoit alors porté vers les côtes par un mouvement qu'il appelle *de conversion* , au moyen duquel sa pointe décrit un arc de cercle de gauche à droite. Cette analogie auroit dû du moins engager à faire les expériences qui auroient pu la constater , ou la détruire : M. De Lamure crut devoir les entreprendre. Il ouvrit le ventre de plusieurs chiens vivans ; & , ayant renversé la masse des intestins du côté droit , il vit très-distinctement l'aorte se soulever par secousses & par intervalles , le long de la colonne vertébrale ; & ces secousses étoient synchrones avec les battemens de cette artère. Il vit lesiliaques se soulever dans le même moment que l'aorte , & par une suite du mouvement de cette artère. Il distingua le même mouvement dans les artères qui rempent dans la dupliciture du mésentere , dans celles qu'on apperçoit à la surface des intestins , dans le tronc de l'aorte à sa sortie du dia-phragme , & même dans la cavité de la poitrine , enfin dans les artères intercostales : tous ces mouvements étoient simultanés avec la contraction du cœur. Il fit

DE M, DE LAMURE. 301

plus : ayant ouvert le bas-ventre d'un chien fort gras , & ayant renversé les intestins du côté droit , il passa son doigt indice sous l'aorte qu'il touchoit supérieurement avec le pouce : le battement très-sensible à la partie supérieure ne s'est point du tout fait sentir au doigt placé inférieurement. L'expérience , réitérée plusieurs fois par différentes personnes également exercées , a toujours présenté le même résultat. C'est donc avec raison que M. De Lamure assure que la cause immédiate du battement d'une artère quelconque est le déplacement ou la *loco-motion* de toute cette artère ; & il est peu de vérités de physique qui nous paraissent démontrées d'une maniere aussi évidente.

Mais quelle est la cause de ce déplacement de l'artère ? C'est une question qui n'est pas aisée à résoudre ; & notre auteur ne propose la solution qu'il en donne , que comme l'opinion la plus probable , quoiqu'appuyée sur toutes les expériences continues jusqu'ici. Toutes les expériences , qu'il a pu faire , ou qu'il a fait faire sous ses yeux , toutes celles qui ont été faites par les auteurs qui l'ont précédé , semblent concourir à prouver , 1° que la pulsation de toutes les artères du corps est simultanée ; ce qui suppose qu'elles dépendent d'une cause qui est commune à toutes ; 2° qu'elle correspond

302 · RECHERCHES

exactement à la systole du cœur; ce qui peut du moins faire soupçonner que cette systole est la cause commune, qui agite toutes les artères; car il résulte de cette correspondance, que la systole du cœur est la cause ou l'effet du mouvement des artères. Pour découvrir ce qui en est, notre auteur fait le raisonnement suivant : *Si, de ces deux phénomènes coexistans, un seul peut exister ou exister quelquefois indépendamment de l'autre, celui-là doit être regardé comme la cause du phénomène dont l'existence suppose constamment la sienne.... L'on n'a point encore vu l'artère se soulever, & battre, lorsque le cœur avoit cessé son action, ou lorsqu'elle en étoit séparée; & l'on voit tous les jours des cœurs isolés, séparés de leurs artères, se soulever, se déplacer, & frapper les corps que l'on présente dans une direction opposée à celle de leur mouvement; donc le déplacement du cœur est la cause, & non l'effet du déplacement & du soulèvement des artères.* La seule condition, requise dans les artères, pour obéir à cette cause, est leur force tonique, qui peut varier, &c., par conséquent, faire varier le phénomène; ce qui suffit à M. De Lamure pour expliquer plusieurs faits particuliers, rapportés par différens observateurs qui paroissent s'écartez de ses principes. Si les veines ne battent point comme

DE M. DE LAMURE. 303

les artères, c'est qu'elles manquent de ce ton nécessaire pour la production du phénomène.

Les corollaires, qui découlent de cette doctrine, sont évidents comme elle : il en résulte, 1^o que rien n'est moins démontré que les mouvements de diastole & de systole du système artériel ; 2^o qu'on a supposé gratuitement les effets qu'on a attribués à ces mouvements, tels que le broyement & l'atténuation des humeurs, la combinaison de leurs molécules, le changement du chyle en fange, &c ; 3^o mais, en revanche, la nouvelle théorie de M. De Lamure explique facilement l'augmentation très-sensible de la pulsation des artères répandues dans le tissu d'une partie enflammée ; augmentation inexplicable dans l'opinion reçue. Il suffit, pour cela, de supposer que le ton & la tension des artérioles de la partie enflammée soient augmentées. 4^o Cette théorie démontre la fausseté des explications qu'on a données de la formation du pus. 5^o Il en résulte encore que le battement des artères ne doit pas être regardé, dans ses différents degrés de force ou de foibleesse, comme un signe univoque de différents degrés de force ou de foibleesse de l'action du cœur. Le ton varié des artères peut suffire pour établir les différences que l'on observe dans leurs battemens. 6^o Qu'on ne

peut point estimer ou mesurer, en quelque forte, la quantité de sang lancé dans les artères par la contraction du cœur, par la grandeur ou la petitesse du pouls, puisque ces deux qualités ne dépendent point primitivement de cette quantité de sang surajoutée par la contraction du cœur. On ne peut pas même estimer, par ce moyen, la quantité de sang contenue dans une artère, parce que l'augmentation du ton vital des parties suffit pour leur donner plus de volume. 7° Il est possible de sentir par le tact le mouvement du fluide qui coule dans les vaisseaux, sur les parois desquels on applique le doigt; & ce sentiment est très distinct de celui du battement. Ces sensations, combinées différemment, peuvent donner lieu à une très-grande variété de pouls, suivant les différentes circonstances. 8° La diminution ou la perte totale, successive du ton dans le système artériel, explique très-aisément ce que le vulgaire appelle *la remonte du pouls* dans les mourans; & le retour de ce ton paraît être la véritable cause qui fait reparoître quelquefois le pouls. M. De Lamure ne déduit de sa nouvelle théorie qu'un seul corollaire pratique, quoiqu'elle eût pu lui en fournir un assez grand nombre pour en former un volume. C'est que l'opinion, reçue jusqu'à nos jours, sur la cause du pouls étant démontrée fausse,

ou

DE M. DE LAMURE. 305

ou du moins douteuse, toutes les indications dans les maladies, prises en conséquence de cette théorie, font évidemment fausses ou douteuses. Si, malgré la fausseté de cette théorie, dit-il, dont les praticiens de nos jours ont été imbus dans leur jeunesse, ils ne font point de fautes essentielles dans la pratique, c'est qu'une expérience quelquefois fâcheuse leur a appris à s'en écarter à propos ; ou, pour parler plus vrai, c'est qu'en pratiquant assidûment la médecine, on s'accoutume insensiblement à ne suivre d'autres règles que celles qui sont dictées par l'observation ; c'est que l'on oublie, sans s'en appercevoir, toutes les théories rationnelles, & que, si l'on s'en souvient, ce n'est que pour demeurer persuadé par sa propre expérience, de l'inutilité, & même du danger de la plus grande partie de ces théories. Nous avons cru devoir nous étendre sur cette première Dissertation, tant parce que le phénomene, qui en fait l'objet, est un de ceux qui ordinai-
rement influe le plus sur la pratique, que pour faire connoître la maniere dont notre auteur traite ses sujets : nous passerons un peu plus rapidement sur les deux suivantes.

La seconde Dissertation a pour objet la cause des mouvements du cerveau, qui pa-
roissent dans l'homme & dans les animaux trépanés. Ces mouvements sont connus de-

Tome XXXII.

V

306 RECHERCHES

puis long-tems , quoique leur existence ait trouvé quelques contradicteurs. M. Schilting est le premier qui ait fait voir , d'après un grand nombre d'expériences , que le cerveau s'élevoit pendant l'expiration , & s'abaissoit pendant l'inspiration ; mais il n'a fait que soupçonner la cause de ce double mouvement. M. Haller l'avoit simplement indiquée dans une lettre écrite à M. De Sauvages : il étoit réservé à M. De Lamure de donner la démonstration la plus complète de l'existence de cette cause & de sa maniere d'agir. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de toutes les expériences qu'il a faites pour parvenir à cette découverte ; nous nous contenterons d'indiquer celles qui servent de fondement à sa démonstration : nous choisissons la douzième & la treizième qui sont , après celles qu'il avoit faites pour s'assurer de la correspondance observée par M. Schilting , entre les mouvemens du cerveau & ceux de la respiration, celles qui démontrent , de la maniere la plus évidente , que c'est le reflux du sang vers le cerveau qui est la cause de l'élevation de ce viscere , & que son affaissement n'est dû qu'à la facilité avec laquelle le sang se porte vers les gros vaisseaux de la poitrine , dans le tems de l'inspiration : voici ces expériences telles que M. De Lamure les rapporte lui-même.

DE M. DE LAMURE. 307

» 1^o Le 30 Avril, j'ai fait trépaner une
» chienne assez vigoureuse ; &, après avoir
» élevé la dure-mère, je vis les mouve-
» mens ordinaires du cerveau. Ces mou-
» vemens étoient assez faibles d'abord; mais
» ils se rendirent bien sensibles, la respira-
» tion étant devenue plus forte. »

» 2^o Je fis mettre à nud les veines jugulai-
» res; & j'observai que, dans le tems de l'ex-
» piration, elles se gonflaient dans toute leur
» étendue, & s'affaisoient presqu'entiére-
» ment dans celui de l'inspiration. Je fis lier
» ces veines; les mouvemens perfisterent
» dans le cerveau : je les coupai; &, sur
» le champ, ces mouvemens diminuerent
» considérablement : ils augmentoient peu-
» à-peu, lorsqu'il y avoit de fortes inspira-
» tions. »

» 3^o J'ouvris le bas ventre ; je pressai la
» veine-cave de bas en haut : le cerveau
» s'élevoit & s'abbaisoit, selon que je pref-
» fois ou discontinuois de presser. »

» 4^o J'observeai évidemment que la veine-
» cave, dans le bas-ventre, se gonfloit pen-
» dant l'expiration, & se déemplissoit pen-
» dant l'inspiration. Je fis couper la veine-
» cave : le sang sortoit de l'extrémité supé-
» rieure pendant l'expiration ; il étoit re-
» pompé pendant l'inspiration. »

» 5^o La chienne tomba dans l'affouisse-
» ment : elle respiroit fortement ; & le mōu-

V ij

308 RECHERCHES

» vement du cerveau ne paroiffoit que rare-
 » ment & foiblement. Cependant , dans ces
 » dernières circonstances , lorsque le cer-
 » veau étoit porté en dehors , une petite
 » veine se voyoit à la surface , se gonfloit ,
 » & se vuidoit , lorsque le cerveau s'affais-
 » soit . »

Il avoit observé , dans la neuvième expé-
 rience , en pressant le thorax d'un chien au-
 quel il avoit appliqué trois couronnes de
 trépan , & qui étoit mort dans l'opération ,
 que la voûte médullaire , qu'il avoit décou-
 verte , s'élevoit très-sensiblement : le sinus
 longitudinal se gonfloit en même tems , &
 principalement sur la fin de l'élévation de la
 voûte. Une petite veine ouverte donnoit
 aussi , dans ces momens , un jet considé-
 rable de sang ; mais revenons à la treizième
 expérience.

» 1° Le 6 Mai , je trépanai une jeune
 » chienne : j'observai le mouvement du cer-
 » veau à l'ordinaire . »

» 2° Je découvris une des veines jugu-
 » laires ; & je vis très-évidemment qu'elle
 » se gonfloit dans toute son étendue , pen-
 » dant l'expiration , & qu'elle se désem-
 » plissoit , dans le tems de l'inspiration. Des
 » valvules , qui se trouvoient dans ces vei-
 » nes , ne s'opposoient point au reflux du
 » sang qui produisoit leur gonflement : les
 » mouvemens du cerveau paroissoient ma-

DE M. DE LAMURE. 309

» nifestement synchrones avec les mouve-
» mens de cette veine jugulaire. Quand
» elle se gonfloit, le cerveau s'élevoit; quand
» elle se vuidoit, le cerveau s'abaissoit;
» & lorsqu'elle se désemplissoit par secousses,
» le cerveau s'affaissoit de la même ma-
» niere. »

» 3° J'ai ouvert le bas-ventre; j'ai mis à
» nud la veine-cave & les iliaques: j'ob-
» servois clairement que, dans le tems de
» l'expiration, la veine cave & les iliaques
» se gonfloient, & se désemplissoient, dans
» celui de l'inspiration. Une valvule, qui
» se trouvoit au rameau gauche de liliaque,
» n'empêchoit point que le sang ne refluat
» au-delà, pendant l'expiration. »

» 4° Pendant qu'un des assistants regardoit
» fixement le cerveau, pour remarquer son
» degré d'élévation, je fis couper la veine-
» cave inférieure; &, sur le champ, celui
» qui observoit le cerveau, le vit s'affaïfer
» notablement: dans la suite, il ne se re-
» leva jamais au même point où il étoit
» avant la section de la veine-cave, quoique
» la respiration demeurât toujours la même. »

» 5° Après la mort de l'animal, je dé-
» couvris l'autre veine jugulaire; &, ayant
» comprimé la poitrine, je vis le sang re-
» fluer par les deux veines: le cerveau se
» porta en dehors, dans le même tems; il
» s'affaissoit, lorsque le sang cessoit d'être

V iiij

310 RECHERCHES

» poussé vers les jugulaire : les valvules ne
» s'opposoient pas à ce reflux, comme je
» l'avois observé dans le vivant. »

M. De Lamure démontre aussi évidemment que ce reflux est dû à la pression faite sur les vaisseaux renfermés dans la poitrine ; pression qui est beaucoup plus forte pendant l'expiration, que pendant l'inspiration. Car, « pour que les cellules pulmonaires puissent se remplir d'air, il faut nécessairement que la capacité du thorax soit augmentée. Les parois mobiles de cette cavité suintent, pour ainsi dire, devant les poumons qui se gonflent ; elles ne leur présentent aucune résistance : l'air, répandu entre la surface de ces viscères & la plèvre, devient plus rare ; il se forme un vuide dans lequel ils peuvent être mis librement, sans faire aucun effort sur les parties qui les environnent : le contraire arrive pendant l'expiration. Les parois de la poitrine, en se resserrant, pressent fortement les poumons, dont le volume ne peut diminuer aussi facilement qu'il s'étoit augmenté, à cause de la difficulté que trouve l'air à s'échapper de la cavité spacieuse des cellules pulmonaires, par la fente étroite de la glotté : les poumons pressent donc alors les parties renfermées dans le thorax, &c, par conséquent, les troncs veineux. »

DE M. DE LAMURE. 311

Mais comment le reflux du sang dans les veines jugulaires & vertébrales, produit par cette pression, peut-il occasionner le double mouvement qu'on observe dans le cerveau ? Voici comment M. De Lamure développe ce mécanisme. « Quand on » connoît, dit il, la communication des vein-» nes jugulaires & vertébrales avec les sinus » latéraux, la communication de ceux ci » avec tous les autres sinus de la dure-mère, » il n'y a aucune difficulté à concevoir que » le sang, repoussé par les jugulaires & les » vertébrales, doit gonfler tous les sinus de » la dure-mère, &, par conséquent, sou-» lever les portions du cerveau, qui sont » posées sur quelques-uns d'entr'eux. Je » crois cependant que cette première cause » n'est pas celle qui produit principale-» ment l'élévation du cerveau : son mou-» vement paroît trop uniformément ré-» pandu dans toute sa masse. La dilatati-» tion des veines, qui entrent dans le tissu » de ce viscere, me semble être la prin-» cipale cause de son gonflement : cette dilata-» tion dépend du reflux du sang de la ca-» vité des sinus dans les vaisseaux veineux, » qui s'y abouchent. Ce reflux ne paroîtrait » peut-être pas vraisemblable, si l'expé-» rience ne le démontroît aux yeux. »

Nous ne suivrons pas M. De Lamure dans les détails où il entre sur certains phé-

V iv

312 RECHERCHES

nomenes que ses expériences lui ont présentés : nous ne nous arrêterons pas non plus à l'apologie qu'il a cru devoir ajouter à la fin de sa Dissertation , pour se laver du reproche que M. De Haller lui avoit fait de s'être attribué l'explication qu'il avoit donnée de ce phénomene , M. De Haller l'a justifié pleinement depuis , en l'annonçant , dans sa grande Physiologie , comme le véritable auteur de la théorie que nous venons d'exposer. Nous nous contenterons également d'énoncer la cause à laquelle il attribue la production de la couenne du sang. Il croit que la lymphé en fournit la matière : elle ne paroît à la surface du sang sous une forme concrète , plus ou moins ferme , plus ou moins blanchâtre , que parce que les couches supérieures du caillot font absolument débarrassées & dégagées de toutes les molécules rouges , qui teignent les couches inférieures. La différence des gravités spécifiques suffit pour produire la séparation de la partie lymphatique d'avec la partie rouge , pourvu que la viscosité de la première ne soit pas telle qu'elle s'oppose absolument à l'effet de l'excès de la gravité spécifique de la dernière. Les différens rapports entre cette viscosité de la lymphé d'une part , & la gravité spécifique des globules de l'autre , lui servent à expliquer tous les phénomènes que cette couenne présente ; explication

DE M. DE LAMURE. 313

qu'il termine par ce corollaire général :
» L'inspection de la couenne, dit-il, ne
» peut fournir aucun signe de la constance
» plus ou moins épaisse du sang : on n'en
» peut non plus tirer aucun signe certain
» diagnostic ni pronostic dans les maladies
» inflammatoires. L'on doit extrêmement
» se défier des préceptes relatifs à la saignée,
» que quelques grands hommes en ont
» voulu déduire. En un mot, la contem-
» plation de ce phénomène est inutile à la
» pratique de notre art ; & il ne doit être
» pour les médecins, qu'un objet de théorie
» rationnelle, & de pure curiosité... » Ces
conséquences pourront paraître un peu trop
générales à quelques uns de nos lecteurs :
nous conviendrons, en effet, que quelques
phénomènes, qui paroissent avoir échappés
à l'auteur, doivent faire apporter quelques
modifications à son explication ; mais ce
n'est pas ici le lieu de discuter cette matière
qui, pour être traitée comme il convient,
exigeroit plus d'étendue que nous ne pou-
vons donner à nos Extraits.





O B S E R V A T I O N

*Sur deux Inoculations de petite Vérole,
dont l'une, après l'insertion faite, a été
précédée, & l'autre suivie immédiatement
de la rougeole ; par M. D E B A U X ,
médecin agrégé au collège royal de mé-
decine à Marseille.*

Il y a long-tems que, dans le procès qu'on a fait à l'inoculation de la petite vérole, on lui objecte le danger de communiquer avec elle le virus de quelqu'autre maladie dont peut être atteint le sujet de qui on prend la matière varioleuse. Quoique plusieurs savans médecins & philosophes de toutes les nations ayent souvent répondu à cette objection de la maniere la plus satisfaisante & la plus propre à rassurer les personnes foibles contre un danger frivole, qui n'est étayé sur aucun fait bien constaté, cependant, pour rassurer les esprits timides, qu'une telle crainte pourroit priver des avantages de l'inoculation, j'ai cru devoir leur présenter l'histoire suivante, dans laquelle la nature, en les rassurant par des faits contraires,achevera le triomphe de l'inoculation, & la défaite de ses adverfaires.

Sur la fin du mois d'Août 1768, je re-

SUR DEUX INOCULATIONS. 315

çus dans ma maison deux enfans de M. le marquis de Graffe Briançon , capitaine des vaisseaux du roi , & aujourd'hui commandant de la compagnie des Gardes de la Marine au département de Toulon. Ils furent accompagnés de madame la marquise de Graffe Castellanne , leur mere , qui ne se sépara jamais d'eux , depuis leur préparation jusqu'à la fin de leur inoculation. M. De Graffe , garde de la marine , étoit âgé de seize ans , brun , & d'une constitution forte & vigoureuse ; mademoiselle De Graffe , sa sœur , âgée de dix ans , & d'une très-belle figure , étoit d'une complexion plus délicate , jouissant d'ailleurs d'une très-bonne santé. L'un & l'autre , après s'être reposés chez moi , furent mis dans les préparations & dans le régime convenables à l'opération que nous devions faire , aux premières fraîcheurs de l'automne. Pendant ce tems-là , ils sortoient tous les jours , & plusieurs fois par jour : ils fréquentoient les différentes églises de la ville , & se promenoient dans les places publiques , comme font toutes les personnes libres , qui jouissent de la santé. La rougeole régnoit alors épidémiquement dans Marseille ; & elle étoit généralement répandue dans tous les quartiers de la ville.

Le vingtième Septembre , M. & M^{le} De Graffe , étant suffisamment préparés , & le

316 OBSERVATION

tems étant devenu frais, furent inoculés l'un & l'autre par incision, avec des mèches garnies de pus de petite vérole naturelle, pris à dix lieues de Marseille, & conservé, depuis six mois, dans une boîte bien fermée.

Le lendemain de son inoculation, (c'est-à-dire le vingt-unième Septembre,) M. De Graffe commença à se plaindre de malaise, & ressentit un peu de douleur à la tête. Le vingt-deuxième, la douleur à la tête augmenta. Le vingt-troisième, la douleur fut violente, avec dégoût, accablement, nausées; & il eut, pendant trois jours, une fièvre très-vive, au déclin de laquelle nous eûmes une éruption très-confluente de rougeole, accompagnée de mal de gorge, de larmoyement, de la diarrhée, & d'une toux vive & fréquente. Les incisions varioleuses se flétrirent, le jour que la fièvre morbilleuse commença; &, le vingt-sixième, elles parurent entièrement fermées & sèches. Le vingt-huitième, la diarrhée cessa; & l'enrouement fut plus considérable. Le vingt-neuvième, tous les symptômes de la rougeole s'adoucirent extrêmement; & l'épiderme commença à se détacher. Le lendemain, trentième, l'incision du bras droit parut revivre, & nous montra un commencement d'escarre à deux endroits séparés l'un de l'autre de trois ou

SUR DEUX INOCULATIONS. 317

quatre lignes. Le premier Octobre, l'escarre s'agrandit. Le 2, il y eut un peu de rougeur autour de l'escarre; & l'incision du bras gauche parut aussi revivre. Le troisième & le quatrième, tout augmenta considérablement; &, le cinquième, M. De Graffe eut la fièvre, qui dura soixante heures, sur le déclin de laquelle l'éruption de la petite vérole se fit avec beaucoup de bénignité. Il eut environ six cent boutons, dont cent à la face. Le quinzième, les boutons de la face étant fêts, le malade fut purgé, & se leva; & alors la toux & la diarrhée, qu'il avoit eues pendant la rougoie, le reprit, & continuèrent pendant cinq jours, après lesquels il n'eut plus aucune incommodité.

Mademoiselle De Graffe fut inoculée, comme nous avons dit, le même jour, vingtième Septembre, & avec la même matière que M. son frère. Le vingt-huitième, elle eut la fièvre qui dura à-peu-près autant que celle du frère. L'éruption de la petite vérole se fit, le trentième : elle n'eut que trente boutons. L'escarre des incisions tomba, le cinquième Octobre; & les plaies commencèrent alors à couler. Le huitième, les pustules furent séches. Le soir du même jour, la fièvre morbilleuse commença, & fut accompagnée de ses symptômes ordi-

318 OBSERVATION

naires. Elle dura trois jours, après lesquels l'éruption de la rougeole se fit d'une manière assez abondante : alors l'écoulement des plaies de l'infection fut presqu'entièrement tari ; mais il se rétablit, & continua encore pendant quelques jours, après l'extinction de la rougeole. Le dix-neuvième, tous les symptômes ayant disparu, elle fut purgée, & se leva.

Voilà deux cas qui prouvent démonstrativement que deux venins, quoiqu'ils paraissent avoir entre eux une très-grande analogie, ne scauroient ni s'allier, ni se confondre, ni s'altérer réciproquement. Chez M. De Graffe, le venin morbilleux ayant été inséré par la nature, dans un tems d'épidémie, & étant mis en jeu, avant que le venin variolique pût agir, il produit son effet seul & séparément, sans s'allier avec le virus varioleux, sans s'altérer, sans s'affaiblir. Chez mademoiselle de Graffe, le contraire arrive : la petite vérole produit son effet, dans le tems ordinaire ; elle parcourt tous ses tems, séche enfin ; & alors le virus morbilleux, qui n'avoit pu s'allier, ni être altéré par le précédent que la nature avoit mis le premier en mouvement, se manifeste par ses signes ordinaires, & produit son entier effet, sans confusion & sans mélange d'action : d'où on est forcé de

SUR DEUX INOCULATIONS. 319

conclure que deux venins, quelque analogie qu'ils paroissent avoir entr'eux, sont incapables de s'allier & de se confondre.

Il résulte donc de cette double Observation, que, lorsque la nature est occupée à chasser du corps un venin quelconque, tel que la petite vérole, la rougeole, la gale, les dartres, &c. elle ne renvoie aux surfaces que l'humeur qu'elle attaque alors, laissant les autres humeurs vicieuses, qui peuvent se rencontrer dans le corps, dans l'état où elles se trouvent. Par exemple, dans la petite vérole, la nature, occupée du grande ouvrage de son expulsion, ne renvoie sur la peau que l'humeur précisément qui doit former les pustules varioleuses, sans mélange d'aucune autre humeur vicieuse, qui peut se rencontrer dans le corps de celui qui a la petite vérole; ce qui étant démontré par l'ouvrage de la nature dans cette double histoire, il n'y a pas à craindre de communiquer avec le venin varioleux aucun autre virus, quand bien même le sujet duquel on prendroit le virus variolique, feroit attaqué de quelque maladie contagieuse.

Si les ennemis de l'inoculation, ne pouvant ni résister ni répondre à des faits que la nature présente pour sa justification & pour leur défaite, osoient nier la vérité de ces deux Observations, outre le témoignage respectable de M. le marquis & de

320 LETTRE SUR LES SUITES

madame la marquise de Graffe, parens de nos inoculés, elle pourroit être attestée publiquement par leur oncle, M. le commandeur de Glandevez, chef d'escadre des vaisseaux du roi, & commandant au département de Marfeille, & par un nombre considérable d'officiers de la marine royale, qui ont visité les deux inoculés pendant le cours de leurs deux maladies.

LETTRE

De M. DUBOIS, maître en chirurgie à Royan, contenant l'Histoire des suites de la Maladie singulière, décrite par M. DURAND, dans le Journal du mois de Mars 1769; & le Procès-verbal de l'ouverture du cadavre de la femme qui en fait le sujet.

J'espere, Monsieur, que vous ne désprouverez pas la liberté que je prends de vous adresser l'histoire des suites de la maladie singulière, dont M. Durand vous avoit communiqué une description que vous avez publiée dans votre Journal du mois de Mars 1769. (Voyez ce Journal, pag. 238.)

Je vous prie de vous rappeller, Monsieur, qu'après que j'eus fait la section de la substance charnue, qui étoit sortie par le trou

D'UNE MALADIE SINGULIERE. 321

trou de l'ombilic, il y a environ dix-huit mois, l'ouverture se referma. Elle ne tarda pas à se rouvrir : le bas-ventre fut bientôt rempli de nouvelles eaux. Il se forma un hydromphale qui rouvrit la cicatrice : depuis cette époque, elle ne s'est plus refermée. Il n'a cessé d'en découler une quantité prodigieuse de matières gluantes, visqueuses & glaireuses, semblables à du blanc d'œuf, sans odeur & sans acrimonie. Avant cette ouverture, la malade avoit les jambes, les genoux, le bas des cuisses & le bas-ventre oedémateux, & d'une grosseur monstrueuse ; mais cela se dissipâ, dans l'espace de trois mois, à quoi ne contribuerent pas peu des scarifications & deux cauterés que je fis aux jambes de la malade, par le conseil de M. Durand. Toutes ces parties devinrent comme tout le reste du corps, c'est-à-dire fort séches, à la réserve des chevilles qui enfloient un peu, le soir, en certains tems. C'est à cette époque que la malade, qui auparavant ne pouvoit se servir de ses jambes, parvint à marcher sans bâton. Elle n'éprouvoit qu'une espece d'inquiétude & de malaise dans les différentes parties de son corps, semblables à celles qu'éprouvent les personnes du sexe, qui ont les pâles couleurs : le pouls étoit toujours un peu fiévreux, & très petit. La ma-

Tome XXXII.

X

322 LETTRE SUR LES SUITES

lade étoit dans un véritable état de ~~ma~~
rasme , n'ayant que la peau collée sur les
os. Elle reprit cependant un peu d'embon-
point , son appétit ne s'étant pas démenti ,
& son estomac paroissant faire assez bien ses
fonctions. Elle étoit quelquefois sujette à
un leger cours de ventre par lequel elle
vuidoit des matières semblables à celles qui
sortoient par son nombril. Les sécrétions &
les excréptions se faisoient d'ailleurs assez
bien , à l'exception des règles qui ont con-
tamment été supprimées.

Les choses font restées dans cet état
l'espace de neuf à dix mois : il n'y avoit
ni augmentation ni diminution constante
dans ses maux. Les variations de l'air pa-
roissoient l'affecter beaucoup. Environ qua-
tre mois avant sa mort , elle s'apperçut que
son appétit diminuoit , & que ses forces
s'éteignoient. Les matières , qu'elle ren-
doit , commencerent à sentir mauvais ; elles
devinrent plus épaisses , & beaucoup plus
abondantes ; elles causerent des tranchées ,
& même des ténesmes. Il lui prenoit , de
tems en tems , des foiblesses au point qu'elle
tomboit en syncope. Je lui prescrivis , dans
ces circonstances , une infusion d'un gros
de rhubarbe , dans laquelle on fit dissoudre
deux onces de manne. Ce minoratif , bien
loin de provoquer quelques évacuations , les

D'UNE MALADIE SINGULIERE. 323

suspendit. Elle n'alla, ce jour-là, qu'une fois à la selle, quoiqu'elle fût dans l'habitude d'y aller cinq à six fois par jour. La fièvre devint plus sensible. Elle se plaignit de grandes douleurs qui affectoient successivement différentes parties. L'odeur des matières devint insupportable : elles étoient quelquefois teintes d'un peu de sang, tantôt vermeil, tantôt noirâtre. Elle étoit réduite à un état de marasme qui faisoit peur : ce n'étoit plus qu'un cadavre décharné, qui ne paroifsoit animé que d'un souffle de vie prêt à s'éteindre. La nuit du 19 au 20 Septembre, elle eut une foiblesse plus forte qu'aucune de celles qu'elle avoit éprouvées jusqu'alors : les convulsions la prirent, surtout à la mâchoire inférieure, & dans toute la face. Sa bouche se remplit d'écume. Elle revint un moment après : la fièvre devint très violente ; elle étoit accompagnée de frissons irréguliers : la colique étoit insupportable ; des douleurs atroces, qui parcourroient les différentes parties de son corps, ne lui laissoient pas prendre un seul moment de sommeil ; les ténèfmes étoient continuels ; ses excroissances, qui jufques-là avoient été insensibles, lui causèrent des douleurs très aiguës, qui s'étendoient dans la région lombaire droite. Je lui prescrivis des lavemens anodins, avec la tête de mouton & des têtes de pavot blanc ; mais il fut im-

X ij

324 LETTRE SUR LES SUITES

possible d'en faire entrer une seule goutte ; tant la compression étoit forte sur le *rectum* ! Cette malheureuse conserva sa raison & son bon sens pendant tout le cours de cette cruelle maladie ; elle n'eut qu'un léger délire deux heures avant de mourir : il survint un hoquet, accompagné du ris fardonnique, qui mit fin à sa vie & à ses douleurs, le 29 Septembre.

M'étant fait assister d'un de mes confrères, je procédai à l'ouverture du bas-ventre. Nous fimes notre incision en montant, depuis l'ombilic jusqu'au *sternum* ; nous la prolongeâmes, en descendant jusqu'au *pubis*, tout le long de la ligne blanche, qui étoit comme cartilagineuse. La première chose, qui se présenta à notre vue, fut une masse informe : elle étoit adhérente, par sa partie antérieure, aux muscles du bas-ventre par des fibres qui formoient autant de ligamens, sur-tout dans la région lombaire droite, un peu antérieurement, où elle étoit attachée par une espèce de fort ligament de la grosseur du pouce. Elle étoit gangrenée, dans cet endroit, de la largeur de la main, ainsi que le muscle oblique-interne, & le muscle droit. Il s'évacua, dans ce moment, une grande quantité de matière semblable à celle qui étoit sortie par le nombril, pendant tout le cours de la maladie : elle exhala une odeur in-

D'UNE MALADIE SINGULIERE. 325

fecte. Cette masse étoit absolument hors du sac du péritoine auquel elle ne tenoit que par un tissu cellulaire dans sa partie supérieure , ainsi qu'à une autre masse absolument semblable , qui étoit par-dessous. Par sa partie inférieure , elle étoit tellement adhérente à la vessie , que je fus obligé d'en emporter un peu pour les séparer.

La seconde masse , dont nous venons de parler , étoit attachée à la région lombaire par un gros cordon pareil au premier ; elle étoit un peu gangrenée dans le même endroit que l'autre : dans tout le reste de son étendue , elle n'étoit adhérente que par le moyen de quelques fibres , aux muscles psoas & iliaques , tant du côté droit que du côté gauche. Elle adhéroit , comme l'autre , par sa partie inférieure , à la vessie , dans l'endroit que l'on nomme *son fond*. Ces deux masses étoient situées de façon que la première étoit plus haute que l'autre.

Nous procédâmes ensuite à l'examen de ces deux masses : la première pouvoit bien peser sept livres ; elle étoit de figure orbiculaire ; elle avoit pour le moins deux pieds de circonférence sur quatre pouces d'épaisseur : sa substance étoit cellulaire , très-dure , & racornie. Ayant fait plusieurs incisions , nous y trouvâmes un grand nombre de cavités plus ou moins grandes , qui

X iij

326 LETTRE SUR LES SUITES

avoient l'air de véhicules remplies d'une espece de morve très-puante, comme celle qui sortoit par l'ombilic. Il y a apparence que l'excroissance, qui sortit, il y a dix-huit mois, faisoit corps avec cette masse, & en étoit une partie. La seconde masse étoit plus considérable; elle pouvoit peser neuf livres. Elle étoit de figure ronde, & avoit, comme l'autre, plufieurs cavités pleines de cette morve; elle en avoit une, sur-tout dans sa partie supérieure, qui touchoit au péritoine, pleine d'un pus fort séreux: la substance en étoit la même que celle de la précédente.

Il nous fut impossible de faire des perquisitions plus exactes, tant l'infection du cadavre étoit grande! Tout ce que nous pûmes observer, c'est que, quand ces deux masses furent ôtées, le bas-ventre resta presque vuide: tous les viscères étoient remontés dans la poitrine. Il est étonnant que la malade eût pu respirer, tant les poumons & le diaphragme étoient comprimés! aussi se plaignoit-elle d'un grand étouffement, surtout dans les derniers tems. Les reins étoient remontés dans les régions hypocondriaques; l'intestin *rectum* étoit couché au côté gauche du corps des vertèbres lombaires, & de l'os *sacrum*. La matrice nous parut en assez bon état; la vessie faisoit corps, comme je l'ai dit, avec ces masses charnues. Nous

D'UNE MALADIE SINGULIERE. 327

ne trouvâmes point d'ovaires : il y a apparence que c'étoient eux qui avoient donné lieu à cette maladie , & que ces masses , que nous avons décris , leur devoient leur origine. J'oubliais de faire observer qu'il ne s'épancha pas une goutte de sang dans les différentes incisions que nous fimes ; & je crois que les vaisseaux en étoient vides.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Passion iliaque extraordinaire ; par
MM. MARTEAU, médecin, & BOUR-
GEOIS, chirurgien à Amiens.*

Judicium difficile. Hipp. Aphor. 1.

Il est des maladies dont les causes prochaines & immédiates échapperoient aux yeux les plus perçans. Ce n'est qu'à la faveur des signes , qu'on peut deviner les désordres intérieurs , qui sont le principe des symptômes extérieurs & sensibles. Mais combien de fois ces signes ne sont-ils pas équivoques ? Des vers empelotonnés , la coalition d'une portion d'intestin , leur invagination , leur incarcération dans une hernie , sont autant de causes d'étranglement du canal intestinal. Qu'arrive-t-il ? des douleurs qu'on prend d'abord pour la colique , en-

X iv

328. OBSERVATION

suite des nausées, enfin des vomissements opiniâtres. Ce ne sont d'abord que les boissons. Bientôt après, les vomissements deviennent bilieux, & enfin stercoreux ; & le ventre se refuse constamment aux évacuations. Le ministre de santé n'aura pas de peine à faire le diagnostic d'une passion iliale. Mais quelle cause accusera-t-il ? & comment pourra-t-il diriger ses vues curatives vers une cause que souvent un voile épais dérobe à ses recherches ? Telle a été ma position dans la matière dont je donne ici l'histoire.

Une femme, âgée de quarante-sept à quarante-huit ans, portoit, depuis dix ans, une hernie qu'elle n'avoit jamais contenue par aucun bandage. La misère l'empêchoit d'en faire les frais.

Le 3 Octobre, elle fut saisie d'une colique violente. Les lavemens furent les premiers remèdes. Ils ne la soulageoient pas. Le vomissement se mit de la partie. Je fus consulté. L'atrocité des douleurs, qu'on me peignoit, demandoit un prompt secours. Je prescrivis un julep narcotique par cuillerées, des lavemens anodins, & des boissons émollientes. Les symptômes résistoirent à ces secours ; & les vomissements entraînoient avec eux des vers stongles. Je n'avois prescrit que sur un exposé. Le vomissement de matières vermineuses pa-

SUR UNE PASSION ILIAQUE. 329

roissoit fournir une indication pour l'émétique ; mais , si l'éjection des vers n'étoit-là qu'un symptome purement accidentel , la méprise pouvoit avoir les plus funestes conséquences . La fièvre putride , qui régnoit alors dans notre ville , n'avoit ni cette marche ni ces douleurs . Je voulus juger par moi-même . Je trouvai le pouls bas , & un peu fébrile . Les douleurs de colique avoient commencé vers les régions ombilicale & lombaire droite ; mais depuis , elles s'étoient étendues à tout le bas-ventre . Il étoit météorisé , très-sensible & très-douloureux dans tous ses points . La moindre pression arrachoit des cris à la malade . Ses muscles & ses tégumens , émaciés par la mauvaise nourriture (*a*) , laissoient appercevoir les circonvolutions des intestins boursoufflés . Les roulis des vents d'une place à l'autre étoient visibles . Quel jugement asseoir à la vue de ces symptomes ? & qui ne sent combien il étoit difficile ? Etoient-ce des vers qui , par leurs picotemens & leur suction , irritoient le canal alimentaire , le mettoient en convulsion , caufoient des douleurs aiguës , & renversoient son mouvement péristaltique ? Il n'y a point de praticien qui n'ait vu les vers seuls suffire à la production de ces

(*a*) Depuis plus d'un an , sa principale nourriture étoit de mauvais pain d'orge .

330 OBSERVATION

symptômes. Etoient-ce des vers entortillés qui , remplissant une portion du canal , interceptoient le passage des alimens , occasionnoient la surcharge de l'estomac , le vomissement & les douleurs ? Je pouvois encore le soupçonner ; & l'expérience m'a fourni des phénomènes analogues dans une maladie où les vers seuls jouoient le grand rôle (a). Tout m'annonçoit un étranglement. J'interrogeai : on m'avoua une hernie inguinale du côté gauche. J'espérai de pouvoir éclaircir & fixer mes doutes. J'exigeai qu'elle se fit visiter par un chirurgien , dont le rapport détermineroit mes indications & ma conduite. On n'appela qu'un élève qui ne reconnut pas la hernie ; & l'on me dissimula que ce n'étoit point à un homme expérimenté qu'on avoit eu recours. Trompé par la décision d'un novice , je revins à l'idée des faburres vermineuses. J'insistai sur l'usage des fomentations émollientes , & des lavemens ; & j'administrai une tisane laxative. Elle fut revomie , & parut aigrit les douleurs. Cet événement

(a) Voyez dans le Journal de Médecine de Juillet 1762 , pag. 37 , l'Observation de la maladie d'une jeune fille chez qui une pelote de vers , arrêtée dans la région iliaque gauche , suspendit , pendant douze jours , les évacuations du ventre , & causa la plus grande sensibilité de la tête aux pieds.

SUR UNE PASSION ITIAQUE. 331

me ramena la crainte d'un étranglement de hernie. Une petite portion d'intestin, pinçée sous l'anneau, pouvoit suffire; & l'étranglement de cette espece n'est pas toujours facile à faire. Je pria M. Bourgeois, chirurgien, de la visiter. Il réduisit la hernie en ma présence, & l'affujettit par un brayer. Le vomissement se ralentit pendant vingt-quatre heures. Cependant les douleurs & la tension tympanitique subsistoiient. Un parégorique ne put procurer que quelques minutes de sommeil; & les lavemens ne ramenoient aucune matiere. Le lendemain, le vomissement reprit; &, pour la premiere fois, il fut stercoreux, & d'une odeur insupportable; car jusques là, elle n'avoit rendu que ses alimens, & tout au plus des matieres bilieuses. Ce symptome me rappella l'Observation de Dionis qui, passant à Lyon, vit un malade vomir encore des matieres stercorales, vingt-quatre heures après une opération de bubonocèle, la plus heureusement exécutée (*a*). Je me proposai comme lui de rétablir le mouvement péristaltique par quelques verrées d'une tisane laxative, à laquelle la réduction de la hernie devoit permettre un libre passage. Je fus trompé dans mon attente: la malade vomit

(*a*) DIONIS, *Cours d'Opérations*. Paris, 1765.
pag. 358.

332 . OBSERVATION

encore. La tension du ventre & les douleurs ne se relâcherent pas. Comment renverser le mouvement anti-péristaltique, & le remettre en ordre ? J'essayai, le lendemain, l'effet d'un lavement émétisé. Il ramena quelques matières dures & stercorales, qui avoient échappé, sans doute, à l'action des lavemens précédens. Il étoit tout naturel de concevoir de nouvelles espérances, si la passion iliaque n'avoit d'autre cause que le séjour des excrémens durcis & pétrifiés, pour ainsi dire, dans quelque coin du colon, ou dans le *cæcum*, au point de boucher le passage. Pour tempérer l'impression d'éréthisme, qu'avoit dû produire ce lavement stimulant, j'en fis servir un second fait avec égales parties de vin de Bourgogne & d'huile de lin. Les vomissemens furent moins fréquens. Je répétais, le lendemain, le lavement d'émétique, & celui de vin avec l'huile. Cette seconde tentative ne réussit pas aussi-bien que je me l'étois promis. Je ne vis plus de matières fécales, durcies & moulées ; & les vomissemens stercoraux recommencèrent. Je crus devoir essayer encore le sédatif de Riviere ; mais, pour en tirer quelque fruit, il faut que l'effervescence se passe dans l'estomac, & répéter à petites doses (a). Après m'être

(a) Voyez le *Traité des Anti-Septiques*, par M. DE BOISSIEU, page 51.

SUR UNE PASSION ILLIAQUE. 333

assuré par les expériences les plus précises, de la quantité d'esprit de nître qu'absorboit un demi-gros de sel de tartre, je fis une opiate avec demi-gros de ce sel, un peu de craie, & la marmelade d'abricot. Je partageai en quatre prises à prendre à deux heures d'intervalle. Pour neutraliser cette opiate, j'étendis dans quatre verres d'eau sucrée la quantité d'acide nitreux nécessaire; & j'en fis avaler une tasse par-dessus chaque prise. J'espérois que le *gas*, qui se dégage au moment de l'effervescence, deviendroit un puissant carminatif & anti spasmodique. La malade rendit des vents par le haut; mais ce remede ne changea rien à la nature ni à l'opiniâreté des vomissements. La malade s'affoiblissait de jour en jour, par la continuité des douleurs, de l'inanition & de l'insomnie. Je ne m'occupai plus que du soin de soutenir avec le vin Hippocratique les restes d'une vie que je désespérois de conserver. Vingt-quatre heures avant la mort, le météorisme diminua; & le ventre parut s'affaïsset un peu: la douleur se ralentit; le pouls se concentra; la face & les extrémités froides se couvrirent d'une sueur gluante; avant-coureur d'une mort prochaine. Elle termina ses souffrances, vers le vingtième jour. Aussi-tôt après la mort, les assistans entendirent l'explosion d'une longue file de vents sonores par les voies inférieures. Ce

334 OBSERVATION

phénomene paroifsoit démentir toute idée d'étranglement du canal intestinal. Avois-je eu le malheur de me tromper ? Il étoit intéressant de s'assurer du véritable état des intestins dans une maladie dont la cause avoit échappé à toutes mes recherches, & dont les symptomes avoient opiniâtrement éludé la force des remedes. J'obtins du mari la permission de faire l'ouverture du cadavre. M. Bourgeois, qui avoit voué à cette femme les soins les plus charitables & les plus assidus, fit cette dissection avec toute l'intelligence & l'exactitude dont est capable un excellent anatomiste. Je lui laisse la plume pour rendre compte des défordres que nous avons observés.

Sans croire mériter les éloges dont M. Marteau veut bien me gratifier, j'exposerai succinctement ce que l'inspection anatomique nous a découvert dans le cadavre de la femme qui fait le sujet de cette Observation.

Le ventre nous parut un peu affaillé. Ayant fait l'ouverture de l'*abdomen*, nous avons observé ce qui suit : L'épiploon amoncelé vers le foie & l'estomac, celui-ci repoussé vers la rate à laquelle il étoit intimement adhérent vers sa grande courbure. En parcourant le canal intestinal, nous avons observé que l'extrémité de l'appendice vermiculaire du *cæcum* avoit con-

SUR UNE PASSION ILIAQUE. 335

tracté une forte adhérence avec la partie voisine du mésentere , & formoit une anse dans laquelle s'engageoit , de bas en haut , une portion de l'*ileum* , longue de huit pouces . L'*ileum* incarcéré étoit un peu livide : l'adhérence de l'appendice au mésentere l'étoit davantage ; celui-ci l'étoit aussi de la grandeur d'une pièce de six sols . Tous les intestins grèles , depuis l'étranglement jusqu'à l'estomac inclusivement , étoient très-bourouflés ; ils étoient enflammés en plusieurs endroits , vers leurs attaches au mésentere ; de façon que leurs vaisseaux sanguins sembloient être injectés . Les gros intestins vides & affaissés paroisoient grèles ; & les grèles paroisoient gros .

Cette maladie n'indiquoit elle pas de faire la gastrotomie que l'on dit avoir été pratiquée dans la passion iliaque ? Il auroit été facile de couper la bride qui formoit l'étranglement de l'intestin ; mais le défaut de signes , qui caractérise l'espèce d'*ileus* , & le siège qu'il occupe , empêchera toujours les praticiens prudens d'entreprendre une opération aussi téméraire . La mortification , déjà commencée à l'extrémité de l'appendice , ainsi qu'à la portion du mésentere où elle étoit adherente , auroit sauvé la malade , si elle eût pu survivre quelques jours à ses tourmens .

O B S E R V A T I O N

Sur des Vers trouvés dans des pustules de la peau ; par M. BO SSE , chirurgien à bord du navire La Médée du Havre , commandé par M. GOSSE , à Cabende , côte d'Angole , le 28 Décembre 1768.

Une Négressé du royaume de Congo , âgée d'environ vingt-cinq ans , se plaignoit , depuis quelques jours , d'une douleur avec demangeaison très-piquante à l'épaule gauche , où elle avoit plusieurs pustules , avec rougeur & tension , qui s'étendoient sur la partie supérieure & antérieure du bras , aux environs de l'articulation . Je pressai une des pustules la plus élevée : il en sortit un pus clair & sanieux . J'aperçus un ver qui se présentoit à l'orifice que cette matière avoit laissé à la peau : je le délogeai sans beaucoup de difficulté ; & , par la même manœuvre , j'en tirai vingt ; & , la Négressé souffrant beaucoup , je remis le reste au lendemain , couvrant le tout avec un emplâtre d'onguent de la Mere . Le jour suivant , j'en eus dix-huit qui restoient ; de sorte que chaque pustule donna son ver , en tout trente-huit .

L'origine

SUR DES VERS: 337

L'origine de ces vers m'est inconnue : peut-elle étre la suite de la corruption du sang ? Mais la Nègresse se portoit bien , étoit robuste , graisse , & de bonne mine.

Si ces vers viennent de cause interne , sont-ils produits par les fruits & autres végétaux dont ces peuples font leur nourriture , ou par les eaux bourbeuses , qu'ils sont obligés de boire dans certains cantons de leur pays ?

Ces vers peuvent-ils s'introduire dans le corps par les pores absorbans de la peau , presque toujours ouverts dans ce climat ? Cela pourroit arriver , lorsque ces esclaves couchent long-tems sur la terre , & dans la poussiere , quand les marchands les conduisent au bord de la mer , pour les vendre aux Européens .

Ces vers m'ont paru ascarides ; ils étoient blancs , courts , ronds , pointus par les deux bouts , & couverts d'une peau blanchâtre , repliée comme la tunique du *redum* , de la grosseur d'une moyenne cloporte .



O B S E R V A T I O N

*Sur un Ver trouvé sous la Conjonctive,
à Maribarou, île Saint-Domingue;
par M. MONGIN, chirurgien.*

Je fus mandé par M. le comte de Cokburn, pour voir une Nègresse de son habitation, qui se plaignoit d'une douleur très-piquante dans l'œil, sans presque d'inflammation, depuis environ vingt-quatre heures.

Au premier aspect, je vis un ver qui me paroifloit serpenter sur le globe; mais, voulant le saisir avec des pinces, je m'aperçus qu'il étoit entre la conjonctive & l'albuginée; &c, lorsqu'il approchoit de la cornée transparente, les douleurs étoient plus vives.

Pour l'extraire, j'ouvris la conjonctive; & il en sortit par cette ouverture. Il avoit un pouce & demi de long, & la grosseur d'une petite corde à violon: il étoit d'une couleur cendrée, plus gros à un bout qu'à l'autre, & très-pointu par ses deux extrémités; du reste, il n'avoit rien de remarquable.

Je serois porté à croire que ce seroit un ver sanguin; car il ne me paroît pas possé-

bile qu'il se fût accru dans cet endroit, sans y occasionner de la douleur & de l'inflammation. Mais, comment y auroit-il pu entrer, sans causer les mêmes défordres ?

O B S E R V A T I O N

Sur une Fistule externe à la marge de l'anus, guérie sans opération ; par M. MARRIGUES, maître en chirurgie à Montfort-Lamaury.

Une fille de quarante ans, qui avoit été souvent incommodée d'hémorroïdes, portoit, depuis deux ans & demi, un sinus fistuleux aux environs de l'anus, dont l'ouverture extérieure, située un peu à gauche, étoit éloignée de cet orifice d'environ un pouce & demi. Cette ouverture, qui avoit paru imperceptible, s'étant fermée avec le tems, la peau & le tissu cellulaire des environs se tuméfierent, & devinrent très-durs. La malade y ressentit des douleurs vives, qui s'étendirent dans toute la fesse de ce côté, & le long du *rectum*; ce qui l'obligea de m'envoyer chercher, au mois de Septembre 1766.

Je trouvai la malade avec la fièvre : j'examinai la tumeur ; & je crus que le moyen le plus prompt pour remédier à cet état,

Y ij

340 OBSERVATION

étoit de la saigner, pour diminuer l'intensité de la douleur, & d'appliquer sur la tumeur des cataplâmes maturatifs, afin de l'amener à suppuration.

Les duretés résisterent quelque tems à l'effet des topiques : néanmoins ils firent rouvrir extérieurement la fistule, non au même endroit où elle avoit été ouverte précédemment, mais entre ce lieu & l'orifice de l'anus.

J'examinai alors avec soin l'état de la fistule. J'observai qu'elle ne communiquoit point dans l'intestin *rectum* : elle paroiffoit, au contraire, s'en éloigner ; ce qu'il me fut facile d'apercevoir, ayant mis une sonde dans la fistule, en même tems que j'avois le doigt dans l'intestin, & qu'en inclinant ma sonde en divers sens, je ne sentois point que l'extrémité frapât mon doigt, comme elle le fait dans les fistules complètes, je reconnus, au contraire, que le boyau étoit peu dénué de tissu cellulaire ; & je le jugeai assez ferme pour ne pas craindre, par les suites, une trop grande déperdition.

Quant à l'intérieur du finus fistuleux, je le trouvai de quatre pouces & demi de longueur, ayant à son entrée deux clapiers opposés l'un à l'autre, l'un desquels, se dirigeant vers la pointe de la fesse, répondait au lieu de l'ancienne ouverture ;

SUR UNE FISTULE EXTERNE. 341

& l'autre se portoit vers la grande lèvre gauche de la vulve. La surface interne de ces clapiers, ainsi que celle du grand sinus, étoient d'un rouge très-pâle, lisses, dures & calleuses.

Une opération bien concertée étoit, sans doute, le moyen curatif, que cette maladie indiquoit; mais la personne, n'ayant pu s'y réfoudre, me pria d'en tenter quelques autres. Je prévis que tous autres moyens rendroient le traitement fort long: cependant, ayant réfléchi que cette fistule étoit incomplete, que le *rectum* ne se trouvoit point endommagé, & que la malade mettroit tout le tems qu'il faudroit, j'entrepris de la satisfaire.

Je commençai par introduire dans le canal de la fistule des médicaments suppurratifs & consomptifs, tels que le verdet, & ensuite le précipité rouge, mêlés à l'onguent *basilicum*: je chargeois de ces médicaments plusieurs petits bourdonnets liés, dont j'emplissois le canal de la fistule, depuis le fond jusqu'à son entrée; je couvrois ensuite l'ouverture d'une emplâtre, par-dessus laquelle je mettois un cataplâme émollient. Mon intention, comme on peut juger, étoit de procurer la fonte des duretés & des callosités, & d'établir par là une bonne & abondante suppuration.

Ce procédé, continué quelques mois,

Y iii

342 OBSERVATION

fit beaucoup suppurer la fistule, fondit la plus grande partie des duretés intérieures & extérieures, & donna les plus grandes espérances pour le succès. La peau & le tissu cellulaire des graisses étant alors bien détendus & ramollis, je supprimai le cataplasme & le digestif consomptif ; & je n'employai plus aux pansemens, que l'onguent brun. Ces pansemens, que je faisois de la même maniere que je l'ai exposé ci-dessus, ayant été continués une longue suite de tems, je m'apperçus que la fistule diminuoit graduellement de longueur & de largeur ; ce qui m'obligea de supprimer quelques bourdonnets, & d'amincir un peu ceux dont je continuois de me servir. L'entrée de la fistule se rétrécissoit aussi ; de maniere que les pansemens feroient devenus très-difficiles, si, de tems en tems, je n'y avois inséré des caustiques, pour lui donner une amplitude suffisante.

Les matieres, qui sortoient de la fistule, cesserent d'être louables, au bout d'un certain tems. Je n'y observai plus qu'une suppuration séreuse, & peu abondante. Mais, dans le tems où la fistule me parut diminuée de plus de deux tiers, il sortit, à différentes reprises, de son intérieur une autre matière épaisse, sanguinolente, & même abondante ; ce qui me fit craindre qu'il n'y eût quelques cavités ou sinus qui eussent

SUR UNE FISTULE EXTERNE. 343

échappé à mes recherches, ou qui se fussent établis de nouveau. N'ayant pu m'en assurer par de nouvelles recherches, je me déterminai à faire constamment, dans la suite, à chaque pansement, des injections dans la fistule avec l'eau végéto-minérale, avant d'y introduire les bourdonnets : de tems en tems, j'ajoutai à l'injection quelques gouttes d'eau phagédénique, afin d'exciter la suppuration & la fonte de ce qui pouvoit y rester de calleux. Enfin, par ces différens procédés, j'eus la satisfaction de voir peu à-peu le fond de cette fistule se rapprocher de son entrée, & de la voir entièrement consolidée, sans y avoir employé d'autres moyens que ceux que je viens d'exposer. Je dois dire que cette guérison a été fort longue, puisqu'il a fallu huit mois entiers pour la terminer ; mais elle est sûre ; car la personne n'en a eu depuis aucune rechute : elle se porte, au contraire, très-bien.

Je laisse aux praticiens éclairés à comparer les avantages de la méthode que j'ai suivie dans l'espèce de fistule dont je viens d'exposer le détail, avec ceux de l'opération qui n'auroit pas eu un meilleur succès, quoique beaucoup plus douloureuse.



O B S E R V A T I O N

Qui confirme un Fait avancé par M. LEVRET, qu'un Corps polypeux peut avoir plusieurs appendices, mais qu'un seul pédicule pour attache originaire; par M. CLÉMENT, premier élève en chirurgie de l'Hôtel-Dieu d'Orléans.

Au mois de Juillet 1769, est mort, à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, un homme âgé d'environ cinquante ans. Depuis près de deux ans qu'il avoit reçu un coup sur le dos du nez, qui lui en avoit fracturé les os, accident dont il n'avoit point été traité, il étoit affecté d'une tumeur polypeuse, qui remplissoit exactement la narine droite, se manifestant, à son ouverture antérieure, sous la forme d'un gros œuf de poule d'Inde. Son volume étoit si considérable, que le nez surpassoit de beaucoup le niveau des pommettes; de sorte qu'il étoit à présumer que ces os du nez, que j'ai dit avoir été fracturés, & la branche montante, ou apophyse nazale de l'os maxillaire, ne formaient plus d'obstacle au progrès de cet énorme *fungus*.

Les yeux étoient fort faillans, & particulièrement celui du côté droit, qui étoit

SUR UN CORPS POLYPEUX. 345

presqu'entièrement hors de son orbite : la distance de l'un à l'autre étoit augmentée au moins de moitié. Deux fistules lacrymales , d'où s'écouloient continuellement des larmes mêlées de pus , étoient les derniers phénomènes qu'offroit l'extérieur de cette affreuse maladie. Il est inutile de dire qu'il avoit presque perdu la vue , & que son visage étoit , on ne peut plus difforme : voici ce que la dissection fit découvrir. Je fis une incision cruciale sur toute l'étendue de la narine droite , partie la plus faillante de la tumeur : je disséquai ensuite les quatre lambeaux ; & je vis que les os du nez étoient entièrement détruits , ainsi que l'apophyse nazale de l'os maxillaire , dont il ne restoit aucun vestige , jusqu'à l'apophyse molaire de l'os de la pommette.

L'os maxillaire du côté opposé étoit à-peu-près dans son état d'intégrité , excepté la fosse maxillaire , face externe du sinus pratiqué dans la propre substance de cet os , qui étoit un peu altérée ; ce qui annonçoit le mauvais état du sinus.

Je passai ensuite à l'examen de la tumeur polypeuse , que je reconnus pour une excroissance farcomateuse de couleur rouâtre. Elle étoit recouverte extérieurement d'une vraie membrane , & non d'une espèce d'épiderme , très-lisse , absolument dénuée

346 OBSERVATION

de vaisseaux de tout genre , au moins appa-
rens. On remarquoit sur toute sa surface
de petites inégalités ou bosses qui la ren-
doient parfaitement semblable à une pomme
de terre : sa figure étoit pyramidale , longue
de trois pouces sur cinq & demi de circon-
férence ; sa base répondoit à l'ouverture
antérieure de la narine ; & sa pointe se
propageoit vers l'arrière-narine qu'elle bou-
choit entièrement : sa consistance étoit so-
lide , & très-élastique , excepté du côté de
la cloison , où elle étoit ulcérée , & d'où
s'écoulloit une matière purulente ; ce qui
prouvoit que les adhérences intimes , qu'elle
avoit contractées avec les parties environ-
nantes , & , entr'autres , avec le *vomer* qui
s'étoit ramolli ou carnifié au point qu'il ne
restoit plus que la portion cartilagineuse ,
n'étoient purement qu'accidentelles , & non
le principe vital , qui l'entretenoit.

Voulant soulever la tumeur , pour voir
l'état des os du palais , je m'apperçus qu'ils
étoient aussi ramollis , & faisoient corps
avec elle. Je portai ensuite mes recherches
vers le finus maxillaire du côté droit , que
je trouvai occupé par une tumeur poly-
peufé , moulée à la figure de cette cavité :
elle avoit les mêmes modifications que
celle dont je viens de donner la description.
J'essayai de tirer ce *fungus* de cette cavité ,
à quoi je parvins aisément ; ce qui me fit

SUR UN CORPS POLYPEUX. 347

voit l'état de la membrane pituitaire, qui tapisse ce sinus : sa couleur étoit la même que celle de la tumeur, c'est-à-dire roussâtre, & sa consistance bien plus épaisse que dans l'état naturel ; elle n'existoit plus que dans le bas-fond du sinus, étant détruite dans le reste de sa circonférence.

Les cornets, tant supérieurs qu'inférieurs, avoient aussi changé de nature, & étoient carnifiés.

La portion de l'os maxillaire, où est pratiqué ce sinus, étoit fort altérée, & principalement dans cette partie qui forme le plancher de l'orbite, où il y avoit déperdition de substance. Pour le sinus du côté opposé, la parité étoit parfaite, tant à l'égard de la tumeur qui l'occupoit, que pour les déforders dont il étoit aussi affecté.

Je procédai ensuite à l'examen de la fosse orbitaire du côté droit ; &, pour y parvenir plus aisément, je fis l'extirpation de l'œil qui, ainsi que je l'ai déjà dit, étoit presqu'entièrement hors de son orbite. Je trouvai, dans cette cavité, une tumeur polypeuse parfaitement analogue, à tous égards, à celle dont j'ai déjà parlé. La voûte orbitaire étoit presque détruite, ainsi que le rebord inférieur, formé par l'apophyse malaire de l'os maxillaire. Il ne restoit non plus aucun vestige de la paroi latérale interne.

348 OBSERVATION

La fosse orbitaire du côté opposé, était cupée par une petite tumeur de même nature que les précédentes, de figure d'un gros marron d'Inde, n'étoit altérée que dans sa paroi latérale interne, formée par les os *unguis* & *planum*, qui étoient entièrement détruits.

Comme les phénomènes, qui avoient précédé la mort de ce pauvre malheureux, me faisoient présumer qu'il pouvoit y avoir quelques défondres dans le cerveau, je voulus examiner le crâne, afin de ne rien laisser échapper d'un fait aussi singulier. Je sciai donc cette boîte osseuse, selon la méthode ordinaire : je vis d'abord les vaisseaux de la dure-mère & du cerveau entièrement engorgés ; & je ne fus pas peu surpris de trouver, en disséquant ce viscere, les sinus latéraux réunis en un seul par la destruction du *septum lucidum*, remplis de matière purulente ; le plexus choroïde, dur, squirrheux ; & la glande pituitaire, détruite. Je ne tardai pas à découvrir, en continuant la dissection, la source de ces ravages. L'échancrure ethmoïdale du coronal, au lieu de l'os ethmoïde, qu'elle loge, étoit le foyer d'un abcès qui, après avoir détruit l'os ethmoïde, d'où il ne restoit pas la moindre lame, avoit fusé dans l'intérieur de cet organe, où il avoit produit les défondres que je viens de décrire.

SUR UN CORPS POLYPEUX. 349

Après de tels phénomènes, est-il difficile de rendre raison de tous les accidens qui ont précédé la mort de cet infortuné, tels que la pesanteur, douleur de tête continue, & l'assoupiissement qu'il éprouva, environ un mois avant que de finir sa carrière ? Le tremblement des lèvres, l'engourdissement des membres, enfin tous les symptômes de l'affection apoplectique, qui l'a conduit au tombeau, ne sont pas plus difficiles à développer.

Pour connoître l'attache des différentes tumeurs que j'ai décrites, je séparai la base du crâne que je sciai selon sa longueur, sans intéresser les tumeurs polypeuses ; & il me fut aisé de voir que ces tumeurs, logées dans les sinus maxillaires, & fosses orbitaires, n'étoient que des appendices de celle que j'ai dit occuper la narine droite, ou plutôt l'une & l'autre narine. On distinguoit clairement qu'elle se terminoit postérieurement par un seul & unique pédicule recouvert d'un prolongement de la membrane pituitaire.

Mais, pour mieux m'assurer de la vérité du fait, je détachai le pédicule ; & j'emportai, en même tems, toutes les tumeurs dont on voyoit, on ne peut plus distinctement, qu'il étoit l'attache commune, & le seul principe vital, qu'elles eussent.

L'intérieur de ces tumeurs étoit de cou-

350 : OBSERVATION

leur d'un jaune-pâle : on n'y remarquoit absolument aucun vaisseau.

M. De la Croix, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, homme de mérite, & fort éclairé, dont j'ai l'honneur d'être l'élève, ainsi que M. Ballay, professeur distingué de nos écoles, & excellent chirurgien, témoins de mes recherches, & qui ont bien voulu que je m'appuyasse de leur témoignage, ont vu, avec on ne peut plus de satisfaction, la théorie de ce grand maître (*a*), confirmée par ce fait contre lequel les raisonnemens les plus spacieux ne prévaudront jamais.

M. Guillot, chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, & professeur fort éclairé, & M. Dejean, chirurgien de mérite, qui ont examiné la tumeur avant & après la mort du malade, peuvent encore attester la vérité du fait.

L'objet, que je me suis proposé, en faisant le récit historique des désordres de cette affreuse maladie, est rempli, si je peux parvenir à concilier les sentimens contraires. Il est vrai que, si M. Levret n'a pas encore pu parvenir, par la solidité de ses raisonnemens & ses observations, à dessiller les yeux des partisans de l'ancien préjugé, je ne dois pas me flater de mieux réussir,

(*a*) M. Levret.

SUR UN CORPS POLYPEUX. 351
 quoique l'assemblage de plusieurs observations, présentées par le côté qui a rapport au sujet que l'on traite, jette souvent de grandes lumières propres à confirmer une doctrine que l'on veut établir. Mais, si je ne peux parvenir à mon but, au moins me fçaurai-je bon gré d'avoir rendu hommage au mérite de ce fçavant chirurgien, en prouvant, par cet exemple incontestable, la solidité de sa doctrine.

O B S E R V A T I O N

D'une Hydrocèle vraie, ou par épanchement; par M. DE LATTRE, ancien chirurgien aide-major des camps & armées du roi, & chirurgien-juré à Noyon.

Un enfant du sieur Baudoux, laboureur au faubourg Saint-Jacques de Noyon, apporta, en naissant, une tumeur contre nature au côté droit du *scrotum*: on n'y fit cependant sérieusement attention qu'au bout de quelques mois de la naissance de cet enfant. On le fit voir à un chirurgien de cette ville, qui la prit pour une descente; en conséquence, il appliqua sur l'anneau de ce côté plusieurs compresses graduées, qu'il soutint par le moyen d'une bande: on continua sans interruption cette compression,

352 · · · OBSERVATION

l'espace de deux années, sans aucun fruit : au contraire, la tumeur s'accrut sensiblement ; & elle devint d'un volume assez considérable. . . . Les parens de cet enfant appellerent alors d'autres chirurgiens qui ne méconnurent pas cette maladie. Ils décidèrent que c'étoit une hydrocèle ; en conséquence, ils y firent la ponction : elle fut réitérée plusieurs fois en différens tems, & par différentes personnes de l'art. Les fomentations toniques, comme l'eau de chaux, le vin aromatique, & d'autres furent employés en topiques, pendant l'usage desquels on ne négligea pas l'administration des remèdes internes ; les purgatifs hydragogues, les apéritifs, les diurétiques ne furent point omis. Enfin quatorze ponctions, faites dans l'espace de dix années qu'a aujourd'hui cet enfant, ne lui ont procuré qu'un soulagement momentané : la tumeur revient toujours dans son premier état. . . .

Je fus consulté, sur la fin du mois d'Avril dernier. J'examinai la tumeur : elle étoit oblongue. Les eaux étoient contenues dans la tunique vaginale du cordon spermatique. Elle n'occupoit que le côté droit : la cloison n'étoit pas rompue. Je jugeai que la cause de cette maladie n'étoit qu'idiopathique : le petit garçon se portoit assez bien d'ailleurs. Je proposai aux parens l'opération : ils y consentirent. Je fis, le lendemain, l'ouverture

D'UNE HYDROCÈLE VRAIE. 353

L'ouverture de cette tumeur dans toute son étendue, au moyen d'un bistouri; je scari- fiai le kyste, ou je déchirai avec les doigts, le mieux qu'il me fut possible, toutes les cellules de cette poche : je remplis le vuide, qu'occupoient les eaux, de charpie brute, & de lambeaux de linge déchirés, que je soutins de quelques compresses & du bandage suspensoire.

Le premier appareil ne fut completement levé que le troisième jour, lorsque la suppuration le détacha. Je pansai la plaie alors avec des bourdonnets & des plu-masseaux couverts d'un digestif suppuratif. La suppuration s'établit fort bien : il ne survint au malade, les premiers jours, qu'une petite fièvre que je regardai comme utile pour l'établissement d'une suppuration louable. Elle fut, en effet, très-abondante pendant les huit premiers jours : je l'excitai même, en mêlant au digestif le précipité rouge. Je faupoudrai la plaie, de tems à autre, d'alum calciné, à dessein de détruire entièrement, par la suppuration, la mem-brane qui contenoit les eaux. Lorsque je crus cette poche entièrement consommée, je ne m'occupai plus alors qu'à la consoli-dation de la plaie. Le vin mijellé, dans lequel je trempai quelques plumasseaux, fit tous les frais des derniers pansemens.

Tome XXXII.

Z

354 OBSERVATION

Je fomentai, dans les derniers tems, le *scrotum* d'un vin aromatique, dans l'intention de rétablir l'atonie des fibres dans leur état naturel.

Je parvins à la guérison radicale de cette tumeur, en un mois ; ce qu'on n'avoit pu faire en plusieurs années, parce qu'on n'avoit pas attaqué la cause, & qu'on n'avoit employé que des moyens palliatifs. . . .

Si l'on n'avoit pas méconnu d'abord cette maladie, il auroit été fort aisè de la guérir, dès son origine, sans opération, ou l'on auroit tout au moins épargné des tourmens qu'on fit souffrir à cet enfant pendant six années. . . .

Je pourrois citer ici plusieurs exemples de guérison radicale d'*hydrocèle* vraie, ou par épanchement, obtenue par les moyens dont je me suis servi. L'instrument tranchant doit être préféré aux autres méthodes proposées par quelques auteurs, pour ouvrir ces sortes de tumeurs. En effet, ceux qui ont conseillé les caustiques, pour épargner les douleurs au malade, ou pour détruire plus aisément le kyste qui contient les eaux, ont manqué leur objet. Les caustiques appliqués en traînées sur la tumeur, n'ont pas si tôt fait leur impression, qu'on achieve d'ouvrir cette poche avec un biseau. Si elle a acquis un volume un peu

D'UNE HYDROCÈLE VRAIE. 355
 considérable, on est obligé, pour abréger la cure, d'emporter les parties latérales de la plaie. L'escarre, formée par le caustique, étant retranchée, n'est plus d'aucune utilité pour la destruction du kyste : d'ailleurs le caustique n'agit que dans le point de la tumeur où il est appliqué ; les eaux, qu'il rencontre bientôt, en absorbent les effets, &c.

Ceux qui ont conseillé le séton, n'ont pas été plus heureux : son effet est très-long, fort embarrassant, & le plus souvent infructueux. Tant qu'il y a une bandelette de linge, ou une mèche de coton, qui traverse la tumeur, les eaux en fontent librement ; mais, comme le séton n'agit que dans les endroits où il passe, dès qu'on en cesse l'usage, les deux petites plaies se réunissent : le kyste étant resté en son entier, il se remplit peu-à-peu ; &, au bout de quelques mois, la tumeur aqueuse est dans son premier état, comme je l'ai vu arriver plusieurs fois. Si l'usage du séton a été quelquefois suivi d'un heureux succès, ce n'a été, je crois, que dans le cas de l'hydrocèle par infiltration. Il est donc bien important en chirurgie, de connoître les causes de l'une & de l'autre, & de ne pas les confondre : l'une ne dépend souvent que d'un vice local, tandis que l'autre est presque toujours le symptôme d'une autre maladie.

Z ij

356 **OBSERVATION**

Cette doctrine, rapportée ici en peu de mots, n'est pas de pure spéculation; elle est fondée sur l'expérience: je pourrois rapporter nombre de faits qui l'autorisent.

O B S E R V A T I O N S

*Sur la Suppuration des Gencives; par
M. Botoz, dentiste reçu
à Saint-Côme.*

La suppuration des gencives est une maladie qui demande toute l'attention d'un dentiste expérimenté; car, quand elle est négligée, ou mal traitée, elle détruit non-seulement les gencives, mais encore le bord alvéolaire, & même tout-à fait l'alvéole: alors c'est plutôt une fânie, qu'un véritable pus; & la perte des dents devient inévitable.

Plusieurs auteurs connus ont parlé de la suppuration des gencives, mais, à ce qu'il me semble, d'une manière peu satisfaisante, touchant la cure de cette maladie.

L'un ne nous donne des moyens que pour éloigner la perte des dents, qu'il regarde comme absolument inévitable; ce qui n'est pourtant vrai, qu'autant que l'alvéole se trouve entièrement détruite.

L'autre nous promet quelque chose de

D'UNE HYDROCELE VRAIE. 357

plus, en employant le fer & le feu, & en disséquant, pour ainsi dire, les gencives ; mais cette méthode, je l'avoue, me paraît un peu dure ; car, pourquoi brûler, couper, emporter (*a*) & disséquer des parties aussi délicates que sont les gencives, qu'on peut aisément, par des moyens beaucoup plus doux, & moins effrayans, déterger & cicatriser, & même consumer, s'il étoit nécessaire pour la cure de cette maladie ? De plus, si l'écoulement vient du bord alvéolaire, ou de l'alvéole même, ou de la membrane qui lui est commune avec les racines des dents, comme cela arrive très-souvent dans les affections particulières, sa conduite fera-t-elle selon la science ? C'est aux personnes habiles en cet art à en juger.

La pratique de ces auteurs ne m'ayant donc point satisfait, je me suis appliqué à en chercher une qui fut plus efficace, moins effrayante & moins douloureuse : les observations suivantes me donnent la confiance que j'ai eu le bonheur d'y réussir, puisqu'elles prouvent que mon travail a été couronné du plus grand succès..

I^{re} Obs. Un officier de la maison de

(*a*) On ne doit emporter les gencives, que lorsqu'elles sont sphacélées, ou que leur gonflement surpasse le niveau des dents.

358. OBSERVATIONS

monseigneur le duc d'Orléans, avoit une suppuration des gencives, ou plutôt de l'alvéole, depuis douze à quinze mois. Plusieurs personnes de l'art l'avoient traité sans aucun succès : on lui avoit même dépouillé une incisive inférieure par l'application d'un caustique, dont apparemment on ne connoissoit pas l'activité.

Dans cette circonstance, un de ses amis lui parla de moi de façon à exciter sa confiance : il m'envoya chercher. Je visitai sa bouche ; & je la trouvai dans l'état ci après détaillé.

Les gencives étoient fort enflammées & douloureuses ; elles ne s'élevaient point le long des interstices des dents, comme dans le gonflement ordinaire ; mais elles formaient antérieurement une espece de bourrelet sur tout le cercle de l'une & l'autre mâchoire. Les dents chancelantes, & fort sensibles au moindre toucher, paroisoient allongées : il y en avoit qui étoient déchauffées par l'application du caustique, comme je l'ai dit ci-dessus.

Le pus, que je faisois sortir, en pressant les gencives, étoit abondant, ichoreux, & de mauvaise odeur.

Dans cet état, je n'avois garde d'employer des moyens trop violens, tels que le fer & le feu, de peur d'irriter encore davantage les gencives ; j'étois bien plutôt

SUR LA SUPPUR. DES GENCIVES. 359

occupé de les ménager , ne voulant pas rendre la perte des dents inévitable. Pour cet effet, j'aurois voulu commencer par faire saigner le malade , à cause de l'inflammation des gencives , qui étoit considérable , & de son tempérament pléthorique ; mais , comme il défiroit que je le saignasse moi-même , la saignée ne fut point faite , malgré les vives instances qu'il me fit , parce que les dentistes doivent renoncer à cette opération.

Pour y suppléer, je dégorgeai bien les gencives ; je fis tenir au malade un régime rafraîchissant , prendre des lavemens , le petit-lait , &c. & pour gargarismes une infusion legere de cresson de fontaine avec le miel rosat , & le sel ammoniac ; ce qui produisit un très-bon effet. La bouche deyint moins échauffée , les gencives moins gonflées & moins douloureuses ; & le malade mangeoit déjà avec beaucoup plus de facilité. J'enlevai ensuite tout le tartre , cause souvent primitive & conjointe de la suppuration des gencives , & qui empêche , tant qu'il subsiste , l'entiere guérison.

Pendant l'opération , je fis rinser fréquemment la bouche avec une legere décoction d'orge entier , & le miel rosat , pour emporter le tartre & le limon qui pouvoient passer entre les gencives , les racines des dents & leurs interstices. Je continuai cette

Z iv

360 OBSERVATIONS

décoction jusqu'au lendemain, pour mieux déterger & laisser reposer le malade ; ensuite de quoi j'examinai de nouveau ; &, au moyen d'une sonde plate & émouffée, en appuyant légèrement le doigt sur les gencives, j'apperçus plus facilement jusqu'à quel point l'alvéole se trouvoit détruite. Je portai un petit déchaussoir bien tranchant, & presque droit, au défaut de l'alvéole ; & j'ouvris les gencives perpendiculairement : je laissai dégorger un peu ; & je fis rincer la bouche de la personne avec la même décoction que ci-dessus : cela fait, je pris un linge fin, blanc de lessive, pour bien presser les gencives, & les effuyer ; & aussi-tôt je trempai un petit morceau de baleine, en forme de cure-dent, dans l'huile de camphre ; & je le portai, à différentes fois, sur ce qui restoit de l'alvéole, en appuyant légèrement dessus, pour y mieux faire pénétrer l'huile ; ce qui fut réitéré une fois par jour, jusqu'à ce que l'exfoliation de cette partie fût faite.

Après plusieurs applications de cette huile, la suppuration diminua sensiblement : je me contentai alors d'en introduire à l'endroit d'où on la voyoit sortir ; ce qui exigea en tout douze à quinze pansemens, après lesquels le malade fut entièrement guéri ; &, depuis trois ans, ses dents & ses gencives se sont maintenues en bon état.

SUR LA SUPPUR. DES GENCIVES. 361

J'ai observé que, quand ce n'étoit que le bord alvéolaire, qui étoit en suppuration (*a*), & que cette suppuration n'avoit encore attaqué que cette lame mince & dysploïque, qui s'avance presque jusqu'au collet de la dent, & qui se termine en pointe dans leurs intervalles, on pouvoit se dispenser d'ouvrir la gencive, & se contenter de l'écartier avec une sonde plate, qu'on tient d'une main, & cependant, de l'autre, avec un petit morceau de baleine, trempé dans l'huile de camphre, toucher le bord alvéolaire, de la maniere indiquée ci-dessus, & qu'alors l'exfoliation s'en fait très-promptement.

On conçoit qu'il est aisé d'introduire une liqueur quelconque entre les racines des dents & les gencives, dans telle espece de suppuration que ce soit, parce qu'alors les vaisseaux, qui attachent la gencive au collet de la dent, se trouvent entièrement détruits.

L'huile de camphre a quantité d'avantages qui semblent devoir lui faire donner la préférence sur tous les autres moyens qu'on emploie ordinairement. 1° Elle n'est point disgracieuse au goût : j'ai même trouvé

(*a*) Alors, comme cette partie osseuse se trouve recouverte par les gencives, celles-ci s'affaissent : leurs pointes ou découpures s'effacent ; & les dents paroissent allongées.

362 OBSERVATIONS

le moyen de lui donner une odeur agréable, sans lui rien faire perdre de sa qualité.
2° Elle n'affecte les dents en aucune manière; 3° elle ne dévore point les parties sur lesquelles on l'applique, comme font les violens caustiques, tels que beurre d'antimoine, l'huile de vitriol, &c. qui, à cause des ravages qu'ils font dans la bouche, ne me paroissent dignes que d'être rejettés.

4° Enfin elle procure aux malades une grande commodité, en ce qu'ils peuvent se l'appliquer eux-mêmes, sans aucun danger (*a*), & s'épargner ainsi les frais des pansemens qu'exige nécessairement l'emploi des violens caustiques qui d'ailleurs font souvent suivis de grands inconveniens.

Ce n'est donc que par la considération de tous ces avantages de l'huile de camphre, & des bons effets que j'ai vu résulter de son usage, & par les conseils, & avec l'approbation de plusieurs personnes des plus favorables & expérimentées, tant en médecine qu'en chirurgie, que je me suis déterminé à en adopter l'usage qui m'a toujours procuré les plus heureux succès, soit dans les suppurations du bord alvéolaire, ou de l'alvéole, soit dans les caries de l'une & l'autre.

(*a*) La personne, qui est l'objet de cette Observation, s'en faisoit un amusement.

SUR LA SUPPUR. DES GENCIVES. 363

mâchoire , soit dans les caries des dents , & lorsqu'elles causent de la douleur.

Lorsqu'il n'y a uniquement que la gencive qui est en suppuration , ce qui se reconnoit aisément par de petits points blancs de pus qu'on fait sortir entre le collet de la dent & la gencive , il suffit de bien nettoyer les dents , de presser avec le doigt les gencives , suivant la direction du corps de la dent , pour faire sortir le pus qui , par son séjour , pourroit s'échauffer , & affecter le bord alvéolaire ; de faire rincer la bouche , d'heure en heure , avec le vin blanc , le miel de Narbonne , & l'eau de canelle orgée spiritueuse , & de faire saigner & purger le malade , s'il en a besoin , en lui donnant un régime & une boisson convenables.

On peut également se servir d'une décoction d'orge entier , avec le miel rosat , animée d'esprit de *cochlearia* ; on donne au tout une agréable acidité avec l'esprit vitriolique : ce gargarisme est préférable au premier , quand on soupçonne quelque affection scorbutique.

Je me fers encore , en pareil cas , avec beaucoup de succès , du baume dessicatif de M. Helvétius , que je mêle dans une décoction détergente ou vulnéraire ; je fais continuer l'un ou l'autre gargarisme , jusqu'à ce que la cure soit parfaite.

364 OBSERVATIONS

Comme la plûpart des suppurations des gencives sont souvent occasionnées par l'abondance du tartre ou d'un limon acré & corrosif, produit par une salive de même nature, & qui échauffe considérablement la bouche, je conseille, après que la suppuration est tarie, de faire usage, soir & matin, d'une infusion legere de cresson de fontaine, qu'on passe, & à laquelle on ajoute un demi-gros de sel ammoniac, & autant d'alun sur une chopine, avec un peu d'esprit de *cochlearia*. On trempe dans ce gargarisme une éponge fine, bien préparée, & on s'en frote les dents de côté & d'autre, de haut en bas à la mâchoire supérieure, & de bas en haut à l'inférieure. Il convient de se rincer la bouche avant & après l'usage de l'éponge : par ce moyen, on ne permet pas au limon de s'y amasser ; & les gencives se maintiennent en bon état.

Telle est la maniere dont je traite la suppuration des gencives, du bord alvéolaire, & de l'alvéole même : ce n'est que le desir que j'ai d'être utile au public, qui m'a engagé de lui en faire part.

Les deux Observations suivantes ne me paroissent pas moins intéressantes que la première.

II. Obs. Une dame, de la rue Copeau, avoit les trois especes de suppuration dont

SUR LA SUPPUR. DES GENCIVES. 365

je viens de parler, 1^o suppuration des gencives des dents incisives, canines & petites molaires; 2^o suppuration du bord alvéolaire d'une canine supérieure, & petite molaire inférieure; 3^o suppuration de l'alvéole de la grande incisive gauche: celle-ci étoit si abondante & si corrosive, que, ne pouvant avoir tout son cours entre la gencive & la dent, elle s'étoit fait jour au travers de la gencive, à l'extrémité de la racine de la dent, & avoit occasionné un ulcere fistuleux, qui rendoit une fanie qui infectoit la malade.

Ces trois espèces de suppuration étoient l'effet du scorbut le mieux caractérisé, & reconnu pour tel par quelques-uns de nos meilleurs praticiens (*a*).

(*a*) Un auteur moderne dit, pag. 284 de ses *Recherches & Observations*, qu'il est convaincu que la suppuration des gencives ne provient d'aucun vice scorbutique, &c; lisez les pages suivantes. Mais, d'après l'expérience, ce que dicte le bon sens, & ce qu'enseignent les meilleurs auteurs, je ne vois pas qu'il y ait lieu de douter que, puisque le scorbut, & généralement tous les autres vices particuliers, peuvent excorier les gencives, les faire tomber en sphacèle, carier les alvéoles, les os maxillaires, &c. ils ne puissent bien plus facilement encore détruire les vaisseaux qui unissent intimement la gencive au collet de la dent, & produire une suppuration des gencives de la première espèce, & dégénérer en seconde & en troisième, si elle est négligée: c'est pour-

366 OBSERVATIONS

Les gencives étoient pâles & livides ; faignoient peu ; & leur gonflement n'étoit pas considérale , quoique la salive fût abondante.

Cette dame avoit encore une exostose de la grosseur d'une aveline , à la voûte du palais , au-deffus de la premiere des grosses molaires , qui la gênoit beaucoup.

Je ne rapporterai point les autres symptomes qui attaquoient toute l'habitude du corps : ces sortes de symptomes ne regardent le dentiste , qu'autant qu'ils servent à lui constater davantage la cause des accideńs qui se portent à la bouche , & qu'il peut en tirer quelques pronostics.

Dans cet état , son chirurgien , gendre de M. Godeffroi , maître en chirurgie , voyant que la bouche de cette dame demandoit les soins d'un dentiste , vint me chercher pour l'examiner. Je trouvai la malade telle que je viens de le rapporter : je me contentai alors de bien nettoyer les dents , & de lui faire faire usage d'un gargârisme détersif , animé d'esprit de *cochlearia* :

quoi , pour peu qu'on soupçonne quelque affection particulière , on ne fauroit être trop attentif à examiner s'il ne se fait point de suintement entre la gencive & le collet de la dent , pour y remédier au plus tôt , afin de ne point donner le tems au pus de séjourner , de s'échauffer , & de gagner le bord alvéolaire , l'alvéole , &c.

SUR LA SUPPUR. DES GENCIVES. 367

tela fait , je lui fis sentir la nécessité où elle étoit de faire le sacrifice d'une ou deux de ses dents , & particulièrement de la grande incisive ; & je l'engageai à voir un bon médecin. Dès le lendemain , elle alla consulter M. Belleteste , ancien doyen de la Faculté , & lui rendit compte de ce que je lui avois dit sur son état , sans pouvoir lui désigner qui j'étois. Ce docteur approuva & confirma tout ce que je lui avois conseillé , & lui prescrivit les succs anti-scorbutiques , avec un régime convenable.

Cette dame , de retour chez elle , m'envoya chercher pour me prier d'aller en avant ; & , d'après ce que lui avoit dit M. Belleteste , elle n'hésita point à me témoigner qu'elle se soumettroit à toutes les opérations que je jugerois à propos de lui faire. En conséquence , je commençai à lui arracher la grande incisive , parce que son alvéole étoit tout-à fait détruite , & que la carie commençoit à gagner l'os maxillaire ; ensuite je lui fis rincer sa bouche avec de l'eau & du vin chaud , & je fis des injections avec l'eau d'orge , aiguisee de la teinture dessicative de M. Helvétius ; après quoi , je trempai le bout d'un bourdonnet mollet dans l'huile de camphre , & je l'introduisis avec une sonde au fond de l'alvéole , & je mis par dessus une compresse proportionnée , imbibée de la même teinture que ci-

368 OBSERVATIONS

deffus; le tout soutenu par une pièce de cheval marin (*a*), à la base de laquelle se trouvoit la forme de la dent ôtée; de façon qu'on n'auroit jamais dit que cette dame eût une dent de manque, & un appareil dans la bouche.

Je continuai ce pansement deux fois par jour, jusqu'à ce que la suppuration fût plus louable; qu'elle eût pris son cours entre les gencives, & que l'ulcere fistuleux eût disparu (*b*); ce qui arriva peu de jours après que la dent fut tirée; après quoi, je m'occupai des autres accidens; car jusqu'alors cette carie avoit fait mon principal objet; & je me contentai ensuite de panser la malade deux fois par jour.

Il arrive souvent que l'extraction de la dent suffit pour arrêter le progrès, & guérir ces sortes de caries, quand elles n'ont point communiqué à l'os maxillaire, & que le vice n'est point trop ancien; mais il s'en falloit de beaucoup qu'elle suffit dans le cas de cette dame; car la carie, dont elle éroit

(*a*) Ces pièces de cheval marin demandent beaucoup d'attention pour ne point blesser les parties déjà souffrantes, sur lesquelles elles posent, & prouvent la nécessité qu'il y a d'avoir recours à un dentiste en pareil cas, puisqu'il est plus au fait que tout autre à faire ces sortes de pièces.

(*b*) Je fus obligé de rafraîchir les bords de l'ulcere fistuleux, parce qu'ils étoient fort durs & fort calleux.

attaquée,

SUR LA SUPPUR. DES GENCIVES. 369

attaquée, avoit fait trop de progrès, & le vice étoit trop invétéré : cependant il falloit user de beaucoup de prudence ; car l'épuisement de la personne ne permettoit pas qu'on employât de violens moyens pour la traiter.

Quand les grands accidens furent passés, j'attaquai la suppuration du bord alvéolaire des dents canine supérieure & petite molaire de la maniere que je l'ai dit dans la premiere Observation ; & la suppuration cessa, après sept à huit applications de l'huile de camphre.

Pour la suppuration des gencives, je n'employai que les gargarismes, que j'avois déjà ordonnés pendant le traitement de la maladie, qui étoient composés d'hysope, de petite sauge, de romarin, de racine d'aristoloche ronde, d'écorce de grenade, &c ; le tout bouilli un demi-quart d'heure dans une pinte de vin blanc, ou infusé sur des cendres chaudes, du matin au soir : après la colature, on y ajouta du miel rosat, de l'esprit de *cochlearia* ; & on donna au tout une agréable acidité avec l'esprit de vitriol (*a*).

(*a*) Dans ce gargarisme, on peut ajouter & ôter, selon le cas : on y ajoute avec succès le baume du Pérou ou de Tholu, ou celui de M. Helvétius ; le camphre, le sel ammoniac, &c. suivant l'avis d'un bon médecin, ou d'un habile chirurgien.

Tome XXXII. A a

370 OBSERVATIONS

Quant à l'exostose, la malade sentit un jour un gonflement à la voûte du palais, du côté même de l'exostose, qui augmentoit sensiblement. Quand j'arrivai chez elle, je la trouvai fort effrayé; car elle craignoit de suffoquer; mais, lorsque j'eus examiné sa bouche, je la tranquillisai beaucoup, en lui persuadant que j'allois la soulager, si elle vouloit me permettre de lui ôter la dent du côté du mal, que l'opération n'en feroit pas laborieuse, puisqu'elle étoit chancelante, & que le pus sortoit entre la gencive & la dent: la malade y consentit. Je tirai la dent; &, en pressant les gencives du côté du palais, je fis sortir le pus; & la tumeur se dissipà. Je fis quelques injections avec de l'eau tiéde, animée d'eau de canelle orgée spiritueuse, dont la malade faisoit usage avant & après ses répas; ce qui termina la cure du dépôt; & l'exostose disparut peu-à-peu, dans la fuite.

On voit par cette Observation, combien le scorbut peut causer, en très-peu de tems, de fâcheux accidens, puisque, du foir au lendemain matin que je n'avois vu la malade, ce vice avoit formé une tumeur de turgien; mais, comme souvent les facultés des malades ne suffisent pas pour avoir recours, en même tems, à ces Messieurs, il est nécessaire que le dentiste soit suffisamment instruit pour suppléer à leur défaut.

SUR LA SUPPUR. DES GENCIVES. 371
la grosseur d'un œuf de poule , qui auroit pu occuper toute la capacité de la bouche, carier la voûte du palais , ou peut-être fait suffoquer la personne , si on n'y avoit remédié aussi promptement.

III. OBS. Il y a quelques mois qu'un chirurgien envoia chez moi un faiseur de bas au métier , qui venoit de perdre sa femme par les suites funestes du scorbut. Il avoit gagné , par ses assiduités auprès d'elle , une affection scorbutique , qui lui avoit occasionné une carie considérable à la mâchoire inférieure , entre le trou mentonnier & la symphise du menton. La suppuration sortoit abondamment entre les gencives de la dent canine , & de plusieurs incisives qui étoient très-chancelantes , & particulièrement la canine avec une incisive que je fus obligé de tirer , parce que leurs alvéoles étoient tout-à-fait détruites. Aussi-tôt l'extraction de ces deux dents , il sortit une fânie qui m'obligea , par sa mauvaise odeur , d'ouvrir une des croissées de ma faille , pour en renouveler l'air. Je fis , sur le champ , rincer la bouche du malade avec une décoction convenable , & des injections avec la teinture de M. Helvétius : j'introduisis ensuite jusques sur la carie un bourdonnet mollet , trempé dans l'huile de camphre , que je réitérai , deux fois par jour , jusqu'à la guérison , laquelle fut parfaite au bout d'environ fix semaines.

A a ij

372 OBS. SUR LA SUPPURATION, &c.

Cette Observation fait voir l'efficacité de l'huile de camphre qui, outre l'avantage de ne point nuire aux dents, a encore celui d'empêcher la salive de pénétrer les bourdonnets, & de maintenir par-là la carie sèche (*a*). Je m'explique : l'esprit de notre, en se séparant du camphre par l'humidité de la bouche, lui restitue, en quelque sorte, sa première consistance ; & le camphre, mêlé alors avec le bourdonnet qui absorbe encore ce qui pourroit lui rester de son dissolvant, s'identifie, pour ainsi dire, avec le coton ou la charpie, qui forment un corps assez dur pour ne point permettre à la salive de pénétrer jusqu'à la carie.

Je pourrois citer bien d'autres exemples de guérisons faites par l'emploi de l'huile de camphre ; mais je pense que ces trois Observations suffisent pour établir ce que j'ai déjà exposé de cette huile, dont les effets reconnus sont si doux & si efficaces, & ne laissent point au dentiste les cuîfans regrets d'avoir molesté l'humanité, comme il peut souvent arriver après l'application des autres caustiques.

(*a*) Ce qui doit être le but du dentiste : aussi doit-il éviter le fréquent usage des gargarismes dans les caries ou maladies de l'alvéole, parce qu'ils ne font encore qu'abreuver davantage les parties qui ne le sont déjà que trop ; mais bien plutôt s'opposer à la cause de la maladie, dont il ne voit que les effets, sans quoi il n'y a point de guérison parfaite à espérer : *Sublatā causā, tollitur effectus.*

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
FÉVRIER 1770.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. à demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 6
2	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 7	28 7 $\frac{1}{2}$
3	4	5 $\frac{1}{4}$	5	28 7	28 7 $\frac{1}{2}$	28 7
4	4	5 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
5	5 $\frac{1}{2}$	6	4	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
6	3 $\frac{1}{2}$	6	2 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
7	2 $\frac{1}{2}$	4	1 $\frac{1}{4}$	28	27 3 $\frac{1}{2}$	27 8
8	2	01	27 11	28 2	28 4 $\frac{1}{2}$	
9	01 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5	
10	02 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4
11	02 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$
12	4 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	4	28 4 $\frac{1}{4}$	28 5	28 6 $\frac{1}{2}$
13	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 7	28 7 $\frac{1}{4}$	28 7 $\frac{1}{2}$
14	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	6	28 7	28 7 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{2}$
15	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	4	28 6	28 5 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
16	2 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28
17	1 $\frac{1}{2}$	6	4 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6
18	3	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 6	27 5 $\frac{1}{2}$	27 6
19	3	6 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 6	27 7 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$
20	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9
21	2 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
22	1 $\frac{1}{2}$	3	1 $\frac{1}{2}$	27 8	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
23	1 $\frac{1}{2}$	1	1 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
24	1 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	1	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4 $\frac{1}{2}$
25	02	1 $\frac{1}{2}$	01	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
26	02	1	01	28 4	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
27	01 $\frac{1}{4}$	4	2	28 1	28	27 11
28	1	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 1

374 OBSERVATIONS

Tours du mois.	ÉTAT DU CIEL.		
	Le Matin,	L'Après-Midi,	Le Soir à 11 h.
1	N-N-O. cou- vert.	N. nuages.	Beau.
2	N-N-O nua- ges.	N. beau.	Couvert.
3	N-N-O. cou- vert.	N-N-O. pet. pluie.	Couvert.
4	O. couvert.	O-S-O. cou- vert. pet. pl.	Couvert.
5	O. couvert.	O. couvert. petite pluie.	Couvert.
6	S-O. couvert. pluie.	O. nuages.	Beau.
7	S-S-O. pluie. neige. vent.	O S-O. nuag. pl. neige. v.	Gr. v. couv.
8	N-N-E. nuag. vent.	N. couvert. nuages. vent.	Beau.
9	N. couvert. nuages.	N-N-E. nuag- es.	Beau.
10	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
11	N. couvert.	N. n. brouill.	Beau.
12	N. brouill.	N. n. ép. br.	Couvert.
13	N. leg. brouil- lard.	N. brouill.	Couvert.
14	N. leg. br.	N. couv. pl.	Couvert.
15	N. n. couv.	N. couvert.	Couvert.
16	E. couvert.	S. couvert.	Couvert.
17	S-S-O. cou- vert. vent.	S-O. pluie. vent.	Beau. pl. v.
18	O S-O. gr. v. nuages.	O-S-O. gr. v. pluie.	Pluie. vent.
19	O. vent. nua- ges.	O. nuag. pl.	Nuag. v. pl.
20	O. nuag. pl.	O.n. pluie. v.	Nuages.
21	O. c. givre.	O. nuages.	Nuages.

MÉTÉOROLOGIQUES. 375

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La 1^{re} aînée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
22	N-N-E. cou- vert.	N-N-E. cou- vert.	Couvert.
23	N-N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
24	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag. couvert.	Couvert.
25	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
26	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
27	N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
28	O. neige. c.	E. couvert.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $7\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $1\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du N.

6 fois du N-N-E.
2 fois du N-E.
2 fois de l'E.
1 fois du S.
2 fois du S-S-O.
2 fois du S-O.
3 fois de l'O-S-O.
6 fois de l'O.
3 fois du N-N-O.

A a iv

376 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 8 jours beau.
 17 jours des nuages.
 22 jours couvert.
 4 jours du brouillard.
 10 jours de la pluie.
 2 jours de la neige.
 1 jour du givre.
 6 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1770.

L'épidémie de petite vérole, qui règne depuis si long-tems à Paris, paroît commencer à se calmer. Le nombre des malades, qui en ont été attaqués, pendant le cours de ce mois, a été bien moins considérable que les précédens : il y en a eu cependant quelques-uns chez lesquels cette maladie étoit d'un très-mauvais caractère ; & on a encore ouï parler de quelques personnes qui en étoient mortes.

Les fièvres rémittentes & catarrhales, qui avoient commencé à se manifester, dans le mois de Décembre, ont continué, tout ce mois-ci, & ont même paru se multiplier. Il en a été de même des coliques & des dévoiemens : les maux de gorge se sont multipliés ; mais la plûpart ont été de nature bénigne.



OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 377

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Janvier 1770; par
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée a commencé le 5, & a continué jusques vers la fin du mois, avec des variations : le 7, la liqueur du thermometre a descendu à près de 8 degrés au-dessous du terme de la congélation, &c, le 11, à 7 degrés au-dessous du même terme. Du 12 au 31, la hauteur du thermometre a varié depuis le terme de 2 degrés au-dessous du point de la congélation, jusqu'à celui de 3 degrés au-dessus de ce même point.

Il a tombé journellement de la neige, depuis le 5 jusqu'au 12. Il y a eu aussi plusieurs jours de pluie, sur-tout au commencement & à la fin du mois.

La hauteur du mercure, dans le barometre, a été, du 4 au 17, au-dessous du terme de 28 pouces ; &, depuis le 17 jusqu'au 31, le mercure a presque toujours été observé au-dessus de ce terme. Le 4, il étoit descendu à 27 pouces 4 lignes, &c, le 7, à 27 pouces 3 lignes. Du 24 au 29, il s'est porté à la hauteur de 28 pouces 6 à 7 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 5 $\frac{1}{2}$ de-

378 MALADIES REGN. A LILLE:

grés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 4 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

7 fois du Nord vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

14 fois du Sud. vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

5 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

8 jours de neige.

8 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus grande à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Janvier 1769.

La ville a été, pendant toute l'année 1769, presqu'exempte des fièvres putrides-malignes, qui ont désolé plusieurs cantons de la campagne. Les maladies aiguës de

MALADIES RÉGN. À LILLE. 379

l'automne ont été à-peu-près bornées, dans la ville, comme on l'a vu dans nos Observations nosologiques, à la fièvre double-tierce-continuë, aux fiévres catar-rheuses, à des fluxions inflammatoires dans toutes les parties du corps, & à des fluxions de poitrine. Dans le cours de ce mois, nous n'avons guères vu que quelques pleurésies ou pleuropneumonies, des *lombago*, & quelques rhumatismes. Il s'est aussi présenté des coliques d'estomac, ou hépatiques, qui ont dû être traitées par la méthode anti-phlogistique.

Il nous est venu, dans les hôpitaux de charité, quelques personnes attaquées de la fièvre putride-vermineuse, fruit de la disette & de la pauvreté. Quelques villages & bourgades étoient encore infestés par la fièvre maligne.

LIVRES NOUVEAUX.

Lettres périodiques sur la Méthode de s'enrichir promptement, & de conserver sa Santé par la culture des végétaux ; par M. P. Joseph Buc'hoz, médecin ordinaire de feu le roi de Pologne ; Tome III. A Paris, chez Durand neveu, 1769, *in-8°*.

On trouve, à la fin de ce volume, qui contient vingt-six Lettres, c'est-à-dire depuis la quarante-septième jusqu'à la soixan-

380 LIVRES NOUVEAUX.

te-douzième inclusivement, un Avis du libraire pour le renouvellement des souscriptions dont le prix, comme nous l'avons déjà annoncé dans un de nos Journaux précédens, est de 14 livres pour Paris, & de 16 pour la province. Nous avons également averti qu'il paraît une de ces Lettres tous les mardis de chaque semaine.

Lettres périodiques curieuses, utiles & intéressantes, sur les avantages que la Société œconomique peut retirer de la connoissance des animaux, pour servir de suite aux Lettres sur les Végétaux; par M. *P. Joseph Buc'hoz*, médecin ordinaire de feu le roi de Pologne, &c; Tome II. A Paris, chez *Durand neveu*, 1769, *in-8°*.

Ce volume contient vingt-six Lettres comme le précédent : elles commencent à la vingt-septième, & finissent à la cinquante-deuxième inclusivement. On trouve, pour le renouvellement des souscriptions, un Avis semblable à celui que nous avons déjà rapporté : c'est le même prix ; & elles paraissent le même jour.

Description générale historique, géographique & physique de la colonie de Surinam, contenant ce qu'il y a de plus curieux & de plus remarquable touchant sa situation, ses rivières, ses forteresses, son gouvernement & sa police ; avec les mœurs & les usages des habitans naturels du pays,

LIVRES NUVEAUX. 381

& des Européens qui y sont établis ; ainsi que des Eclaircissements sur l'oeconomie générale des esclaves Nègres, sur les plantations & leurs produits, les arbres fruitiers, les plantes médicinales, & toutes les diverses espèces d'animaux qu'on y trouve, &c ; enrichie de Figures & d'une Carte géographique du pays ; par *Philippe Fremin*, docteur en médecine. A Amsterdam, chez *Van Herrevelt*, 1769, in-8°, deux volumes. On en trouve des exemplaires à Paris, chez *Saillant & Nyon*.

Tout le second volume de cet Ouvrage, & près d'un tiers du premier, sont consacrés à l'histoire naturelle des productions du terroir où est établie la colonie de Surinam ; c'est à ce titre que nous avons cru devoir l'annoncer dans notre Journal.

Mémoires de l'Académie de Dijon ; Tome I. A Dijon, chez *Cauffé* ; & se vend à Paris, chez *Saillant & Nyon*, 1769, in-8°. Prix broché 6 livres.

Nous nous occuperons plus particulièrement de ce Recueil où l'on trouve plusieurs Mémoires très-intéressans de Médecine & de Chirurgie.

Pathologie de M. *Gaubius*, traduite du latin en françois par M. *Sue le jeune*, maître en chirurgie, chirurgien ordinaire de l'hôtel de ville, adjoint au Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, & pro-

382 LIVRES NOUVEAUX.
professeur-démonstrateur d'anatomie & de chirurgie à l'école pratique, avec cette épigraphé :

Ut merito bonus quisque repurgatissimam tandem, omnibusque numeris absolutam doctrinæ medicæ eam partem (Pathologiam) desideret.

Auctor libri, pag. 18.

A Paris, chez *Vincent*, 1770, in-12.

Il y avoit long-tems qu'on désiroit voir paroître en notre langue une Traduction de cette excellente Pathologie de M. *Gau-bius*, dont les éditions multipliées annoncent le cas qu'on en doit faire. Personne, avant cet auteur, n'avoit entrepris de dépouiller cette partie si essentielle de la médecine de toutes ces divisions minutieuses & inutiles, que les scholastiques y avoient introduites, ni de réduire l'aethiologie des maladies à des principes plus simples ni plus évidens.

LETTRE

De M. LEVRET, conseiller-honoraire du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, associé de celle de Botanique & d'Histoire naturelle de Crotone, accoucheur de feu madame la Dauphine, touchant ses Cours sur les Accouchemens.

Oserois-je vous prier, Monsieur, de vouloir bien insérer dans votre Journal le plan

LETTER DE M. LEVRET, &c. 383
que je me propose de suivre dorénavant
pour les cours particuliers sur les accouche-
mens, que je suis dans l'usage de faire chez
moi, depuis un grand nombre d'années.

Plusieurs étrangers, & des personnes
qui habitent les provinces, m'ont prié d'en
fixer les époques, afin qu'ils puissent, en
conséquence, déterminer le temps de leur
voyage à Paris : j'avertis donc que, suivant
mon usage, j'en ferai quatre par an ; que
je les commencerai déterminément dans les
quinze premiers jours des mois de Janvier,
Avril, Juillet & Octobre, & qu'on s'asse-
blera chez moi, rue des Fossés-Montmar-
tre, le lundi, 2 Avril prochain, depuis
neuf jusqu'à dix heures du matin, à dessein
de convenir du jour & de l'heure pour ou-
vrir le second de cette année, & dans le-
quel je me propose d'y rendre publiques
nombre de nouvelles observations sur la
pratique & sur la perfection d'instrumens,
à laquelle des faits particuliers m'ont con-
duit.





T A B L E.

E X T R A I T des Recherches sur la Cause de la Pulsion des Arteres. Par M. De Lamure, m ^é decin. Page 291	
O bservations sur deux Inoculations de petite Vérole. Par M. De Baux, m ^é decin.	314
Lettre sur les Suites d'une Maladie singuliere, décrite dans le Journal. Par M. Dubois, chirurgien.	310
O bservation sur une Passion iliaque singuliere. Par MM. Matteau, m ^é decin, & Bourgeois, chirurg.	317
_____ sur des Vers trouvés dans des pustules de la peau. Par M. Boisse, chirurgien.	336
_____ sur un Ver trouvé sous la Conjondive. Par M. Mongin, chirurgien.	338
_____ sur une Fistule externe à la marge de l'anus, guérie sans opération. Par M. Mattrigues, chirurg.	339
_____ sur un Corps polypeux. Par M. Clément, chirurgien.	344
_____ sur une Hydrocèle vraie. Par M. De Lattre, chirurgien.	351
O bservations sur la Suppuration des Gencives. Par M. Botot, dentiste.	356
O bservations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Février 1770.	373
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1770.	375
O bservations météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1770. Par M. Boucher, m ^é decin.	377
Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Janvier 1770. Par le même.	378
Livres nouveaux.	379
Lettre de M. Levert sur ses Cours.	381

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1770. A Paris,
ce 23 Mars 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

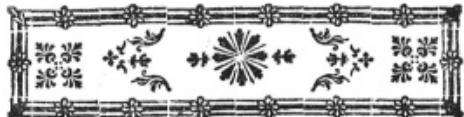
M A I 1770.

TOME XXXII.



A P A R I S ,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1770.

EXTRAIT.

Essais sur différens Points de Physiologie, de Pathologie & de Thérapeutique ; par M. FABRE, maître en chirurgie, prévôt du Collège, & conseiller du Comité de l'Académie Royale de Chirurgie. A Paris, chez Didot le jeune, 1770, in-8°. Prix 3 livres 12 sols broché.

Les différens points, dont M. Fabre a cru devoir traiter dans ces *Essais*, sont la *sensibilité*, l'*irritabilité*, les *fonctions du cerveau*, la *circulation des fluides dans les vaisseaux capillaires*, & le *tissu cellulaire*, l'*inflammation*, la *suppuration*,
B b ij

la cicatrisation des plaies, les luxations de la cuisse & du bras, la pratique d'Hippocrate dans les maladies aigües, des observations sur les maladies chroniques, enfin les différens systèmes de médecine qu'on a proposés jusqu'à ce jour. Quoique ces objets paroissent, au premier coup d'œil, avoir peu de rapport les uns aux autres, il en résulte cependant un corps assez complet de théorie médicinale, par l'art avec lequel l'auteur a su les ramener à un principe commun, qui, entre ses mains, est de la plus grande fécondité. Ce principe est l'irritabilité, mais l'irritabilité considérée sous un point de vue différent de celui sous lequel M. De Haller l'a présentée dans ses Mémoires sur la Nature sensible & irritable des Parties du Corps animal.

M. De Haller, se fondant sur de nombreuses expériences faites sur des animaux vivans, a cru pouvoir affirmer que les parties tendineuses, aponévrotiques, membranéuses, ligamentueuses, &c. que l'idée de leur sensibilité exquise faisoit nommer nerveuses, étoient absolument insensibles, & que leurs blessures étoient sans conséquence. Sans nier les faits sur lesquels ce savant anatomiste a établi son opinion, M. Fabre lui reproche de n'avoir pas fait assez d'attention à ce qui se passe dans certains états de maladie. « Il est certain, dit-il,

DE PHYSIOLOGIE, &c. 389

» que le tissu cellulaire, qu'on a cru dé-
» pourvu de nerfs, & qu'on a trouvé cons-
» tamment insensible dans les expériences
» Hallériennes, devient douloureux, lors-
» qu'il suppure. On en a la preuve évidente
» dans une plaie qui n'intéresse que la peau
» & cette partie. Deux jours après, à la
» levée du premier appareil, il n'y a aucun
» point de cette plaie, qui ne soit sensible
» & douloureux, lorsqu'on le touche trop
» rudement ; & cette sensibilité subsiste
» jusqu'à ce que les chairs soient couvertes
» par la cicatrice. » Il ajoute tout de suite :
» Dans la même circonstance, la sensibilité
» se manifeste dans les autres parties aux-
» quelles M. De Haller l'a refusée absolu-
» ment. Lorsque le périoste, la dure-mère,
» les tendons, les ligamens, les cartilages,
» les os même, sont découverts, & qu'ils
» suppurent, c'est-à-dire, lorsque ces par-
» ties sont couvertes de cette substance car-
» niforme, à laquelle on a donné le nom
» de *nouvelle chair*, & qui est produite par
» l'extension des vaisseaux de ces mêmes
» parties, on sait qu'il n'y a aucun point
» de cette substance, qui n'excite la douleur,
» lorsqu'on l'irrite. Il est donc démontré que
» toutes ces parties ont des nerfs, quoiqu'il
» ne soit pas possible de les appercevoir à la
» vue. » M. Fabre, pour expliquer com-
» ment il se peut faire que ces nerfs paroissent

B b iij

390 ESSAIS

insensibles dans l'état fain, & le soient si fort dans l'état de maladie, suppose que, dans ce dernier état, ils éprouvent un changement qui leur donne les dispositions qui leur manquent dans le premier, pour transmettre au cerveau les impressions qu'ils ont reçues. Il rappelle, à ce sujet, que tous les nerfs, qui se distribuent dans les parties sensibles, se divisent en une infinité de rameaux, se dépouillent de la membrane qui les enveloppoit, & se terminent le plus souvent, d'une maniere invisible, en une espece de pulpe. Quelque dénués de sentiment que paroissent les nerfs des parties que M. De Haller qualifie d'*insensibles*, ils donnent cependant, même dans l'état fain, des signes évidens de sensibilité, lorsqu'on les irrite avec certains caustiques : d'où notre auteur conclut qu'il y a une forte d'affinité entre les nerfs & les différentes especes de *stimulus*; ce que semble confirmer l'observation qui nous apprend que certains *stimulus* ne font leur impression que sur certains nerfs ; que presque tous agissent différemment sur les nerfs des differens organes, & même sur ceux des mêmes organes dans les différentes circonstances. Quant à la disposition qui les rend si sensibles dans l'état de maladie, M. Fabre pense qu'elle consiste le plus souvent dans l'état d'inflammation. Il se fonde sur ce qu'il ar-

rive quelquefois que, dans les plaies de ces parties prétendues insensibles, lorsqu'il subsiste une cause irritante, il ne survient d'abord aucun accident, les malades, qui ont toute leur connaissance, ne se plaignent d'aucune douleur; mais ensuite la cause irritante, continuant d'agir, &c, en conséquence, l'inflammation survenant dans ces parties, les vives douleurs, la fièvre, le délire, les convulsions se déclarent, & mettent la vie du malade en danger. En vain répondroit-on que ces accidens sont moins l'effet de la lésion des parties que M. De Haller appelle *insensibles*, que celle de quelque nerf qui s'est trouvé dans le voisinage. M. Fabre observe avec raison qu'on ne peut pas se méprendre sur la source de ces accidens par les signes qui les accompagnent, & qui tous tendent à démontrer qu'ils sont la suite de la lésion de la partie prétendue insensible.

Nous avons déjà annoncé que M. Fabre considéroit l'irritabilité sous un point de vue différent de celui sous lequel M. De Haller l'a présentée. On sait que cet illustre physiologiste pense que l'irritabilité est une propriété qui n'appartient qu'à la fibre musculaire, & que son principe réside dans le *mucus* gelatinieux, ou dans le *gluten*, qui lie les particules terrestres, dont cette fibre est formée. M. Fabre, au contraire,

B b iv

392 ESSAIS

admet l'irritabilité comme une propriété générale de la fibre animale, la croit dépendante de la sensibilité, enfin l'attribue avec M. Zimmerman, au suc médullaire, que les nerfs portent dans tous les organes; ce qui le conduit à examiner les fonctions du cerveau qu'il regarde comme l'organe destiné à préparer & à renouveler dans le tissu des parties ce suc médullaire, principe de l'irritabilité. Il admet, dans ce viscere, le mouvement alternatif, dont M. Schlichting a démontré les rapports avec les mouvements de la respiration; & il l'attribue avec M. De Haller, au reflux du sang dans les veines jugulaires & vertébrales; reflux occasionné par la difficulté que ce fluide trouve à pénétrer dans les poumons, dans le tems de l'expiration. Sans doute que M. Fabre ne connoissoit pas encore l'explication que M. De Lamure a donnée de ce phénomene. Nous ne doutons pas qu'il n'eût été frapé de la force de ses démonstrations, & qu'il ne lui eût donné la préférence sur celle qu'il a adoptée. (Voyez dans le Journal précédent l'Extrait que nous avons donné du Mémoire de M. De Lamure.) Quoi qu'il en soit, c'est cette impulsion, que le cerveau reçoit, qui détermine, selon notre auteur, le suc médullaire, ou le suc nerveux, qui est séparé, ou préparé, dans ce

viscere ; à prendre la route des nerfs , pour être distribué dans toutes les parties. Il apporte un assez grand nombre d'observations qui lui ont paru rendre cette opinion plus que vraisemblable , & lui servent à rendre raison des différens phénomènes que présente l'action des nerfs. Nous nous contenterons de rapporter l'hypothèse qu'il propose pour expliquer les sensations. Il ne veut point que le suc médullaire retourne vers sa source , lorsqu'il est parvenu dans le tissu des parties , qui est le terme de son mouvement. Mais , comme il est continuellement poussé dans la même direction , par l'impulsion qui est communiquée au cerveau , & que , par conséquent , les nerfs en sont toujours pleins , il prétend qu'il y est pressé par la même force ; de sorte que , lorsqu'il est ébranlé dans un point , cet ébranlement , par les loix de l'hydraulique , se communique , dans l'instant , dans toute l'étendue du nerf , depuis son origine jusqu'à son extrémité. Il le compare à un petit tuyau plein d'eau , & couvert , à ses deux extrémités , d'un morceau de cuir. Si l'on presse le couvercle de l'une de ces extrémités , on appercevra , en même tems , l'impulsion de l'eau sur le couvercle de l'autre extrémité. *C'est ainsi , dit-il , qu'on peut concevoir comment les impressions des corps extérieurs sur nos parties , sont communiquées.*

394 ESSAIS
*quées au cerveau, avec tant de prompti-
tude, par la voie des nerfs.*

Pour démontrer l'universalité de l'irritabilité que M. De Haller paroît, en effet, avoir trop restreinte, en ne l'attribuant qu'à la fibre musculaire, M. Fabre parcourt les différens mouvemens qu'une observation journaliere démontre dans le tissu cellulaire, les glandes, les vaisseaux capillaires, les organes sécrétaires ; mouvemens qui paroissent évidemment être produits par l'irritation qu'excitent les fluides contenus dans ces différens organes. C'est cette propriété universelle qu'il regarde comme le principe des mouvemens & des forces que Van-Helmont attribuoit à son *archée*, Stahl à l'*ame*, & qu'Hippocrate désignoit par le nom de *nature*. Il range sous deux classes les causes qui excitent l'irritabilité : les unes dépendent de l'*ame*, comme la volonté, les passions ; & les autres sont matérielles, comme les corps extérieurs, qui blessent, les humeurs âcres, qui irritent. Ces deux genres de causes peuvent se suppléer, & se suppléent quelquefois l'un l'autre. Les expériences de M. De Haller ont démontré qu'une irritation méchanique & extérieure pouvoit faire entrer en contraction un muscle soumis à la volonté, lors même que le nerf, qui fait sa communication avec le cerveau, est coupé;

& on observe tous les jours, que les passions de l'ame agissent sur les organes, tels que le coeur, l'estomac, &c. qui ne sont pas soumis à la volonté, & dont le mouvement paraît être l'effet d'un *stimulus* matériel.

Cette doctrine paraît confirmée par l'observation qui nous apprend que le nombre des nerfs, qui entrent dans la composition de nos parties, est en raison des fonctions plus ou moins répétées, que ces parties exercent. Le coeur, le diaphragme, l'estomac & les intestins ont beaucoup de nerfs, parce que ces organes ont besoin d'une plus grande quantité de suc nerveux pour faire aux mouvements puissans, qu'ils doivent exercer continuellement : aussi ces parties sont-elles si sensibles & si irritable, que presque tous les mouvements de la machine s'y rapportent par la correspondance que les nerfs intercostaux, & ceux de la huitième paire, établissent entre elles & toutes les autres parties du corps. Ainsi il n'est point étonnant que Van-Helmont ait établi le siège de son archée dans le pylore ; que MM. Casé & De Bordeu ayent regardé la région épigastrique, & le diaphragme en particulier, comme le centre des forces animales, &c. Une propriété bien singulière est celle que les fibres nerveuses, (dans lesquelles nous avons déjà dit que M. Fabre

396 **E s s a i s**

plaçoit l'irritabilité,) ont de s'accoutumer à l'action de certains *stimulus* qui les ont d'abord irritées très-vivement, au point de n'en être plus affectées. Une autre, non moins étonnante, est l'espece d'affinité qu'on observe entre certains *stimulus* & nos parties. C'est sur ce phénomène que M. De Bordeu a fondé son opinion sur les sécrétions; opinion que M. Fabre adopte comme une conjecture mieux fondée que toutes les autres hypothèses qu'en a imaginées pour expliquer le méchanisme de cette fonction importante de l'économie animale.

Les vaisseaux capillaires forment, selon M. Fabre, un système particulier, dans lequel les fluides se meuvent selon des loix différentes de celles auxquelles ils sont soumis dans les gros vaisseaux. Lewenhoeck, Baglivi & M. De Haller, qui ont observé le mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires des animaux vivans, assurent avoir remarqué que ce fluide y suivait toute sorte de directions; que, lorsque les fibres étoient irritées, & que ces vaisseaux étoient agités par les nerfs, la circulation y étoit troublée, & que, si le sang rencontrait un obstacle qu'il ne put vaincre, il revenoit sur ses pas, & poursuivoit son chemin par une autre route. Notre auteur, qui a vérifié ces observations, en conclut avec

M. De Bordeu , « qu'il est permis de con-
» cevoir que les vaisseaux capillaires con-
» tiennent une masse considérable de flu-
» des , qui y a été versée par les artères ,
» & qu'une partie de ces fluides est pressée ,
» à chaque instant , dans les veines par
» l'action propre des vaisseaux capillaires ,
» & par celle des muscles ; tandis que le
» reste de la masse peut suivre , dans ces mê-
» mes vaisseaux , des courans particuliers , qui
» le transportent d'une extrémité du corps
» à l'autre , sans passer par les voies géné-
» rales de la circulation . » C'est encore de
M. De Bordeu qu'il emprunte ses idées sur
le mouvement des fluides aqueux dans le
tissu cellulaire , dans lequel ces fluides peu-
vent aller & venir de tous côtés , & indiffé-
remment d'un endroit à l'autre , sans jamais
trouver rien qui s'oppose à leur cours dans
l'état naturel : d'où il est naturel de con-
clure que la force , qui fait mouvoir les
fluides dans les vaisseaux capillaires , &
dans le tissu cellulaire , n'est point celle du
cœur ni celle des artères , puisque les fluides
y suivent des directions contraires à l'im-
pulsion de ces organes de la circulation . Il
faut donc que les vaisseaux capillaires , & le
tissu cellulaire , ayent une action propre ,
qui détermine les fluides à se mouvoir dans
des sens opposés . Parmi les causes capables
d'exciter l'irritabilité de ces organes , & de

398 ESSAIS

produire dans le cours des liqueurs qu'ils contiennent, ces révolutions contraires aux loix de la circulation, M. Fabre place le froid & les répercussions qui changent la direction des fluides, & les repoussent de la surface de la peau vers où les portoit l'action du tissu cellulaire, & sur-tout l'irritation des fibres nerveuses, qui les attire, en dirigeant le mouvement oscillatoire des vaisseaux capillaires, & du tissu cellulaire, vers le point irrité; c'est ce que démontrent suffisamment l'efficacité des vésicatoires pour rappeler une humeur goutteuse ou dardante de l'intérieur à l'extérieur. C'est à une irritation de cette espèce, que M. Fabre attribue la rapidité avec laquelle le sang afflue dans certaines parties, telles que les parties de la génération dans l'un & l'autre sexe, le mammelon & les mamelles dans les femmes, & même l'évacuation périodique, que ces dernières souffrent, tous les mois, par les vaisseaux de la matrice.

C'est de ce même principe qu'il déduit toute la théorie de l'inflammation. « Une irritation, dit-il, vive & permanente détermine, contre les loix de la circulation, le sang à affluer de tous les points de la circonférence vers un même centre qui est le point irrité : par-là il se forme une tumeur rouge, sphérique, rénitente, & dont le volume & l'étendue sont propor-

DE PHYSIOLOGIE, &c. 399

tionnés à l'intensité de l'irritation. Les anciens , à qui les loix de la circulation n'en imposoient point, disoient que la douleur & la chaleur attiroient le sang : *Ubi dolor & calor, huc sanguis uberius affluit.* » Il attribue la chaleur , qui caractérise l'inflammation , à l'irritation des solides , à l'exclusion des fluides qu'il croit plus propres à l'éteindre qu'à l'exciter. Quant à la pulsation qui l'accompagne , il la croit un phénomene électrique. Il suppose que la matière électrique , dont le courant , excité par la collision des fibres , est dirigé du centre de la tumeur à la circonference , est répercutée par les fluides qui abordent vers le centre , d'où naît le choc qui cause la pulsation. Il est bon d'avertir qu'il ne propose cette idée que comme une conjecture qu'il a cru plus propre à rendre raison des phénomènes , que le battement des artères , auquel on l'attribue ordinairement. L'explication , qu'il donne de la fièvre , nous a paru plus naturelle : il la déduit immédiatement de l'irritation violente , qu'éprouve la partie enflammée ; irritation qui se communique au cœur par le moyen des nerfs. L'explication , qu'il donne des autres phénomènes , ne découle pas moins naturellement de ce principe.

La suppuration est un effet trop ordinaire de l'inflammation , pour que M. Fabre n'ait

pas cru devoir entrer dans quelques détails à ce sujet. Il réfute d'abord la théorie ingénue, mais très-gratuite, que les méchaniens avoient imaginée pour expliquer la formation du pus. Il la croit avec les anciens, un effet de la chaleur qui caractérise l'inflammation ; ou, comme il s'exprime lui-même, *c'est le feu rasssemblé, & agité dans le centre d'une tumeur, qui raréfie l'air renfermé entre les molécules des fluides, change leur texture, & les convertit en pus à-peu près par la même loi que le feu ouvert réduit en cendres les matières combustibles* ; &c, de peur qu'on ne se méprenne sur sa véritable opinion, il ajoute tout de suite : *Nous pensons que la suppuration, qui succède à l'inflammation, se fait par une véritable coction, & que c'est une altération, ou une sorte de corruption de nos fluides, qui tient plus de la déflagration ou de l'embrasement, que de tout autre mouvement déstrucisseur.* Ces idées paroîtront vraisemblablement peu exactes aux chymistes auxquels, quoi qu'en dise M. Fabre, il appartient plus qu'à personne de prononcer sur la dégénérescence de nos humeurs. Ils conviendront, sans doute, que la formation du pus est due à la chaleur qui opere une véritable coction, comme les anciens l'ont très-bien observé; mais ils auront de la peine à convenir que cette coction ait aucune analogie

DE PHYSIOLOGIE, &c. 401

logie avec la déflagration & l'embrasement : ainsi il pourroit bien se faire que M. Gaber, dont l'auteur paroît dédaigner les expériences, soit, de tous les auteurs qui ont traité de cette matière, celui qui ait approché le plus près du but (*a*). Quoi qu'il en soit, nous pensons que l'auteur a été plus fondé à rejeter l'opinion de M. De Haën qui regarde la suppuration comme une excrétion d'une matière déjà formée dans la masse du sang.

On voit ordinairement que les plaies des grandes amputations ne sont dangereuses que par les accidens qui résultent du dérangement de la circulation ; dérangement qui a sa source dans le retranchement des principaux troncs d'arteres & de veines. M. David, dans ses *Recherches sur la Saignée*, a établi une théorie de ce dérangement que M. Fabre a cru devoir examiner. Il observe d'abord qu'en voulant évaluer les effets de la surcharge qui devoit résulter, pour les vaisseaux entiers, du retranchement d'une partie un peu considérable, on avoit tort de réunir en une seule quantité le sang que les vaisseaux reçoivent dans l'espace d'un tems donné. Il fait voir, en réduisant les choses à leur juste valeur, & en défaillant, comme de raison, le sang contenu dans la

(*a*) Voyez dans le Journal de Juillet 1763 l'exposé des expériences de cet illustre académicien.

Tome XXXII. C c

partie retranchée , que cette surcharge étoit très-peu considérable , & que les effets en étoient d'autant moins à craindre , que les vaisseaux entiers étoient susceptibles de se dilater en raison de la quantité des fluides qui se présentent à leurs orifices. Il en est de même du retour du sang qui est poussé dans ce qui reste de l'artere coupée. Il trouve une route facile dans les arteres collatérales , qui aboutissent au système des vaisseaux capillaires , dans lequel , comme nous l'avons dit , le mouvement du sang peut se faire en tout sens : aussi M. Fabre remarque-t-il que , plus de vingt-quatre heures après , on n'observe dans le pouls , ni dans la tête , ni dans la poitrine , ni dans le bas ventre , ni dans le moignon même , aucun changement qui marque le moindre dérangement dans la circulation ; *ce qui prouve bien manifestement , ajoute-t-il , que la fièvre , la douleur & le gonflement , qui ne surviennent que le second ou le troisième jour , ne sont point l'effet de la suppression de l'artere crurale , mais celui de l'irritation qui est le seul principe de l'inflammation , & qui cause , dans le cas présent , des accidens d'autant plus dangereux , que les précédés de l'opération la rendent plus vive.*

Le meilleur moyen de prévenir ces effets , seroit donc d'éviter tout ce qui peut produire cette irritation. M. Fabre pense qu'on

DE PHYSIOLOGIE, &c. 403

pourroit le faire, si l'on suivoit la méthode que Dampierre dit avoir vu pratiquer dans le royaume d'Achin, sur les voleurs dont le supplice ordinaire est d'avoir les poignets ou les pieds coupés. « Lorsqu'on » a coupé ainsi un membre, dit ce voyageur » éclairé, on a une grande pièce de cuir, » ou une vessie toute prête pour mettre sur » la plaie : on l'y applique d'abord ; & on » la lie si ferme, que le sang ne sçauroit » sortir. On arrête, par ce moyen, la » grande effusion qui s'en feroit sans cela ; » & je n'ai jamais ouï dire que personne » soit mort de cette opération. Je ne sçais » pas au juste combien de tems on laisse là » vessie sur la plaie ; mais du moins est-il » sûr qu'elle y demeure jufqu'à ce que le » sang soit bien étanché ; &, quand on » l'ôte, le sang caillé, que la vessie avoit » pressé contre la chair, tombe de lui- » même, & laisse la chair nette. Je m'ima- » gine qu'après cela, ils y mettent quelque » emplâtre déterfif, ou qu'ils confolident » la plaie selon qu'ils le trouvent à propos, » & que, par ce moyen, ils la guérissent » avec beaucoup de facilité. » M. Fabre indique les précautions qu'il croit les plus propres à faire réussir cette méthode ; mais ce sont des détails dans lesquels il ne nous est pas possible d'entrer, & pour lesquels nous sommes obligés de renvoyer le lecteur

Cc ij

404 ESSAIS

à l'Ouvrage même.. Il examine ensuite la question : Si , dans les plaies d'armes à feu , compliquées au point d'exiger l'amputation , il faut attendre la cessation des accidents , pour pouvoir en espérer un heureux succès. Il se décide pour la négative , pourvu qu'on suive , dans l'opération , la méthode qu'il a indiquée pour éviter toutes les causes d'irritation qui ne manqueroient pas de faire périr d'autant plus promptement les malades , que , jouissant de toutes leurs forces , les effets de l'irritation seroient beaucoup plus terribles. Il termine ce chapitre par un précis de sa doctrine sur les détersifs , consignée dans un Mémoire qui concourut , en 1746 , pour le prix de l'Académie de Chirurgie.

Le mécanisme de la cicatrisation des plaies & des ulcères avec perte de substance , qu'on trouve à la suite du morceau sur les amputations que nous venons d'analyser , avoit déjà été inséré dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. J'ai exposé la doctrine de M. Fabre , en rendant compte d'un Mémoire de M. Louis sur la même matière , contenu dans ce volume. Voyez Journal de Mai 1768. Je crus devoir faire à l'auteur une objection à laquelle il répond dans ce nouvel Ouvrage. *M. Roux croit , dit-il , que les chairs ulcérées fournissent un suc*

DE PHYSIOLOGIE; &c. 405

mouqueux ou nourricier pour former la cicatrice : c'est bien aussi mon sentiment, comme je l'ai dit ci-devant ; mais il ajoute que ce suc s'amasse en assez grande quantité pour remplir une partie du vuide d'une solution de continuité. M. Fabre oppose à cette objection l'exemple qu'il avoit déjà cité d'une plaie formant une cavité à la partie antérieure de la cuisse , avec perte de substance jusqu'à l'os , & dont les parois ne peuvent point se toucher pour se réunir par agglutination. Il me permettra de lui faire observer que cet exemple est mal choisi , parce qu'il n'est rien de si difficile que de décider si , en effet , dans ce cas , il n'y a , comme il le prétend , aucune partie du vuide de la solution de continuité , remplie par l'épanchement ou l'accumulation du suc nourricier. L'exemple des plaies de la poitrine , ou de la tête , lui eût été moins favorable : aussi est-il obligé de convenir que , dans l'un & l'autre cas , la peau s'étend. Mais est-ce une simple extension comme celle d'un chamois qu'on tire en divers sens , ou une végétation comme celle qu'éprouvent les ongles & les cheveux ? Nous ne croyons pas qu'il ose soutenir la première idée : il sera donc obligé d'adopter la seconde ; mais elle renverse son système. Il y a plus : les adhérences , que les viscères , qui ont été enflammés , con-

Cc iiij

406 ESSAIS

tractent si souvent avec les parois des cavités qui les contiennent, suffisent pour démontrer que le suc muqueux ou nourricier, comme il lui plaira de l'appeler, peut, en s'épanchant, se consolider, & prendre une forme ligamenteuse ; mais on distingue aisément ces concretions des vrais ligamens par leur défaut d'organisation. Quant à ce que j'ai dit de la propagation des vaisseaux, & même des nerfs dans les cicatrices, j'avoue que ce n'est qu'une conjecture, mais conjecture que je crois fondée, au moins quant aux vaisseaux, sur ce qu'on observe, quand on injecte les parties où il y a quelque cicatrice un peu considérable.

Nous passerons sous silence ce que M. Fabre dit sur les luxations de la cuisse & du bras ; nous nous contenterons d'observer que ses remarques tendent à confirmer de plus en plus la méthode de M. Dupouy, qui a été consignée dans nos Journaux. (Voyez le Journal de Février 1767.) Le résultat de ses *Réflexions sur la pratique d'Hippocrate dans les maladies aiguës, dans le rapport qu'elle a avec l'irritabilité*, est que cette irritabilité est le principe intérieur de force & d'action, qu'il désignoit par le nom de *nature*, & auquel il attribuoit la coction de la matière morbifique, & son évacuation. L'objet d'Hippocrate étoit,

DE PHYSIOLOGIE, &c. 407

felon lui , d'augmenter ce mouvement , lorsqu'il étoit trop foible , ou de le modérer , s'il étoit trop violent , parce qu'il avoit appris que ces deux extrêmes font des obstacles à la marche naturelle , & à la terminaison des maladies. Il attendoit ensuite le tems marqué où la matière fébrile , travaillée & préparée par la coction , excitât , par une affinité particulière , l'irritabilité de tel ou tel organe excrétoire , qui devoit lui donner issuë au dehors. On trouve dans ce chapitre des remarques très-sages sur la diète d'Hippocrate , comparée à celle qu'on emploie de nos jours en France , sur l'usage de la saignée , des purgatifs & des anti-putrides. Nous pensons comme lui , & tous les médecins pensent de même sans doute , que les matières putrides , qu'on rend par les déjections , n'acquièrent , dans certaines fièvres , la fétidité qu'elles ont , que dans les intestins où est le foyer de chaleur qui produit cette putridité , comme on voit que la fanie , qui découle d'un cancer , n'a acquis son caractère délétère , que dans l'ulcere , sans qu'il soit nécessaire de supposer que les sucs lymphatiques ou séreux participent à cette putridité ; ce qui réduit à peu de chose les avantages qu'on peut retirer des anti-putrides , dans les fièvres que ces sortes de déjections accompagnent : aussi n'est-ce point dans ce cas qu'on a coutume

Cc iv

408 ESSAIS

de les conseiller, mais dans ceux où la masse des liqueurs même paroît dans un état de dissolution & de putridité, comme dans les maladies accompagnées d'exanthèmes, de dépôts gangreneux, &c.

M. Fabre, pour expliquer la disposition morbifique, que nous portons en nous, & à laquelle il attribue la plûpart des maladies, suppose l'existence d'un fluide que M. Lecat, qui l'a imaginé, nomme *cauffique*, & qu'il prétend être composé de la matière subtile, ou du feu joint aux particules volatiles & salines, qui résultent de la chaleur & du mouvement des liqueurs. Il conjecture, avec ce célèbre chirurgien, que ce fluide, étant destiné, dans l'état naturel, à exciter l'action de nos organes, est essentiel à l'économie animale, ou plutôt qu'il est l'âme de toutes nos fonctions. Mais autant une médiocre quantité de ce fluide, & une juste proportion des principes qui le composent, sont nécessaires à la santé, autant son excès & ses mauvaises qualités sont pernicieuses. *Suivant cette hypothèse, ajoute notre auteur, ce fluide, qui est l'agence matériel de l'irritabilité, pourroit donc étre altéré par les causes accidentelles, & produire des maladies passagères (aiguës;) mais il pourroit aussi acquérir des modifications viciueuses, par les seuls progrès de l'âge, ou par une disposition héréditaire, & causer*

DE PHYSIOLOGIE, &c. 409

les différentes maladies chroniques, qui affligen l'humanité dans les différens périodes de la vie. Il parcourt ensuite les maladies des différens âges, telles que les écrouelles, l'hypochondrie, les dartres, les différentes espèces d'hydropisies, le scorbut : dans les femmes, le cancer des mamelles & de la matrice ; dans les hommes, le flux hémorroidal : dans les uns & les autres, les rhumatismes, la goutte, la néphritique, la pierre, &c. Il veut que, dans toutes ces maladies chroniques, on distingue celles qui dépendent du principe inné, dont nous avons parlé, d'avec celles dont la cause est acquise ou accidentelle, parce que, dit-il, *quoique leurs symptômes soient souvent les mêmes, leur terminaison est différente.* Le virus vénérien, par exemple, ne lui paraît si aisément à combattre, que parce qu'il est une cause étrangère & acquise. Quant aux maladies qui tiennent à une cause innée, il pense avec Hippocrate, que le seul espoir de les guérir est dans le changement que l'âge doit amener dans la constitution du malade ; & c'est d'après ce principe, qu'il trace la conduite qu'on doit tenir dans les maladies chroniques, prenant pour exemple les écrouelles & les affections hypochondriaques. Ensuite il parcourt les différens moyens que l'art a coutume d'employer pour combattre cette classe de ma-

410 ESSAIS DE PHYSIOLOGIE, &c.

Iadies, comme le régime, les calmans, les annodins, &c; les purgatifs, les fondans, les remèdes héroïques, l'exercice, les bains froids, les frictionss séches, les épispathiques, les cauterés, &c. Il termine tout l'ouvrage par un exposé des principaux systèmes de l'art de guérir, & par une récapitulation succincte de la doctrine qu'il a exposée dans le cours de ses Essais. Nous ne doutons point que nos lecteurs ne reconnoissent avec nous la fécondité du principe sur lequel M. Fabre a établi sa doctrine, & ne conviennent qu'on a proposé peu de systèmes aussi propres à jeter du jour sur l'économie animale, & sur la théorie des maladies. Peut-être trouvera-t-on que l'auteur l'a quelquefois un peu trop étendu; qu'il n'a pas assez vu que les phénomènes de l'économie animale ne pouvoient pas tous dépendre d'un seul & unique principe; mais il faut convenir que c'est une erreur où sont tombés tous ceux qui ont entrepris de donner des théories générales.





O B S E R V A T I O N

Sur l'Offification complète d'un Cœur de Canard ; par M. LE MEILLEUR, bachelier en médecine à Montpellier.

M'occupant dernièrement avec M. Amouroux, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, MM. Rey de la Jarthe, Quioc & Bafferès, bacheliers, MM. Latané de Brion & Clémenceau, étudiants en la même Faculté, à disséquer un canard, je fis l'observation suivante, que je crois assez curieuse pour mériter d'être publiée.

Après avoir ouvert la poitrine de l'animal, & coupé l'artère-aorte à environ quatre lignes de sa sortie du cœur, l'artère pulmonaire, & les deux veines-caves, à-peu-près à la même distance de leur connexion avec ce viscere, je le déplaçai, & sentis d'abord qu'il m'offroit une forte résistance, en le pressant sous les doigts. L'examinant plus attentivement, je m'aperçus qu'il étoit osseux. J'en avertis aussi-tôt ceux avec qui j'avois entrepris la dissection : ils ne furent pas peu surpris de la nouveauté du phénomene. Nous voulûmes poursuivre notre examen : pour cet effet, j'ouvris le cœur,

412 OBSERV. SUR L' OSSIFICATION

non sans résistance, avec mon scalpel: J'emportai environ le tiers de son volume. Une couche de l'épaisseur d'une pièce de deux sols, nous parut plus parfaitement ossifiée : tout le reste l'étoit également, si ce n'est que, dans certains endroits, l'ossification étoit plus achevée que dans d'autres. Les deux oreillettes sur-tout étoient d'une ossification plus dure que celle de toutes les autres parties. La base des vaisseaux, tant artériels que veineux, étoit aussi, en grande partie, ossifiée. L'ouverture du cœur étant faite, nous ne pûmes découvrir aucun vestige de substance musculaire, ni des petites colonnes charnues, que la nature a placées en assez grand nombre dans les ventricules. La cloison, qui sépare les deux ventricules, étoit mince, & comme membraneuse, n'ayant tout au plus que l'épaisseur d'une feuille de parchemin. Les deux cavités, formées par son intermede, & qui tenoient lieu de ventricules, se trouvoient remplies de sang coagulé. Pour ce qui est des valvules *tricuspidales*, *mitrales* & *semi-lunaires*, nous ne portâmes pas l'attention jusqu'au point de nous assurer si elles existoient, ou non : du reste, ce viscere avoit conservé sa forme & sa grosseur naturelles. Il étoit revêtu extérieurement d'une membrane extrêmement déliée, que nous jugeâmes être

D'UN CŒUR DE CANARD. 413

le péricarde. J'ajouterai que ce canard étoit gros, bien nourri, & paroifsoit avoir joui de toute sa vigueur jusqu'à sa mort. Comment s'étoit exécuté, dans cet animal, le mouvement de systole & de diastole, supposé jusqu'à présent si nécessaire pour la circulation du sang ? Je laisse aux physiologistes à tirer de cette Observation les conclusions qu'ils jugeront à propos.

MÉMOIRE

Sur l'Epidémie qui a régné aux environs de Saint-Quentin ; par M. VON-MITAG-MIDY, docteur en médecine au même lieu.

*Miscueruntque herbas
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.*

VIRGIL.

Une maladie épidémique d'un très-mauvais caractère, se manifesta, sur la fin de l'hiver de 1769, aux environs de la ville de Saint-Quentin. Elle avoit ravagé, l'année précédente, le village de Norroir,¹ situé, à environ trois lieues de cette ville, sur une élévation, & loin des eaux de toute especce, & lui avoit enlevé au moins soixante de ses habitans des deux sexes, & de tout âge, qui périrent par le défaut de secours suivis, & bien administrés.

1) Nauroy (Canton du Catelet) arrdt.
de St Quentin - Aisne.
Lud. Fugot

414 MÉMOIRE

Cette maladie, qui avoit une qualité contagieuse, se communiqua au village de Bellicourt, voisin de celui de Norroir; &, après y avoir immolé quelques victimes à sa fureur, elle s'affouit pendant l'hyver. Mais la douceur des premiers jours du printemps vint la réveiller, & lui donna, à mesure qu'elle s'étendoit, un nouveau degré de malignité.

Les mêmes principes, qui l'avoient établie à Norroir, & qui en avoient favorisé la communication à Bellicourt, s'étant mis en mouvement dans d'autres paroisses, en ont fait une épidémie assez considérable pour qu'elle ait régné, avec plus ou moins de violence, dans vingt-quatre, tant villages que hameaux, dans la circonférence d'environ dix-huit lieues autour de la ville de Saint-Quentin.

Mais, graces à la Providence, aux sollicitudes inexprimables, & aux charités intarissables de M^{gr} l'évêque de Noyon, à celles du Chapitre de Saint-Quentin, & aux secours abondans que M. l'intendant de Picardie a fait distribuer pendant le cours de la maladie, on n'a plus à combattre que quelques restes de ce fléau dans trois ou quatre villages.

Les malades, qui, à la faveur de tant de secours, ont permis la juste application des moyens curatifs, ont évité le sort de

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 415

ceux qui ont eu le malheur d'être attaqués les premiers, & de ceux que l'indocilité, ou une confiance stupide dans les empiriques de toute espèce, dont ce malheureux pays fourmille, & qui, au mépris des loix, s'y multiplient tous les jours, ont précipités dans le tombeau. (1) C'est toujours de même (187)

Peu accoutumé à publier des événements qui peuvent ajouter quelque chose à ma réputation, méprisant d'ailleurs la basse jalouse qui a cherché, dans cette occasion, à diminuer le mérite des succès dont j'ai eu la consolation de voir mes travaux couronnés, je ne me suis déterminé qu'avec peine à faire imprimer ce Mémoire; & je n'ai sacrifié ma répugnance, qu'au désir & à l'espérance que j'ai qu'il pourra être de quelqu'utilité.

Cette considération, seule capable de me décider, ne me permet plus de différer, depuis que je fais que, malgré le pouvoir des vents du nord & de la gelée sur les causes des maladies de ce genre, deux villages (*a*) de la généralité de Soissons souffrent, depuis peu, & assez près de nous, une partie de la même calamité, contre laquelle j'ose me flater qu'ils trouveront une ressource assurée dans l'exécution du plan curatif, qui a sauvé mes malades.

(*a*) Itencourt & Ficulaine.

416 MÉMOIRE

Au reste, je ne donne pas les fruits de mes travaux pour des merveilles de l'art, ni pour des phénomènes bien surprenans : il ne m'a fallu que réfléchir sur ceux de cette maladie, d'après les principes d'une faine théorie justifiée par l'expérience, pour obtenir, par des moyens aussi simples que les miens, des avantages aussi réels.

Cette maladie, qui a eu, jusques vers la mi-Juillet, les caractères & les symptômes de celle qu'on connaît aujourd'hui sous la dénomination de *fièvre de Picardie*, que les anciens appelloient *febris elodes*, étoit une fièvre putride-maligne-ardente-pestilentielle, dont l'invasion subite, & rarement prévue sur des signes précurseurs, s'est toujours annoncée par un froid léger, & une douleur de tête aiguë, & souvent gravative tout-à-la-fois, vers le *sinciput* & le *vertex*, accompagnée de tourbillons, de bruit & d'inquiétudes auxquels succédoient presqu'immédiatement le dégoût, une chaleur âcre & brûlante, qui augmentoit de plus en plus, & qui, jointe à la sécheresse extrême de la peau, devenoit presqu'insupportable au tact même, & une soif souvent inextinguible, & rarement médiocre.

Le pouls, assez fréquent, étoit mou, petit, embarrassé, mais assez régulier dans ses rythmes. La rougeur des yeux, l'insomnie,

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 417

fomnie, le délire, l'accablement universel, & la langueur des forces suivoient de près. La langue, presque toujours blanche & humide, se chargeoit de plus en plus, & bruissestoit quelquefois dans le milieu; & alors ses bords rougissoient assez souvent. Elle devenoit sèche & noire, lorsque l'inflammation du cerveau ou des méninges étoit grande. Venoient ensuite assez communément les taches pétéchiales rouges ou pourprées, sans ordre, assez souvent vers le septième jour, quelquefois plutôt, & quelquefois plus tard, à cause de la diversité des dispositions individuelles, du sexe, de l'âge, des conditions de l'atmosphère, &c.

A ces phénomènes se joignoit la surdité, & ensuite quelquefois l'engorgement d'une des parotides.

Dans le progrès de la maladie, & jusques dans la convalescence, presque tous les malades rendoient, par haut & par bas, plus ou moins de vers longs & ronds, *teretes*; & la corruption des sucs vitaux étoit portée quelquefois à un si haut degré, que les hémorragies opiniâtres, les urines noires, & jusqu'à la gangrene extérieure, sembloient en annoncer la destruction entière, avec la perte absolue des forces & de la vie.

La langueur des puissances motrices, an-

Tome XXXII.

D d

418 MÉMOIRE

noncée par la petitesse & la mollesse extrêmes du pouls, par le tremblement, la pesanteur & la difficulté avec lesquelles s'exécutoient les mouveemens volontaires; la stupeur léthargique, avec un délire sourd, & les soubresauts des tendons, enfin la lypothimie, étoient les signes effrayans, qui terminoient la scène, à moins qu'un embrasement complet du cerveau & de ses membranes n'eût fait précéder un vrai délire phréétique; des convulsions universelles, &c.

Les engorgemens du mésentere, un dégré d'esquinancie, &c. ont été quelquefois des épiphénomènes plus ou moins menaçans; le premier, dans des sujets cachectiques; & l'autre, chez des jeunes gens ou des vieillards épuisés ou desséchés, sans presqu'aucune apparence extérieure de gonflement & d'inflammation; & ce cas, qui heureusement a été très-rare, étoit mortel, comme l'a observé Hippocrate.(a), & tous les bons praticiens après lui.

La diarrhée bilieuse (b) a été un bon

(a) Aphor. 34, sect. 4. *Si febrem habenti suffocatio repente superveniat, nullo exilente in faecibus tumore, lethalis est.*

(b) Pourvu qu'elle ait été spontanée, & non l'effet des purgatifs violens, que les empyriques, & quelques chirurgiens ignorans, employoient assez communément; & alors ce n'étoit qu'une

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 419

signe, dans quelque tems de la maladie qu'elle ait paru : elle a soulagé la tête ; &c, lorsqu'elle a été excessive, ou trop longue, elle a toujours cédé heureusement à quelques prises de *catholicum double*, de rubarbe, ou d'*ippecacuanha*.

Les parotides ont été généralement critiques, n'ayant paru que vers le quatrième tems de la maladie ; & ce qui m'a étonné, & qui surprendra aussi tous les bons praticiens, c'est que la résolution & la délivrance même de la matière de ces tumeurs n'ont eu aucune suite funeste, contre l'observation générale dans les fièvres malignes (*a*), les purgatifs n'arrivant presque jamais à tems pour les prévenir (*b*).

Les hémorragies ont été aussi salutaires, lorsqu'aucun des signes d'une putréfaction presque complète n'a annoncé autre chose qu'un dégorgement critique des vaisseaux de la tête.

La surdité, arrivée dans l'état de la maladie, ne finissoit qu'à la mort, à moins que les malades ne fussent encore secourus à propos.

(*a*) *Parotides, quæ non suppurantur, malæ, &c.*
HIPP. in Coac. prænot.

Parotis non suppurans exitialis. BOERHAAVE,
Aphor. 741.

(*b*) Vu qu'elles n'ont été suppléées par aucune excrétion sensible, soit par la voie des selles, soit par celle des urines, &c.

D d ij

420 MÉMOIRE

ladie, a été d'un fort bon augure, selon l'observation commune.

L'intervalle, qui s'est toujours trouvé entre mes visites, dans les endroits infectés, dont le grand nombre ne m'a permis que d'en faire deux ou trois la semaine, dans chacun d'eux, m'a empêché de tirer des lumières, d'après l'observation des urines. D'ailleurs l'incurie ordinaire de ceux qui gardoient les malades, & la disette des vases propres à les conserver, & à m'en faire appercevoir les conditions, les ont presque toujours soustraites à mes yeux. Je les ai vues quelquefois louches, jaunâtres, rousâtres, crues, chez les uns, dans les premiers tems de la maladie, &, chez d'autres, déposant un sédiment blanc & louable, dans son déclin. Je ne puis assurer qu'elles aient eu par-tout une progression constante & régulière, vers cet état de perfection, & qu'on eût pu s'y fier, rien n'étant plus trompeur, dans les maladies de ce genre, que les meilleures qualités apparentes des urines (a). Elles ont été quelquefois noires, ainsi que je l'ai déjà rapporté.

La douleur de tête, quoiqu'assez com-

(a) *Ex urinis in febre pestilentiali, nul'a ferē prognostis elicetur, aut admodūm incerta.* RIVER,
*Prax. medic. lib. xvij, sect. 3, cap. j, de Febe
pestilent.*

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 421

munément le fruit d'une inflammation systrophique , n'a pas toujours dépendu de cette cause : le simple éréthisme des méninges a assez souvent produit ce symptôme ; & alors le mal , peu fixe , se portoit , tantôt dans une partie de la tête , & tantôt dans une autre. Ce cas paroifsoit être celui où les malades étoient le plus tourmentés de tourbillons excités par l'orgasme des fucus morbifiques , que la fièvre déterminoit toujours abondamment vers cette partie , dès l'instant de son établissement.

La gangrene extérieure a été aussi un épiphénomene critique , dont les suites ont été arrêtées par les anti-septiques intérieurs , & le traitement chirurgical.

Cette maladie , qui a eu des causes pré-disposantes , & communes à tout le royaume , dans les vents méridionaux , dans les pluies presque continues , qui avoient inondé la terre , & chargé l'atmosphère d'une humidité prodigieuse , pendant l'été , l'automne & l'hiver de l'année précédente ; dans la privation des vents septentrionaux , & des gelées , pendant la plus grande partie du même hiver ; dans la disette des choses les plus nécessaires à la vie , depuis deux ans , & dans l'usage des alimens mal-sains , ne donne pas la moindre idée des causes pro-cathartiques , de l'agent physique , qui les a développées & mises en mouvement ,

D d iij

422 MÉMOIRE

plutôt dans un lieu, que dans un autre ; dans l'exposition la plus salubre, que dans la plus mal-faïne ; dans l'état le plus opulent, que dans le plus misérable. Il est encore plus difficile d'expliquer pourquoi les villages de la premiere de ces expositions l'ont reçu les premiers, de préférence aux autres ; & enfin pourquoi ce fléau a épargné des villages près de ceux qui en étoient frapés, pour se porter au loin, quelquefois au-delà des bois, & s'y établir avec autant ou plus d'acharnement.

Cette cause, cachée sûrement dans l'air, & inconnue, le *τεῖος* d'Hippocrate, auroit-elle germé privativement dans chaque endroit ? Cela peut être ; & j'ai lieu de le croire, sur-tout pour les premiers qui en ont reçu l'impression ; mais les preuves, qu'elle a données de sa propagation par voie de contagion, sont incontestables ; & la moitié des chirurgiens, que j'ai été obligé d'établir dans les différens cantons affligés, m'en ont fourni, pour leur part, une trop évidente. Mais, quelle qu'ait été la cause, les accidens, qu'elle a produits, ayant déterminé le caractère particulier de la maladie dont je parle, les indications curatives ont été de rabatre promptement le mouvement impétueux du sang vers la tête, par la saignée du pied, réitérée une ou deux fois, & quelquefois plus, dans les cas positivement

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 423

inflammatoires ; de vider ensuite immédiatement les premières voies par une potion émético-cathartique , dès le lendemain de la première saignée qui a suffi communément , les forces & l'état du pouls n'en permettant pas davantage ; de réitérer l'évacuation des premières voies par un moyen semblable , lorsque les nausées , les rapports nidoreux , & les signes qui indiquoient la présence des vers dans l'estomac , l'ont exigé ; de tempérer l'ardeur qui brûloit les malades ; de corriger la putridité alcaliflcente des sucs animaux , & d'en prévenir la stase par des boissons chargées de sels acides végétaux , & quelquefois des minéraux ; de s'opposer à la destruction complète des globules sanguins par les anti-septiques les plus puissans ; de soutenir les forces , lorsqu'elles étoient trop abbatues , par les vérificatoires aux jambes , à la nuque , &c ; par de légers cordiaux , & par de plus forts , lorsqu'elles étoient prêtes à succomber ; de tenir toujours le ventre libre par l'usage des lavemens proportionnément aux forces ; d'évacuer peu-à-peu les sucs empoisonnés , qui abordoient aux premières voies , & qui étoient un levain propre à la germination d'une multitude de vers , particulièrement par l'effet des minéralis anti-vermineux , répétés de deux ou trois jours l'un ; & , sur la fin , par des purgatifs.

D d iv

424 MÉMOIRE

gatifs plus puissans , réglés sur la différence de l'âge , du sexe , des forces , & d'autres circonstances .

Les éruptions pourprées n'ont pas exclu l'usage des évacuans de la première de ces classes , lorsqu'un trop grand abbatement des forces , ou une chaleur excessivement acre , ne l'a pas dissuadé ; mais , dans le premier de ces cas , sur-tout lorsque les taches étoient livides , il a fallu n'employer qu'avec circonspection les lavemens qui ne pouvoient qu'augmenter la langueur , en portant trop loin l'amollissement & la détente .

Les cas particuliers ont fourni des indications qui leur étoient propres . L'inflammation du mésentere , ou de quelqu'autre viscere de l'*abdomen* , a exigé la saignée du bras , lorsque les simples fomentations émollientes , & les lavemens de même qualité , rendus ensuite résolutifs , n'ont pu la dissiper .

Pour les flux de ventre opiniâtres , & quelquefois dysenteriques , on a employé avec succès quelques prises d'*ipecacuanha* , de *catharticum* double , la rhubarbe , l'eau de riz , la décoction blanche de Sydenham , &c.

Dans les hémorragies excessives , on a eu recours , avec le même avantage , à l'application extérieure des styptiques , à l'usage

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 425

interne de la teinture de quinquina , aci-dulée avec l'élixir, ou l'esprit de vitriol , dans une boisson astringente ou agglutinante , sur-tout lorsque ces hémorragies ont paru à la suite d'une éruption pourprée ou livide ; ce qui n'étoit pas rare.

L'ischurie fausse ou rénale , produite tou-jours ici par l'état spastique des canaux des reins , a cédé à l'usage de l'esprit de nitre dulcifié , de la crème de tartre , &c. aidés par l'application des fomentations & des lavemens émolliens.

A l'enflure particulière des jambes , qui n'étoit pas un mauvais signe au déclin de la maladie , a quelquefois succédé l'œdématie universelle ; &c , dans ce dernier cas , l'oxy-mel scillitique , la scille préparée , mêlée avec le nitre purifié , un vin amer diurétique , & l'usage de bonnes nourritures , ont parfaitement réussi.

Quoique les rapports , les nausées , les vomissemens , même l'*anorexie* , ayent paru rarement , avant l'invasion de la ma-ladie , & lors de son développement , pour déceler la corruption & la saburre contenues dans l'estomac , cependant les évacuations par haut & par bas ont toujours été co-pieuses & procurées avec la plus grande facilité , par l'effet d'un ou deux , & rare-ment trois grains de tartre-émétique , joints à un ou deux gros de sel de Glauber , don-

426 MÉMOIRE

nés en lavage, ou à quelques onces de manne avalées en une seule portion. La tête, en particulier, s'en est toujours bien trouvée, sans compter ce qu'il a dû résulter, en général, de la soustraction d'une quantité de sucs corrompus, dont l'action devoit se réunir dans la masse commune, pour coopérer à la ruine de la machine animale. Ce remede a donc été toujours nécessaire dans tous les cas, au commencement de la maladie, & l'a quelquefois fait avorter.

La saignée n'a pas toujours été nécessairement indiquée : elle n'a pas été pratiquée, lorsque la langueur des forces, & l'extrême mollesse du pouls, jointes aux nausées, aux rapports nidoreux, ou la mauvaise bouche, ont exigé immédiatement l'évacuation des premières voies par haut & par bas, à moins qu'ils n'ayent été ranimés par ce moyen ; ni lorsque les malades étoient d'une constitution foible, ou fort âgés.

Les taches d'un rouge-vif, qui ont communément paru chez les jeunes gens précédemment forts & vigoureux, & qui, accompagnées assez souvent d'autres symptômes d'une phlogose plus ardente, n'ont pas été les moins dangereuses (a), soit qu'elles fussent plates, superficielles ou exan-

(a) *Pustulæ admodum rubentes, &c. exutioſæ*
HIPP.

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 427

thématueuses; & elles n'ont pas permis l'application des véficateurs, excepté quelquefois vers le déclin de la maladie. Mais ce secours, en général, a été nécessaire aux vieillards & à ceux de tout âge & de tout sexe, d'une constitution foible, lâche, ca- chectique, chez qui, malgré l'ardeur des chairs, produite uniquement par la rarefaction des fucus corrompus, répandus univerſellement, le pouls vacilloit; le délire étoit sourd; les sens hébêtés, stupides; qui n'avoient pas soif, & qui ne fentoient aucune forte de besoin, soit qu'ils fussent couverts, ou non, de taches pourprées, ou d'une autre espece.

C'étoit l'état presque général de ceux qui habitent les bords marécageux de la Somme, & le cas où, conjointement avec les moyens intérieurs, ce remede opéroit d'une maniere si miraculeuse, que je puis non-feulement assurer, mais prouver que plufieurs villages, qui font dans cette mauvaife situation, n'ont vu mourir que ceux qui l'ont refusé (*a*), à moins qu'un âge trop avancé, ou quelques circonſtances équivalentes, ne l'ayent rendu inutile; & quelques-uns d'eux (*b*) ont eu le bonheur de n'avoir

(*a*) Oëſtre, Gauchy, Daldon, Fontaine-les-Clercs, Remalcourt, Morcourt, &c.

(*b*) Gauchy & Fontaine-les-Clercs où est morte une feule fille dont la maladie a été igno-

428 MÉMOIRE

perdu aucun de leurs malades , quoique le nombre en fût assez considérable , & que leur état ait été plus ou moins effrayant.

Ce topique ne quadroit pas avec les hémorragies : aussi ne fut-il pas appliqué , dans cette conjoncture , par quelque cause qu'elles aient pu être excitées.

Il est inutile de faire observer qu'indépendamment des effets du sél volatil très-pénétrant & très-acré , des cantharides sur les vaisseaux dont les oscillations paraissaient prêtes à cesser , le dégorgement féruex continual , qui se faisoit par les ulcères qu'on entretenoit jusqu'à la fin de la maladie , causoit une diversion bien puissante au cerveau , & une dépuration des sucs nerveux & lymphatiques si efficace , qu'un ou deux jours suffisoient quelquefois pour voir toute la face des choses changée. C'est particulièrement par ce moyen qu'une paroisse (*a*) , qui venoit de voir périr trente-trois personnes , ainsi que M. le curé du lieu & moi l'avons vérifié sur le registre mortuaire , n'a plus perdu un seul de ses habitans , depuis le jour où j'ai été appellé à leur secours.

Dans les situations plus éminentes , & rée , & où le nombre des malades a été d'environ quatre-vingt.

(*a*) Villeret , annexe d'Argicourt , & Argicourt même.

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 429

loin des eaux, ce même remede n'a pas été si nécessaire : la raison en est aisée à deviner. Je ne l'ai pas même vu indiqué chez un seul de plus de cent malades que j'ai traités dans un autre village (^a), qui ont tous guéri, sans exception d'âge, de sexe &c. par les autres moyens, la maladie ayant tourné plus vers l'inflammation phlegmoneuse.

L'indication des délaysans anti-putrides rafraîchissans a été remplie par une legere tisane de chiendent, de racines d'oeille avec un peu d'orge ou d'avoine, des groseilles, une pomme de reinette, dans le déclin de la saison, &c. acidulée de plus avec le syrop de vinaigre, ou l'oxymel simple & nitré, dans l'ardeur de la maladie : (la limonade pour les gens aisés,) le petit-lait clarifié entre-mêlés, & les bouillons aux herbes avec ou sans avoine, & quelquefois les cuisses de quelques grenouilles, tenoient lieu des bouillons gras, que j'ai proscrits par-tout jusqu'au quatrième période de la maladie.

Les eccoprotiques doux & anti-phlogistiques ont succédé aux vomitifs : les tampons, la crème de tartre, & le sel de Gluber, en ont fourni la matière. La manne, & ensuite, par gradation, les doux cathartiques & les purgatifs ont été employés, tels que le séné ; l'électuaire lénitif, le diaprun

(^a) Attilly, annexe de Marteville.

430 MÉMOIRE

solutif, & la poudre cornachine, qui est un excellent purgatif vermifuge, ont été employés, à mesure que l'ardeur des chairs & la fièvre s'éteignoient.

J'ai aiguisé souvent les boissons avec l'eau bénite de *Ruland*, dont je me suis servi, dans les occasions, comme d'un bon tonique apéritif, purgatif, & quelquefois comme émétique : c'est l'anthelmintique le plus puissant & le plus propre qu'il ait été possible d'employer dans cette maladie (*a*). C'est l'excellence de ce remede, à bien des égards, qui l'a fait préconiser par un auteur moderne très-célèbre (*b*) ; agréable au goût, ou imperceptible à la langue, lorsqu'il est noyé dans un volume de boisson, à qui plusieurs enfans, qui refusoient toute espece de médicamens, sont redévables de la vie, par la multitude de vers & la quantité de matière infecte, qu'il leur faisoit rendre, après l'avoir pris, sans s'en être apperçus. On faisait aussi que c'est l'antimoine qui donne la vertu vermifuge, plus remarquable dans la poudre cornachine, que dans bien d'autres purgatifs, qui m'a servi dans les cas où on ne courroit aucun

(*a*) On a compté jusqu'à quarante-deux vers rendus par une femme d'Homblieres, que ce remede a chassés dans une seule déjection.

(*b*) HUXHAM, *Observat. de Âere & Morbis epidem.* tom. 1, pag. 141.

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 43^e

risque de stimuler un peu , à la fin de la maladie , & dans la convalescence.

Les cordiaux tempérés étoient, outre les préparations de vinaigre, le vin trempé plus ou moins, & quelquefois pur, selon le besoin plus ou moins grand, & plus ou moins urgent, de ranimer le ton des solides.

Dans les langueurs , j'ai employé le julep suivant, à la dose d'une ou deux cuillerées ordinaires , toutes les trois ou quatre heures :

R ^{l.} Aq. <i>Cinnam. hordeat.</i>	
<i>Ceraf. nigr.</i>	aa 3 j.
<i>Meliss. simpl.</i>	3 ij.
<i>Syr. Limon.</i>	3 vj.
<i>Syr. Chermesin.</i>	3 ij.
<i>Sp. Vitriol. ad gratum acorem.</i>	

Lorsqu'il a fallu , en même tems , soutenir ou ranimer une éruption languissante, le suivant a été prescrit à la même dose :

R ^{l.} Aq. <i>Laet. Alexiter.</i>	3 ij.
<i>Cinnam. hordeat.</i>	
<i>Ceraf. nigr.</i>	
<i>Flor. Sambuc.</i>	
<i>Papav. errat.</i>	aa 3 j.
<i>Mixtur. simpl.</i>	3 3-3 j.
<i>Syr. succ. Limon.</i>	3 j.
<i>Syr. Chermesin.</i>	3 iij-3 ss.

432 MÉMOIRE

Le bol alexipharmacique suivant a parfaitement rempli les mêmes indications :

R^q. *Theriae. Andromach.* 3 ij.
Camph. gutt. aliquot.
Acet. generos. diffolut. gr. vii-viii.
Serpentari. Virgin. 3 j;
vel, cā omīssā, fiat bolus.

On partageoit ce bol en huit, dix ou douze parties égales, à prendre toutes les trois ou quatre heures.

La potion camphrée de M. Van-Swieten m'a aussi parfaitement réussi dans ce cas ; mais sa saveur désagréable, sur-tout pour les gens de la campagne, presque toujours très-difficiles sur l'article des remèdes, m'a le plus souvent engagé à lui préférer le bol alexitaire.

Dans la perte absolue des forces, presque toujours accompagnée des signes d'une pourriture très-avancée, & générale, la position, qui suit, m'a été d'un secours inexplicable :

R ^q . <i>Tincl. Cort. Peruv.</i>	3 j β.
<i>Aq. Lacl. Alexiter.</i>	3 jj.
<i>Mixtur. simpl.</i>	3 j.
<i>Elixir. vel Sp. Vitriol.</i>	3 ij.
<i>Tincl. Ambr. grif.</i>	3 j.
<i>Syr. granor. Chermès,</i>	3 β.
<i>F. potio.</i>	Quelques

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 433

Quelques cuillerées de cette potion , ayant agi de concert avec le renouvellement d'un vésicatoire à la nuque , & de deux autres que j'avois fait appliquer , quelques jours auparavant , aux jambes du chirurgien de Fontaine-les-Clercs , l'ont tiré , dans l'espace de moins de huit heures , de l'état le plus désespéré . Il étoit couvert de taches pourprées , pâle , livide , sans aucune apparence de connoissance . Il avoit déliré pendant presque tout le cours de la maladie ; regardoit , sans rien voir ; marottoit quelques paroles qu'on ne pouvoit distinguer . Il étoit dans une asphyxie presque complète ; & ses forces étoient si épuisées , qu'il tomba , pendant que j'étois près de lui , en une syncope dont on n'espéroit pas de le voir revenir ; & ce qui n'est pas moins surprenant , c'est qu'il avoit de l'appétit , & demandoit à mangier , le lendemain matin , environ douze heures après la première prise de la potion .

La teinture de quinquina , acidulée avec un huitième d'élixir , ou d'esprit de vitriol , dont les malades prenoient douze , quinze ou vingt gouttes dans chaque gobelet de tisane , & quelquefois dans le vin rouge , a si heureusement rempli mon attente dans les vraies taches pourprées , l'émission des urines noires , avec ou sans hémorragie , que je puis assurer qu'aucun n'est mort des

Tome XXXII. E e

434 MÉMOIRE

suites de la grande pourriture d'où dérivent ces phénomènes, après en avoir fait l'usage nécessaire. J'employois aussi, dans ces états, les lentilles & les figues dans la tisane.

Cette maladie a duré rarement, pendant l'été, plus de quatorze jours, terme ordinaire des fièvres ardentes communes : l'automne a rabatû un peu de sa fureur, mais en a assez souvent prolongé la durée jusqu'au vingt, & quelquefois au-delà.

C'est ici le cas de déplorer amèrement le malheur des gens de la campagne, qui, par une fatalité inconcevable, courrent de toutes parts acheter des mains des empoisonneurs publics, (les charlatans,) la recette du breuvage meurtrier, ou le venin même qui doit ronger sourdement, ou déchirer ouvertement la trame de la vie de leurs proches, & d'implorer pour ces infortunés la commisération des personnes préposées pour veiller à la sûreté publique, pour s'opposer à la dépopulation des provinces, & pour protéger l'espèce humaine. Il a été bien aisé de distinguer, par des événemens tout opposés, ceux des endroits infestés, qui ont eu recours à ces infâmes meurtriers, d'avec ceux qui, en leur rendant toute la justice qui leur est due, les ont méprisés. La même différence de fort n'a pas été moins sensible dans les villages dont

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 435

une partie des habitans a reçu le traitement méthodique, & l'autre a suivi les conseils iniques de ces punissables ennemis du genre humain, beaucoup plus pernicieux que ne l'étoit l'épidémie même (*a*).

C'est ainsi qu'une affreuse déprédition menaçoit Etreillers de n'y laisser aucun habitant, & qu'à peine la perte de plus de soixante d'entr'eux a pu enfin leur ouvrir les yeux, & les rendre plus sages. Alors la mortalité a cessé; & la guérison de trois à quatre cent sauvés du même danger, a prouvé incontestablement la funeste folie des premiers qui y ont succombé (*b*). Il en

(*a*) Holnon & Roupy que j'ai été obligé d'abandonner, par cette raison, dès le commencement de Novembre.

(*b*) J'ai cessé d'aller dans cette paroisse, le 24 d'Août, sur ce que n'y ayant plus que des convalescents, & M. le curé du lieu me cachant extrêmement occupé dans les autres villages, m'épria de n'y plus retourner sans un avis de sa part. Je n'en ai pas reçu; mais j'ai fû depuis, qu'il y avoit encore eu des malades, de tems en tems, dans ce village, dont quinze ou seize étoient morts, abandonnés au sort des premiers, & privés des vrais secours, tant par le défaut de connoissance que j'ai eu de ce qui s'y passoit, que par l'effet de la maladie du sieur Collot, chirurgien de Séraucourt, que j'y avois établi, dont il a failli être la victime. On a compté, entre cette paroisse, Homblieres, Bellicourt, Attilly, Holnon & Remaucourt seulement, environ quatorze cens malades.

E e ij

436 MÉMOIRE

a été de même des autres paroisses, proportionnément au nombre de ceux qui ont été frapés de la même phrénézie, ou qui ont refusé les secours les plus essentiels (a).

Les accidens, qui accompagoient la maladie dans sa premiere forme, & qui dépendoient, en partie, de l'humidité énorme que l'atmosphère avoit introduite dans les vaisseaux, & de la rétention de la matière transpirale, annonçoient une inflammation générale, érésipélateuse & maligne. La sueur continuë devoit être modérée, lorsqu'elle étoit trop abondante, & entretenue dans un degré de médiocrité. L'éruption miliaire devoit être soutenue. Les symptomes inflammatoires devoient être prévenus, dès l'invasion de la maladie; les saignées du pied, avant l'éruption, répétées, selon le besoin, comme dans l'autre espece; l'émétique, presqu'aussi-tôt; les anti-phlogistiques, les absorbans légèrement diaphorétiques, &c; & les cathartiques, à la fin, devoient compléter toute la curation. Autant les remèdes chauds étoient dangereux pour l'ordinaire, autant l'eau froide, & l'impression de l'air sur la peau étoient mortelles, par la suppression subite de la sueur, & la rétrocession de la

(a) Spécialement Daldon qui s'est distingué par son opinion contre les vésicatoires.

SUR UNE ÉPIDÉMIE. 437

matière des pustules, qu'elles occasionnoient. Une femme d'Etreillers a péri dans des convulsions horribles, dans le court espace de huit à dix heures de maladie, la sueur seule, mais très-abondante, dont elle étoit déjà couverte, ayant disparu promptement par l'effet de ces causes réunies.

Presque tous ceux qu'on n'avoit pas saignés, mourroient; &c, lorsqu'on alloit les inhumer, on suivoit leurs cadavres à la trace du sang qu'ils rendoient encore abondamment par le nez & par la bouche.

Je ne scaurois, sans ingratitude, méconnoître les fervices que MM. les curés m'ont rendus auprès de mes malades : j'avoue bien volontiers que je dois presqu'entièrement à leurs empressemens charitables, & à leurs pressantes sollicitations, l'obéissance qui a fondé mes succès.

Je ne puis taire non plus l'ardeur infatigable avec laquelle MM. les chirurgiens m'ont prêté leur ministere, & la fidélité avec laquelle ils ont rempli mes vues. Depuis mes premières visites jusqu'après les dernières, je ne puis reprocher à aucun d'eux de s'être écartés du plan curatif, que je leur ai tracé : c'étoit encore à ce prix qu'étoit attachée la victoire.

*pourquois ne pas dire tout de suite
que ce sont les prêtres & le docteur
qui ont guéri tous ces malades*

438 EXTRAIT D'UNE LETTRE

EXTRAIT D'UNE LETTRE

*De M. KLUPFEL, conseiller au suprême
Conseil de S. A. S. monseigneur le
duc de SAXE-GOTHA, sur le Traitement
de la petite Vérole.*

Je viens de faire une expérience sur la petite vérole, qui mérite de vous être communiquée. En ma qualité d'Administrateur d'une maison d'orphelins, établie dans un village à deux lieues d'ici, (Gotha,) le directeur de cette maison me rendit compte, au commencement du mois passé, que deux de ses propres enfans venoient d'être attaqués de la petite vérole, & qu'il y avoit, parmi les orphelins, quatre garçons qui n'avoient pas eu cette maladie. Sur quoi, je lui ordonnaï de ne rien changer au régime ordinaire de ces quatre enfans ; de les laisser manger & coucher avec les autres ; prendre l'air dans la cour & dans le jardin de la maison, & même dans le village & dans les champs ; de continuer ce régime exactement, supposé qu'ils fussent attaqués de la petite vérole, &, sur toutes choses, de ne leur faire prendre aucune drogue. Par malheur ou par bonheur, mon ordre n'arriva que lorsqu'un de ces enfans

SUR LA PETITE VÉROLE. 439

eut déjà pris la maladie. On l'avoit porté dans la chambre des malades , couché & couvert bien chaudement , suivant l'usage. La seule chose qu'on fit , après l'arrivée de ma lettre , ce fut de ne lui pas donner de médecine. Cependant cet enfant fut bien malade , & ne put se lever qu'après le dix-huitième jour de la maladie. Les trois autres profitèrent de la permission de courir. Un d'entr'eux eut des vomissements, le 24 Février , continua de rester à l'air , & debout , & se trouva , le 26 , si bien , qu'il voulut aller à l'église. Mais , en l'examinant , on lui trouva quelques boutons de petite vérole sur le corps. Cette découverte rendit le directeur attentif à examiner les deux autres enfans. Ils avoient également déjà pris la petite vérole , comme leur camarade , sans le sçavoir. Ils continuèrent leur façon de vivre , & alloient coucher , le soir , à l'ordinaire , avec leurs camarades , au troisième étage , dans une sale fort spacieuse , & dans des lits bien frais. Comme il survint un jour une grosse pluie , le directeur ne voulut pas hazarder de les laisser courir comme à l'ordinaire. Il en résulta que la tête d'un de ces enfans , qui avoit le visage couvert de boutons , enfla si considérablement , que les yeux commencèrent à se fermer : sur quoi , le directeur le renvoya vite à l'air ; & à peine y

E e iv

440 EXTRAIT D'UNE LETTRE
 fut-il pendant deux heures, que les yeux se rouvrirent, & que l'enflure disparut.

Ces enfans ne se plaignirent jamais d'aucune espece de mal-être. Ils eurent même beaucoup plus d'appétit que leurs camarades qui étoient en pleine santé ; de sorte qu'il fallut augmenter leur portion ordinaire. Ils se trouverent entièrement guéris, au bout de neuf jours ; & ils se portent aujourd'hui parfaitement bien. Si vous croyez cette expérience digne de l'attention de M. Gatti, je vous prie de la lui communiquer : elle est faite d'après ses principes ; & je vous serai obligé de lui présenter, à cette occasion, les assurances du cas que je fais de son mérite & de ses lumieres.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

De M. MERTENS, docteur en médecine des Facultés de Strasbourg & de Vienne, médecin de l'hôpital des Enfans-Trouvés à Moscow, à M. SANCHEZ, ancien médecin ordinaire de S. M. I. de toutes les Ruffies, sur la Guérison & le Traitement de la petite Vérole.

De Moscow, le 25 Janvier 1770.

» J'ai eu, depuis la fin d'Octobre de
 » l'année dernière, deux cens malades de

SUR LA PETITE VÉROLE. 441

» *la petite vérole naturelle*, sans compter
» ceux qui ont eu la crystalline. Presque
» tous étoient des enfans à la mammelle,
» ou nouvellement fevrés, & au-dessous
» de trois ans ; car j'avois inoculé tous les
» grands qui ne l'avoient pas eue. Quoique
» l'épidémie fût des plus violentes, nous en
» avons perdu très-peu. Je les ai tenus dans
» un grand hôpital où l'air est toujours en-
» tre 7 & 9 degrés au-dessus de 0 ; & je
» n'ai jamais souffert qu'il y fit plus chaud,
» y ayant continuellement un carreau de
» vitre ouvert à chaque fenêtre, & les
» tuyaux de nos poèles n'étant jamais fer-
» més ni jour ni nuit. » Les nourrices &
les gardes trembloient de froid, mais sans
murmurer, lorsqu'elles ont été convaincues
des bons effets de cette méthode. J'ai eu de
petites véroles confluentes, d'autres avec des
pusules gangrenées, & des pétéchies. Les
malades sont réchappés au moyen de cette
façon de les tenir, & du quinquina à
grandes doses, même aux plus petits en-
fans. La plupart cependant ont eu une pe-
tite vérole bénigne, & qui n'exigeoit au-
cun remede. Quoique tous ceux qui n'a-
voient pas eu la petite vérole, l'ayent prie,
pendant cette épidémie, & même deux
grands enfans que je n'avois pas pu ino-
culer, pendant l'été, (parce qu'ils étoient
alors malades,) aucun de mes inoculés.

442 OBSERVATION

n'en a été attaqué , « quoique plusieurs
» d'entr'eux n'eussent eu , par l'inoculation ,
» qu'un ou deux boutons. » Vous pourrez faire de ceci l'usage que vous jugerez à propos.

OBSERVATIONS

Communiquées à M. MASARS DE CAZELLES, docteur en l'Université de médecine de Montpellier, de l'Académie Royale des sciences & belles-lettres de Béziers, médecin à Bédarieux ; par M. AUDOUX, maître en chirurgie à Joncels.

I^{re}e OBSERVATION *sur une Morsure de Vipere.*

Le berger du sieur Rouvier, ménager du Mas de Grefes, terre de Roqueredonde, étant occupé à ramasser des gerbes, le 27 Août 1764, fut piqué vivement au doigt du milieu de la main gauche. Il crut d'abord que c'étoit par une épine; mais, ayant senti, presque l'instant d'après, une pesanteur considérable au doigt, & se trouvant saisi de maux de cœur & de nausées très fatiguans, il se hâta de visiter la gerbe qu'il avoit laissé retomber à terre, & sous laquelle il trouva une vipere. A cet aspect,

SUR UNE MORSURE DE VIPERE. 443

il n'eut pas de peine à reconnoître l'ennemi qui l'avoit blessé. Il le tua; &, en ayant coupé la tête, il l'écrasa, & l'appliqua sur la morsure.

Non content de ces précautions, il serra fortement le doigt avec un cordon, au-dessus de la blessure; mais, ne pouvant résister aux maux de cœur, & aux nausées, qui augmentoient de plus en plus, il retourna chez lui, en se traînant, où il arriva dans un tel état de foiblesse & d'anxiété, qu'on fut obligé de le porter au lit. Le doigt s'enfla si considérablement, qu'il fallut changer la ligature au poignet, de-là au coude, & enfin au haut de l'*humérus*, toutes ces parties se tuméfiant successivement à un point prodigieux.

C'est dans cet état que je vis le malade, le lendemain.

Je commençai par lui faire avaler de la thériaque délayée dans une forte décoction de chair de vipere qui abonde dans ce pays-là. Je fis des embrocations sur tout le bras avec du vin dans lequel j'avois fait bouillir de la chair de vipere, de la seconde écorce de frêne, & dans lequel je démêlai de la thériaque.

Mais, voyant que, malgré ces manœuvres, le mal faisoit des progrès extérieurement, je fis des scarifications sur le doigt piqué, & sur la main; ce qui me fournit

444 OBSERVATION

abondamment du sang. Je continuai de bâssiner les parties avec mon vin médicamenteux très-chaud. Je réitérois ces lotions de deux heures en deux heures, couvrant tout le bras de linge trempé dans la même liqueur.

Intérieurement, je faisois prendre, tantôt de la thériaque feule, & tantôt délayée avec le bouillon de vipere ; si bien que j'eus la satisfaction de voir, peu de tems après, défanfler la partie de la main & de l'avant-bras, les maux de cœur & les nausées se dissiper, & les forces, qui étoient presqu'entièrement épuisées, se rétablir.

Le lendemain, l'enflure totale du bras avoit diminué de plus de la moitié : les forces étoient entièrement réparées. Je ne donnai que deux prises de thériaque, l'une, le matin, & l'autre, le soir. J'ôtai la ligature que l'on avoit posée au haut de l'humerus ; je fis continuer mes embrocations.

Le jour suivant, il ne fut presque plus question d'enflure : je fis cependant couvrir toujours le bras de linge trempé dans le vin cité ci-dessus. Je tins le malade à la diète : j'insistai sur cette pratique encore pendant deux ou trois jours, au bout duquel tems, il fut totalement rétabli.

Lors de la convalescence, il parut, tant sur l'extrémité piquée, que sur les épaules

SUR UNE MORSURE DE VIPERE. 445
& toute la partie du corps du côté gauche,
des taches noires, qui prirent peu-à-peu la
couleur jaune, & se terminerent en maniere
d'échymoses.

C'auroit été, sans doute, ici le cas de faire usage des alkalis volatils, & sur-tout de l'eau de Luce, dont les heureux effets ont été si souvent constatés dans pareil traitement; mais je manquois de ces secours; & bien me valut d'en avoir d'autres. Le frêne, dont quelques auteurs nous parlent avec tant d'enthousiasme, a-t-il réellement une vertu souveraine dans cette maladie? & peut-on compter autant fur ce remede, que fur l'usage interne de la chair de vipere, & de la thériaque?

Quant aux taches noires, qui ne surviennent, pour l'ordinaire, que dans le fort de la maladie, qui se dissipent avec elle, sans autre changement de couleur, que de s'éclaircir un peu, & qui n'ont paru, dans ce malade, qu'après que la fougue du mal a eu passé, est-ce à l'effet subéquent des ligatures, ou du venin de la vipere sur le sang, qu'on doit les imputer?

Dans la premiere supposition, je sens que le cours du sang, retardé par des obstacles dans le trajet de sa marche, aura pu se dévier dans les vaisseaux blancs, ou séjourner dans les vaisseaux rouges capillaires, de façon qu'il en ait résulté des taches telles

446 - OBSERVATION

qu'on les observe à la suite des fortes contusions ; mais , dans ce cas , ces taches auroient dû être bornées aux endroits où les vaisseaux avoient été étranglés , & n'auroient pas dû s'étendre au-delà de la main & du bras tuméfiés.

Dans la seconde supposition , si le venin de la vipere est du nombre de ceux qu'on appelle *coagulans* , ainsi que l'abbatement des forces , le froid , la pâleur & autres symptomes le prouvent si clairement , le cœur ayant été le premier organe où les funestes impressions s'en firent sentir , il semble que ces especes d'échymoses , au lieu d'être presque limitées au côté gauche blessé , auroient dû être universelles , la totalité du sang ayant été inficiée dans le cœur par le poison invitant.

Il en sera de même , si l'on suppose que la quantité de décoction de chair de vipere & de la thériaque , que je fis prendre , les premiers jours de cette cure , en hâtant la marche du sang , en brisant les liens qui le tenoient , pour ainsi dire , enchaîné ; en jettant ce fluide dans la liquéfaction , & en tirant les solides de cette inertie mortelle , qui augmentoit les entraves d'une circulation sans activité , aura donné occasion à des erreurs de lieu , soit dans les lymphatiques , soit à travers les pores des vaisseaux sanguins dans les interstices environnans

SUR UNE MORSURE DE VIPERE. 447

Mais ne seroit-il pas plus vraisemblable d'attribuer tous les effets dont je viens de parler, à une vive irritation sur les nerfs du côté gauche, par le poison de la vipere ?

Vous m'avez si peu appris à me méfier de votre zèle pour tout ce qui a rapport à l'art de guérir, & vous m'avez si fort accoutumé à compter sur vos bontés, que, quand mes doutes & mes difficultés ne seroient pas fondés, j'espere que vous voudrez bien y méditer un instant, & me faire part, dans l'occasion, de vos idées sur tous ces objets.

Je suis, &c.

II. OBSERVATION sur une Plaie
d'Arme à feu.

Le 5 Août 1767, le nommé Bénéfechs, tisserand, & pour lors occupé à faire la moisson au Mas de Mourié, reçut un coup de pistolet chargé de plomb & de quarrés, sur la partie moyenne de la tempe gauche : ce coup vint de bas en haut, celui qui tiroit étant assis à terre, & le blessé se trouvant droit à quelques pas de lui.

A peine le coup fut reçu, que Bénéfechs se laissa tomber pâmé & noyé dans son fang. Dans cet état, on le porta chez son maître.

Ayant été appellé, au bout d'un gros quart d'heure, je le trouvai revenant de son évanouissement, frapé de son état, à la

448 OBSERVATION

vérité , mais sentant peu de douleur à la blessure qu'il venoit d'essuyer.

Mon premier soin fut de préparer au plutôt un appareil , & de visiter la plaie où je trouvai un délabrement très-confidérable des muscles & de tous les tégumens de la tempe gauche , s'étendant jusques vers la partie moyenne du pariétal. Je dilatai & mis à découvert les parties délabrées ; & j'en tirai , à fur à mesure , nombre de plomb & de quartés.

Les os se trouvant à nud , je reconnus une fracture à la partie moyenne & supérieure du temporal , d'où je retirai plusieurs équilles. Cette fracture étoit pénétrante ; & je m'en assurai par la sonde.

La plaie continuant à donner du sang , & en fournissant encore davantage , à cause des dilatations que je venois de pratiquer , je renvoyai au lendemain , pour l'examiner de plus près ; & je pansai tout simplement , avec une petite quantité de charpie mollette , soutenue par le frontal.

Dans la soirée , pour remédier à l'effet de la commotion , & prévenir l'inflammation & le dépôt , je fis deux saignées au bras , & une saignée au pied ; ce qui n'empêcha pas que le malade ne fût fort inquiet jusqu'à minuit , & n'eût une défaillance , qui céda , dans peu , à quelque léger cordial.

Le

SUR UNE PLAIE D'ARME À FEU. 449

Le reste de la nuit, il dormit tranquillement. Cependant, par surcroît de précaution, & pour disposer le malade au trépan que j'avois résolu de pratiquer, s'il y avoit lieu, il fut encore saigné deux fois au bras, le lendemain ; & je le tins à la diète la plus rigoureuse.

Sur le soir, ayant levé le premier appareil, je pus examiner à mon aise la fracture : elle étoit ronde, de la grandeur d'une pièce de six sols, & me fournissoit un trépan naturel, d'où j'espérois retirer d'autant plus d'avantage, que le coup ayant été porté de bas en haut, je me flattais que cette direction favoriseroit l'issuë, tant du pus que la dure-mère & le cerveau alloient bientôt fournir, que des corps étrangers, si tant est qu'il y en eût ; ce que je n'avois pu constater par la fondre.

Je pançai les os nuds à sec : j'introduisis dans l'ouverture une languette de linge, imbibée d'huile d'hypéricum, que je portai jusques dans le cerveau ; & je couvris le tout d'un plumaceau chargé d'un digestif un peu animé.

Ces pansemens furent continués, deux fois par jour : la fièvre, qui survint, fut très-médiocre ; il ne parut ni gonflement ni tension à la partie blessée : la suppuration fut heureuse & louable. Mais, quoiqu'elle fut assez abondante, quoique j'en ren-

Tome XXXII.

F f

450 OBSERVATION

diffé l'écoulement plus rapide, au moyen des injections déterfives que je pratiquois, & que je fisse coucher constamment Bénéfechs sur le côté blessé, elle n'entraîna jamais de corps étrangers ; ce qui, joint au défaut d'accidens, au bon état du malade, & à sa bonne constitution, éloigna de mon esprit tout ce qui auroit pu me faire soupçonner ma méthode d'insuffisance.

Le 18 Août, treizième jout de la blessure, Bénéfechs fut purgé.

Le 23, il étoit si bien, qu'il voulut être transporté à Camplong, sa patrie. J'eus beau lui faire envisager les périls qu'il courroit, les rudes fecouffles auxquelles il alloit s'exposer, par un trajet de quatre lieues, dans un pays montagneux, hérissé de pierres & d'inégalités ; mes représentations furent inutiles. Il partit à cheval, & fit le voyage sans le plus leger inconvenient.

Dès-lors, se trouvant beaucoup plus éloigné de moi, les os, qui avoient été mis à découvert, commençant à se garnir de chairs, fatis qu'il fût survenu d'exfoliation, & tout se bornant au pansement le plus simple, je me contentai de fournir au malade le digestif dont il pourroit avoir besoin pour continuer à se panser.

Le 21 Septembre, je le vis, par occasion : la plaie étoit presque consolidée ; il n'y refloit qu'un petit ulcere qui fournissoit à peine

SUR UNE PLAIE D'ARME À FEU. 451
 un peu de pus , & qu'il couvroit d'une pe-
 tite emplâtre.

Le 2 Novembre suivant , je trouvai Bé-
 nêsechs à votre foire de Bédarieux , traînant
 toujours son petit ulcere couvert de l'em-
 plâtre. Cette persévérance de suppuration
 me donna de l'ombrage : je le questionnai.
 Il me dit qu'il avoit repris avec succès , de-
 puis quelque tems , son train de vie & son
 régime habituel ; qu'il s'étoit remis à faire
 des toiles , sans en être absolument incom-
 modé que par quelques bouffées de mal de
 tête , qui revenoit par intervalles , & qu'il
 attribuoit aux fatigues de son métier ; & il
 m'affura qu'à cela près , dont il ne faisoit
 aucun cas , il jouissoit de la plus parfaite
 santé. Il n'eut pas de peine à me le persua-
 der : je le trouvai , en effet , dans un état
 d'embonpoint , de fraîcheur & de sécurité
 dans lequel je ne l'avois jamais vu ; je
 l'exhortai cependant à se ménager , & à
 venir me trouver , tant pour prendre avec
 lui des instructions ultérieures sur son
 compte , que pour remédier au petit ulcere ,
 qui étoit la seule chose dont il parut inquiet ;
 mais il n'eut égard ni à mes conseils ni à
 mes exhortations.

Je l'avois entièrement perdu de vue , &
 je le croyois guéri , lorsque je fus informé
 qu'il avoit péri tout-à-coup , le 25 Février
 1768 , sans que l'apparence de bonne santé ,

F f ij

452 OBSERVATION
dont il jouissoit, eût fait mine de se démen-
tir ; quoiqu'il eût discontinué l'exercice de
son métier , & que sa mort n'eût été préce-
dée d'aucun événement qui eût pu la faire
présumer.

Cette observation, qui a quelque rapport avec celle de M. Morand , rapportée dans ses Opuscules de Chirurgie , dont j'ai lu l'Extrait dans le Journal de Médecine du mois de Juin de l'année dernière , que vous avez eu la bonté de me prêter , prouve , de plus en plus , qu'on ne peut déterminer bien précisément le terme du danger de mort , à la suite d'une plaie de tête , & augmente les regrets que j'ai de n'avoir pas suivi ma première idée au sujet du trépan. Cette opération auroit pu garantir l'infor- tuné Bénéfuchs , soit en mettant dehors les corps étrangers , que la suppuration ne peut vraisemblablement entraîner , soit en donnant plus de surface aux parties blessées , pour recevoir les secours nécessaires , & les débarrasser des matières purulentes , à mesure qu'elles se formoient.

La tâche , que vous m'avez imposée de mettre par écrit les cas rares , qui se ren- contrent dans ma pratique , me fournit l'oc- casion de vous faire hommage de celui-ci. Il ne servira pas peu à m'encourager , dans pareille circonstance , à aller en avant , à ne pas trop compter sur le défaut d'acci-

SUR UNE PLAIE D'ARME A FEU. 453
 dens , pour me déterminer à une opéra-
 tion que tout concourroit à me faire re-
 garder comme inutile , & qui peut-être au-
 roit été décisive.
 Je suis , &c.

O B S E R V A T I O N

*Sur un Ptérygion varico-membraneux ,
 compliqué d'un tubercule calleux sur
 la cornée transparente ; par M. PRÉ-
 COURT , maître en chirurgie de la ville
 d'Arras en Artois.*

M. Denissel , prêtre chapelain de la pa-
 roisse de Saint-Isbergue-lez-Aire en Artois ,
 diocèse de Saint-Omer , fut attaqué , dans
 le mois de Mars de l'année dernière , d'une
 ophthalmie à l'œil gauche , pour laquelle
 il employa , pendant plusieurs jours , divers
 remedes que lui donnerent différentes per-
 sonnes , & qui ne firent qu'aggraver le
 mal :

Il alla ensuite consulter M. le curé de
 Lozinghem , village situé près de Béthune ,
 dont la réputation est fameuse pour les ma-
 lades de ces organes. Ce nouveau Teylor
 lui fit faire usage de ses remedes pendant
 assez long-tems ; mais , bien loin d'en re-
 tirer quelque fruit , l'inflammation augmenta

F f iiij

454 OBSERVATION
 prodigieusement : la conjonctive se *boursaleta* ; & l'engorgement des vaisseaux se fit appercevoir jusques sur la cornée transparente ; ce qui lui occasionna des douleurs très-aiguës , & lui ôta la faculté d'apercevoir les objets :

Quam quisque novit artem, in hac se exerceat.

A cette époque , M. Denissel prit le parti d'abandonner les remèdes de ce curé , & de consulter un chirurgien qui le saigna deux fois ; lui ordonna les bains domestiques , les bouillons altérans , des collyres , & un régime convenable . Par ces secours , l'inflammation se calma : les douleurs se dissipèrent ; & les objets purent se peindre sur la rétine .

Il s'en fallut cependant de beaucoup que la maladie fût absolument terminée . Mais ce chirurgien , avouant ingénument qu'il n'y connoissoit plus rien , conseilla à cet Ecclésiastique de chercher du secours ailleurs . Ce dernier s'y sentoit d'autant plus intéressé , qu'étant borgne de l'œil droit , sa vue dépendoit absolument de la conservation de l'autre .

Il vint à Arras , le 9 de Juin , & me fut adressé . L'examen , que je fis de son œil , m'y fit appercevoir un ptérygion , ou onglet membraneux , très-épais , & assez large , traversé de plusieurs vaisseaux vari-

SUR UN PTÉRYGION. 455

queux, qui prenoit origine à la caroncule lacrymale, & se propageoit jusques & comprise une partie de la cornée transparente ; &, à l'endroit où se terminoit cet onglet, un tubercle blanc, calleux, qui occupoit une grand tiers de cette cornée, & s'étendoit jusqu'à la pupille exclusivement.

Je crus devoir commencer cette cure par l'extirpation de l'onglet. Les préparations me parurent superflues : les bains, les bouillons altérans, &c. dont venoit de faire usage mon malade, m'engagerent à les supprimer ; & je procédai, le même jour, à l'opération, de la maniere suivante : Le malade étant assis sur une chaise ordinaire, & lui ayant fait écarter les paupières par un aide placé derrière lui, je saisis l'onglet dans son centre avec une épine convenable ; &, après l'avoir un peu écarté du globe de l'œil, je l'extirpai par le moyen de deux ou trois coups de ciseau, en commençant par l'extrémité externe.

Cette méthode me parut plus simple, & aussi sûre que le fil de soie, ou le crin de cheval, dont on se sert ordinairement pour faire cette opération.

Je lui fis baigner l'œil avec une décoction de racine de guimauve tiéde, pour faciliter le dégorgement des vaisseaux qui fournirent fort peu de sang : j'y fis mettre ensuite

F f iv

456 · OBSERVATION

une compresse imbibée de la même liqueur, qu'on renouvella souvent. Il fut mis au régime des convalescens, avec ordre de boire une bouteille de petit-lait, & de recevoir un lavement chaque jour. Le lendemain matin, je le revis, & trouvai son œil en assez bon état.

Le ptérygion n'étoit point la maladie la plus redoutable : le tubercule, situé sur la cornée, & qui le menaçoit d'une perte prochaine de la vue, me paroissoit de plus grande conséquence, & cela avec d'autant plus de fondement, qu'il étoit difficile de le détruire avec sécurité. Le fer ne me paroissoit pas sans danger : les poudres corrosives ne pouvoient l'attaquer, sans étendre leur action sur les parties ambiantes. Je portai le même jugement sur les différentes liqueurs de même nature. Je crus donc qu'il n'y avoit de ressource, pour vaincre cet ennemi redoutable, que dans l'application de la pierre infernale. On est le maître de ce pyrotique : on le ménage & on le borne mieux quaucun autre. L'entreprise paroissoit épineuse ; mais le cas l'exigeoit. Le 11 de Juin, je cautérisai toute l'étendue de ce tubercule ; &, sans laisser rejoindre les paupières, je lavai abondamment l'escarre avec une décoction de guimauve tiède, à la faveur d'une seringue, pour garantir les autres parties de l'im-

SUR UN PTÉRYGION. 457

pression du caustique. La même liqueur fut employée en collyre. Mon malade souffrit de vives douleurs, & ne dormit pas de toute la nuit.

Ces douleurs étoient dissipées, lorsque je le vis, le 12. Une partie de l'escarre étoit tombée; le tout alloit assez bien: cependant l'œil étoit un peu rouge. Le 13, la chute totale de l'escarre laissa un ulcere fort large, & assez profond; & il ne parut aucun reste du tubercule, de façon qu'il ne fallut plus retourner à la charge.

Le 15, l'endroit, d'où le ptérygion avoit été extirpé, fournissant beaucoup de suppuration, j'ordonnai un collyre fait avec l'orge, l'aigremoine & le miel rosat.

Le 17, à quatre onces de cette liqueur, je fis ajouter trente grains de vitriol blanc. La suppuration diminua alors beaucoup; & l'ulcere se rétrécit de jour en jour. Enfin je substituai à ce dernier remède un blanc d'œuf battu en neige, avec trente grains de vitriol blanc.

Ce dernier topique fit faire des progrès si rapides à cette cure, que cet Ecclésiastique retourna chez lui parfaitement guéri, le quinzième jour de sa première opération. Il ne lui reste de cette maladie compliquée, qu'une légère cicatrice sur la cornée, qui n'intercepte aucunement les rayons de la lumière.

458 OBSERVATION

L'usage de ce collyre m'a toujours été favorable ; &, toutes les fois que je m'en suis servi, je l'ai vu opérer une prompte guérison. Il y a, en effet, des auteurs qui recommandent beaucoup le blanc d'œuf pour certaines maladies de ces organes ; mais ils n'en ont pas donné la préparation, comme j'en ai fait usage, suivant ce que je viens de dire ci-dessus.

O B S E R V A T I O N

Sur un Entéro-Epipocèle avec étrangement suivi de gangrene, guéri sans le secours de l'opération ; par M. D v B o u e i x , docteur en médecine à Clisson en Bretagne.

Natura animalium servatrix & morborum finitrix ac decretrix, quod conveniens est, servat; quod alienum, separat.

GALEN. Lib. de Facult. Nat.

Que de merveilles ! que de cures inattendues la nature n'opere-t-elle pas tous les jours ! Que de ressources ne sait-elle pas se ménager au besoin, dans les cas même les plus désespérés ! Il n'est point d'observateur attentif, qui ne l'ait vu plus d'une fois rétablir l'harmonie des reflots d'une machine prête à tomber en ruine, C'est en la copiant, en secondeant ses vues, en pré-

SUR UN ENTÉRO-EPILOCÈLE. 459

venant, pour ainsi dire, son dessein, qu'un
médecin se rend digne de parcourir avec
honneur la carrière épineuse de l'art de gué-
rir. « *Medicus naturæ minister & interpres,*
» *quidquid meditatur & faciat, si naturæ*
» *non obtemperat, naturæ non imperat.*
» *BAGLIV. Prax. c.j.* » Combien de mem-
bres n'a-t-elle pas conservés sous l'onguent
mystique de quelque dévote, qui avoient
été condamnés à succomber sous le tran-
chant cruel du fer de la chirurgie, de ce
fer si salutaire entre les mains des vrais
maîtres de l'art, & si dangereux entre celles
de tant d'opérateurs, dont la témérité égale
l'ignorance ! L'arsenal chirurgical n'est plus,
à la vérité, aussi effrayant & aussi destruc-
teur qu'il l'étoit autrefois. Ces génies, nés
pour les découvertes & pour la perfection
des connaissances humaines, en simplifiant
les instrumens, supprimant quantité d'opé-
rations aussi inutiles que dangereuses, ont
rendu à l'humanité des services dont on ne
sçauroit trop reconnoître le prix. Les Heister,
les Lecat, les Louis, les Morand, les
Petit (a), semblent avoir mis la dernière

(a) Tout le monde connoît le célèbre Petit le
chirurgien, mort à Paris, en 1750. Mais il en
est un autre qui doit, à tous égards, occuper ici
un des premiers rangs. On conçoit assez que je
veux parler de l'illustre M. A. Petit le médecin,
qui remplit, avec un éclat & un succès si juste-

460 OBSERVATION

main à la perfection d'un art qui , dans les siècles précédens , n'étoit , dans la plûpart des cas , dirigé que par une espece de routine aveugle & barbare ; mais il n'en est pas moins vrai que les lumieres , qu'ils ont répandues sur cette branche de la médecine , restent , pour ainsi dire , concentrées dans la capitale , & dans les grandes villes du royaume (a). Que de misérables périssent quelquefois dans nos campagnes , ou perdent quelques-uns de leurs membres , tantôt faute de secours , tantôt , au contraire , par les mêmes secours mal administrement mérités , la place de Professeur au Jardin du Roi , occupée ci-devant par le sçavant docteur Ferrein . L'éloquence la plus touchante & la plus persuaive , le précieux talent , qui lui est si naturel , d'intéresser ses auditeurs , en les instruisant sur les matieres même les plus séches & les plus abstraites , joint aux connoissances vastes & lumineuses dans la médecine , la chirurgie , les belles-lettres , &c. lui ont acquis une gloire immortelle dans toute l'Europe sçavante . Il est , sans doute , bien au-dessus de mes éloges ; mais je ne puis laisser passer cette occasion , sans témoigner à ce grand homme combien j'ai à me féliciter tous les jours de l'entendre , & de m'instruire à ses leçons .

(a) Je ne prétends pas dire par-là , qu'il ne se trouve quelquefois d'habiles chirurgiens dans les campagnes : il y en a même à présent beaucoup plus que jamais ; mais on ne sçauroit disconvenir que le nombre n'en soit bien petit , à raison de l'immense quantité dont elles sont remplies .

SUR UN ENTÉRO-EPILOCÈLE. 461
 nistrés ! Trop heureux, dans ce cas, ceux pour qui la nature se trouve seule à lutter contre les armes de la mort ! Dans l'observation suivante, on verra cette même nature faire tous les frais d'une des opérations les plus critiques & les plus délicates de la chirurgie. La malade, dont il s'agit ici, n'étoit cependant pas privée des secours de l'art : elle étoit vue par un médecin, & par un chirurgien très-instruit, & très-capable d'entreprendre une opération qu'il a pratiquée plusieurs fois avec autant d'habileté que de succès. N'ayant pas été à portée de lui faire de fréquentes visites, c'est ce dernier qui m'a fourni le détail des circonstances, & de l'issu de la maladie qu'il a suivie assidument.

Le 4 Août dernier, ce chirurgien (*a*) fut appellé auprès de la femme du nommé *Minguet*, laboureur dans la paroisse de S. Hilaire du Bois, près Clifon, âgée de cinquante ans, & d'un assez bon tempérament. Il la trouva avec un pouls petit, fréquent & concentré, le regard tranchant & abattu, souffrant, depuis trois jours, un vomissement presque continu, qui d'abord n'avoit présenté que des matières bi-

(*a*) M. Audap, chirurgien de cette ville, très-versé dans son art, & qui mérite une place distinguée dans le petit nombre de ceux qui ne sont pas communs dans nos campagnes.

462 OBSERVATION

lieuses , mais qui fut bientôt suivi de matières fétorales. La malade lui ayant déclaré qu'elle portoit dans l'aine gauche une petite tumeur dure & douloureuse , il reconnut, par l'examen, que c'étoit un entéro-épiplocèle qu'il regarda avec raison comme la cause unique de tous les cruels symptômes , dont la violence & la durée avoient jetté cette malheureuse dans la plus triste situation. Déjà le refroidissement des extrémités , l'élévation , le météorisme & la sensibilité du bas-ventre annonçoient un péril imminent : la saignée , les lavemens , les demi-bains , les fomentations , les cataplâmes furent aussi-tôt employés : la tumeur inguinale commençoit à s'affaïsset , & présentoit au toucher la présence d'un liquide épanché dans sa cavité. Le vomissement fut beaucoup modéré , au moyen du syrop de limons , joint au diacode qu'on lui donna. Le lendemain 5 , le chirurgien retourna auprès de la malade : elle étoit plus tranquille , & n'avoit vomi que deux ou trois fois en douze heures. Les lavemens commencèrent à vider quelques matières : le pouls devenoit meilleur , & mieux soutenu , les forces moins abbatues : les extrémités reprisenrent de la chaleur , quoique le bas-ventre restât toujours élevé , & très-douloureux ; ce qui l'engagea à réitérer les premiers remèdes. La tumeur lui paroissant

SUR UN ENTÉRO-EPIPLOCLE. 463

un peu plus molle, il tenta le *taxis* inutilement, à plusieurs reprises : il fallut en revenir aux bains, &c. Le 6, les tentatives furent également vaines pour le *taxis* : la tumeur, ce jour-là, n'étoit plus si affaissée ; le bas-ventre presque plus douloureux : le pouls étoit très-petit. Il survint quelques foibleesses suivies de légères syncopes ; & il reparut encore quelques vomissements très-copieux de matières flegmato-scorales. Le chirurgien, à cette époque, ne crut pas devoir hazarder l'opération du bubonocèle : elle lui paroissoit très-inutile, attendu le concours de fâcheux symptômes qui menaçoient d'une mort prochaine. Le 7, il fut rappelé ; la malade étoit dans la même situation : elle avoit peu vomi dans la nuit ; mais les extrémités inférieures étoient refroidies jusqu'à la partie moyenne des cuisses, ainsi que les mains & les avant-bras : les cordiaux, les linges chauffés ne purent relever le pouls, ni rappeller la chaleur & les forces. N'augurant rien que de très-funeste, il quitta la malade, & dit à son mari de lui en venir donner des nouvelles le lendemain. Il n'en eut aucune jusqu'au 15 suivant, où on le rappella. On conçoit assez quelle fut sa surprise, lorsqu'à son arrivée, il apprit des gens de la maison que la tumeur s'étoit ouverte d'elle-même, & qu'il en étoit sorti un ver long de cinq à six pouces.

464 OBSERVATION

L'examen, qu'il en fit, lui démontra effectivement que la hernie s'étoit terminée par la gangrene, & s'étoit procuré une suppuration extérieure. Il emporta, avec le bistouri, une portion considérable de l'épipoon, qui étoit gangrenée, ainsi que plusieurs lambeaux du tissu graisseux ; ce qui forma dans l'aine une ouverture capable de contenir un gros œuf de poule. Il ne sortit, ce jour-là, aucunes matières fécales ; ce qui lui donna quelques doutes sur l'existence du ver dont on avoit parlé : cependant l'odeur, qu'exhaloit l'ulcere, étoit si fétide, qu'il n'étoit pas possible d'y tenir. Il mit, pour premier appareil, de la charpie brute, imbibée d'eau-de-vie. Le lendemain, l'ulcere étoit presque tout-à-fait nettoyé. Mais, peu après la leyée de l'appareil, il eut le déplaisir d'en voir sortir de vraies matières fétorales, avec un petit gargouillement caillé par l'air qui les accompagnoit ; & il n'eut pas plutôt fait son pansement, que les bourdonnats & le plumeau furent chassés par l'abondance des extrêmens qui se présentèrent à l'ouverture : il ne lui resta donc plus aucun doute sur l'ouverture de l'intestin même. Les pansements furent continués, chaque jour une fois, jusqu'au 22, & toujours accompagnés de la sortie des mêmes matières : on donna, chaque jour, un demi-lavement vulnéraire

SUR UN ENTÉRO-EPILOCÈLE. 465
vulnéraire & détersif, dont les premiers furent, en grande partie, vuidés par l'ulcere, &, les jours suivans, par les selles ; ce qui fait croire que c'étoit le colon qui formoit la hernie. L'ulcere fut pansé, dans la suite, avec un digestif animé. Le 10 Septembre suivant, le chirurgien alla voir la malade, & la trouva dans un état aussi heureux qu'inattendu, exempte de fièvre, & prenant, de jour en jour, de nouvelles forces, l'ulcere ne donnant plus aucunes matières fécales, & la cicatrice étant presqu'entièrement achevée. Je l'ai vue, le 13, allant toujours de mieux en mieux : le 26 suivant, elle a été à la Messe à l'église de sa paroisse, éloignée de son village de près d'une demi-lieue.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
M A R S 1770.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. & demie du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	3	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 2	28 $2\frac{1}{2}$
2	7	9 $\frac{1}{2}$	7	28 2	28 $2\frac{1}{2}$	28 3
3	7 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	8	28 $2\frac{1}{4}$	28 2	28 1
4	8	10 $\frac{1}{2}$	8	28	27 10	27 9
5	6	8	4	27 9	27 9	27 10
6	4	6 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
7	0	5 $\frac{1}{2}$	2	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
8	1	5 $\frac{1}{2}$	2	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8	27 6 $\frac{1}{2}$
9	2 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	7	27 5	27 4 $\frac{1}{2}$	27 4
10	5 $\frac{1}{2}$	13	8 $\frac{1}{2}$	27 4	27 4	27 5
11	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6	27 6 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9
12	6	11 $\frac{1}{2}$	7	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{3}{4}$
13	5 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
14	7	10	5 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
15	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
16	0 1	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{3}{4}$
17	5 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	0	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8
18	0 1 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 9
19	0 2	3	0 1	27 9	27 9	27 10
20	0 1	3 $\frac{1}{2}$	0 1	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11
21	0 1 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	0 1	27 10	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
22	0 2 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{3}{4}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10
23	0 1 $\frac{1}{4}$	0 1	0 1	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	28 $\frac{1}{4}$
24	0 4 $\frac{1}{2}$	4	2 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
25	5 $\frac{1}{2}$	5	2	28 1	28	27 10 $\frac{1}{2}$
26	4 $\frac{1}{2}$	5	2 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
27	2	6 $\frac{1}{4}$	1	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
28	0 $\frac{1}{2}$	5	2 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
29	0 1 $\frac{1}{4}$	6	2 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
30	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
31	4 $\frac{1}{2}$	7	8 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 467

Jours du mois.	ÉTAT DU CIEL.		
	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	E. couv. n.	E. n. couv.	Couvert.
2	O. couv. pl. vent.	O. couvert. nuages.	Nuages.
3	O. couvert.	O. couvert. pet. pluie.	Couvert.
4	S-O. pluie. couv. vent.	S.O. couvert. pet. pluie.	Couvert.
5	O. N-O. c. petite pluie.	O. nuages.	Nuages.
6	N-N-O nuag- ges.	N. nuages.	Beau.
7	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
8	N-N-E. nuag.	E-N-E. nuag.	Nuages.
9	E. c. nuages.	E. c. pet. pl.	Couvert.
10	S-E. nuages. couvert.	S-E. nuages. pet. pluie.	Couvert.
11	S-O. vent. c.	O S-O. nuag.	Nuages.
12	S. c. nuages.	S-S-O. cou- vert. pet. pl.	Nuages.
13	S-S-O. nuag. pl. vent.	S-O. ondées. nuages.	Nuages.
14	O-S-O. c. pl.	S-O. pluie.	Couvert.
15	N. couvert. vent. neige.	N. couvert. neige.	Beau.
16	O-N-O. b. nuag. neige.	O. nuages.	Beau.
17	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
18	N-N-E. n. v.	N-N-E. n.	Beau.
19	O-N-O. n.	N-N-O. neig. nuag. vent.	Beau.
20	N. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
21	N N-E. neig.	N. neige.	Neige.
22	N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
23	N E. neige.	N-E. couv.	Couvert.

G g ij

468 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matiné.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	N E. nuages.	N. E. nuages.	Nuages.
25	O. n. neig.	O. c. pet. pl.	Beau.
26	O. couvert.	N N-O. cou- vert. nuag.	Couvert.
27	N N-O.couv.	N. nuages.	Couvert.
28	N-N-E. beau.	E-N-E. nuag.	Beau.
29	N-E. beau.	N N E.beau.	Beau.
30	O. nuages.	O. c. pet. pl.	Beau.
31	N-E. pluie.	N-E. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

- 6 fois du N-N-E.
- 6 fois du N E.
- 2 fois de l'E-N-E.
- 2 fois de l'E.
- 1 fois du S-E.
- 1 fois du S.
- 2 fois du S-S-O.
- 4 fois du S-O.
- 2 fois de l'O-S-O.
- 8 fois de l'O.

MALADIES REGN. A PARIS. 469

Le vent a soufflé 4 fois de l'O-N-O.

3 fois du N-N-O.

Il a fait 12 jours beau.

22 jours des nuages.

18 jours couvert.

12 jours de la pluie.

6 jours de la neige.

7 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1770.

L'épidémie de petite vérole se calme de plus en plus. Les maladies les plus communes ont été du genre des catarrhales : peu de personnes en ont été exemptes. Elles ont affecté principalement le nez, la gorge & la poitrine. Quelques personnes se sont plaintes de dévoiemens & de coliques. On a observé, en outre, des fièvres intermittentes anomalies, & des tierces régulières.



G g iii

470 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Février 1770; par
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée, qui avoit discontinue, à la fin de Janvier, a repris, le 9 de ce mois : elle a cessé, le 13, & a encore repris, vers la fin du mois ; mais le thermometre n'a point descendu, aucun jour, plus bas qu'entre 2 & 3 degrés au-dessous du terme de la congélation.

Il y a eu quelques jours de neige ; mais elle n'a été abondante que le 7.

* Le barometre a esluyé des variations considérables. Le mercure, après s'être soutenu, les premiers jours, à la hauteur de 28 pouces 4 à 5 lignes, est descendu, le 7, au terme de 27 pouces 1 ligne. Le 8, il étoit remonté à celui de 28 pouces ; &, le 13, il s'est porté à 28 pouces 6 lignes. Le 17, il est descendu jusqu'au terme précis de 27 pouces. De ce jour à la fin du mois, il y a eu encore beaucoup de variations dans le batometre. Il y en a eu aussi dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congélation ;

FAITES A LILLE. 471

& la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces précis. La différence entre ces deux termes est de 1 $\frac{1}{2}$ pouce.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

7 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

9 fois du Sud. vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

3 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

6 jours de pluie.

5 jours de neige.

2 jours de grêle.

6 jours de vent forcé.

7 jours de brouillard.

1 jour de tonnerre & d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Février 1770.

Les maladies ont été plus graves & plus répandues ce mois, que le mois précédent.

G g iv

472 MALADIES REGN. A LILLE:

dent : la fièvre catarrheuse continue , & les fluxions de poitrine ont été dominantes : elles prenoient souvent d'une maniere infidieuse , & se trouvoient , dans nombre de sujets , compliquées de faburre dans les premières voies ; de façon que si , après des saignées suffisantes , on n'employoit point à tems quelqu'émétique , ou émético-catastique , le poumon s'engouoit au point d'entrainer un dépôt funeste ; ou bien il restoit une fièvre lente presqu'incurable.

Nous avons vu plusieurs personnes travaillées de la fièvre putride maligne, mais dont la malignité a dû peut-être autant être attribuée au mauvais traitement qu'à la nature de la maladie. La peau des malades se couvroit , tantôt au commencement , & tantôt dans le progrès de la fièvre , d'exanthèmes , ou taches rouges , non éminentes dans ceux-ci , & ressemblant à des plaques érésipéla- teuses , &c , dans d'autres , à des élevures pareilles à celles que causent les orties , mais ayant plus d'étendue , & étant beaucoup plus rouges. Cette dernière espece d'exanthème , qui , dans quelques sujets , s'est fait appercevoir dès le commencement de la maladie , a paru d'une bien moindre conséquence que l'autre espece , qui , se montrant plutôt dans les progrès ou dans l'état de la maladie , annonçoit la dissolution de la masse du sang , & une disposition gan-

LIVRES NOUVEAUX. 473
 greneuse très-prochaine , qu'il étoit bien difficile de surmonter.

Le vent ayant passé du Sud au Nord vers la fin du mois , nous avons vu alors des pleurésies légitimes , avec crachement de fang , & qui ont dû être traitées par la méthode anti-phlogistique. Lorsque le point de côté a été opiniâtre & rebelle aux remèdes indiqués généralement , nous avons eu recours avec succès à l'application d'un vérificateur sur le foyer du mal : quelques malades nous ont d'eux-mêmes demandé l'application réitérée de ce topique dans la récidive.

LIVRES NOUVEAUX.

Utilité des Voyageurs sur mer , pour la Cure de différentes Maladies , & notamment de la Consomption ; avec un Appendix sur l'usage des Bains dans les fièvres ; ouvrage traduit de l'anglois de M. Ebenezer Gilchrist , docteur en médecine ; par M. Bourru , docteur-régent de la Faculté de médecine en l'Université de Paris. A Londres ; & se trouve à Paris , chez Didot le jeune , 1770 , in-12. Prix , 2 livres 10 sols , relié.

Eloge de M. Lecat , écuyer , docteur en

474 LIVRES NOUVEAUX.

médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, membre des Académies de Londres, Madrid, Lyon, &c. & secrétaire perpétuel de celle de Rouen ; par M. Ballière Delaisement, de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, lu à la séance publique de l'Académie, le 2 Août 1769, avec cette épigraphe :

Quasi erat studio nomen memorabile.

OVID.

A Rouen, chez Le Boucher, 1769, in-8°.

Dictionnaire des Pronostics, ou l'Art de prévoir les bons ou mauvais événemens dans les Maladies ; par M. D. T. docteur en médecine, avec cette épigraphe :

Medicinam autem optimè faciet medicus, si ante præsenserit quid eventurum sit cuique effectui.

HIPPOC. Pronost. lib. 1.

A Paris, chez Vincent, 1770, in-12.

Il est peu d'ouvrages de ce genre aussi bien faits que celui-ci : on y a rassemblé tout ce qu'on trouve de mieux dans les différens auteurs qui ont écrit sur l'art de prévoir les événemens dans les maladies. On peut le considérer comme un Manuel que les jeunes médecins ne scauroient assez consulter, s'ils veulent se former dans cet art si difficile & si négligé, mais qui ferroit de la plus grande utilité, si on le cultivoit avec soin.

PROJET CONCERNANT, &c. 475**P R O J E T**

*Concernant les Planches anatomiques de
M. GAUTIER DAGOTY, anato-
miste pensionné du roi.*

On distribue actuellement les Planches anatomiques de M. *Gautier Dagoty* pere, qui a transporté son imprimerie à *Versailles*, *au petit Montreuil*, proche la porte de *Buc*. Il délivre à ses souscripteurs les premières distributions de sa *grande & moyenne Edition*.

La grande Edition consiste en Cartes ou Tableaux anatomiques, composés de trois grandes Planches, qui se réunissent pour former des figures de grandeur naturelle, où sont représentées les diverses dissections, où les parties dissequées sont vues dans toute leur étendue, comme sur les sujets, & de leur couleur naturelle. Ces Cartes seront au nombre de douze, & chaque Carte fera une distribution. Celle que l'on donne actuellement représente une femme enceinte dissequée, & la matrice ouverte, pour voir le foetus en situation; & une femme en travail, où l'on voit l'enfant prêt à entrer dans le vagin. On représente dans ces figures une partie de la Myologie.

L'Auteur, en même tems qu'il fait la livraison de cette première Carte de son

476 PROJET CONCERNANT

Cours d'anatomie à ses souscripteurs, reçoit les souscriptions pour la seconde Carte, ou seconde Distribution.

Le prix de chaque Distribution, ou de chaque Carte, par souscription, est de 18 livres; & les douze Distributions feront, pour le Cours entier, 216 livres.

Cette grande & unique Edition, dans son genre, est faite pour les amphithéâtres, les salles de démonstration, & les hôpitaux.

On fera la seconde Distribution à la fin de Juin ou de Juillet prochain. Les personnes qui n'ont point fourni, & qui ne souffrissent pas, en prenant la première figure, dont on vient de parler, la payeront 24 liv.

Il faut s'adresser directement à l'Auteur, en sa demeure ci-dessus; &, si on n'a à Versailles aucun correspondant, ni aucun commissaire, lui écrire, & affranchir les Lettres, en indiquant à Paris l'endroit où l'on doit remettre les Planches, & recevoir les souscriptions.

Et, si on ne vouloit pas se donner la peine d'écrire, il prie les amateurs de voir chez M. Bourret, au Café Allemand, rue & Croix-des-Petits-Champs, qui leur montrera les Planches anatomiques, les distribuera, & recevra leur souscription, en donnant un Reçu signé GAUTIER pere.

La moyenne Edition consiste en Figures de deux tiers de nature, composées de

DES PLANCHES ANATOMIQUES. 477

deux grandes Planches , imprimées chacune sur la feuille entière du Colombier. Ces Planches sont accompagnées de Tables explicatives , d'une très-belle Edition , & , sur le même papier , des Planches pour être reliées ensemble , & entrer dans les cabinets d'amateurs & d'étudiants en médecine & en chirurgie , & dans les bibliothèques.

La première Distribution, que l'Auteur fait de ces Planches de sa moyenne Edition, contient quatre Planches , qui forment deux figures entières , avec leur couleur naturelle , joints au Frontispice de l'Ouvrage , au *Prospectus* , à la Table générale , composée de trois feuilles , & la première Table explicative & démonstrative. Les souscripteurs de cette partie d'anatomie peuvent , comme pour la précédente , lui écrire à son adresse ci-dessus , à Versailles , en affranchissant leurs Lettres ; & il leur fera parvenir les Planches & les Souscriptions à Paris , dans l'endroit indiqué.

Il y aura dans cette Edition cinq Distributions , de quatre Planches chacune ; & chaque Distribution sera du même prix que celles de la grande Edition , c'est-à-dire 18 livres pour chaque Distribution , que l'on payera toujours d'avance ; & les cinq Distributions pour le Cours entier coûteront 90 livres.

478 CONCOURS A LA FACULTÉ

Quoiqu'il n'y ait que cinq Distributions dans la moyenne Edition , & dix Cartes anatomiques au lieu de douze , le Cours d'anatomie sera toujours complet : ces arrangements sont pris pour satisfaire tout le monde en même tems , & mettre chacun à portée d'acquérir un Ouvrage si utile.

On annoncera incessamment la continuation d'une Collection des Plantes d'usage , curieuses & étrangères , en couleur naturelle , de l'auteur , qu'il se propose de donner présentement , sur des fonds blancs , avec les couleurs les plus vives ; le retard de cet ouvrage ayant été occasionné par des procès qui sont heureusement terminés.

C O N C O U R S

À la Faculté de Médecine de Paris.

Lés 12 , 13 , 14 & 16 du mois de Mars dernier , on procéda , dans les Ecoles de la Faculté de Médecine , à l'examen des Candidats qui s'étoient présentés pour concourir à être admis gratuitement à la Licence en Médecine dans cette Capitale , en conséquence du legs de M. *de Dief* , docteur régent de cette Faculté. Le 17 dudit mois , dans une assemblée convoquée à cet effet , la Faculté ayant oùi le rapport des Commissaires examinateurs , M. *Bellot* , l'ancien

DE MÉDECINE DE PARIS. 479

desdits Commissaires , portant la parole , ad-
jugea le prix à M. *Edouard-François-Marie-
Bosquillon* , de Montdidier en Picardie ,
docteur en médecine en l'Université de
Reims. Elle auroit désiré pouvoir couron-
ner de même les deux autres Candidats ,
M. *Claude-Antoine Caille* , de Franche-
Comté , docteur en médecine de Besançon ,
& M. *Charles d'Auvergne* , de Paris , élève
de l'Ecole de cette ville , qui n'ont pas moins
montré de talens & de sagacité , tant dans
leurs réponses , que dans les deux Disserta-
tions qu'ils composerent en présence des
Commissaires , sur les questions qui leur
avoient été proposées.

E R R A T A

Dans le premier Cahier du Supplément.

Page 61 , dernière ligne de la Note , on cite les Mémoires de l'Académie de l'année 1761 : c'est une erreur. La description , dont il y est fait mention , se trouve dans les Mémoires pour l'année 1751 ; & M. Bajon nous a mandé que le figuier , qui y étoit décrit , n'étoit pas celui dont il avoit tiré son remede. Nous desirerions fort qu'il voulût nous donner le caractère & la description de ce dernier , comme il nous a fait l'honneur de nous l'offrir.

Journal d'Avril , page 306 , lignes 2 & 21 , Schiljig-
ting , li/æg Schlichting .



T A B L E.

<i>EXTRAIT des Essais sur différens Points de Physiologie de M. Fabre, chirurgien.</i>	Page 387
<i>Observation sur l'Osification complète d'un Cœur de Canard.</i> Par M. Le Meilleur, médecin.	411
<i>Mémoire sur une Épidémie qui a régné aux environs de Saint Quentin.</i> Par M. Van-Mittag Midy, médecin.	413
<i>Extrait d'une Lettre de M. Klippel sur le Traitement de la petite Vérole.</i>	438
— — — — — de M. Martens, médecin, sur le même sujet.	440
<i>Observations communiquées à M. Mafats de Cazeles, médecin, par M. Audoux, chirurgien ;</i>	
<i>1^e sur une Morsure de Vipère.</i>	442
<i>2^e sur une Plaie d'Arme à feu.</i>	447
<i>Observation sur un Piérygion.</i> Par M. Précourt, chirurgien.	453
— — — — — sur un Entéro-Epiploïcèle avec étranglement & gangrene, guéri sans opération. Par M. Du Boueix, médecin.	458
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mars 1770.</i>	466
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1770.</i>	469
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Février 1770.</i> Par M. Boucher, médecin.	470
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1770.</i> Par le même.	471
<i>Livres nouveaux.</i>	473
<i>Projet concernant les Planches anatomiques de M. Gauthier D'Agoty.</i>	475
<i>Concours à la Faculté de Médecine de Paris.</i>	478

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Mai 1770. A Paris,
le 23 Avril 1770.
POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
Dédicé à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

JUIN 1770.

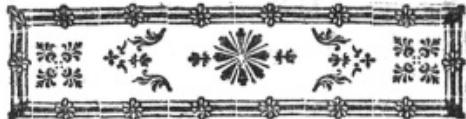
TOME XXXII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^r le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE;
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1770.

EXTRAIT.

*Mémoires de l'Académie de Dijon, Tome I.
A Dijon, chez Causse; & se vend à
Paris, chez Saillant & Nyon, 1769,
in-8°. Prix 6 livres broché*

Il y avoit long-tems que l'Académie de Dijon desirloit pouvoir donner ses Mémoires au public; mais, & tel a été le sort de tous les autres établissemens littéraires, elle n'a acquis que lentement la confiance nécessaire pour engager les académiciens à contribuer à les former. M. Maret, qui, en sa qualité de Secrétaire perpétuel, a rédigé ce volume, rend compte, dans une Préface assez courte, des différentes causes qui ont

H h ij

484 MÉMOIRES

réduit à un si petit nombre les morceaux qu'on a pu recueillir ; ensuite il annonce que les volumes, que l'Académie publiera, feront formés sur le plan des Mémoires de l'Académie Royale des sciences de Paris, c'est-à-dire qu'ils feront composés de deux Parties distinctes : *l'une, sous le titre de Mémoires, contiendra les Ouvrages imprimés en entier ; l'autre, sous la dénomination d'Histoire, présentera un récit exact de tout ce qui se sera fait ou dit d'intéressant dans les séances ; un précis de la plupart des Observations de différens genres, qui auront été lues à l'Académie, & des Extraits de plusieurs Ouvrages qu'on n'aura pas jugé à propos d'insérer dans la section des Mémoires. Les éloges des académiciens feront partie de cette Histoire.*

La partie historique de ce premier volume, outre l'histoire de la fondation de l'Académie & des différentes formes qu'elle a prises, est divisée en quatre sections qui comprennent différens morceaux, 1^o de physique & d'histoire naturelle, 2^o de belles-lettres & beaux-arts, 3^o de médecine, 4^o enfin les éloges de deux académiciens, M. Fromageot & M. D'Anlezy.

Comme les belles-lettres ne font point de notre ressort, nous ne nous arrêterons qu'aux morceaux d'histoire naturelle, & de médecine. On trouve, parmi les pre-

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 485

miers, l'histoire d'un météore igné ; la description d'une mine de bois fossile, qu'on a découverte, en 1761, dans la Franche-Comté, près de Lons-le-Saulnier. M. De Ruffey, qui l'a observée en naturaliste, croit qu'elle doit son origine à des amas de bois qui auront été faits pour le service des salines de Montmorot, abandonnés par la cessation du travail de cette saline qui, avant le huitième siècle, fournit tout le sel nécessaire à la Franche-Comté & à la Suisse. Cette description est suivie d'un Essai sur l'origine des terres & des pierres, de l'Extrait d'une Dissertation sur la cause physique du déluge, & de plusieurs curiosités naturelles, telle que la génération des champignons. M. Le Noir, le pere, s'étant apperçu un jour, que plusieurs champignons étoient nés sur des épis qui étoient restés à des pailles dont on avoit fait des paniers, se crut en droit d'en conclure que cette espece de plante ne venoit pas de graines, mais étoit produite par un développement secondaire des femences fromentacées. M. Picardet puîné a confirmé ce sentiment par une observation que le hazard lui a offerte. Il rencontra une tige rempante de *gramen*, de l'espece des graminos, sur laquelle s'élevoient deux épis unis par leur pédicule, dont l'un des deux, à la place des graines que les bales avoient

H h iii

renfermées, portoit des champignons de différentes grandeurs. Les autres curiosités naturelles, qui entrent dans cet article, sont une fécondité surprenante de différentes espèces de bleds, des vers trouvés dans un roc, à huit ou neuf pieds de profondeur, la description de la grotte de la Balme, & le projet de quelques essais sur différentes matières cotonneuses.

Les morceaux, qui composent la section destinée aux pièces de médecine, sont, 1^o l'Extrait d'un Mémoire sur l'usage des énervations des muscles droits du bas-ventre. M. Chardenon, médecin, qui en est l'auteur, ayant reconnu que les fibres tendineuses des obliques s'implantoient sur ces énervations, en a conclu qu'elles n'avoient d'autre usage que de servir de points d'appui à ces muscles, & de favoriser leur action dans les mouvements de rotation du corps. 2^o L'Extrait de divers morceaux sur l'inoculation, 3^o L'usage des vénificatoires. M. Maret, médecin, guidé par un grand nombre d'observations des bons effets de ce remède dans les pleurésies, se croyoit en droit d'en conclure « qu'il falloit appliquer le vénificatoire » exactement sur le point douloureux, ou « tout au moins sur un endroit qui en fût » très-rapproché, & le placer entre les » épaules, dans les péripneumonies ; qu'on » pouvoit compter sur ce remède dans tou-

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 487

» tes les fausses-pleurésies , même dans les
 » inflammatoires , mais que , dans celle-ci ,
 » il ne falloit y avoir recours qu'après avoir
 » désempli les vaisseaux par plusieurs fai-
 » gnées , & seulement dans le moment où
 » l'état du pouls ne permettoit plus de suivre
 » l'indication que l'on tire de la pléthora
 » locale ; que , dans toutes les autres es-
 » peces de fausse-pleurésie , on pouvoit ap-
 » pliquer le vésicatoire , sans que le malade
 » eût été saigné , & que , si l'élévation du
 » pouls , après l'application de ce remede ,
 » exigeoit la saignée , rien ne s'opposoit à
 » ce qu'on en fit une ou deux , suivant
 » l'état du pouls ; que le volatil des can-
 » tharides , en passant dans le sang , exi-
 » geoit quelquefois un usage soutenu des
 » incraffans ; qu'en général , il falloit ap-
 » pliquer le vésicatoire le plutôt qu'il étoit
 » possible , & toujours avant la fin de la qua-
 » trième période de la maladie ; qu'on pou-
 » voit cependant y avoir recours à un terme
 » plus avancé , sur-tout si le point , qui en
 » exigeoit l'usage , reparoissoit , après avoir
 » été quelque tems assoupi , ou se faisoit
 » sentir dans un autre endroit ; enfin que les
 » nouvelles douleurs annonçant de nou-
 » velles inflammations , on doit , dans
 » l'usage du vésicatoire , suivre les mêmes
 » règles d'après lesquelles on se conduit
 » pour les saignées , & en réitérer l'appli-

H h iv

488 MÉMOIRES

» cation, *positis ponendis*, lorsque les ac-
» cidens désignent de nouveaux embarras
» inflammatoires. »

Aux observations sur l'effet de ce remede dans les maladies inflammatoires de la poitrine, M. Maret en avoit joint une de la guérison d'un dépôt laiteux par le même moyen, & qu'on a cru devoir insérer en entier dans l'Extrait que nous avons indiqué : nous pensons qu'on nous fçaura gré d'en enrichir notre Recueil.

» A la suite d'une couche fâcheuse, la
» femme du nommé *Vivant*, ouvrier d'une
» fonderie établie à deux lieues de cette
» ville, se trouva attaquée d'une douleur
» considérable dans l'aîne droite, & qui,
» s'étendant sur les muscles du bas-ventre
» & de la cuisse, mettoit la malade dans
» l'impossibilité de se redresser, au point
» que cette malheureuse femme ne mar-
» choit que le corps courbé & plié pres-
» qu'en double. M. Maret fut consulté en
» 1759, trois mois après le commence-
» ment de la maladie. Tout annonçoit un
» dépôt laiteux. Ce médecin prescrivit les
» topiques émolliens, & plusieurs remedes
» internes, tant fondans qu'évacuans. On
» suivit à la lettre ses conseils; mais, le succès
» n'y répondant pas, on amena la malade
» à la ville. Un nouveau traitement, fait
» d'après les mêmes indications, ayant en-

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 489

» core été infructueux , M. Maret ordonna
» l'application d'un vésicatoire sur l'aîne ,
» soupçonnant que le dépôt étoit dans le
» tissu cellulaire : il eut soin que l'emplâtre
» fût assez large pour s'étendre un peu sur
» les muscles du bas-ventre & de la cuisse .
» A peine cet emplâtre eut-il produit son
» effet ordinaire , que la douleur se calma ,
» & que la malade se redressa . Tout alloit
» au mieux , quand , au bout de quinze
» jours , une nouvelle douleur se fit sentir
» sur la partie extérieure & moyenne de la
» cuisse . Le succès du premier emplâtre en-
» gagea la malade à souffrir qu'on lui en
» appliquât un second ; & son application
» fut aussi avantageuse que celle du premier .
» Enfin la douleur s'étant portée sur le gras
» de jambe , elle y fut attaquée par un troi-
» sième emplâtre qui eut un effet aussi mar-
» qué que les deux autres . Dès ce mo-
» ment , la guérison fut complète ; & la
» malade jouissoit d'une très-bonne santé ,
» dans le mois de Juillet 1761 , tems où
» M. Maret lut l'histoire de cette mala-
» die . »

Ce morceau est suivi de l'Extrait d'un Mémoire de M. Chaussier sur des maladies épidémiques très-meurtrieres , qui avoient ravagé la province de Bourgogne . Le rédacteur s'est contenté de rapporter l'histoire de celle qui avoit régné à Noyers . Elle

490 MÉMOIRES

avoit débuté par une fièvre peu considérable, précédée de petits frissons, & accompagnée de sécheresse & de chaleur à la peau, de courbature, d'un violent mal de tête & d'un resserrement des mâchoires. Au bout de quatre ou cinq jours, la fièvre & la chaleur augmentoient : la courbature se changeoit en douleurs vives de tout le corps ; le resserrement des mâchoires devenoit douloureux ; la respiration étoit difficile ; le ventre se gonfloit ; le corps se couvroit d'une éruption miliaire rouge très-abondante ; & l'altération étoit considérable. Vers le septième ou huitième jour, le pouls paroissoit moins fréquent, & se concentroit. A la douleur de tête succédoit le délire : il survenoit un assouipissement profond, & une prostration des forces très-considerable. Le resserrement des mâchoires augmentoit ; l'épine du dos se roidissoit ; la déglutition devenoit difficile ; la respiration étoit stertoreuse : il se formoit des parotides ; le ventre restoit gonflé comme dans la seconde période ; &, s'il ne s'étaissoit pas une expectoration abondante, ou une diarrhée bilieuse, la mort des malades étoit certaine. Elle étoit de même inévitable, si les parotides ne venoient pas à suppuration, & si le corps ne se couvroit pas de sueur, ou du moins si la peau ne s'humectoit pas sensiblement par une transpira-

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 491

ration abondante. Cette troisième période, qui s'étendoit toujours jusqu'au quatorzième, & fort souvent au-delà, étoit suivie d'une quatrième qu'on pouvoit regarder comme le commencement de la convalescence. Alors il se faisoit une nouvelle éruption où tout le corps se bouffissoit; &, dès ce moment, les accidens se calmoient : il ne restoit aux malades qu'une foibleſſe extrême, & un dégoût qui duroit quelquefois très-long-tems. C'est principalement aux évacuans que M. Chauffier eut recours pour combattre cette cruelle maladie : ils lui procurerent le succès le plus complet ; c'est ce qu'il avoit démontré par de nombreuses observations dont le rédacteur n'a rapporté que deux qui méritent, en effet, d'être conservées par leur singularité : nous croyons devoir les transcrire ici.

» Un jeune homme éprouva, dans la » seconde période de la maladie, des acci- » dens qui caractérisoient une périenne- » monie. Trois saignées calmerent ces acci- » dens ; mais, après trois jours de calme, » il lui survint à la partie antérieure de la » poitrine, un peu à droite, une tumeur » phlegmoneuse, qui étoit très-douloureuse, » & se termina, en très peu de tems, par » la suppuration. On ouvrit cette tumeur » dans sa partie la plus déclive : il en sortit » beaucoup de pus ; & cependant elle ne fe-

» vuidas pas entièrement. Il y avoit une po-
» che supérieure à celle qu'on avoit ouverte :
» il fallut revenir à une autre incision , &
» des deux ne faire qu'une seule plaie. Par
» ce moyen , on découvrit que le pus avoit
» fusé entre les muscles intercostaux , & qu'il
» y avoit une communication entre l'abscès
» extérieur , & la poitrine ; ce qui formoit
» une fistule qui donnoit beaucoup de pus.
» On élargit le trou fistuleux ; & , à l'aide
» des injections , l'abscès interne , qui pro-
» bablement s'étoit fait dans le tissu cellu-
» laire de l'adossement des deux plèvres , se
» détergea de façon qu'en moins de deux
» mois , le malade fut entièrement guéri . » On
fait observer que ce malade n'avoit point eu
de parotide , point de seconde éruption &
point de bouffissure.

» La malade , qui fait le sujet de la fe-
» conde observation , étoit la supérieure de
» l'hôpital de Noyers. Sa maladie étoit ca-
» ractérisée par les accidens les plus fâcheux ,
» lorsqu'au commencement du treizième
» jour , elle sentit une legere douleur à
» l'oreille droite , qui l'engageoit à y porter
» souvent la main. M. Chauffier y apperçut
» la naissance d'une parotide. Cette tumeur
» se manifesta de plus en plus ; elle étoit for-
» mée , le lendemain matin , & de la gros-
» seur d'un œuf. L'amygdale du même côté
» étoit très-gonflée , & s'opposoit à la dé-

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 493

» glutition. On appliqua sur cette tumeur le
» cataplâme dont on faisoit ordinairement
» usage en pareil cas. On se disposoit à
» l'ouvrir, quand elle disparut; & sa dispa-
» ration fut accompagnée d'une diarrhée bi-
» lieuse, qui raflura sur cet évènement.
» Mais la matiere de la parotide ne fut pas
» entraînée par cette évacuation; elle se
» jeta sur la poitrine dont elle augmenta
» l'engorgement. Une expectoration abon-
» dante & purulente dissipa, en partie, cet
» engorgement; mais un autre dépôt s'an-
» nonça par un gonflement de l'hypochon-
» dre droit. La matiere, qui alloit se for-
» mer, fusa sensiblement vers l'aïne, mar-
» qua son passage par une impression dou-
» loureuse, & une espece de corde, & se
» rassembla, à l'aïne droite, dans une tu-
» meur de la grosseur d'un œuf. On chercha
» à hâter la maturité de cette nouvelle tu-
» meur par des cataplâmes; on en remit
» l'ouverture au lendemain matin; &, quand
» on découvrit la partie malade, la tumeur
» avoit disparu: c'étoit le quinzième de la
» maladie. Cet évènement inspiroit les
» craintes les plus vives. La région hypo-
» gastrique étoit élevée, dure & sensible.
» M. Chaussier prescrivit les fomentations
» émollientes. Il survint, le 16, une in-
»flammation au *coccyx* sans beaucoup de
» gonflement: elle étoit de la largeur de la

» paume de la main. Sur le soir, cette tumeur superficielle devint livide : on y sentit une légère fluctuation ; on l'ouvrit. Les lambeaux gangrenés furent enlevés : il sortit une prodigieuse quantité de matière ichoreuse ; &, dans le même tems, il survint une diarrhée de matière très-analogue au pus que rendoit la plaie, tant par la consistance que par la couleur & l'odeur. Dès le moment, tous les accidens se calmerent : la tête, la mâchoire, la poitrine & l'hypochondre se dégagent ; la diarrhée & la fièvre cessèrent, le vingtième jour ; la plaie se cicatrisa, le 30 ; & la malade, qu'une suite d'événemens si fâcheux avoit réduite à une espèce d'éthysie, reprit peu-à-peu ses forces, &, par une diète appropriée, recouvrira absolument sa santé, après une convalescence de près de deux mois. » On observe encore que cette malade n'avoit eu ni seconde éruption ni bouffissure.

On trouve, dans un des articles suivans, l'exemple d'une métastase pour le moins aussi singulière. Un jeune homme fort vif se heurta rudement le front contre une pièce de bois, en montant avec précipitation un escalier. Il sentit une douleur violente à l'endroit où il avoit reçu le coup ; mais, comme elle diminua bientôt, & qu'il n'y avoit point de plaie, il en tint peu de

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 495

compte. Au bout de six semaines, la douleur devint si vive, qu'il fut obligé de se mettre au lit. MM. Raudot & Hoin, qui furent appellés, lui trouverent une fièvre considérable, sans aucun signe extérieur de contusion, & sans le plus léger vestige du coup. Deux saignées & un émétique calmèrent un peu les accidens ; mais le soulagement ne dura guères. Le cinquième jour, le mal étoit augmenté à tel point qu'on fut obligé de faire une saignée du pied : elle n'eut aucun succès. Les douleurs étoient si excessives, que le malade pouvoit à peine en supporter la violence. Tout-à-coup, il se plaignit qu'il ressentoit, de chaque côté du cou, un froid semblable à celui qu'auroient pu occasionner deux filets d'eau très-froide, qui du cerveau auroient coulé sur la poitrine : bientôt il s'écria que le froid lui gagnoit le cœur ; & il tomba en syncope. M. Hoin, qui se trouva auprès du malade, dans ce moment, fit tout ce qu'il put pour le ranimer. Il reprit peu-à-peu ses sens, & fit connoître par signes, que sa tête étoit dégagée, & que les douleurs étoient passées dans son ventre. Ces douleurs n'étoient que le prélude d'une colique très-violente. On eut recours à des lavemens émolliens, pour la calmer : une évacuation de pus extrêmement copieuse, évacuation qui se fit à différentes fois, ter-

496 MÉMOIRES

mina la maladie. Dès ce moment-là, le malade n'eut plus de douleur de tête ; & la maladie fut terminée.

L'article suivant contient l'histoire d'une hydrophobie spontanée , par M. Maret, chirurgien. La fille , qui en fut attaquée, étoit fervante dans une auberge. Un jeune libertin crut pouvoir la faire servir à ses plaisirs : il éprouva une résistance qui le surprit , & qui donna plus de vivacité à ses désirs. Les efforts, qu'il fit pour se satisfaire , furent portés si loin , que la fille se vit sur le point d'être obligée de céder. Elle étoit dans un tems critique : ses règles se supprimèrent ; & le jeune homme ayant fait de nouvelles tentatives quelques heures après les premières , elle en fut si vivement affectée , qu'elle entra dans une espèce de fureur. Dès ce moment , elle se plaignit de douleurs universelles : bientôt après , une fièvre ardente se déclara ; le délire survint presqu'en même tems , & fut si violent , qu'il fallut lier la malade dans son lit. L'hydrophobie la plus décidée se joignit à tous ces accidens. L'aspect seul des liquides faisoit entrer la malade dans les convulsions les plus fortes. Elle refusa jusqu'aux alimens solides. Il ne fut pas possible de lui faire avaler aucun remede , sous quelque forme , & de quelque manière qu'il lui fût présenté. Ce ne fut qu'un moment avant sa mort , qu'elle but deux

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 497

deux à trois cuillerées de bouillon, & autant d'eau. On eut recours à d'amples faignées, à des bains d'eau tiède, & même d'eau froide ; on lui donna beaucoup de lavemens ; mais tout fut inutile ; & la malade mourut, dans le troisième jour de sa maladie.

La section consacrée à la médecine, dans la partie historiquē, contient, outre les morceaux que nous venons d'analyser, la description d'une cataracte radiée, par M. Hoin ; & une observation de M. Maret, médecin, sur une aiguille trouvée dans le cœur d'une brebis.

Les morceaux de physique, d'histoire naturelle, & de médecine, contenus dans les Mémoires, sont au nombre de dix, savoir, une *Dissertation sur la nature & la formation de la grêle*, par M. Barbaret ; une autre *sur une nouvelle maniere de faire les aimans artificiels*, par M. Trullard ; une troisième *sur les avantages de différer l'extraction de la pierre dans l'opération de la lithotomie*, par M. Maret, chirurgien ; un *Essai sur les fièvres épidémiques, avec l'histoire de la fièvre maligne pétéchiale de 1761*, par M. Maret, médecin ; un *Mémoire sur l'opération de la taille, dans lequel on trouve la description d'un dilatatoire lithotome, les différentes manieres de s'en servir*.

Tome XXXII. Ii

498 MÉMOIRES

dans la taille des femmes, des remarques sur ses effets, & son application à la taille des hommes, par M. Hoin ; une Observation sur une tumeur carcinomateuse, située au cou d'une femme, par le même ; un Mémoire sur l'augmentation de poids des métaux calcinés, par M. Chardenon ; un autre Mémoire sur l'Inoculation ; par M. Guenaud ; des Remarques sur le Formica-Léo, par M. Boullemier ; enfin un Mémoire sur les Phénomènes de l'air dans la combustion, par M. De Morveau.

Dans l'impossibilité d'analyser ces différents morceaux, je m'attacheraï à faire connoître ceux qui sont plus particulièrement relatifs à l'objet de ce Journal, & je commencerai par la Dissertation de M. Maret, chirurgien, *sur les avantages de différer l'extradition de la pierre dans l'opération de la lithotomie.* Franco avoit proposé de faire l'opération de la taille en deux tems ; mais il paroît que, depuis lui, on avoit perdu cet objet de vue. M. Maret, qui, malgré les succès dont ses opérations ont été couronnées, a trouvé plusieurs fois des malades auxquels il n'a pu ôter la pierre, dans le moment de l'opération, & qu'il en a délivrés facilement au bout de quelques jours, se croit fondé par ces faits même, à renouveler le précepte de cet ancien lithoto-

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 499

miste ; & c'est à faire distinguer les cas où l'on doit préférer cette méthode, que sa Dissertation est particulièrement destinée.

Il expose d'abord les inconvénients qui peuvent résulter d'une extraction trop précipitée, & les avantages, au contraire, qu'on trouve à la différer. « Le malade le plus robuste, dit-il, est souvent exténué par les douleurs, quand il se détermine à se faire opérer : sa vessie, continuellement irritée par la présence de la pierre & de l'urine, est presque toujours dans un état peu éloigné de l'état inflammatoire. Un appareil effrayant précède une incision très-douloureuse : celle-ci ne fait que frayer une route à plusieurs instrumens qui doivent pénétrer dans la vessie. La contraction naturelle de ce viscere, augmentée par la sensibilité du malade, en rétrécit souvent la cavité, au point que la vessie s'applique sur la pierre, &, en quelque sorte, l'enkyste. . . . Que, dans ces circonstances, un chirurgien s'opiniâtre à tirer la pierre, les tenettes, qu'il aura introduites, agiront nécessairement sur les parois de la vessie, & y feront plusieurs contusions : une inflammation considérable en sera la suite. . . . D'ailleurs l'irritation, que l'écartement des mors de la tenette fera sur les lèvres de la plaie & sur le cou de la vessie, deviendra sou-

Li ii

500 MÉMOIRES

» vent un obstacle à l'extraction de la
» pierre , par la contraction spasmodique
» des fibres musculaires irritées , &c.
» On peut , au contraire , opérer en deux
» tems , sans exposer le malade au moindre
» danger. L'incision devient une plaie
» simple , dont l'inflammation ne s'étend
» pas au-delà de ses lèvres : une suppura-
» tion douce s'y établit. La vessie , trouvant
» un égout plus large que le canal de l'uré-
» thre , se débarasse successivement de son
» urine : les douleurs , que l'envie d'uriner
» occasionnoit , diminuent ; les forces même
» se réparent : la pierre , si elle n'est pas
» d'un volume considérable , se présente
» souvent sur la plaie ; & il suffit du doigt ,
» ou de la curette , pour en favoriser la for-
» tie. » Et lors même qu'on est obligé d'a-
voir recours aux tenettes , la facilité avec
laquelle on les introduit , le peu d'obstacle
qu'on trouve à charger la pierre , prouvent
qu'on a fait sagement d'attendre que la sup-
puration eût frayé les voies pour cette se-
conde partie de l'opération. M. Maret con-
vient que les succès fréquens , qu'ont les
lithotomistes , en faisant cette opération en
un seul tems , peuvent engager à ne pas
appliquer la méthode de Franco à tous les
cas possibles ; mais il prétend que , si ce
retardement n'est que de conseil pour la
plupart des circonstances , il est de nécessité

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 501
 dans beaucoup d'autres. Les cas, qui exigent ce retardement, sont, lorsqu'on trouve les glandes prostatales engorgées & squirrheuses, quelques cicatrices endurcies, d'anciennes fistules au périné, des pierres enkystées, des vessies irrégulièrement conformées, disposées en calebasse, racornies ; lorsque l'incision n'est pas proportionnée au volume de la pierre ; que l'opération a été précédée d'un abcès au périné ; lorsqu'il survient quelque hémorragie ; lorsque le malade est épuisé par des douleurs continues, miné par la fièvre ; enfin lorsqu'il y a plusieurs pierres dans la vessie. *Toutes ces positions, dit M. Maret, sont autant de contre-indications à la prompte extraction des calculs, parce que, dans les unes, on n'a rien à espérer que du relâchement des parties, occasionné par la suppuration, & que, dans les autres, on ne doit pas perdre de vue les forces du malade, qui s'évanouïroient bientôt, si l'on ne prenoit pas le parti de faire l'opération en deux tems.*
 Il examine ensuite chacun de ces cas en particulier, & fait voir les risques auxquels on expose les malades, en précipitant l'extraction, & les avantages, au contraire, qu'on trouve à ne la faire qu'au bout de cinq à six jours que la suppuration est bien établie. Quatre observations, qui terminent le Mémoire, viennent à l'appui de cette doctrine,

I i ii

502 MÉMOIRES
& la confirment suffisamment pour mériter
l'attention des chirurgiens qui s'occupent
plus particulièrement de cette opération
importante.

Le Mémoire de M. Hoin sur la même opération est trop analogue à celui-ci, pour ne pas m'engager à en placer ici le précis. Les auteurs, qui ont écrit sur la lithotomie, n'ont paru presqu'occupés que de la manière de faire cette opération sur les hommes : très-peu ont parlé de la méthode qu'on devoit suivre pour opérer les femmes ; ceux même qui en ont fait mention, en ont traité si superficiellement, qu'il y a peu de fruit à retirer de la lecture de leurs Ouvrages. Ce défaut de lumières sur une branche si importante de la chirurgie, a engagé M. Hoin à s'en occuper plus particulièrement. Le résultat de ses recherches & de ses réflexions est, 1^o qu'il faut varier les moyens de tirer les pierres de la vessie des femmes, principalement selon le volume de ce corps étranger, & selon la stature de la malade ; 2^o que la seule dilatation suffit toujours, lorsqu'on a reconnu une petite pierre dans la vessie, & qu'elle suffit souvent, lorsque la pierre d'une femme adulte est de moyenne grosseur ; 3^o que, dans ce dernier cas, il est quelquefois utile de joindre une seule incision à la dilatation ; 4^o que les pierres d'un moyen volume exigent quel-

DE L'ACADEMIE DE DIJON. §63
quefois, dans les enfans, que la dilatation soit précédée d'une double incision; §º qu'il est difficile, & même dangereux de ne pas faire la double incision aux femmes de tout âge, qui ont de grosses pierres.

Aucun instrument connu ne répondant aux vues qu'il croyoit qu'on devoit se proposer dans cette opération, il prit le parti de choisir dans ceux qui étoient déjà inventés les pièces qui lui parurent les meilleures, & de les adapter de façon qu'il lui fût possible de remplir par des manœuvres variées toutes les conditions nécessaires à l'opération qu'il entreprenoit de perfectionner; ce qui a donné naissance à un nouveau dilatatoire lithotome, dont nous n'en treprendrons pas la description, parce qu'il feroit difficile de l'entendre, sans le secours des figures. Nous renverrons donc nos lecteurs à l'Ouvrage même : nous les y renverrons également pour le manuel de l'opération, n'étant pas possible, dans un simple Extrait, d'entrer dans ces sortes de détails. Nous nous contenterons d'observer que l'auteur a divisé son Mémoire en trois Parties, relativement aux variations que sa méthode exige. Il décrit, dans la première, la maniere de tailler les femmes par la seule dilatation; dans la seconde, celle de joindre une ou deux incisions à la dilatation, pour faciliter la sortie de la pierre; &c, dans

I i iv

304 MÉMOIRES

la troisième , l'usage de son dilatatoire dans la taille des hommes. Il expose , à la suite de chacune de ces méthodes , les effets que chaque manœuvre produit sur les organes , les avantages qui en résultent pour le succès de l'opération , & la promptitude de la cure. Il appuie ses préceptes d'expériences & d'observations desquelles il résulte une masse de lumière très-propre à éclairer les opérateurs sur cette branche importante de la chirurgie. Nous allons tâcher d'extraire quelques-unes de ses Remarques les plus importantes , afin de faire connoître d'avance à nos lecteurs les avantages qu'ils peuvent se promettre de la lecture de cet Ouvrage auquel nous les invitons très-fort de recourir.

Pour faire mieux sentir les avantages d'une dilatation lente & graduée dans la taille des femmes , M. Hoin compare l'opération par laquelle on les délivre de la pierre , à l'accouchement. Dans l'un & l'autre cas , *on a* , dit-il , *un corps étranger à faire passer par l'orifice & par le canal étroit , mais dilatable , d'un viscere creux , mais qui a une plus grande capacité. Les manœuvres , quoiqu'exécutées par différens moyens , doivent se ressembler quant au fond. Le principal office du dilatatoire que j'emploie pour la taille des femmes , est de remplir la fonction des deux premiers.*

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 505
doigts introduits, qui écarteroient le col de la vessie, & qui ouvriroient un passage à la main, si on pouvoit les porter jusques-là, comme on les porte dans la matrice pour l'accouchement : il faut donc qu'il agisse de même que le feroient ces deux doigts, & qu'il ne brusque point la dilatation, &c.
 Il rapporte, à l'appui de cette doctrine, quatre observations qui prouvent en effet la grande dilatabilité du canal de l'urètre, & les avantages des dilatations graduées.

La comparaison qu'il fait de l'extraction de la pierre dans les femmes, à l'accouchement, conduit naturellement M. Hoin à examiner le moyen que M. Louis avait proposé pour extraire les pierres qui se forment quelquefois dans la matrice. Il croit qu'on ne doit avoir recours aux incisions que M. Louis propose, que dans le cas où la pierre feroit d'une grandeur démesurée ; que, dans tous les autres, on doit préférer de dilater l'orifice de la matrice, qui peut se prêter naturellement à une dilatation suffisante ; & il croit que son instrument pourroit être également utile pour cette opération.

M. Hoin entre dans les plus grands détails sur sa troisième méthode qui consiste à joindre l'incision à la dilatation, lorsqu'il s'agit de retirer de grandes pierres. Ces détails ont principalement pour objet de

506 MÉMOIRES

bien reconnoître les parties qui sont atteintes par l'instrument tranchant ; & il s'est convaincu que l'incision , qu'on étoit obligé de faire pour retirer une pierre de moyenne grosseur , n'étoit jamais assez profonde pour entamer le tissu cellulaire , qui est placé sous le corps de la vessie , & dans le voisinage de la matrice , ni pour ouvrir aucun vaisseau assez considérable pour occasionner une hémorragie dangereuse. Il rapporte , en outre , un grand nombre d'expériences faites sur le cadavre , pour constater les différens degrés de dilatation , dont les parties , soit entières , soit divisées , sont susceptibles ; & il prouve que le corps & le bourrelet de la vessie sont des parties très-dilatables ; que l'urètre & l'espèce d'étranglement , qu'on y observe vers le cou , résistoient beaucoup davantage : d'où il conclut que c'est particulièrement sur ces dernières qu'il convient de porter l'instrument tranchant.

Ce qu'il dit sur la nécessité d'une double incision , lorsque la pierre est d'un très-grand volume , nous a paru également sage & fondé. Deux incisions médiocres doivent , en effet , causer moins de délabrement , & avoir des suites moins fâcheuses qu'une incision plus profonde , ou un déchirement plus considérable , qui seroient inévitables , si on ne partageoit pas sur deux

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 507

endroits différens l'effort du dilatatoire , ou celui de la pierre à sa sortie.

Lorsque , par une incision faite un peu bas , on ouvre l'urètre d'un homme au-dessous de son bulbe , la portion de ce canal , qui aboutit à la vessie , n'a guères plus de longueur que l'urètre des femmes : on peut donc opérer de même sur cette portion restante de canal , & appliquer à la taille des hommes les mêmes principes que nous avons exposés pour celle des femmes , & pratiquer l'une & l'autre avec les mêmes instrumens ; c'est ce que M. Hoin a entrepris & exécuté avec le plus grand succès , comme le constatent ses observations. Il recommande de faire l'incision extérieure fort bas , afin de raccourcir l'urètre autant qu'il est possible , de diminuer , par conséquent , la longueur du trajet des instrumens & de la pierre , aussi bien que l'étendue des impressions douloureuses , qui dépendent de leur passage. Cette manière de faire l'incision extérieure , a , en outre , l'avantage de favoriser la sortie de l'urine , du pus , des graviers & des fragmens de pierre molle , qui auroient été laissés dans la vessie , &c.

Le même M. Hoin donne , à la suite de ce Mémoire , une Observation sur une tumeur carcinomateuse d'un volume énorme ,

508 MÉMOIRES

située au cou d'une femme, qu'il ex-
tirpa d'une façon qui lui est particulière.
Comme le pédicule de cette tumeur étoit
fort gros, il craignit qu'il n'y eût quelque
grosse artere capable de fournir beau-
coup de sang, si on entreprenoit l'ex-
tirpation de cette tumeur avec l'instru-
ment tranchant. La ligature ne lui parut
pas avoir moins d'inconvénients par la dou-
leur vive, & long-tems continuée, qui sui-
vroit nécessairement la pression qu'un lien
étroitement serré feroit sur la peau d'un pé-
dicule de plus d'un pouce de grosseur,
jusqu'à ce que la ligature fût tombée. Il
prit donc le parti de cerner la peau de ce
pédicule assez peu profondément, pour
n'intéresser aucun vaisseau; ensuite il porta
entre les lèvres de la plaie un cordon de
fil ciré, avec lequel il embrassa & lia for-
tement le pédicule de la tumeur à l'endroit
où il étoit dépouillé de la peau. La ligature
faite, il sépara avec le bistouri le corps de
la tumeur de son pédicule à l'endroit de
leur réunion immédiate. Cette tumeur,
qui pesoit une livre, étoit si dure, sur-tout
dans son centre, qu'on eut de la peine à la
diviser avec le bistouri. C'étoit un vrai
cancer qui n'étoit encore ulcéré que dans
un petit espace de sa superficie. Le pédi-
cule se sépara du cou, le quatrième jour,

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 509
& tomba avec la ligature. La malade fut parfaitement guérie.

Un des morceaux le plus intéressant de ce Recueil est l'*Essai sur les Fiévres épidémiques, avec l'Histoire de la Fièvre malgigne pétéchiale de 1761, par M. MARET, médecin* : il mériteroit seul un long Extrait ; mais malheureusement l'espace nous manque pour en exposer suffisamment la doctrine. Nous nous contenterons donc de l'indiquer à nos lecteurs, de peur qu'en voulant l'abréger, nous ne leur en donnassions une idée trop imparfaite ; nous observerons seulement que le but principal de M. Maret a été de comparer la fièvre pétéchiale, qui a régné à Dijon, en 1761, avec différentes autres épidémies très-analogues, & principalement avec celles qui avoient été observées à Halle en Saxe, par Hoffmann, en 1699 ; à Breslaw, par les médecins de cette ville, la même année ; à Plimouth, en 1734, par Huxham. Il a dressé, à cet effet, des Tables dans lesquelles il a rangé dans autant de colonnes la constitution de l'atmosphère dans ces quatre épidémies, le nom qu'on a donné à la maladie, ses différences, sa durée, son invasion ; le caractère du pouls, celui de la langue, celui des urines ; l'état des yeux & du visage, & chacun des différents symptômes qui l'ont ac-

510 MÉMOIRES

compagnée, tels que l'enchifrenement, la perte d'odorat & de goût, assoupissement, délire sourd, altération, insomnie, délire furieux, la gêne de la respiration, l'expectoration, la déglutition, les aphthes, le gonflement du cou & du menton, les hémorragies, les convulsions, les douleurs de ventre, la sensibilité de tous le corps, l'immobilité des malades, la sueur, sécheresse de la peau, l'éruption, l'odeur, la surdité & le bruissement des oreilles, le vomissement & les nausées, le flux de ventre & la constipation, les plaintes continues des malades ; symptômes qui, pour la plupart, ont été communs aux quatre épidémies. Il expose, dans une autre colonne, leurs différents degrés de contagion : de là il passe à la durée de la convalescence, à ses accidens, ensuite aux pronostics qu'il a divisés en *heureux, fâcheux & mortels*. Le traitement & le régime terminent ce tableau. Le premier comprend neuf colonnes qui ont pour objet les saignées, les vomitifs & purgatifs, les laxatifs ou eccoprotiques, les boissons rafraîchissantes, les boissons anti-septiques, les potions, les spécifiques, les topiques, les gargariques, errines & collyres. Le régime est exposé en deux colonnes, dont la première est destinée à celui qui con-

DE L'ACADEMIE DE DIJON. 511
venoit pendant le cours de la maladie , &
la seconde , à celui qu'on a employé dans
la convalescence.

Dans son *Mémoire sur l'Augmentation
de poids des Métaux calcinés*, M. Char-
denon , après avoir réfuté les hypothèses
qu'on avoit imaginées pour expliquer ce
phénomene , suppose que le phlogistique ,
qu'on lui enleve dans la calcination , étant
d'une pesanteur spécifique , moins grande
que les autres principes , ne peut être
soustrait ou ajouté , que la pesanteur spéci-
fique ne varie considérablement.

Dans celui sur les *Phénomènes de l'Air
dans la Combustion*, M. De Morveau exa-
mine si , en effet , l'air est absorbé , comme
Hales & plusieurs chymistes modernes l'ont
prétendu. Il prouve par des expériences
très-ingénieuses , que l'air n'est point ab-
sorbé , mais qu'il se raréfie , & que sa circu-
lation est seulement arrêtée , & que c'est
cette raréfaction de l'air , & ce défaut de
circulation , qui est la cause des phénomènes
qu'on avoit attribués à l'absence de l'air
qu'on supposoit avoir été absorbé.



512 OBS. SUR LES HÉMORRHAGIES



OBSERVATIONS

Sur les Hémorragies par dissolution scorbutique ; par M. PLANCHON, médecin à Tournai.

Hæmorrhagia sapè lethales . . . ex labiis, gingivis, ore, naribus, pulmonibus . . . &c.
BOERH. Aphor. 1151, n° 2.

De tous les symptômes, qui caractérisent le plus le second & le troisième degré, du scorbut, il n'en est point de plus frapans que les hémorragies dûes à la dissolution du sang, qui, à cette époque, est inévitable. Elle est alors produite, entretenue & augmentée par la désunion des principes constitutifs de cette liqueur vitale, privée du lien qui les cimentoit, de l'air fixe (*a*), dont l'évasion, & la perte plus ou moins tardive, constitue la dissolution scorbutique (*b*). Cette dissolution est d'autant plus

(*a*) *Videtur aer vinculum elementorum primarium constituere, cum non prius ea elementa à se invicem discedant, quādā aer expulsus fuerit.* HALLER, Elementa Physiolog. tom. I, cap. 1. *In iis omnibus solvitur tum demum partium vinculum, quando aer educitur.* Ejusd. primæ lineæ Scff. 244.

(*b*) MACBRIDE, second Essai sur la Nature & les Propriétés de l'Air fixe, pag. 131.

Idem, troisième Essai sur les Vertus respectives des Anti-Septiques, pag. 230.

manifeste,

PAR DISSOLUTION SCORBUT. 513

manifeste , que les malades rendent le sang pur & tenu , *tenuis* , par la bouche , les lèvres , les gencives , &c : ajoutez à ce défardre l'apparition successive d'une infinité de taches noires , qui couvrent bientôt , comme autant d'échymoses , toute l'habitude du corps . C'est ici presque le comble de la dissolution des humeurs . Il n'est rien d'étonnant dans ces phénomènes , lorsqu'un malade est reconnu scorbutique depuis long-tems , ou qu'on est prévenu qu'il a passé plus ou moins rapidement du premier au second période de la maladie . Mais , quand on voit une personne qui , sans s'y attendre , & sans s'être plaint , pour ainsi dire , d'aucuns dérangemens sensibles de sa santé , commence à rendre une salive sanguinolente , & le sang même , qui passe par les conduits salivaires , & les vaisseaux exhalans de tout l'intérieur de la bouche , transude par les pores de la membrane qui tapisse intérieurement les poumons , & dont l'effusion par les yeux , le nez , les oreilles , continue lentement , sans interruption précédée ou accompagnée d'une quantité de taches livides , noires , qui se multiplient , en peu d'heures , sur la surface du corps , avec des sentimens de foiblesse , quelquefois des défaillances , ne semble-t-il pas que quelque chose de septique a pénétré dans le sein de

Tome XXXII.

K k

§14 OBS. SUR LES HEMORRHAGIES

la circulation, & y a déployé toute sa virulence ? que, semblable à la septicité du poison du serpent *Hemaïs*, qui tue promptement par une hémophyse, elle agit ici de même ? Cependant, pour ne pas faire une supposition gratuite, qui ne soit pas revêtue de quelque vraisemblance palpable, disons que les humeurs ont passé, dans ce cas, de l'épaississement à la dissolution, sans déranger sensiblement les fonctions de l'économie animale, dont le désordre funeste ne se manifeste qu'au moment pressent où le danger est extrême, & établit tout-à-coup ce qu'on pourroit appeler un *scorbut aigu*, dont les progrès alors sont d'autant plus rapides, que la marche antérieure a été insidieuse. C'est dans cette fâcheuse circonstance que le malade succombe bientôt, si on n'y apporte un secours prompt & efficace. . . . Il y a peu de jours qu'un garçon de dix ans, d'une constitution flible & délicate, sujet aux ophthalmies, fut pris d'une hémorrhagie telle que je viens d'annoncer. Le sang couloit sans cesse de la bouche, du nez, des yeux (a); il tran-

(a) *Ex lingua & labiis copiam sanguinis exivisse vidi, licet, detectis his partibus, non posuerim distinguere locum determinatum, unde sanguis erumperet.* VAN-SWIETEN, tom. iij, page 608. . . . *Ad præcedentem numerum, ubi de maculis scorbuti*

PAR DISSOLUTION SCORBUT. § 1§
 soudoit derrière les oreilles : ses crachats n'étoient qu'un sang vermeil. La peau se couvrit de taches noires : il survint bientôt des foibleesses. Le sang ne cessa point de couler par ces différens endroits, jusqu'au moment de sa mort qui arriva, le troisième jour. Il ne fut pas possible de l'engager à prendre aucun remède. On auroit peut-être arraché cette tendre victime à la mort, si on eût pu employer les moyens curatifs indiqués. L'expérience a prouvé plus d'une fois, que les anti-septiques, pris avec exactitude, ont suspendu ces pertes, & donné au sang trop dissous des entravés qui le retenoient dans ses propres vaisseaux, en lui rendant la consistance balsamique ; c'est ce qui arriva à une fille de quatorze ans, élevée à la campagne, vivant d'alimens durs, couchant dans une chambre humide, mal-propre, où l'air n'étoit pas assez renouvelé. Elle vint me consulter sur son état qui l'effrayoit. Elle étoit couverte d'un nombre infini de petites taches noires, qu'on voyoit s'accroître & se multiplier. Le sang lui couloit continuellement par la bouche : ses forces diminuoient ; son pouls étoit petit & fréquent : elle avoit des anxiétés, & se plai-

ticorum agebatur, notatum fuit in hoc morbo, ita degenerare partes fluidas & solidas corporis, ut liquida ex variis quibus continentur locis, leviter causâ exeat; Id: ibid.

K k ij

516 OBS. SUR LES HÉMORRHAGIES

gnoit de sentimens de défaillance. Elle n'avoit plus d'appétit; & une soif continuelle la pressoit. L'hémorrhagie & l'éruption avoient paru tout-à-coup, sans qu'avant, on l'eût vue se plaindre d'aucune incommodité. Je reconnus dans cette fille, qui n'étoit pas encore réglée, l'effet d'une dissolution scorbutique de la masse du sang, dont les molécules désunies ne trouvoient plus d'obstacles, & s'échappoient, en partie, par les issuës que leur acrimonie, en les corrodant, leur frayoit. Ceci arrive plutôt par les couloirs destinés à charrier les sérofités du sang, plus chargées qu'aucune autre humeur des principes salins acrimonieux. C'est pourquoi les scorbutiques, parvenus au second degré de la maladie, ont si souvent les gencives saignantes : c'est aussi pour la même raison que les émonctoires salivaires portent les premiers les preuves de la dissolution scorbutique, en laissant passer avec la salive le sang dissous & putride..... C'étoit ici où il falloit des remedes puissans. Les acides végétaux & les minéraux, tels que le rob de fureau, le syrop de limon, l'esprit de vitriol en julep, ont été les premiers dont cette fille fit usage, sans négliger le régime indiqué en pareil cas, les alimens tirés des végétaux. A ces anti-septiques j'ajoutai le plus actif & le plus assuré, qui est le *quinquina* qu'elle prit en apozème.

PAR DISSOLUTION SCORBUT. 517

Elle continua ces remèdes pendant trois à quatre jours. Les taches noires disparurent insensiblement ; l'hémorragie cessa : ses forces revinrent avec l'appétit ; & les anti-scorbutiques tempérés ont achevé de la rétablir, après l'avoir purgée avec des purgatifs rafraîchissans. C'est ainsi que j'ai rendu à la masse du sang la consistance qu'elle n'avoit plus, en lui rendant le lien & le ciment dont elle étoit dépouillée. Par la perte de l'air fixe, comme le prouvent bien les expériences de M. Macbride, la désunion des mixtes est inévitable (*a*) : aussi ce qui empêche que cet élément ne s'échappe, empêche-t-il la putréfaction (*b*), & ce qui le reproduit, corrige-t-il l'acrimonie putride des humeurs, & les rétablit (*c*). Tel est l'effet des végétaux frais, & du quinquina, qui ne sont de si puissans anti-scorbutiques, que parce qu'ils sont d'une nature à fermenter dans l'estomac, à produire une quantité notable d'air fixe, qu'ils contiennent, qui s'en échappe alors, & va saturer les humeurs en dissolution. . . . Si l'on considère la maniere d'agir des acides dans l'estomac, chargé de sucs putrescens, l'on conçoit aisément qu'ils doivent fournir des vapeurs anti-septiques en assez bonne quantité,

(*a*) MACBRIDE, Essais d'Expériences, p. 145.

(*b*) Id. *ibid.* pag. 170.

(*c*) Id. *ibid.* pag. 210.

518 OBSERVATIONS, &c.

puisqu'en entrant en effervescence avec l'amas putréfactif, qui s'y trouve, il en part un air fixe, qui pénètre avec le chyle dans le torrent de la circulation, & remplace celui qui en est échappé. Il est prouvé par les expériences de ce chirurgien Anglois, que les fluides diffus en sont extrêmement avides; qu'ils y retrouvent leur homogénéité par la réunion de leurs molécules. Du reste, quoique M. Macbride se borne à croire que la vertu des acides se fixe aux premières voies; que les minéraux, comme celui de vitriol, ne sont que des astringens utiles, où, par un extrême relâchement, ou une désunion des solides, les fluides viennent à transudier, à former des taches de différentes couleurs, ou à s'échapper par une hémorragie réelle (*a*), je pense qu'à l'aide du véhicule qu'on leur donne, qu'ils soient végétaux ou minéraux, ils se glissent dans le sein des humeurs qui circulent, où ils en corrigeant l'alkalescence, leur rendent leur nature ammoniacale, tandis que, par l'espèce d'effervescence qu'on doit croire qu'il s'y fait, au moment de leur union avec des fucus putrescens, ces derniers y retrouvent le principal de leurs principes constitutifs.

(*a*) *Id. ibid. pag. 215.*



OBSERV. SUR L'USAGE, &c 519**O B S E R V A T I O N S**

*Sur l'Usage du Basilic sauvage de Cayenne ;
pour la guérison des fleurs blanches ;
par M. B A J O N , ancien chirurgien
ordinaire de ladite colonie.*

De toutes les indispositions particulières au sexe, celles qui viennent du dérangement de leurs règles, sont les plus fréquentes, sur-tout dans les pays chauds. En effet il est assez rare de voir que les femmes, tant Blanches que Noires, y soient réglées aussi uniformement que celles qui habitent des climats plus tempérés : j'ai même observé qu'à Cayenne, ce dérangement est infiniment plus considérable & plus commun aux Européennes, qui ont passé dans cette colonie, qu'aux Créoless.

Les maladies, occasionnées par le dérangement de cette évacuation périodique, varient à l'infini ; mais celle qui paroît en être une suite plus commune, est cette évacuation blanche, qui ordinairement ne garde aucun période réglé, qui souvent est continue, & qu'on appelle *fleurs blanches*.

On observe que cet écoulement, qui varie, par rapport à la consistance & la

K k iv

520 OBSERVATIONS SUR L'USAGE

couleur même, peut exister en même tems que les règles, sur-tout chez les jeunes femmes : cependant j'ai remarqué à Cayenne, que toutes celles qui avoient cette incommodité, n'étoient plus réglées ; ou, si elles l'étoient, ce n'étoit plus qu'un petit suintement sanguinolent, qui duroit fort peu de tems. Je ne scaurois me dispenser de dire en passant, que l'on confond quelquefois cette maladie avec une autre qui dépend du vice vénérique : aussi voit-on assez communément des femmes qui viennent vous dire fort hardiment qu'elles ont des fleurs blanches, tandis que ce n'est autre chose que cet écoulement virulent, qu'on appelle *gonorrhée*. Il est malheureux pour nous & pour les femmes honnêtes, qu'il n'y ait pas de signes vraiment pathognomoniques pour distinguer ces deux maladies ; car enfin ceux que nous trouvons décrits dans la plûpart des auteurs, sont si confus, & si peu concluans, qu'il est rare qu'on les distingue, d'autant plus que les personnes, qui ont quelqu'intérêt à en cacher la véritable source, nous dérobent avec adresse ceux qui pourroient le plus nous servir. Les personnes du sexe, qui n'ont rien à se reprocher, sont bien à plaindre, lorsqu'elles sont attaquées de cette maladie ; car ceux même qui se mêlent de la traiter, balancent rarement à prononcer que cet écoulement est

DU BASILIC SAUVAGE. 521
entretenu par un vice vérolique, & cela,
par la seule raison qu'ils n'ont pu venir à
bout de le guérir.

Tous les médecins conviennent non-seulement de la longueur du traitement de cette maladie, mais encore de la difficulté qu'il y a de la guérir. C'est, sans doute, cette difficulté qui engage la plupart des femmes de ce pays à se livrer à des Empyriques & à des Nègres qui assurent avoir de véritables spécifiques, plutôt qu'à des personnes instruites, & capables au moins de leur donner de bons conseils : aussi ai-je été dans le cas de voir un nombre infini d'accidens produits par ces traitemens peu méthodiques. Je me rappellerai toujours qu'en 1767, je fus appellé pour voir la femme d'un marin, attaquée d'une des plus violentes inflammations à la matrice. Comme elle étoit dans un assez mauvais état, elle m'avoua tout de suite la source de sa maladie, & me dit, en pleurant, qu'elle voyoit bien que sa triste situation venoit d'un remede du pays, qu'un Nègre lui avoit donné pendant huit jours, pour arrêter des fleurs blanches, qu'elle avoit. J'eus recours tout de suite aux anti-phlogistiques, c'est-à-dire à la saignée du bras, aux demi-bains, aux boiffons délayantes, aux lavemens émolliens & anodins, & aux fomentations de même nature ; mais, malgré ce traitement,

522 OBSERVATIONS SUR L'USAGE

que j'employai, dès le commencement de la maladie, l'inflammation se termina par suppuration. Je mis en usage les vapeurs relâchantes, & les injections de même nature; & j'eus l'avantage de voir l'abcès s'ouvrir dans l'intérieur de ce viscere. Il en sortit au moins deux livres de pus par le vagin. J'employai ensuite les remèdes indiqués en pareille circonstance; & la malade fut parfaitement guérie, dans l'espace de deux mois.

J'ai été dans le cas de traiter une infinité de maladies de cette espece, produites par une cause à-peu-près semblable à celle-ci, sur-tout aux Négresses qui, sans aucun ménagement, usent des plantes extrêmement astringentes, pour arrêter de ces écoulements, tant des fleurs blanches, que des gonorrhées; & ce qu'il y a de bien vrai, c'est que ces astringens, bien loin d'arrêter ces écoulements, ne servent très-souvent qu'à rendre ces maladies infiniment plus rebelles.

Je suis cependant persuadé que ce pays neuf, & riche en toute sorte de productions, contient de vrais spécifiques pour plusieurs maladies, dont la guérison a été regardée jusqu'ici comme très-difficile. La plante, connue dans cette colonie, sous le nom de *basilic sauvage*, me paraît mériter ce titre, relativement aux fleurs blanches. J'ai

DU BASILIC SAUVAGE. §23

été d'autant plus frapé des premiers effets que j'en ai vus, que j'avois traité, pendant six mois entiers, par les méthodes les plus accréditées, & sur-tout celle de M. Astruc, la personne sur laquelle on l'administra, & dont voici l'histoire.

Au commencement de 1768, je fus consulté par une femme âgée d'environ vingt-quatre ans, veuve depuis deux mois. Elle avoit une perte blanche depuis quatre ans, époque de son mariage. Elle m'affura que cette perte lui étoit venue à l'occasion d'un dérangement de ses règles qui, depuis ce tems-là, avoit toujours subsisté. Elle avoit été traitée par un empyrique du pays, pendant très-long-tems. Ce traitement avoit consisté dans l'usage continual de bols astringens, qui n'avoient jamais produit la moindre diminution à cette évacuation. Elle me fit observer que, dans le tems où ses règles avoient coutume de paroître, il y avoit un petit suintement sanguinolent, qui duroit près de trois jours, mais qui avoit presque disparu par l'usage de ces bols. L'évacuation blanche étoit si abondante, qu'elle étoit obligée de changer très-souvent de linge : la couleur étoit un peu verte, ayant presqu'autant de consistance que la matière purulente, sans avoir aucune mauvaise odeur.

Comme son mari avoit passé pour un

524 OBSERVATIONS SUR L'USAGE

homme peu fain , & que d'ailleurs il étoit mort d'une maladie qui donnoit lieu à le soupçonner atteint de quelque vice , je lui conseillai d'abord de passer par les remedes. L'envie , qu'elle avoit de se débarrasser de cette incommodité , fit qu'elle y consentit tout de suite. Comme elle étoit fort foible , & que son tempérament me paroissoit fort délicat , je la traitai par extinction , c'est-à-dire qu'après l'avoir préparée par les remedes généraux , je lui administrai de legeres frictions assez éloignées les unes des autres , pour éviter la salivation , observant de la purger de tems en tems. Au bout de ce traitement , qui dura au moins deux mois & demi , je n'observai aucun changement à sa maladie : la quantité de la perte étoit toujours la même ; & la couleur & la consistance n'avoient souffert aucun change-
ment. La confiance , que la malade m'a-
voit d'abord donnée , commença à dimi-
nuer un peu. Je l'exhortai à être constante , en lui assurant que le traitement , qu'elle venoit de subir , n'étoit précisément qu'une préparation pour celui qui étoit relatif à sa maladie. Je commençai ensuite à lui pres-
crire un régime adoucissant & convenable à son état. Je la mis à l'usage des délayans & des legers apéritifs , que je continuai pen-
dant très-long-tems ; je passai ensuite aux toniques , & , par degrés , aux astringens.

DU BASILIC SAUVAGE. 525

Voyant que ce traitement ne produissoit aucun effet, je mis en usage les injections également toniques, & légèrement astrigentes, qui ne furent pas plus efficaces que le reste du traitement. Cette femme découragée, & lasse de prendre tant de remedes, me dit qu'elle étoit résolue de ne plus rien faire. M. Duchassy, ancien capitaine des troupes, ayant beaucoup de connoissance sur les remedes du pays, & qui avoit observé de bons effets du *basilic sauvage*, relativement aux fleurs blanches, lui proposa ce remede. Elle prit le parti d'aller passer quelques jours sur son habitation, pendant lequel tems, il lui fit prendre le suc exprimé de cette plante, qui la guérit à merveille ; & ses règles se rétablirent parfaitement bien. Il ne me fut pas difficile de m'apercevoir de sa guérison par son embonpoint qui augmenta de jour en jour. Enfin, au bout de deux mois de ce traitement, elle se remaria ; &, étant devenue grosse tout de suite, elle accoucha fort heureusement. D'après ce fait, qui réellement me frapa, je m'empressai de connoître plus particulièrement cette plante, & d'en réitérer moi-même les expériences.

La personne sur laquelle je fis le premier essai, étoit une Créole âgée de trente-quatre ans. Elle avoit, depuis dix ans, une perte blanche, qui lui étoit survenue à la

526 OBSERVATIONS SUR L'USAGE

suite d'une couche assez laborieuse , qu'elle m'assura avoir eue , peu de tems après avoir été mariée. Depuis l'apparition de cet écoulement , les règles n'ont plus paru , ni elle n'a plus conçu. Cette perte étoit continue, & si abondante , que la malade étoit dans un état cachectique des plus tristes , ayant une disposition des plus grandes à l'hydropisie. Elle me dit avoir été traitée par différentes personnes , sans avoir jamais reçu le moindre soulagement.

Je commençai d'abord à la préparer par les remedes généraux , c'est-à-dire par les bains & demi-bains , les purgatifs & les délayans. J'insistai beaucoup sur ces derniers auxquels je joignis de legers apéritifs , d'autant plus que la transpiration & les sueurs abondantes , que la chaleur du climat excite , font dissiper la partie aqueuse la plus subtile de nos humeurs ; ce qui doit nécessairement en épaisser le reste , d'où s'ensuit des engorgemens & de véritables obstructions dans les vaisseaux , tant sanguins que lymphatiques ; ce qui est la principale cause de ces dérangemens fréquens des règles & de cette maladie , joint encore au relâchement excessif des solides. Je la mis ensuite à l'usage du suc de *basilic sauvage* , que je tirai de cette plante par expression ; je lui en fis prendre environ une once & demie , tous les matins , à jeun : je lui pré-

DU BASILEC SAUVAGE. 527

crivis, pendant le reste de la journée, une légère infusion des feuilles séches de cette plante. A proportion qu'elle usoit de ce remède, cet écoulement diminuoit sensiblement; de sorte qu'au bout d'un mois, il fut entièrement arrêté. L'usage de cette plante n'a paru produire aucune incommodité ni aucun dérangement dans aucune fonction. Peu de tems après que cette perte a été totalement arrêtée, ses règles ont paru, en partie, mais non pas complètement. Je lui ai conseillé de continuer l'usage de l'infusion des feuilles séches de cette plante, que je lui avois prescrit, dès le commencement du traitement, d'autant plus que je la soupçonneois d'être aussi propre à rétablir cette évacuation, qu'à supprimer celle qui est contre nature. Les forces lui sont revenues assez promptement, de même que son embonpoint; de sorte qu'au commencement de 1769, où je suis parti de cette colonie, je l'ai laissée très-bien portante.

Dans le même tems que je traitois cette dame, j'administrai ce remède à deux Négresses qui étoient à-peu-près dans le même état. La première de ces Négresses étoit âgée d'environ quarante ans. Elle étoit attaquée, depuis long-tems, de cette maladie qui même étoit compliquée d'un relâche-

528 OBSERVATIONS SUR L'USAGE

ment de matrice , ou , pour mieux dire ;
de ses ligamens larges.

La seconde étoit âgée de trente deux ans. Celle-ci me dit que cette évacuation l'avoit prise à la suite d'une couche où les lochies furent supprimées. L'une & l'autre n'étoient plus réglées , depuis que cette perte blanche les avoit prises , & n'avoient plus fait d'enfans. Je commençai le traitement par les remedes généraux , que je continuai moins long-tems qu'à celle qui fait l'objet de l'observation précédente. Je lui fis prendre ensuite deux onces du suc de cette plante , tous les matins , pendant un mois , au bout duquel tems , la dernière fut parfaitement guérie ; mais la première ne le fut pas aussi complètement. Je lui continuai ce même remede pendant quinze jours de plus ; ce qui tarit entièrement son écoulement. L'une & l'autre se sont parfaitement bien rétablies sous peu de tems , à leurs règles près , qui n'ont pas reparu.

Mon départ de cette colonie m'a empêché de voir les suites de ces maladies , & de continuer mes expériences sur ce remede qui me paroît bien digne de l'attention de ceux qui se livrent à l'art de guérir. C'est dans la vue d'exciter leur émulation , que j'ai recueilli ces faits , du moins en faveur de ceux qui pourront étre destinés à pratiquer

DU BASILIC SAUVAGE. 529

quer dans ces mêmes climats, où il leur fera aisément de faire de nouvelles expériences sur ce remède. C'est même un hommage que nous devons à cette partie de l'humanité, si précieuse à notre sexe, & bien faite, à tous égards, pour mériter toutes nos recherches, de ne rien négliger pour détruire une maladie qui, outre les effets funestes, ne contribue pas peu à nous rendre désagréable le plus grand objet de notre félicité.

Le basilic sauvage, ainsi nommé par sa ressemblance avec le basilic ordinaire, & duquel il ne diffère que parce qu'il n'est point odorant comme lui, est une plante extrêmement commune dans cette colonie : elle vient de préférence dans les savanes ou prairies un peu humides. Le bétail la mange avec assez d'avidité. Elle ne paraît absolument avoir d'autre qualité que celle d'un amer ; du moins est-ce la seule sensation qu'elle produit au bout de la langue.

Je ne me suis servi que du suc de cette plante : je suis persuadé qu'on pourroit en rendre l'usage plus agréable par quelque préparation. Par exemple, on pourroit en faire un extrait qui, je crois, ferroit le même effet, & qu'on pourroit transporter en France, & ailleurs, sans qu'il changeât de nature, & où il pourroit être d'une bien grande utilité : je ne scias pas même si, avec

Tome XXXII. L1

530 OBSERV. SUR L'USAGE, &c.

quelques précautions, cette plante ne vient droit pas dans nos climats.

Les précautions, que j'ai prises de préparer les malades, avant de leur donner ce remède, me paroissent absolument nécessaires, sur-tout si les règles sont entièrement supprimées. Si cette perte est ancienne & abondante, & si elle cause des prurits, des irritations, & même des excoriations aux parties naturelles; si la malade souffre des douleurs du côté des reins, & si la matrice paroît engorgée, si le sujet paroît plus ou moins bon, & les humeurs plus ou moins fâmes; si elle est d'un âge plus ou moins avancé, &c. toutes ces circonstances font autant de motifs qui doivent faire varier la longueur & l'espèce de préparation. Il est aussi fort essentiel de continuer les purgatifs, (que l'on choisit toujours dans la classe des plus doux,) jusqu'à la fin du traitement, observant de les doriner tous les six jours au moins. Rien ne m'a paru encore plus essentiel dans cette maladie, que de prescrire un régime délayant & adoucissant. Le lait peut entrer pour beaucoup dans ce régime, & m'a paru toujours faire à merveille, pourvu toutefois que la malade le supporte bien: celui de chèvre paroît être le mieux indiqué.



D E S C R I P T I O N

D'un nouvel Instrument inventé par M. LEVRET, conseiller honoraire du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, associé de celle de Botanique & d'Histoire naturelle de Cortone, accoucheur de madame la Dauphine, &c. avec la Méthode de s'en servir pour porter des ligatures dans des lieux profonds, comme le vagin, &c.

La description d'un moyen quelconque doit être, sans contredit, claire, exacte & exempte de toute réticence. Nous ferons nos efforts pour remplir ces conditions.

Pour y procéder avec quelque sorte d'ordre, nous croyons devoir remettre sous les yeux de nos lecteurs le précis de la description d'un instrument que nous avons rendu public en 1757 (*a*), dont celui que nous allons décrire, n'est qu'une correction. D'ailleurs nous nous flattions que, par cette précaution, on deviendra en état de saisir mieux les divers degrés de perfection que nous avons donnés à notre précédente méthode de lier les polypes utérins, &c.

(*a*) Voyez le troisième volume *in-4°* des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, pag. 578 & suiv.

L 1 ij

532 DESCRIPTION

Les moyens, que nous venons de perfectionner, & qui, dans leur tems, ont fait avantageusement leurs preuves, consistoient essentiellement en deux tuyaux d'argent, & un fil du même métal.

Les deux tuyaux étoient du même volume que les algalies ordinaires des adultes, mais droits, de huit pouces de long, soudés parallélement dans toute leur longueur, terminés supérieurement en larme : à l'autre bout, étoient aussi soudés deux petits anneaux disposés latéralement comme aux sondes ordinaires (*a*).

Pour faire usage de cet instrument, je passois un fil d'argent de coupelle recuit, (d'un quart de ligne ou environ de diamètre, & de deux pieds & demi, ou à-peu-près, de long,) par les parties supérieures des tuyaux, en les enfilant dans toute leur longueur ; j'arrêtavois une des extrémités de ce fil à un des anneaux, en l'y tortillant un peu, & laissois libre l'autre extrémité.

Le tout ainsi préparé, je déterminois le cercle de la ligature au diamètre d'un pouce ou environ : j'introduisois dans une des parties latérales du vagin, le bout des tuyaux au bord de cette gaine ; ensuite je pousslois peu-à-peu le chef libre de la liga-

(*a*) Voyez les Mémoires ci-devant cités, Planche XIII, Fig. 3.

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 533
 ture ; ce qui en agrandissoit l'anse ; &, lorsqu'elle l'étoit suffisamment pour y faire passer le corps du polype, je l'enfilois, pour ainsi dire , à travers cette anse , en transportant l'extrémité supérieure des tuyaux du côté opposé , par lequel j'avois introduit la ligature. Etant parvenu à ce point , j'enfonçois tout doucement , & avec ménagement , les tuyaux , tandis qu'avec mon autre main , je tirois de même le chef libre de la ligature , jusqu'à ce que je sentisse de la résistance ; ce qui , en diminuant l'anse d'après cette ligature , faisoit que j'embrassois exactement le pédicule du polype , quel que fut son volume. Enfin , en étant là , la torsion réitérée journalièrement des deux portions du fil d'argent , qui terminoit au bout du tuyau le bracelet , étrangoloit plus ou moins promptement , mais toujours exactement , le pédicule de la tuméur , qui périssoit en place.

Mais la pratique , cette mère du vrai savoir , m'ayant appris que , quand le pédicule étoit , en même temps , gros & solide , le fil d'argent le mieux conditionné , à force de le tordre , étoit sujet à se casser , comme le remarqué M. Keck (a) , qui dit

» qu'en effet , les fils , après les premières torsions , peuvent se casser , & cela , près

» (a) Chirurgien-major au Régiment Suisse
 » d'Éptingen. » Journ. de Méd. de Novembre
 1769 , pag. 440 & suiv.

L 1 iij

534 DESCRIPTION

» de l'instrument, comme il m'est arrivé, »
 (& peut-être à bien d'autres :) « alors on
 » seroit obligé d'abandonner la ligature qui
 » se trouve hors la portée des doigts. Si, en
 » ce cas, le pédicule du polype est gros,
 » & peu serré, on n'a d'autres ressources
 » que d'en faire une seconde qu'on tâche,
 » s'il est possible, de placer au-dessus de la
 » première ; sans quoi, la séparation faite,
 » la première seroit attirée dans la matrice
 » où la présence d'un corps aussi étranger
 » causeroit par son irritation les accidens
 » les plus graves. »

On remarquera que non-seulement nous accordons à M. Keck, que le fil d'argent peut se casser, lorsque le pédicule du polype est gros, mais qu'outre que nous avons avoué ailleurs (*a*), que cela nous est arrivé à nous-mêmes, nous venons d'ajouter que cela peut être arrivé à d'autres : nous faisons plus ; car nous convenons que c'est toujours au bout de l'instrument que le fil se rompt alors ; que d'ailleurs, nous sommes d'accord avec ce chirurgien sur la nécessité d'abandonner, en ce cas, cette ligature, & d'avoir recours à une seconde.

Mais nous prions nos lecteurs d'observer,
 1° qu'après avoir réitéré plusieurs fois la torsion du fil, faite sur lui-même, que ce fil se casse, sans que le bracelet, qui a entouré

(a) Pag. 599 du Mémoire ci-devant cité.

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 535

le pédicule , ait pu se relâcher , ou , ce qui revient au même , sans que son diamètre soit augmenté ; 2° que , s'il se trouve alors qu'il ferre moins que précédemment le pédicule du polype , ce ne peut être que parce que la partie , qu'il étrangle , a diminué de circonférence , ou de diamètre ; 3° qu'aussi-tôt qu'on a commencé la torsion , la tumeur polypeuse augmente de volume , tant au-dessous qu'au-dessus de la ligature ; inférieurement , par la difficulté que le sang des veines du corps polypeux a à retourner vers le torrent de la circulation , & supérieurement , par l'étranglement des artères qui portent le sang à la masse de la tumeur , dont le reflux gonfle nécessairement les environs , d'où naît un enfoncement circulaire , qui imite assez bien la gorge d'une poulie , dans laquelle le bracelet de la première ligature se trouve logé plus ou moins profondément , sans déborder le niveau des parois qui le fixent ; 4° que , par ces raisons , on est forcé de laisser loger la seconde ligature sur la première : d'où il résulte qu'on ne peut la poser ni plus haut ni plus bas , & que les deux ligatures tomberont de toute nécessité ensemble , lorsque la masse du polype se séparera de son attache .

Le bracelet de la première ligature ne pourra donc pas être attiré dans la matrice ; & , par conséquent , il ne pourra point ,

L 1 iv

536. — DESCRIPTION

par son irritation, occasionner *les accidens les plus graves*. Que M. Keck y fasse bien attention, & il verra qu'il s'est fait un fantôme qui ne pourroit effrayer que ceux qui ne seroient pas en état d'en connoître l'illusion. D'ailleurs que cet observateur nous dise ce qu'a produit sur sa malade la rupture des deux premières ligatures (*a*), dont les bracelets sont restés certainement en place, jusqu'à ce que la troisième ait réussi à faire périr le polype, & enfin, si, après que le corps de la tumeur a été séparé du reste de son pédicule, il est survenu *que qu'accident*, non pas des *plus graves*, mais même des plus légers, qu'on ait pu attribuer aux bracelets en question.

Au reste, afin que ce chirurgien ne se laisse pas encore surprendre par de nouvelles illusions, sur la matière que nous traitons ici, qu'il nous permette de lui dévoiler que le pédicule du polype qui pérît en place, au moyen d'une ligature quelconque, ne tombe pas plus au lieu où on l'a posée, que la portion du cordon ombilical, qui reste attachée au ventre de l'enfant, celle-ci se séparant toujours, dans l'ordre naturel, au cercle de la peau du ventre, & le pédicule du polype, au lieu sain de l'endroit qui lui a donné naissance, &c, par conséquent,

(*a*) Voyez le Journal de Médecine de Décembre 1768, pag. 533.

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 537

au-dessus de toute ligature ; sans quoi , la maladie ne feroit pas entièrement détruite ; & c'est ce dont M. Keck pourra se convaincre par la suite , s'il lui survient des cas propres à le lui faire observer. D'ailleurs qu'il se rappelle ce qui se passe ordinairement , lors de la chute de la ligature faite après l'amputation des membres ; & il aura sous les yeux , à bien des égards , ce qui arrive hors de leur portée , dans le cas dont il s'agit ici.

Mais revenons à notre sujet principal , & disons que , quoique la rupture soit un bien léger inconveniencé , n'obligeant tout au plus , dans quelque cas , qu'à en reporter de nouvelles sur les premières , j'ai pensé néanmoins que , si on pouvoit le lever , ce feroit perfectionner ma dernière méthode ; & c'est à quoi j'ai travaillé , depuis sa publication. On voit même , dans une lettre que j'écrivis , il y a quelques années , à M. Du-monceau (a) , que j'avois dessin de rendre

" (a) Licencié en médecine de l'Université de Louvain , médecin-pensionnaire de la ville & de l'hôpital militaire de Tournai , &c. " Voyez le Journ. de Méd. de Décembre 1768 , pag. 519 & suiv.

Ce docteur , qui donne tout au long l'histoire de l'Observation de M. Keck , a bien voulu y mettre en épigraphhe un passage de mon Mémoire , dont voici la teneur : « Il est nécessaire de toucher les femmes qui ont des pertes blanches habi-

338 · DESCRIPTION

publics les changemens que j'y avois faits alors ; mais j'ai différé jusqu'à présent , afin de fixer totalement cette méthode.

Voici en quoi consistent ces nouveaux degrés de perfection . 1^o Je ne me sers plus du tout de fil d'argent pour lier les polypes utérins ; je lui préfere de bonne ficelle (a) bien cirée . 2^o Je ne fais plus de torsion ni de noeuds au dedans du vagin . 3^o Mes deux tuyaux ne sont plus ni droits , ni soudés , ni à coulisse . 4^o Ils sont courbes , comme dans les Figures 1, 2, 3 & 4 , & assemblés par jonction passée de même que la plûpart des pinces ou tenettes , & ont , comme elles , des anneaux à leurs extré-

m tuelles ; » & il fait remarquer avec raison , pag. 541 , que j'aurois dû y ajouter *des rétentions d'urine , ou des difficultés d'uriner* . En effet , j'avoue qu'il y a tant de femmes attaquées de polypes utérins , qui ont l'un ou l'autre de ces accidens , même quelquefois des dysuries si considérables , ou des stranguries si effrayantes , que je suis étonné de n'en avoir pas fait usage collectivement dans l'énumération de ces accidens , en parlant des pertes de sang & des fleurs blanches . Je faillis ici cette occasion d'en faire des remerciemens à M. Dumonceau , comme aussi d'avoir rendu public , pag. 531 du même Journal , qu'il a suivi , en 1755 , un de mes Cours d'Accouchement .

(a) Que l'on nomme ici de *ferrandinier* , c'est-à-dire de celle qu'emploient dans leurs métiers les fabricans de gaze , parce qu'elle est très-belle & fort bonne .

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 539

mités inférieures. 5° Ces deux tuyaux n'ont plus rien de commun avec les précédens, que d'être de semblables calibres terminés supérieurement en larme percée, & inférieurement, en ouverture dont les rebords sont émoussés.

Quant à la longueur & à la courbure des parties supérieures de l'instrument, depuis la jonction de ses branches, elles sont variées comme on le voit dans la Figure 2, 3 & 4 qui est censée représenter trois instrumens distincts, tant pour être mieux appropriés aux largeurs & profondeurs des vagins dans lesquels il faut les introduire, que pour les divers volumes des polypes à embrasser.

Moyennant ces modifications de mes tuyaux propres à porter des ligatures sur le pédicule des polypes utérins, dans le vagin, je suis en état d'embrasser également bien, & avec beaucoup de facilité, les plus gros polypes comme les plus petits, les moins comme les solides ; n'importe quelle figure ils puissent avoir, pourvu que la partie supérieure soit la moins volumineuse (a),

(a) Cette restriction n'est point particulière à notre méthode ; elle est commune à toutes celles qui sont fondées sur la ligature à bracelet : la raïon en est trop sensible pour avoir besoin d'éclaircissement. Nous en pouvons dire autant sur le cas où le polype auroit contracté quelqu'adhérence aux parois du vagin. En supposant néanmoins que cela

540 DESCRIPTION

& cela, sans craindre d'être obligé de porter de nouvelles ligatures pour faire périr totalement la tumeur. On pourroit enfin ôter à volonté, & avec beaucoup de facilité, cette ligature, en cas de nécessité absolue.

Quant à la maniere de se servir du nouvel instrument, il faut, 1^o avoir une ligature de quatre pieds au moins de longueur: (on verra, par la suite, pourquoi il est nécessaire que cette ligature soit presque toujours aussi longue;) 2^o choisir celui des trois instrumens qui paroîtra le plus convenable au cas qui se sera présenté; 3^o faire passer les chefs de la ligature, de haut en bas, par chaque tuyau séparément; 4^o les égaliser, après avoir rapproché l'une contre l'autre les extrémités des tuyaux; 5^o mettre un bandage de corps de quatre doigts ou environ de largeur, & médiocrement ferré: (il suffit qu'il soit de linge, mais un peu épais, pour éviter qu'il ne blesse, en se mettant comme en corde;) 6^o envelopper le haut de chacune des cuisses avec une serviette pliée en trois ou quatre, sui-

sût possible, ce cas doit être bien rare; car, quoique je puisse dire avec vérité avoir vu beaucoup de femmes attaquées de polype utérin, cependant je n'en ai pas encore trouvé une seule qui fût dans ce cas: il y a plus; je ne fçache pas qu'aucun auteur en ait parlé pour ces sortes de polypes.

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 541
vant sa longueur , pour servir à l'usage qui
fera ci-après décrit. 7° Outre cela , il fau-
dra avoir deux petites bandes faites à-peu-
près comme celles dont on se sert après la
saignée du bras.

Voilà tout ce qui constitue l'appareil :
venons au manuel de l'opération. La ma-
lade supposée située convenablement pour
pouvoir être opérée commodément , le chi-
rurgien prendra , 1° l'instrument , comme il
tiendroit des pinces fermées , qu'il auroit
dessein d'ouvrir , les chefs de la ligature
pendant librement ; & , dans cet état , il
l'introduira avec précaution , soit par la par-
tie basse du vagin , soit par l'un ou l'autre
côté , jusqu'à ce qu'il soit parvenu au fond
de cette gaine. 2° Etant arrivé à ce point , il
écartera suffisamment les branches de l'in-
strument , pour faire passer à travers leur
courbure concave le corps du polype ; ce
qui se fait aisément à la faveur d'un des
doigts de l'autre main , introduit à l'entrée
du vagin , pour pousser latéralement le
corps de la tumeur du côté de l'instrument ,
tandis qu'on transporte celui-ci tout ouvert
du côté opposé. 3° Il baisséra la main qui
tiendra l'instrument , pendant qu'avec l'au-
tre main , il tirera à lui les deux chefs de la
ligature ; & , par ces deux mouvemens con-
joints , il fermera l'instrument , & embras-
sera exactement le pédicule du polype.

542 — DESCRIPTION

4° Ce qui étant exécuté, l'opérateur fera sur l'extrémité inférieure des deux tuyaux le nœud du chirurgien, avec les deux bouts pendans de la ligature. 5° Il inclinera alors tout-à-fait l'instrument du côté qu'il aura jugé le plus à propos de choisir, embrassera la cuisse de ce côté avec la ligature; &, avant de l'y fixer, 6° il prendra une des petites bandes, fera passer chacun de ses chefs par les anneaux de l'instrument, embrassera, de dessous en dessus, les extrémités inférieures des deux tuyaux sur lesquels il formera un nœud au milieu de la bandé. 7° Il fixera la ligature, d'abord par un nœud simple, & par-dessus, par un autre nœud connu sous le nom de *rofette*: il en fera autant de la petite bande. 8° Celle-ci fera à son tour embrassée dans sa partie latérale externe, par la seconde bandelette, pour être attachée au bandage de corps. 9° Enfin on ôtera la serviette qui aura été mise sur l'autre cuisse; & on en couvrira le tout, pour que rien ne puisse déranger.

L'opération étant ainsi terminée, on remettra la femme dans le lit, sur le dos, préférant cette situation à toutes autres, jusqu'à ce que l'instrument ne tienne plus au dedans: on lui passera un bassin sous elle, toutes les fois qu'elle aura envie d'uriner, ou d'aller à la fesse. Elle sera remuée

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 543

avec précaution, tant pour ne rien déranger de l'appareil, que pour éviter les vacillations de l'instrument au dedans du vagin, & faire en sorte que le polype ne se sépare que dans son tems, & par le seul effet de la constriction de la ligature. Ces précautions n'empêcheront point de mettre la malade sur son séant, soit pour boire, soit pour manger, soit pour faire ses autres besoins.

Son régime sera, en général, celui des convalescens, dans le cas où il n'y aura pas d'indication particulière à faire ; &, lorsqu'il y en aura, ce sera au chirurgien à les suivre avec sagacité. Les injections, réitérées plus ou moins souvent, suivant le degré de mauvaise odeur, toujours inséparable de cet état, seront utiles, sur-tout à cause de l'acrimonie des liqueurs qui exsudent de la tumeur, lesquelles font quelquefois des impressions érésipélateuses sur les parties qu'elles mouillent. Ces injections n'étant qu'un accessoire à la cure, chacun peut choisir la liqueur qu'il jugera à propos, pourvu qu'il ne se serve point d'aucuns médicaments astringens ou répercussifs.

Les pansemens doivent être renouvelés tous les jours, soir & matin, à douze heures ou environ de distance les uns des autres. Ils consistent, 1^o à découvrir la portion de l'instrument qui est hors du vagin ;

2^o au

544 DESCRIPTION

ce qui se fait , en ôtant d'abord la serviette qui recouvre le tout , ensuite en déliant les bandelettes qui assujettissent l'instrument & les chefs de la ligature ; 2° en déliant ces chefs , pour en resserrer le noeud , afin de comprimer , chaque fois de nouveau , plus profondément le pédicule de la tumeur , dans le lieu où cette ligature s'est fixée ; ce qui doit être fait avec précaution , c'est-à-dire , en faisissant d'une main l'instrument , pour l'empêcher de vaciller , & de l'autre , les chefs de la ligature , que l'on tirera à soi , sans défaire le noeud , pour voir de combien la ligature a besoin d'être resserrée . 3° Cette curiosité satisfaite , on resserrera avec ménagement , quoique fortement , le noeud primordialement fait , sans jamais le défaire , ni en faire d'autres dessus ; ensuite on rétablira l'appareil blanchement , comme il l'étoit la première fois ; ce qu'on répétera à chaque pansement , jusqu'à ce que la tumeur se trouve entièrement séparée d'avec le reste de son pédicule .

Si alors la tumeur ne sort pas d'elle-même , soit sur le champ , soit en allant à la garde-robe naturellement , ou par l'effet de quelques lavemens , on essayera de l'extraire avec un ou deux doigts ; & , s'ils ne sont pas suffisans , comme cela arrive souvent , soit par le trop gros volume de la tumeur , soit parce qu'étant limonneuse , elle glisse sous

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 545

sous les doigts, (ce qui empêche de la saisir ferme,) soit parce que, ne tenant plus à rien, elle roule dans le vagin; soit enfin par ces causes conjointes, on saisira ce corps étranger avec des tenettes à larges prises, comme, par exemple, celles de la taille. Je me sers ordinairement alors de ma pince à faux-germes, qui remplit d'autant mieux l'intention que l'on a, que ses serres sont fenêtrées (*a*).

Il m'est arrivé une fois d'être obligé de me servir du *forceps* du docteur Smellie, accoucheur Anglois (*b*), ma pince n'étant pas suffisante, à cause du trop gros volume & de la trop grande solidité de la tumeur; & il me réussit très-bien.

Une autre fois, n'ayant avec moi ni l'un ni l'autre de ces instrumens, & étant très-éloigné de ma demeure, la malade désirant fort d'être délivrée, sur le champ, de ce corps étranger, voici ce que je fis pour la satisfaire sans délai. Je pris, 1^o une cuiller à bouche : elle étoit d'argent; 2^o une banderolle de linge fin, dont je garnis le manche dans toute sa longueur, en l'entortillant

(*a*) Voyez les Figures 12 & 13 de la seconde Planche de la suite de notre Livre intitulé *Observations sur les Causes & les Accidens de plusieurs Accouchemens laborieux, &c.*

(*b*) Voyez dans le même Livre, même Planche, les Figures 9 & 10;
Tome XXXII. M m

546 DESCRIPTION

ferme, &c à plat, jusqu'à ce que son volume fût devenu double, ou à peu-près. 3^o Je pris un ruban de fil fort, de cinq à six lignes de large, & long d'un pied & demi ou environ. 4^o Avec le milieu de ce ruban, j'embrassai le manche de la cuiller tout près de son cuilleron, & l'y fis coudre ferme la couture située du côté de la cavité du cuilleron. 5^o Enfin je liai solidement ensemble, près de leur extrémité, les deux chefs de ce ruban.

Ce petit appareil étant préparé, & après avoir situé convenablement la malade, j'introduisis la cuiller enduite de beurre, dans le vagin, le cuilleron le premier, dans le sens de l'ouverture de la vulve, & la cavité du cuilleron du côté de la tumeur; je transportai ensuite le manche de la cuiller à plat, sous l'arcade du *pubis*, pour, en élevant d'une main le bout, dans ce lieu, qui me servoit comme de point d'appui, je pusse obliger cette volumineuse tumeur à franchir la vulve, à l'aide de l'autre main passée à travers l'anse du ruban qui côtoyoit, à droite & à gauche, la tumeur, en l'embrassant & la déprimant dans ses parties latérales; ce qui tendoit à l'allonger, & à lui faire enfiler la vulve avec moins de difficulté, ce lien produisant, à quelques égards, l'effet des tenettes; ensorte qu'agissant d'une part, en poussant la tumeur de derrière en avant, &c, d'autre part, en la tirant en en-

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 547

bas , tantôt alternativement , & tantôt conjointement , comme il est recommandé de le faire ailleurs (*a*) avec le levier de Roonhuisen , je vins à bout d'extraire le corps de ce polype qui pesoit encore trois livres : son pédicule étoit assez gros , pour n'avoir résisté que six jours à la constrictiōn de la ligature.

Les maîtres de l'art trouveront peut-être que nous sommes entrés dans un détail trop minutieux sur notre dernière méthode ; mais , en tout cas , nous les prions d'observer que c'est bien moins pour eux que nous écrivons , que pour les élèves ; que d'ailleurs c'est exposer à l'esprit des uns & des autres ce que nous avons exécuté un grand nombre de fois ; ce qui suppléera suffisamment à ce qu'ont entièrement omis sur ce sujet M. Keck , ci-devant cité , & M. Herbiniaux (*b*) . A la vérité , ce dernier fait observer seulement que , dans le cas qu'il décrit , « il avoit fait des marques , par un fil

(*a*) Voyez la figure de cet instrument , & la maniere de s'en servir : on les a ajoutées au *Traité des Accouchemens de M. SMELLIE* , traduit de l'anglois en françois. Voyez aussi notre sentiment sur le prétendu secret de Roonhuisen , dans celui de nos Livres que nous venons de citer , dernière édition.

» (*b*) Maître chirurgien-accoucheur à Bruxelles. » Voyez le Journal de Médecine de Janvier 1770 , pag. 50 & suiv.

M m ij

548 DESCRIPTION

» *blanc*, en plusieurs endroits des chefs de
» la ficelle contenue dans les cannulles,
» pour qu'à mesure que ces marques sortoient
» de l'extrémité inférieure, il pût juger com-
» bien l'anse restoit encore grande. »

Nous ne scâvons à quoi pouvoit servir la blancheur du fil; car, dans tous ces cas, les liqueurs putrides, qui s'introduisent de toute nécessité, de haut en bas, dans les tuyaux, & qui s'écoulent continuellement, en plus ou moins grande quantité, par leur extrémité inférieure, rendent toujours, depuis les premières vingt-quatre heures jusqu'à la fin, la ficelle noire; & sûrement M. Herbiniaux a dû s'en être apperçu comme nous, & que la blancheur du fil en question a été convertie dans le même noir qu'avoit acquis la ficelle.

N'importe: Concluons que, moyennant la nouvelle modification de nos tuyaux, nous ne nous servons plus de ceux qui sont gravés dans les Mémoires de l'Académie, pour les polypes utérins, ni de ceux dont nous avions fait part à MM. Dumonceau & Keck, pour le même sujet; disons plus: notre dernière correction, ou modification, nous rend totalement inutile l'ingénieuse addition que M. Keck a faite à nos premiers tuyaux (*a*), & que M. Herbiniaux

(*a*) Voyez cette Addition dans le Journal de Méd. de Novembre 1769: elle y est gravée.

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 549

a copiée avec quelques legers changemens. D'ailleurs notre dernière méthode nous met à portée de nous servir également bien de la ficelle (*a*) , sans avoir besoin de conducteur d'anse , comme instrument auxiliaire , ni de craindre d'être obligé de re-

" (a) M. Nollefon le fils , ancien chirurgien
" aide-major des armées du roi en Allemagne ,
" maître en chirurgie à Vitry-le-François , " a
avancé , dans le Journal de Médecine d'Octobre 1766 , que je « prétends que la foie , quoi-
» qu'au-dessus du fil , ne comprime pas assez exac-
» tement , & ne forme pas assez vite le sillon cir-
» culaire sur le pédicule ; » à quoi j'oppose au-
jourd'hui , par occasion , qu'il ne me souvient pas
d'avoir écrit cela nulle part. Je dirai seulement à
présent que j'ai commencé par me servir de plu-
sieurs brins de fil cirés & posés à côté les uns des
autres ; que l'inconvénient de leur défunion m'a enga-
gé à leur substituer de la ficelle ; que d'elle j'ai
passé au fil d'argent , pour éviter la multiplicité des
instrumens ; & ensin que la rupture de ce fil m'a
fait revenir à la ficelle , mais en évitant le porte-
anse , ou instrument auxiliaire. Après cette expli-
cation , on ne me prêtera peut être plus des inten-
tions que je n'aurai pas eues. En effet , on trouve ,
dans notre Mémoire , ci-devant cité , au n° 23 ,
que , loin d'avoir jamais craint qu'une ligature
quelconque *ne forme pas assez vite le sillon circu-
laire sur le pédicule* , je recommande « de ne ferrer
» d'abord que médiocrement , pour que la ligature
» puisse , avant que d'avoir fait un sillon considé-
» rable sur le pédicule , remonter & laisser le moins
» de pédicule que faire se pourra. "

M m iii

550 D E S C R I P T I O N
venir à une seconde ligature pour le même
polype. *

Enfin notre nouvel instrument étant tout d'argent, de même que le précédent, il n'a pas l'inconvénient de se rouiller dans aucune de ses parties, comme le doit faire inévitablement le cliquetage du treuil de ces Messieurs, pendant tout le tems que l'on est obligé de laisser l'instrument en place, pour attendre la chute du polype; car ce cliquetage est d'acier, puisqu'il doit être composé d'une roue en rochet, & d'un ressort. A cet inconvénient on peut ajouter celui du volume que doivent former ces treuils à l'extrémité des tuyaux; volume qui doit être beaucoup plus incommodé à la malade, que les anneaux de notre dernier instrument. Au reste, c'est aux praticiens à en juger: nous les avons mis à portée d'en faire le choix.

Quoi qu'il en soit, les personnes judicieuses nous sauront gré, sans doute, d'avoir, depuis long tems, fait nos efforts pour sauver les malades menacées de périr de polypes utérins, renfermés dans le vagin.

Cependant nous voyons avec surprise, que M. Soyeux (*a*) semble désapprouver

» (*a*) Chirurgien à Coincy-l'Abbaye. » Voyez le Journal de Méd. d'Août 1769, pag. 179.

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 551
 notre méthode de laisser périr en place les polypes utérins. En effet, après avoir donné le procédé dont il a fait usage dans un cas où la tumeur, qui étoit sortie de la vulve, (pesoit cinq livres au moins,) tumeur qu'il a liée au dehors, & soustrait sur le champ, comme on doit toujours faire en circons-tance pareille à celle où il se trouvoit alors (*a*), il dit : « Cette maniere d'opérer » est la même que j'avois vu pratiquer, en « 1721, à feu M. Thibault, chirurgien-major » de l'Hôtel-Dieu de Paris, sur une fruitiere » de la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs, nom- » mée *Culson*; & cet habile praticien mé- » ritoit d'être suivi. » Nous pensons que personne n'est disposé à contestez cette vé- rité à M. Soyeux; mais poursuivons l'ex-

(*a*) Il paroît que, pour faire la ligature de ce polype utérin, M. Soyeux, au lieu de traverser le pédicule de la tumeur, de la maniere qu'on le pratique ordinairement pour l'épipoon, dans les cas où cela devient nécessaire, il n'a fait que l'em- braffer seulement : cependant on ne peut discon- venir que la premiere de ces méthodes ne soit beau- coup plus sûre que la dernière, afin de se mettre hors du risque de voir périr les malades d'hémor- rhagie; accident qui arrive malheureusement quel- quefois, faute de cette précaution : on n'en trouve que trop d'exemples dans les auteurs. M. Soyeux a donc couru ce risque, en suivant sa méthode, ou cel'e de M. Thibault, en supposant que ce der- nier ait commis cette faute.

M m iv

552 DESCRIPTION

posé de cet observateur. « Cette maladie, » aujourd'hui plus connue (*a*) , a été traitée constamment selon la méthode ordinaire (*b*) , qui est la mienne (*c*) ; & d'heureux succès confirment la préférence qu'elle s'est acquise (*d*). Pour s'en convaincre , il ne faut que lire le Mémoire de M. Levret , inséré dans le Tome troisième de la Collection de l'Académie Royale de Chirurgie , pag. 518 . »

Voilà une assertion qui paraît bien forte ; & qui a été donnée , sans contredit , pour telle ; mais voyons ce qu'elle deviendra , lorsqu'elle sera appréciée.

Il faut convenir que la plus grande partie des faits , qui entrent dans la composition de notre Mémoire , formeroit une espece de conviction contre nous , si on les regardoit superficiellement. Mais , si l'on considere qu'il y a bien peu de ces femmes qui n'ayent couru plusieurs fois les risques de périr , avant que leurs tumeurs soient sorties du vagin , on sera obligé de con-

(*a*) Que M. Soyeux ne dit-il ici à qui on en a la plus grande obligation ?

(*b*) Oui , quand la tumeur est hors du vagin , & conséquemment de la vulve.

(*c*) C'est-à-dire qu'il a adoptée ; car on ne voit rien là de lui , que de l'imitation.

(*d*) Depuis quand ? comment ? & pourquoi ?

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 553
 venir que c'auroit été leur rendre un grand service , que de les affranchir de bonne heure de ces périls.

D'ailleurs , si on a pu rassembler un certain nombre de faits propres à prouver que le hazard a quelquefois été utile à quelquesunes de ces malades , il n'est pas impossible de leur opposer d'autres faits propres à prouver qu'il en a péri , faute d'être favorisées par le cas fortuit , ou parce qu'elles ont eu , pour surcroît de malheur , celui de tomber dans des mains asservies à des routines aveugles.

On en trouve un exemple dans *Zacutus Lufitanus* (a) , quatre dans notre Mémoire (b) , deux dans notre Traité sur cette matière (c) , & un septième dans le Journal de Médecine de Mars 1770.

A l'égard de succès en pareille maladie où les précédentes ont péri , il y en a un exemple dans Stalpar Vander-Wiel (d) , trois dans notre Traité des Polypes (e) , un dans notre Mémoire , Observ. 30 , auxquels exemples on peut ajouter ceux de MM. Keck

(a) *Prax. Med. Lib. II , Observ. 86.*

(b) Ils font le sujet des Observations 23 , 24 ;
 25 & 26.

(c) Aux numéros 3 & 5.

(d) *Obs. rar. Cent. I , Obs. 87.*

(e) *Obs. 10 , 11 & 12.*

554 DESCRIPTION
 & Herbiniaux, chirurgiens, ci-devant
 cités;

Enfin, depuis treize ans, nombre qui n'ont pas été encore imprimés, mais dont la plûpart sont à la connoissance de MM. De Vernage, Petit, Vachier, Grandclas & Fumée, tous docteurs-régens de la Faculté de médecine en l'Université de Paris; de M. Poissonnier Desperrieres, médecin du roi, & de plusieurs de mes collègues, au nombre desquels est M. Coste second, qui, de même que M. Grandclas, m'ont vu opérer, il n'y a pas long-tems, & réussir, à tous égards, avec ma dernière méthode.

Mais, malgré toutes ces réussites obtenues avec connoissance de cause, nous ne rétorquerons point à M. Soyeux, *que ces heureux succès confirment la préférence que cette méthode s'est acquise*, parce qu'outre qu'il faut être judicieux, il est utile d'être appréciateur. Nous dirons donc seulement que, toutes les fois qu'il s'est présenté à nous des cas semblables à celui dont M. Soyeux a rendu la description publique, nous avons agi de même que lui, & en avons donné le précepte (a) avec la précaution de plus

(a) On en trouve une preuve incontestable dans notre Mémoire, au n° 13. En effet, voici ce que nous y disons mot à mot, pag. 592.

» Il ne faut pas tarder de lier, suivant la maniere

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 555

qu'il n'a pas prise, qui est, comme nous l'avons dit plus haut, de nous prémunir contre les risques d'une hémorragie dangereuse (a); & c'est de cette manière que nous nous sommes comportés, depuis peu, en présence de M. Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, &c.

La tumeur pefoit encore trois livres & demie, poids de marchand, trente-six heures après son extirpation. Ce fait, qui est aussi à la connoissance de M. Lorry, docteur-

*» ordinaire, un polype qui est considérable, s'il
» fort subitement du vagin, sur-tout dans le cas
» où le pédicule de la tumeur part de l'intérieur de
» la matrice; sans quoi, le tiraillement subit &
» considérable de la paroi de cet organe, où se
» trouve attaché le pédicule du polype, ne tar-
» deroit pas de produire des accidens considéra-
» bles; ce qui indique alors la nécessité de souffrir
» sans délai la tumeur, si-tôt que la ligature est
» faite. »*

(a) Voyez le Journal de Médecine de Décembre 1768, pag. 535, dans l'Histoire décrite par M. Dumonceau, ci-devant cité, au sujet d'un polype approchant beaucoup de celui qu'a opéré M. Soyeux, qu'il y avoit deux artères dans le pédicule.

Voyez aussi la huitième Observation de notre Mémoire, pag. 583. Dans le fait cité, il y avoit des pulsations manifestes au pédicule du polype.

Voyez encore dans ZACUTUS LUSITANUS, *Prax. Med. Lib. II, Observ. 86*: il y est dit que la malade pérît d'hémorragie.

556 DESCRIPTION

régent de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, a beaucoup de rapport avec celui qui est inséré dans le Journal de Médecine du mois de Décembre 1764, pag. 526 & suivantes, soit pour le caractère de la maladie, soit pour l'aspect, le volume, la figure, la consistance & les dimensions de la tumeur, soit enfin par le procédé de la ligature, & de ses heureuses suites.

On voit par ce fait seul, quoiqu'isolé de bien d'autres que nous pourrions donner, que nous ne rejettions point entièrement la méthode bannale de feu M. Thibault, adoptée aveuglément par M. Soyeux, mais que nos succès confians, produits avec connoissance de cause, nous mettent en droit de conclure que, toutes les fois que le polype sera encore renfermé dans le vagin, nous ne hazarderons point d'attendre qu'il sorte pour le lier; que, loin de-là, nous ne balancerons point alors à nous servir de notre dernière méthode.

Nous croyons cette façon de penser plus conforme à la saine doctrine de l'art de guérir, que celle de M. Soyeux : au reste, nous en faisons juges nos lecteurs, de même que de ce qui va terminer ces Remarques critiques.

On trouve dans une Lettre de M. Keck, dont l'Extrait a été inséré dans le Journal de Méd. de Novembre 1769, pag. 442;

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 557
on trouve, dis-je, ce qui suit, en parlant
de mes deux anciens tuyaux.

» On pourroit, comme l'idée m'en est
» venue, de même qu'à deux de mes con-
» freres, retrancher une sonde, &c, lorsqu'il
» s'agit de lier un polype du nez, diminuer
» de sa longueur, en rendant, par ce moyen,
» l'instrument plus aisé à manier dans un
» endroit resserré. »

Il y a plus de quinze ans que j'ai réalisé
cette même idée. J'ai pour garans de cette
vérité le grand nombre d'élèves de toutes
nations, qui, depuis ce tems, ont suivi
mes Cours d'Accouchement, à qui j'ai fait
voir l'instrument, tel que M. Keck en donne
l'idée, & que l'on voit ci-après gravé Figu-
res 6 & 7. Je leur en ai démontré le manuel
que j'ai exécuté maintefois sur le vivant,
avec le plus grand succès; & nombre de mes
collègues en peuvent dire autant. Enfin on
en trouve une preuve par écrit, non sus-
pecte, à la page 599 de mon Mémoire;
car j'y dis, n° 30 : « La méthode, que
» nous avons décrite pour lier les polypes
» de la matrice & du vagin, est applicable à
» ceux des narines; mais, quoiqu'elle m'ait
» déjà réussi plusieurs fois, (en 1757,)
» & que je ne sois pas le seul qui en ai fait
» usage, je n'en dirai rien ici, réservant d'en
» parler dans un autre Mémoire, en traitant
» des polypes de la gorge, pour lesquels

558 DESCRIPTION

» la même méthode ne pouvant servir, j'en
» ai imaginé une autre que je décrirai alors
» dans toute son étendue. »

J'annonce actuellement, qu'à la place de cette méthode, dont j'ai fait prématûrément part dans tous mes Cours, que je lui en substitue une autre bien moins embarrassante, qui est fondée sur le dernier instrument que j'ai inventé, & que je rends actuellement public : je réserve à un autre tems d'en donner le détail.

Mais, puisque nous en sommes à des remarques sur les polypes de la gorge & du nez, je fais avec plaisir cette occasion de marquer ici ma reconnaissance à M. Clément (*a*) pour toutes les choses avantageuses qu'il dit obligamment de moi, au sujet de ce que j'ai avancé (*b*) [contre le sentiment de ceux qui m'ont précédé,] *qu'un corps polypeux peut avoir plusieurs appendices, mais qu'un seul pédicule pour attache originale.* Il est certain que ma théorie se trouve d'autant mieux confirmée par l'Observation de M. Clément, que cette Observation, pleine de détails intéressans, est écrite avec la plus grande clarté.

(*a*) Premier élève en chirurgie de l'Hôtel-Dieu d'Orléans. Voyez le Journ. de Méd. d'Avril 1770.

(*b*) Dans mon Livre intitulé *sur la Cure radicale de plusieurs Polypes de la matrice, de la gorge & du nez, &c.*

D'UN NOUVEL INSTRUMENT. 559

P. S. Je finis par avertir que, pour satisfaire les personnes qui adopteront mes productions, & qui n'auront point d'ouvriers assez habiles pour exécuter les instrumens que j'ai inventés, elles pourront s'adresser au sieur *Chatron*, maître coutelier, qui fait tous les miens. Il demeure à Paris, rue du Four, faubourg Saint-Germain, près la grille du marché, à l'enseigne du Vaisseau.

J'offre d'examiner scrupuleusement tous ces instrumens, afin que tout le monde soit content.

EXPLICATION DES FIGURES.

FIGURE 1. L'instrument garni de sa ligature : il est représenté ouvert, & censé embrassant, ou prêt à embrasser le pédicule du polype au fond du vagin, dans lequel cet instrument a été introduit fermé.

Les Figures 2, 3 & 4 représentent le même instrument fermé, dont les parties inférieures, jusques & y compris la jonction, sont en tout semblables à la Figure 1. A l'égard des parties supérieures, la Figure 2 désigne une de celles de la Figure 1, dans toutes ses dimensions. La Figure 3 les a de moindre longueur & courbure ; & la 4^e, la plus petite des trois à tous égards, afin de choisir celui des trois instrumens qui conviendra le mieux à l'opération projetée.

560 EXPLICATION DES FIGURES.

Cette Figure n'a été ainsi construite que pour en éviter la multiplicité.

La jonction de la première Figure est vue de trois quarts ; celle des numéros 2, 3 & 4, de face ; & la cinquième, de côté, pour que cette jonction soit bien connue ; car il faut éviter qu'elle ne gêne l'intérieur des tuyaux, pour que les chefs de la ligature y puissent passer librement.

Figure 6. Le tuyau avec lequel on lie aisément les polypes du nez, jusqu'au fond des fosses nazales, au moyen d'un fil d'argent.

Figure 7. Une portion de l'extrémité supérieure de ce même tuyau, pour faire voir la cloison ou traverse qui le sépare en deux parties égales, & par les côtés de laquelle on doit faire passer, de haut en bas, les deux chefs de la ligature. Toutes ces Figures ont leurs dimensions exactement semblables en tout aux originaux.



OBSERV.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
AVRIL 1770.

jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 6 h. & demie du matin, du soir.	À 9 h. & demie du matin, du soir.	À 11 h. h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	À midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
	1	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{3}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$
2	8	11 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{3}{4}$	27 10	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$
3	5	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$
4	6	7 $\frac{1}{2}$	4	27 9	27 8	27 6 $\frac{1}{2}$
5	3	8 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 5	27 5	27 4
6	2	6 $\frac{1}{2}$	3	27 3 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{2}$
7	1 $\frac{1}{2}$	8	2 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{2}$
8	2 $\frac{1}{2}$	9	4	27 5	27 5 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
9	4 $\frac{1}{4}$	9	6	27 6	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$
10	5 $\frac{1}{2}$	8	5 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$
11	5 $\frac{1}{2}$	8	2 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11
12	2	7 $\frac{1}{2}$	3	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
13	3	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{3}{4}$	28	28
14	3	5	4 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
15	2 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
16	3	12	7 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28	28
17	6 $\frac{1}{2}$	11	6 $\frac{1}{4}$	28	28	28
18	5 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28	27 11
19	9	10 $\frac{1}{4}$	6	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
20	4	11 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28	27 10 $\frac{1}{2}$
21	9 $\frac{1}{2}$	11	6	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8
22	6	7 $\frac{1}{2}$	4	27 10	28	28
23	3 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	4	28	28	28 $\frac{1}{2}$
24	2	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
25	2	10	5 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
26	5 $\frac{1}{4}$	9	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
27	7 $\frac{1}{4}$	9	8	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
28	7	13	10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
29	9 $\frac{1}{4}$	14	7 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4	28 4
30	5 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$

Tome XXXII.

N 7

562 OBSERVATIONS

Jours du mois.	ETAT DU CIEL.		
	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
2	O S O. cou. vert.	O-S-O. c. pl.	Nuages.
3	S-S-O. pl. c.	O. nuages.	Couvert.
4	O. nuages. v. pluie.	O. pluie. v.	Beau.
5	O. nuages. v. grêle.	O. nuages.	Nuages.
6	O. couv. pl.	O. nuag. pl.	Nuages.
7	O S-O. nuag.	S-O. nuages. pluie.	Nuages.
8	O. nuages.	O n. grêle.	Nuages.
9	S. couvert.	S. pl. couv.	Couvert.
10	S. couvert.	O. pl. contin.	Couvert.
11	N. couvert.	N. c. nuages.	Beau.
12	N. couvert.	N N-E. c. n.	Beau.
13	N-N-E. nuag.	N N-E. c. v.	Couvert.
14	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
15	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
16	N - N - O. b.	N. nuages.	Couvert.
17	O. pl. nuag.	O. n. pet. pl.	Nuages.
18	S-O. pluie.	O-S O. nua- ges. pluie.	Pluie.
19	O. pl. vent.	O. v. nuages.	Beau.
20	N. b. nuages.	S-O. couvert. pluie.	Pluie. vent.
21	O. pl. vent. couvert.	O. pl. vent.	Pluie. vent.
22	O - N - O. n. vent.	N - N - O. on- dés. vent.	Pluie.
23	N. nuages. v. grêle.	O. pl. grêle.	Couvert.
24	N - N - E. pl. couvert.	N N-E. nuag. pluie.	Beau.

MÉTÉOROLOGIQUES. 563

ETAT DU CLIM.

Jours du mois.	Le 2. minde.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
25	N. b. nuages.	N. nuages.	Beau.
26	E-N-E. nuag. couvert.	S-S-O. pluie.	Pluie.
27	S. pluie. cou- vert.	S. couv. pl.	Beau.
28	N. couvert.	N. couv. n.	Beau.
29	N-N-E. cou- vert.	N-N-E. n. vent.	Beau. vent.
30	N N-E. n. v.	N-N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre , pendant ce mois , a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur , de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 4 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est d'un pouce & une demi-ligne.

Le vent a soufflé 9 fois du N.

- 5 fois du N-N-E.
- 1 fois de l'E-N-E.
- 3 fois du S.
- 2 fois du S-S-O.
- 3 fois du S-O.
- 3 fois de l'O-S-O.
- 11 fois de l'O.
- 1 fois de l'O-N-O.
- 2 fois du N-N-O.

N n ij

564 MALADIES REGN. A PARIS,

Il a fait 13 jours beau.
 26 jours des nuages.
 17 jours couvert.
 17 jours de la pluie.
 3 jours de la grêle.
 10 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1770.

Les affections catarrhales ont été la maladie dominante pendant tout ce mois : elles ont affecté, comme dans le précédent, le nez, la gorge & la poitrine ; elles ont même dégénéré, dans plusieurs personnes, en esquinancies & en péripneumonies qui se sont terminées en gangrene dans quelques sujets.

Les autres maladies, qu'on a observées pendant ce mois, ont été des fièvres intermittentes plus ou moins régulières, quelques douleurs de rhumatisme, & des apoplexies.



OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 565

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Mars 1770; par
M. BOUCHER, médecin.*

La première moitié du mois a été pluvieuse; & il a gelé pendant toute l'autre moitié. Il s'est passé peu de jours, depuis le 15, sans qu'il tombât de la neige, mais pas en bien grande quantité.

La hauteur du mercure, dans le baromètre, a été, la plus grande partie du mois, observée au-dessous du terme de 28 pouces: le 10, il est descendu à celui de 27 pouces 3 lignes.

Le vent a presque toujours été *sud* du 1^{er} au 15, & de-là à la fin du mois, il a été le plus souvent *nord*.

Le thermomètre, du 21 au 24, a varié, du terme de 2 $\frac{1}{2}$ lignes au-dessous de celui de la congélation, au terme de 3 $\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été, ce mois, de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 $\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 3 $\frac{1}{2}$ degrés

N n iiij

566 MALADIES RÉGN. A LILLE.
au-dessous de ce terme. La différence entre
ces deux termes est de 12^e degrés.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
9 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
4 fois du Sud vers l'Est.
3 fois du Sud.
4 fois du Sud. vers l'Ou.
7 fois de l'Ouest.
4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.
13 jours de neige.
2 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué une humidité moindre à la fin du mois qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Mars 1770.

Nous avons vu, ce mois, dans nos hôpitaux, quelques personnes travallées de la fièvre putride aphtheuse & gangreneuse, maladie des plus fâcheuses & des plus rebelles. Ceux qui ne succombioient point au fort de la maladie, tomboient dans une fièvre lente, accompagnée de suppuration dans les poumons, & bientôt suivie du marasme, &c. Les diaphorétiques doux, joints aux anodins, tels que la corne-de-

MALADIES REGN. A LILLE. 567

cerf brûlée , l'antimoine diaphorétique , la décoction de sanguine mêlée avec du lait,&c. ont paru être les remèdes les plus convenables à cet état. Au reste , le caractère essentiel de cette fièvre ne différoit pas , au fond , de celui de la fièvre maligne avec éruption , dont il a été fait mention dans le Journal précédent.

Les vents du nord & les gelées de ce mois ont amené nombre de fluxions de poitrine , & des pleurésies , tant vraies que fausses ; & ils ont fait succomber des anciens pulmoniques. Il y a eu même bien des récidives de fluxions de poitrine , ainsi que de la fièvre continuë-rémittente. L'on a vu aussi quelques rhumatismes inflammatoires.

Un assez grand nombre de personnes ont été prises d'engourdissement dans les membres , & notamment dans les extrémités supérieures & inférieures ; & même plusieurs ont eu des atteintes d'apoplexie ou d'hémiplégie , effets de la neige & des impressions des vents du nord. Les saignées , les lavemens , les frictions séches , les boissons diaphorétiques , entre-mêlées des apozèmes laxatifs , ont souvent suffi pour dissipier ces incommodités. Quelques-uns néanmoins sont restés hémiplégiques , ou avec un côté foible & engourdi.

N n iv

LIVRE NOUVEAU.

Instituts de Chymie de M. *Jacques Reinhold Spielmann*, docteur en philosophie & en médecine, professeur public ordinaire en chymie, botanique & matière médicale, en l'Université de Strasbourg, associé à plusieurs Académies, & chanoine du chapitre de Saint-Thomas ; traduits du latin sur la seconde édition. Par M. *Cadet le jeune*, ancien apothicaire-major de l'Hôtel-Royal des Invalides. A Paris, chez *Vincent*, 1770, in-12, deux volumes.

COURS D'ACCOUCHEMENT.

M. *Levret*, conseiller honoraire du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, associé de celle de Botanique & d'histoire naturelle de Coretone, accoucheur de madame la Dauphine, ouvrira un Cours d'Accouchement, le mardi 3 Juillet prochain, à neuf heures précises du matin. Ceux qui désireront le suivre, sont priés de s'inscrire chez lui, rue des Fossés-Montmartre, près la rue Montmartre, à côté du Notaire.

Fin du Tome XXXII.

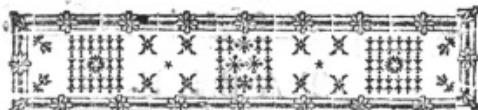
TABLE.

E XTRAIT des Mémoires de l'Académie de Dijon;	
Tome I.	Page 483
<i>Observations sur les Hémorragies par Dissolution scorbutique.</i> Par M. Planchon, médecin.	512
— <i>sur l'Usage du Basilic sauvage de Cayenne pour la guérison des fleurs blanches.</i> Par M. Bajon, chirurgien.	519
<i>Description d'un nouvel Instrument pour la ligature des polypes utérins.</i> Par M. Levret, chirurgien.	531
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Avril 1770.</i>	466
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1770.</i>	564
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mars 1770.</i> Par M. Boucher, médecin.	565
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mars 1770.</i> Par le même.	566
<i>Livre nouveau.</i>	568
<i>Cours d'Accouchement.</i>	Ibid.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Juin 1770. A Paris,
le 23 Mai 1770.

POISSONNIER DESPERIERES.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers
Mois du Journal de Médecine
de l'Année 1770.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

<i>Discours sur l'utilité de l'anatomie.</i> Par M. De Lamure, médecin.	91
<i>Recherches sur la cause de la Pulsion des artères,</i> &c. Par M. De Lamure, médecin.	191
<i>Projet concernant les planches anatomiques de M. Gauthier Dagoty.</i>	475
<i>Pathologie de Gaubius,</i> traduite du latin en françois. Par M. Sue le Jeune, chirurgien.	381
<i>Dictionnaire des Pronostics.</i> Par M. D. T. médecin.	474
<i>Mémoires de l'Académie de Dijon. Tome I.</i>	381
<i>Essai sur les opérations de l'entendement humain, & sur les maladies qui le dérangent.</i> Par M. Dufour.	93
<i>Essais sur les écrouelles.</i> Par M. Renard, méd.	92
<i>Traité méthodique & dogmatique de la goutte.</i> Par M. Pauhnier, médecin.	91
<i>Traité des maladies des nerfs.</i> Par M. Pressavin, chirurgien.	92

TABLE GENER. DES MAT. 571

<i>Journaux des guérisons opérées aux eaux & boues minérales de Saint-Amand, en 1767 & 1768.</i>	
Par M. Desmileville, médecin.	91
<i>Traité théorique & pratique des bains d'eau simple, & d'eau de mer.</i> Par M. Marteau, médecin.	94
<i>Mémoire sur la manière d'agir des bains d'eau douce, & d'eau de mer.</i> Par M. Marret, médecin. Ibid.	
<i>Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydrop.</i> Par M. Bacher, méd.	95
<i>Utilité des voyages sur mer pour la cure des différentes maladies, traduit de l'anglois de M. Gil-Christ.</i> Par M. Bourru, médecin.	473

CHIRURGIE.

<i>Mémoires & Observations de chirurgie.</i> Par M. Trécourt, chirurgien.	190
<i>Instructions succinctes sur les accouchemens.</i> Par M. Raulin, médecin.	94
<i>Eloge de M. Lecat, chirurgien.</i>	474

HISTOIRE NATURELLE,

CHYMIE & PHARMACIE.

<i>Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Evêchés.</i> Par M. Buch'oz, médecin. Tomes IX & X.	92
<i>Lettres périodiques sur les végétaux. Tome III.</i>	
Par le même.	379
— sur les animaux.	380
<i>Description générale, historique, géographique & physique de la colonie de Surinam.</i> Par M. Frémian, médecin.	Ibid.

EXTRAIT S.

<i>Recherches sur la cause de la pulsation des artères.</i>	
Par M. De Lamure, médecin.	291
<i>Essais sur différens points de physiologie.</i> Par M. Fabre, chirurgien.	387

372 TABLE GENERALE	
<i>Mémoires de l'Académie de Dijon. Tome I.</i>	483
<i>Synopsis Praxeos medicæ, & Précis de médecine de</i>	
M. Lieutaud, <i>médecin.</i>	3
<i>Traité méthodique & dogmatique de la goutte.</i> Par	
M. Paulmier, <i>médecin.</i>	99
<i>Recherches sur le traitement des maladies vénériennes.</i> Par M. Gardane, <i>médecin.</i>	195
<i>Examen des méthodes d'administrer le mercure.</i>	
Par M. De Horne, <i>médecin.</i>	213

O B S E R V A T I O N S.**MÉDECINE.**

<i>Lettre de M. Aucante, <i>médecin</i>, sur une production monstreuse.</i>	13
<i>Observation sur un monstre sans cerveau.</i> Par	
M. Robin de Kyavale, <i>médecin.</i>	151
— sur l'ossification complète d'un cœur de	
canard. Par M. Le Meilleur, <i>médecin.</i>	411
— sur un anévrisme de l'artère splénique,	
dont les parois se sont ossifiées. Par M. Beauffier,	
<i>médecin.</i>	157
— (Autre) faite sur le même cadavre. Par	
le même.	163
<i>Lettre sur une couleur de rose que prenoit le lait</i>	
<i>d'une nouvelle accouchée.</i> Par M. Viger, <i>chi-</i>	
<i>rurgien.</i>	222
<i>Observations sur le pouls des urines.</i> Par M. Gar-	
dane, <i>médecin.</i>	42
<i>OUverture du cadavre d'un hémorroïdaire.</i> Par	
M. Robin, <i>médecin.</i>	44
<i>Leurre de M. Coste, <i>médecin</i>, à M. Pomme, pour</i>	
<i>servir de réponse à une Note de son Traité des</i>	
<i>Vapeurs.</i>	17
<i>Observations sur des vapeurs guéries par le quin-</i>	
<i>quina.</i> Par M. Marteau, <i>médecin.</i>	25
<i>Observation sur l'application de l'eau froide dans une</i>	
<i>maladie convulsive.</i> Par M. Dupont, <i>med.</i>	130

DES MATIÈRES. §73

<i>Observation sur les effets des demi-bains froids dans une paraphténie.</i> Par M. Perreymond, médecin.	138
<i>Remarques sur deux Observations de vapeurs.</i> Par M. Mongin de Montrol, médecin.	246
<i>Lettre de M. Gerard, médecin; sur la mort prématurée d'un enfant.</i>	148
<i>Observation sur une hydropisie de poitrine.</i> Par M. Marteau, médecin.	225
— sur un vomissement de sang. Par M. Gigué Delachaud, médecin.	237
— sur une passion iliaque. Par M. Burel, médecin.	140
— sur une passion iliaque singulière. Par MM. Marteau, médecin, & Bourgeois, chirurgien.	327
— sur un abcès des reins. Par M. Dupont, médecin.	135
<i>Lettre sur les suites d'une maladie singulière, décrite dans le Journal.</i> Par M. Dubois, chir.	320
<i>Observations sur les hémorragies par dissolution scorbutique.</i> Par M. Planchon, médecin.	512
<i>Observations sur deux inoculations de petite vérole.</i> Par M. De Beaux, médecin.	314
<i>Extrait d'une Lettre de M. Klipsel sur le traitement de la petite vérole.</i>	438
— de M. Martens, médecin, sur le même sujet.	440
<i>Observation sur une morsure de vipere.</i> Par M. Audoux, chirurgien.	442
— sur des vers trouvés dans des pustules de la peau. Par M. Bolle, chirurgien,	336
— sur un ver trouvé sous la conjonctive. Par M. Mongin, chirurgien.	338
<i>Mémoire sur une épidémie qui a régné aux environs de Saint-Quentin.</i> Par M. Von-Mittag-Midi, médecin.	413

574 TABLE GENERALE

<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1769.</i>	84
<i>Décembre 1769.</i>	187
<i>Janvier 1770.</i>	284
<i>Février 1770.</i>	376
<i>Mars 1770.</i>	469
<i>Avril 1770.</i>	564
<i>Maladies observées à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant le mois de Septembre 1769.</i>	86
<i>Octobre 1769.</i>	88
<i>Novembre 1769.</i>	189
<i>Décembre 1769.</i>	286
<i>Janvier 1770.</i>	378
<i>Février 1770.</i>	471
<i>Mars 1770.</i>	566
<i>Nouvelles Observations sur le bronchocèle guéri par les coquilles d'œufs calcinées.</i>	264
<i>Observations sur l'usage du basilic sauvage de Cayenne, pour la guérison des fleurs blanches.</i>	
Par M. Bajon, chirurgien.	519
<i>Lettre de M. Marechal de Rougeres, chirurgien, sur les effets de la vapeur des fourmis.</i>	126

CHIRURGIE.

<i>Observations sur deux exophthalmies. Par M. Marchand, oculiste.</i>	65
<i>— sur un ptérygion. Par M. Précourt, chirurgien.</i>	453
<i>Premier Mémoire pour servir de base au traitement des abcès, fistules, &c. des mâchoires. Par M. Jourdain, dentiste</i>	165
<i>Suite.</i>	251
<i>Observations sur la suppuration des gencives. Par M. Botot, dentiste.</i>	356
<i>Observation sur un corps polypeux. Par M. Clément, chirurgien.</i>	344

DES MATIERES.	575
<i>Observation sur plusieurs abcès survenus, sans avoir été précédés d'inflammation.</i> Par M. Denize de Bézus, chirurgien.	179
<i>Lettre de M. Tilloloy, à M. Martin, au sujet de ses Observations sur les découvertures d'os.</i>	181
<i>Réflexions sur le danger de ne pas abandonner à la nature la chute des plumes et feutres, boudonnets, & principalement des ligatures des vaisseaux, après l'amputation.</i> Par M. Allouel, chir.	73
<i>Observation sur l'opération d'un bubonocèle, &c.</i> Par M. Badamant fils, chirurgien.	69
— sur un entéro-épilocèle. Par M. Du Boueix, médecin.	458
— sur un polyde de la matrice. Par M. Herbiniaux, chirurgien.	50
— sur un polyde utérin. Par M. Martin.	254
<i>Description d'un nouvel instrument pour la ligature des polydes utérins.</i> Par M. Levret, chir.	531
<i>Observation sur une hydrocéle vraie.</i> Par M. De Lattre, chirurgien.	351
— sur une fistule externe à la marge de l'anus. Par M. Marrigues, chirurgien.	339
— sur une plate d'arquebuse. Par M. De Lattre, chirurgien.	268
— sur une plate d'arme à feu. Par M. Audoux, chirurgien.	447
<i>Lettre sur la fracture du col des extrémités.</i> Par M. Martin, chirurgien.	279
HISTOIRE NATURELLE.	
<i>Observations météorologiques faites à Paris pendant les mois de</i>	
Novembre 1769.	81
Décembre 1769.	184
Janvier 1770.	281
Février 1770.	373
Mars 1770.	466
Avril 1770.	561

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

<i>Observations météorologiques faites à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois de</i>	
<i>Septembre 1769.</i>	85
<i>Octobre 1769.</i>	88
<i>Novembre 1769.</i>	188
<i>Décembre 1769.</i>	285
<i>Janvier 1770.</i>	377
<i>Février 1770.</i>	470
<i>Mars 1770.</i>	564

A V I S D I V E R S .

<i>Cours de Physique.</i>	487
<i>Lettre de M. Levret sur ses Cours.</i>	382
<i>Cours d'Accouchement.</i>	568
<i>Concours à la Faculté de Médecine de Paris.</i>	478

Fin de la Table.

